
AU SERVICE
DU ROCK'N ROLL DEPUIS 1966
rock&folk
numéro spécial
50 ans
PRETTY THINGS · KILLS · PHOTOGRAPHES ROCK
ROCK-CRITICS STORY · METALLICA · PLACEBO · ALLAH-LAS · TWIN PEAKS · THEE OH SEES
50 ans de rock et de folk
Dylan
UN MESSAGE DE IGGY POP !
DECEMBRE 2016
N°592 / 8,90 €
MENSUEL
BEL 9,80 € / SUISSE 15,20 CHF
LUX 9,80 € / POL (S) 1520 XPF
CAN 15,40 $ CAN / ITA 9,90 €
DOM 9,90 € / N CAL (S) 1330 XPF
PORTUGAL CONT 9,90 €
ESPAGNE 9,90 €
ILE MAURICE 10,15 €
L 19766 - 592 H - F: 8,90 € - RD
Neil Young, McCartney
Roger Waters, Who
Rolling Stones
RENDEZ-VOUS DANS LE DÉSERT !
Rock&Folk n°592 ★ Décembre 2016 ★ Dylan, 50 ans de rock et de folk
Editions Larivière

Edito



Et vous, vous le lisez depuis quel numéro ?

Bon, Rock&Folk fête ses 50 ans.
On nous pardonnera le coup de l'anniversaire, roulements de tambours, feux de Bengale, 50 ans, la force de l'âge, je vous sers une coupe, bravo encore... Comment ne pas être survolté à l'idée de ces 72 600 pages d'écriture rock publiées par l'équipe depuis 1966 ?
Justement, qui c'est celle-là, l'équipe de Rock&Folk ?
Osons : tout ce numéro est une apologie de la rock-critic et de la photographie rock. Pardon encore, nous postulons au vrai truc.
Irradiés par le rock depuis 50 ans, nous en redemandons.
Ce qui était un vice est devenu un mode de vie avec son grand rituel, le festival, et ses cultes maudits aussi.
On ne va pas vous la faire à l'envers : nous avons tout manigancé (Dylan nobélisé, le festival Desert Trip, concert de légende, comme Bath ou Wight autrefois, plus Barry Miles évoquant Lennon et Burroughs, tout vous dis-je) puis les photographes, tous là, en bataillon serré, pardon aux inévitables oubliés.
A travers les années, diverses équipes se sont transmis le flambeau imaginé dans le bureau de Boris Vian par Philippe Koechlin et le gang du Numéro Zéro. Michel Polnareff est comme par hasard en tournée et nous sommes fiers de l'activité incessante de notre parrain du numéro un.
Remarquablement, plein de nouveaux groupes que nous adorons sont au sommaire : Allah-Las, Thee Oh Sees, Twin Peaks... Sans oublier les Pretty Things.
Sinon, pour cet anniversaire, quasiment tout le monde a sorti les big guns : Chelley, Eudeline, Florin, Garnier, Soligny, Ungemuth signent des textes brillants, sardoniques, vachards mais tous débordant de gratitude pour ce rock qui nous unit, nous les dandy mélomanes, vous nos lecteurs chéris.
Dylan Nobel : ça vous gratouille ou ça vous chatouille ?
On écrit ce texte à deux jours des élections américaines. Rarement un candidat aura fait l'unanimité des artistes comme Donald Trump... Seuls Bruce Willis et Ted Nugent affichent leur soutien au Républicain.
A Paris, le Bataclan va rouvrir et nous vous raconterons ça au prochain numéro.
Lisez, ça nous semble assez digne.
Voilà ce qui arrive quand on prépare un numéro pendant 50 ans.
Keep rocking, les amis !
PHILIPPE MANŒUVRE

Sommaire
592



www.rocknfolk.com
COUVERTURE : DANIEL KRAMER (DR)
GRAPHISME : FRANK LORIOU



Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr

Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (32 93)
Directeur Artistique Vincent Tannières (32 95) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96)
Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2014

PUBLICITE : Directeur de Publicité Captif : Thierry Solal (33 01) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82) **Assistante de Publicité** Sandra Pinget (32 16)

PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Agathe Chaillat (56 95)
ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 61,54 €
Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00
Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr **COMPTABILITE** (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas
Imprimé en Belgique/ printed in Belgium : Corelio Printing, Keerstraat 10-B-92420 Erpe-Mere.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Larivière, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 4 eme trimestre 2016. Printed in France/ Imprimé en France.
Commission paritaire n° 0520 K 86723 **ISSN** n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884
Administration : 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50. **LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS**





Courrier des lecteurs

Putain, vous m'avez fait peur



Illustrations : Jampur Fraize

Fausse alerte

Eudeline en couverture ! Putain, vous m'avez fait peur, j'ai cru qu'il était mort...
E. T. DECONING PEOPLE – 84310 Morières-Lès-Avignon *(courriel)*

Punk ?

Eric Tandy (à propos du punk) : *"Les gamins l'ont bien compris, c'était le dernier mouvement rebelle du rock..."* Envoyer chier ses parents, dire merde à son prof, cracher à la gueule des flics, ou emmerder ses voisins avec la musique à fond à trois heures du matin. C'est bien beau de chanter tout ça, mais est-ce qu'eux-mêmes l'ont déjà fait ? En 1968, un célèbre groupe a chanté "Street Fighting Man", on ne l'a jamais vu ni se battre ni descendre dans la rue. Les groupes punk, c'était pareil.
ABDELLI ZOUZ – 05100 Briançon *(courriel)*

Question philosophique

Marc Hurtado a-t-il aussi droit à un CD comme chaque publié ?
FREDERIC RESNE *(courriel)*

Les chiffres

50 ans de Rock&Folk pour 591 numéros. Dans les années 70, nous avions le numéro double de l'été (juillet-août). Vive les vacances !
PATRICE DRAIN – 56000 Vannes *(courriel)*

Bob

Etre rock en 2016, c'est obtenir le prix Nobel de littérature.
PHILIPPE BROSSAT *(courriel)*

Dico

Salut là-d'dans ! Il y en aurait pas un qui voudrait faire un article, sur, euh, le vocabulaire du rock'n'roll ? Parce qu'il y a des mots qui m'échappent. Bon, *"fuck"*, *"shit"*, *"bitch"*, *"suck"*, j'ai bien une idée de ce que ça veut dire. Mais rien que dans votre numéro de décembre 2015 (j'emprunte votre canard à la bibliothèque), je suis tombé sur *"stomp"*, *"pull-up"*, *"gwoka"* avec JoeyStarr. Dans le papier sur Queen cet *"incomparable chat me* camp (en italique) *de Mercury"* m'est resté hermétique, c'était sûrement fin et drôle, mais je n'ai rien pigé. Aussi *"cool cat reefers et tendance butch"* en vrac. Ah ! J'me rappelle aussi un *"shoegaze"*, kezako un *"shoegaze"* ? Bref, je ne suis qu'un bourrin de frenchy qu'entrave pas une broque de putain de rosbeef ! Ainsi, si l'un de vous rédigeait un genre de dictionnaire, un truc comme ça. Tenez, un dico français/ rock'n'roll ! Non ? En tous les cas ça m'arrangerait. Merci d'y penser. Rock'n'rollement vôtre.
CHRISTIAN – 07200 Ucel

Les rockistes

Nous sommes trois copains, de primaire ou collège. On s'est rencontrés dans une chorale... A 16 ans, on a décidé de laisser les œuvres de Bach ou Mozart pour monter un premier groupe de reprises : à l'époque il y avait largement de quoi manger ! Nirvana, Soundgarden, RATM, Pearl Jam et RHCP... Quelle décennie quand même... C'est à cet âge-là que j'ai commencé à lire assidûment Rock&Folk et ce débat sans fin entre nous : on n'aime pas les Clash, ni les Ramones... Et tous plein de groupes adorés de Philippe Manœuvre et sa bande. Alors que faire ? Bah continuer à lire Rock&Folk, justement, pour découvrir d'autres choses ! Banco ! C'est ce mag' qui m'a fait découvrir le jour de leur sortie les premiers albums des Strokes, Amy Winehouse, Arcade Fire. C'est fou. Aujourd'hui cela fait 22 ans que l'on débat aussi sur Rock&Folk... On se retrouvera aussi en juin pour un deuxième Hellfest entre potes. Et entre deux concerts de fous, on enlèvera nos bouchons d'oreille. Et il est à parier qu'on débattra de la dernière couv de Rock&Folk !
PHILIPPE – *(courriel)*



Oreille

J'ai commencé à vous lire il y a environ deux ans. Ce fut un choc pour moi. Ma destinée était toute tracée : chaque mois, je livrerais un article sur le rock et ses satellites naturels. Durant ces deux années, je m'efforçais à me forger un esprit critique, j'écoutais tour à tour les maîtres et les petits nouveaux, les pionniers et la relève. Mais toute cette effervescence eut un obstacle de taille en ce mois d'octobre 2016 : le courrier des lecteurs. Je me suis aperçu que quand un chroniqueur a un avis bien à lui et qu'il déclare que cet album est très bon, un lecteur qui aurait une vision opposée de l'album se mettrait juste à lyncher le chroniqueur en question, sous prétexte qu'il n'aurait pas une bonne oreille, quelque chose du genre. Mais alors, qui a l'avis ultime ? Qui décide que tel album est une daube et tel autre est un chef-d'œuvre ? Qu'est-ce qui fait qu'un album est bon ? Je trouve que Larry *Ratso* Sloman est un rock-critic génial et pourtant, à l'écoute de "Highway 61 Revisited", je n'ai rien ressenti de particulier. Ai-je raté ma vie ? Me considérera-t-on plus tard comme une mauvaise oreille ? Dois-je m'en soucier ou composer un tube punk, "J'Aime Pas Dylan" ? Avec toute mon affection.
PAUL BILLON – 78120 Sonchamp *(courriel)*

Papillon

Vendredi 30 septembre à Seattle, Twin Peaks est en ville. Pour accéder au bar du Chop Suey, il faut montrer son ID pour justifier que l'on a plus de 21 ans. Au moins c'est un vrai bar qui propose de vraies bonnes bières, ce que Clay Frankel semble aussi apprécier. Il est 23 h (un peu trop tard hélas pour notre voisin qui commence à rendre sur sa chemise — il reviendra pour les dernières chansons) et le groupe monte enfin sur scène, devant une foule de jeunes adultes prêts à en découdre. "Butterfly" est lancée dans un volume assourdissant, et j'ai à ce moment cette pensée toute simple : depuis les 16 ou 17 années que je vous lis fidèlement, combien de pépites comme ce jeune groupe m'avez-vous fait découvrir ? Sûrement autant que le nombre de décibels ce soir-là ! Merci pour tous ces bons moments passés et futurs grâce à vous...
JACQUES-OLIVIER DE PARIS *(courriel)*

Courrier des lecteurs

Honneur, gloire et rock'n'roll



On se met à écouter la musique fort, les vieux morceaux qui craquent sur la platine vinyle, les nouveautés, la boulimie de musique refait surface. On prend des contacts, des gars et filles du carnage (Benoît, Arthur, Louis, Marie Do, Chloé...), des zicos (Florence de Sugar & Tiger – merci ô grand merci — Lionel des Limiñanas, Mathias des Malzieu... à qui on déverse ses peines). On a une piste ! On lit des livres sur la musique tout l'été (comment ça s'est passé à la villa Nellcôte, Keith ? Comment tu as lutté pour vivre, Mathias ? On dévore Rock&Folk !). On bouffe de la musique, du Muse, du Pearl Jam, du Floyd, du Sugar & Tiger, du Highly Suspect (whaou !), du Last Train, du Dionysos... Il y a du bonheur, il y a des larmes. Et on se remet doucement à acheter des vinyles, à télécharger (légalement), à spotifayer... Et puis arrive le moment tant appréhendé du premier concert ! Mais comment, quand on a fait des tonnes de concerts, on peut flipper d'aller dans une fosse ? On se trouve un petit festival du côté de Limoges (Lost In Limoges !) et un jeune nouveau (Iggy Pop). Accompagné des soutiens de lutte, une fois maté les alentours sans la moindre kalache, cru apercevoir les potes redescendus parmi nous le temps d'un concert, avoir essuyé de nouveaux torrents de larmes et s'être rendu compte que le chanteur boite plus que soi-même, on reprend confiance et goût à la vie ! Alors appuyé sur sa canne, on commence à rebattre la mesure, à se dire que c'est trop bon, qu'il faut que ça recommence. OK, on n'est pas tout de suite prêts à revenir voir tous les concerts, mais on va y arriver, on va y arriver, mon frérot ! Il faut qu'on y arrive. Marre de regarder des live à la télé en tremblant de peur parce qu'on voit le public. On a essayé de s'échauffer sur du bon vieux Wazoo (au fin fond du Cantal devant une fosse de septuagénaires médusés de voir du rock auvergnat) mais on n'est pas encore complètement prêts ! Un jour, c'est certain, on le sera. On re-rentrera dans une salle de concert à Paname. La solution est là, j'en suis certain, elle sera bien entendu aussi longue à trouver que le mal a été rapide à fondre sur nous, mais elle est là. Nous nous sommes unis malgré nous dans le malheur, unissons-nous dans la musique ! Nous vaincrons j'en suis certain. Vive le rock et vive la vie.
A Titi et à Steph !
Honneur, gloire et rock'n'roll !
LAURENT MINOT *(courriel)*



Rivières de larmes

Musicothérapie. Un an déjà !
Comment se relever du 13 ?
Des concerts, on en a fait des tonnes, des litres de bière, des pantalons percés ou avec des traces de dock au niveau des chevilles, il y en a eu, mais qui finissent dans le sang... jamais !
Et alors, on fait comment, nous ?
Il faut y arriver, on l'a promis à Titi et Steph et aux 128 autres fans de musique tombés, donc faut qu'on trouve une solution. Dès le début, on a sa femme (oh que oui), ses enfants, sa famille, ses amis. Les coudes se serrent, on se sent comme dans une fosse, mais dans laquelle on doit survivre ou dans laquelle le pogo doit être bras dessus bras dessous.
On a aussi son cercle, ceux qui étaient avec nous dans le carnage (Frérot, Nanie) ou qui en ont chié à distance (les *"collatéraux"* dont on s'aperçoit que le nombre se multiplie au fil des mois).
OK, on a aussi nos fauteuils roulants, nos cannes anglaises, nos médocs, nos drogues calmantes, nos opiacés... Et puis on se dit que c'est en musique qu'on s'est foutu dans la merde et ne serait-ce pas avec elle qu'on va réussir aussi à s'en sortir ? Au début, c'est catastrophique ! Mais ça se passe là-haut en ce moment ? Les concerts ont lieu dans les nuages ou quoi ? C'est quoi, ce bordel ? Pourquoi Lemmy y va ? Pourquoi David ? Pourquoi Prince ?
On se pose des tonnes de questions...
Il doit y avoir du gros son là-haut ?
Non non, ce n'est pas possible...
Il doit bien nous rester des choses ici...
Alors on se met à réécouter de la musique. Au début, c'est terrible !
Vous saviez qu'Eddy Vedder et Didier Wampas pouvaient vous arracher des rivières de larmes ? Et bien moi, je vous le dis : c'est possible et s'il n'y avait qu'eux, ce serait cool. Et puis on commence à écouter de la nouveauté et à vouloir la partager comme avant (mais avec qui ?). Les accords qu'on aurait jamais cru possibles se créaient. Iggy joue avec Josh ? Non ? Josh le batteur des EODM à la Cigale ?
Il doit y avoir une logique...

Salaud sartrien

"Il y a des gens qui viennent à la bonne époque, d'autres non"...
"Il ne se passe rien, les jeunes ne feront plus rien"... Eudeline, un jour ton nom aussi sera gravé sur une stèle.
En guise d'épitaphe, je suggère :
Après moi, je m'en fous !
LAND OF WIND *(courriel)*

Sudistes

Bonne nouvelle, Nicolas : on peut aimer Don Nix *et* les Allman Brothers !
Parfois la vie, c'est fromage et dessert.
Tu devrais essayer.
LAURENT MULLER
– 92190 Meudon *(courriel)*

Oui

Les deux ou trois prochains LP des Lemon Twigs seront probablement des chefs-d'œuvre.
PATRICK MOALIC *(courriel)*

Ecrivez à Rock&Folk, 12 rue Mozart 92587 Clichy cedex ou par courriel à rock&folk@editions-lariviere.fr. Chaque publié reçoit un CD...

Vos oreilles méritent mieux



Fail #02*
Le « MacGyver »

*Les pires façons d'écouter de la musique

Profite de ta musique
sur **sonos.com**

Télégrammes

PAR BASILE FARKAS

"Ce Nobel est une récompense indirecte pour moi" HUGUES AUFRAY

A TRIBE CALLED QUEST
Absents depuis 18 ans, les princes du rap cool font leur retour avec un nouvel album, "We Got It From Here Thank You For Your Service", auquel participe notamment Jack White.

IGGY POP
L'Iguane sort un live disponible sur les plateformes numériques : "Post Pop Depression - Live At The Royal Albert Hall".

AFGHAN WHIGS
Le groupe va donner deux concerts caritatifs pour payer les frais médicaux du cancer du colon qui a été diagnostiqué à son guitariste Dave Rosser.

LE BATACLAN
La salle du boulevard Voltaire a rouvert le 12 novembre avec un concert de Sting. Pour ce qui concerne le groupe qui était à l'affiche le 13 novembre précédent, Eagles Of Death Metal, celui-ci dévoilera en février un documentaire sur la chaîne HBO intitulé "Nos Amis (Our Friends)" et qui traitera bien sûr de l'attentat qui a fait 90 morts.

THE BEATLES
Le groupe et son sous-marin jaune sont désormais disponibles dans une boîte Lego de 550 pièces, inspirée bien sûr du film "Yellow Submarine" de 1968.

BLACK SABBATH
Bien qu'il ait décidé d'arrêter les tournées après ses dernières dates anglaises cet hiver, le groupe de Tony Iommi envisage toujours de sortir un nouvel album, selon le guitariste.

BOB DYLAN
Le chanteur est donc le lauréat surprise du prix Nobel de littérature 2016. Une récompense que l'auteur de "Chronicles" et "Tarantula" a décidé d'accepter après deux semaines de silence et d'intenses débats sur sa légitimité à recevoir une distinction réservée d'ordinaire aux écrivains non dotés de guitare.

THE CHEMICAL BROTHERS
Le duo électronique anglais se fend d'un nouveau titre, "C-h-e-m-i-c-a-l".

DOWNLOAD FESTIVAL
Pour sa deuxième édition française, du 9 au 11 juin 2017, le festival metal de la région parisienne change de lieu (la base aérienne 217, au Plessis-Pâté) et annonce quelques noms de sa programmation : Prophets Of Rage, Blink-182 et System Of A Down.

FLAMING LIPS
"Oczy Mlody", le très sombre et électronique nouvel album du groupe d'Oklahoma City, sera mis à la vente le 13 janvier prochain.

FOO FIGHTERS
Le groupe est en pause et Taylor Hawkins, le batteur, se lance en solo avec un premier single, "Range Rover Bitch". Pendant ce temps, son patron Dave Grohl pourrait bien lui aussi sortir des chansons sous son nom, d'après ce qu'a laissé entendre le producteur Butch Vig.

FOXYGEN
Jonathan Rado et Sam France seront de retour en début d'année avec un quatrième album, le concis et luxuriant "Hang".

FRANZ FERDINAND
Ecossais mais concerné par l'élection américaine, le groupe d'Alex Kapranos a publié une chanson anti-Donald Trump, "Demagogue".


Foxygen

Photo DR


SONOS
SONOS
SONOS
The Home Sound System*

Télégrammes



New York Dolls,
photo Gisjbert Hanekroot

GISJBERT HANEKROOT
Le photographe hollandais expose à partir du 1er décembre une sélection de ses meilleurs portraits de musiciens (New York Dolls, Patti Smith, John Lennon, Lou Reed, David Bowie, Neil Young et beaucoup d'autres) à la galerie Stardust (37 rue de Stalingrad, Le Pré-Saint-Gervais).

GRANDADDY
Réuni depuis peu, le groupe de Modesto commercialisera en mars son cinquième nouvel album, "Last Place".

LES INSUS
Avant de finir sa tournée, le groupe de trois anciens Téléphone a donné le 4 novembre un concert surprise au Trabendo jouant les titres de Téléphone non interprétés durant la tournée.

THE KINKS
Le feuilleton continue : une nouvelle fois, Ray Davies a déclaré son souhait de réunir le groupe dans les colonnes du Evening Standard : *"Dave et moi referons de la musique ensemble un jour. Et nous voulons donner des concerts."* Les verra-t-on à Glastonbury ?

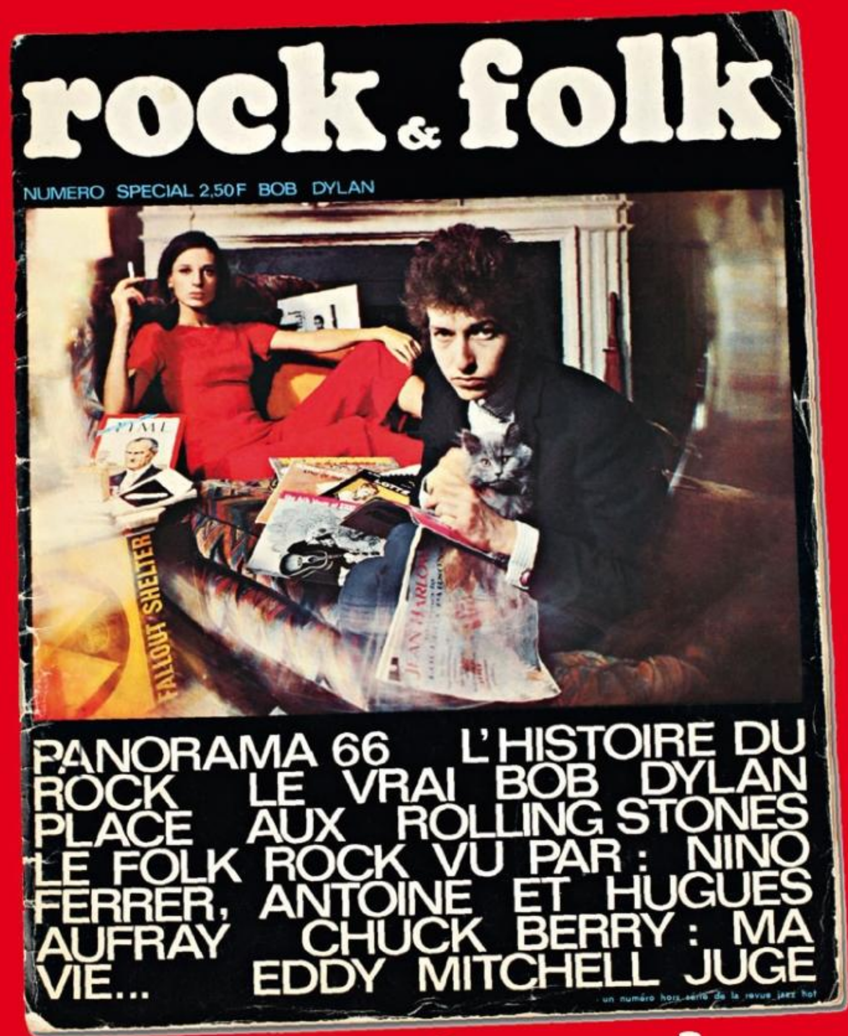
PRINCE
Paisley Park, le fief du chanteur de Minneapolis, est transformé en musée.

RÉFUGIÉS
L'association d'aide aux réfugiés We Are Not Afraid a le soutien de 175 célébrités dont Keith Richards, Robert Plant et Bruce Springsteen.

THE STROKES
Après un EP en 2016, les New-Yorkais préparent un nouvel album pour l'année prochaine.

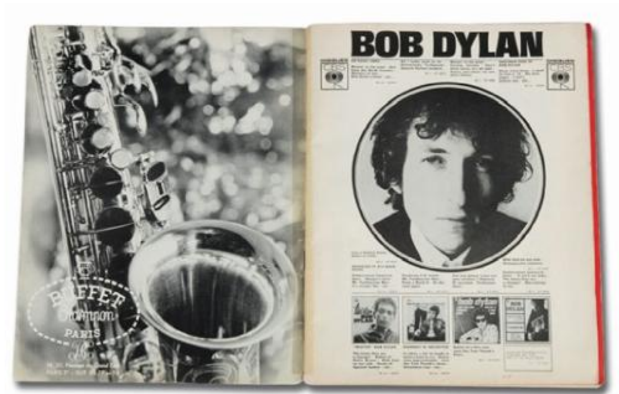
Condoléances
le chanteur **Bobby Vee** (créateur de "Take Good Care Of My Baby"), **Pete Burns** (chanteur de Dead Or Alive), le pionnier de l'électronique et compositeur **Jean-Jacques Perrey**, **Eddie Harsh** (clavier des Black Crowes)

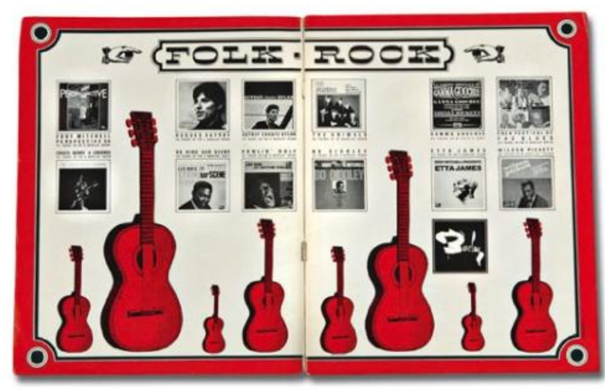

EST. 1873
Heineken®
open your world*
Heineken
PUBLICIS CONSEIL
RCS Nanterre 414 842 062
Heineken est née à Amsterdam au bord du lac Ij, aujourd'hui traversé par le pont Enneüs Heerma.
*Ouvrir une Heineken, c'est consommer une bière vendue dans le monde entier.
L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.



Le numéro zéro

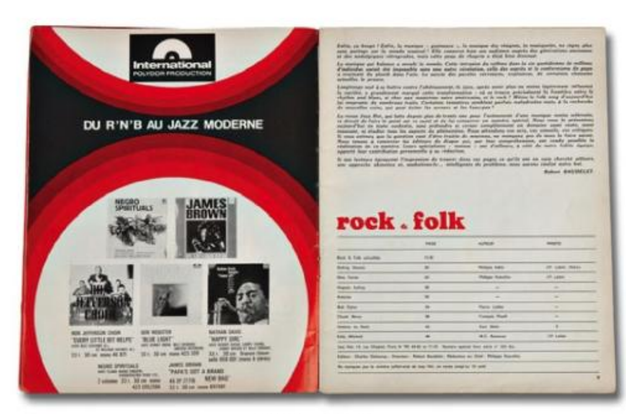
Lancé comme un ballon d'essai à l'été 1966 par la revue Jazz Hot, voici le *numéro spécial*, officieusement nommé depuis, le *numéro zéro* de Rock&Folk. Dylan et la donzelle de son manager, immortalisés dans la fameuse photo de "Bringing It All Back Home" président ses soixante-huit pages à la maquette limpide et aux textes resserrés. Même les publicités sont belles. Il est encore possible en cette belle année de narrer en un seul article *l'histoire du rock*. Chuck Berry est à l'honneur, Eddy chronique les nouveautés et quelques jeunes pointent leur nez : Antoine et bien sûr Hugues Aufray, toujours à l'affût quand le Zim' est là. A l'exception du regretté Nino Ferrer (page 24) tout le monde est encore là aujourd'hui dans ce sommaire. Y compris Rock&Folk dont le véritable numéro 1 paraîtra donc en novembre 1966.





Page 2 - Page 3 Page 4 - Page 5





Page 6 - Page 7





Page 8 - Page 9





Page 10 - Page 11 Page 12 - Page 13

Page 14 - Page 15 Page 16 - Page 17

Rock&folk
numéro zéro août 1966



Page 18 - Page 19



Page 20 - Page 21



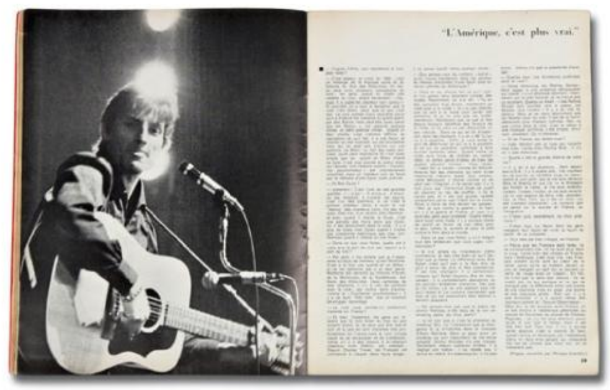
Page 22 - Page 23



Page 24 - Page 25



Page 26 - Page 27



Page 28 - Page 29



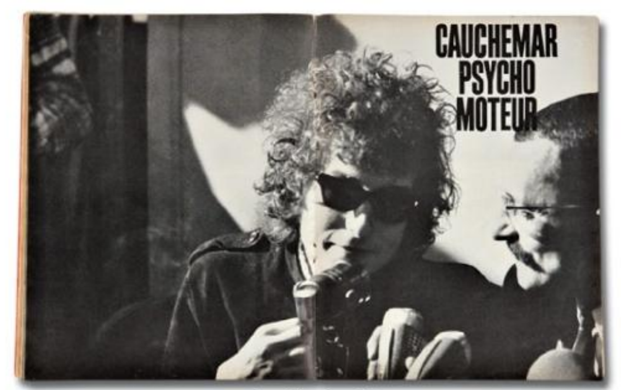
Page 30 - Page 31



Page 32 - Page 33

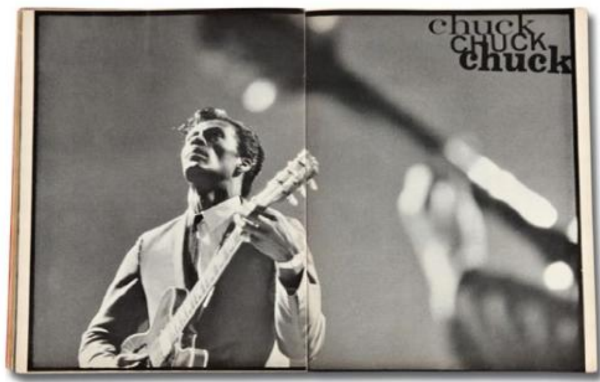

OFF
ON
BOSE
GET
CLOSER*
*PLUS
PROCHE
Les enceintes sans fil Bose® renferment un soupçon d'innovation et un soupçon de magie. Elles sont conçues pour donner une autre dimension à toute votre musique—et vous y plonger entièrement.

Rock&folk
numéro zéro août 1966

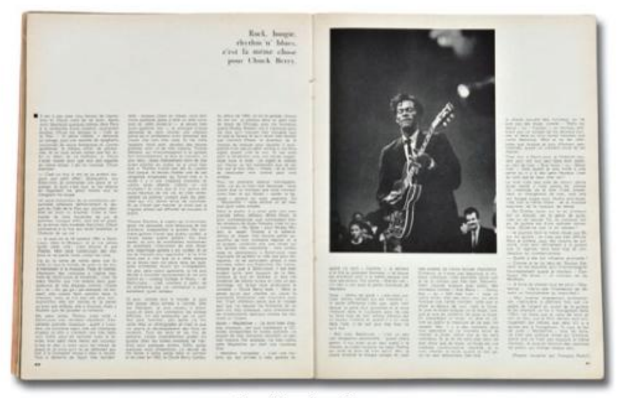


Page 34 - Page 35

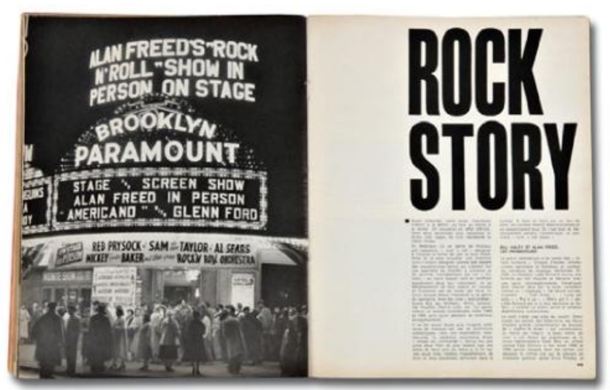

Page 36 - Page 37



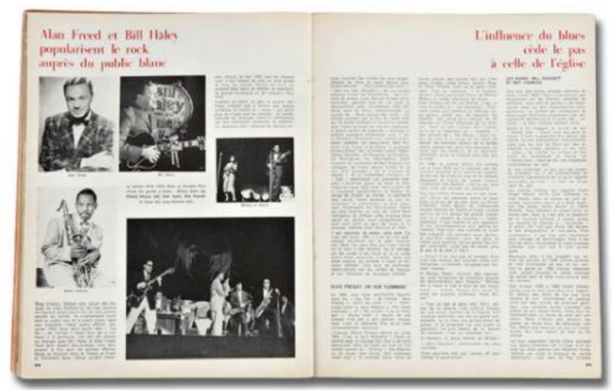
Page 38 - Page 39



Page 40 - Page 41



Page 42 - Page 43



Page 44 - Page 45

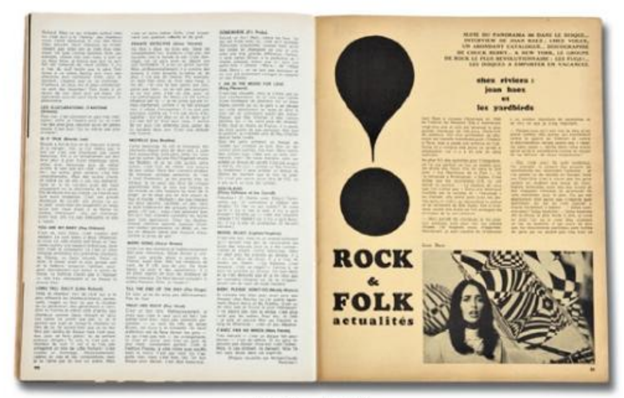


Page 46 - Page 47



Page 48 - Page 49

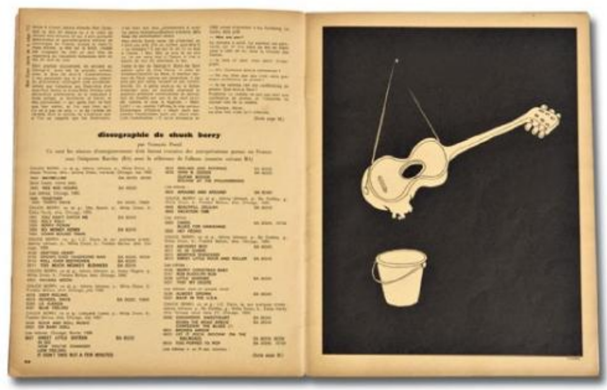
Rock&folk
numéro zéro août 1966



Page 50 - Page 51



Page 52 - Page 53



Page 54 - Page 55



Page 56 - Page 57



Page 58 - Page 59



Page 60 - Page 61



Page 62 - Page 63



Page 64 - Page 65



Page 66 - Page 67



Page 68

Photos Rolling Stones, Nino Ferrer et Eddy Mitchell : Jean-Pierre Leloir



Mon père, ce créateur de Rock&Folk

Stéphane, le fils de **Philippe Koechlin**, narre ses souvenirs d'un journal que son esthète de père composait alors à la main entre l'appartement familial et la rue Chaptal.



**De gauche à droite :
Alain Dister, Dominique,
Philippe et Chantal Koechlin,
Jean-Pierre Leloir.
Sur le toit : Philippe Paringaux
et Philippe Rault.**
Photo Jean-Pierre Leloir



De gauche à droite :
Paul Alessandrini, Jacques Chabiron, Philippe Koechlin, Michel Marchon, Jean Tronchot, Philippe Paringaux, Jacques Vassal et Yves Adrien.
Photo Gilbert Nencioli



Je ne pensais pas qu'ils voleraient mes affaires, ils l'ont fait. Je ne pensais pas qu'ils m'obligeraient à dormir dehors, ils l'ont fait. Je n'aurais jamais imaginé non plus les voir pisser sur mon matelas, mais là encore, ils ne se sont pas vraiment gênés... J'en étais sûr maintenant, ce séjour de colonies de vacances allait être pénible, avec des compagnons de chambrée qui apparemment m'avaient pris en grippe. J'avais déjà subi ce genre de brimades, assumant tant bien que mal une adolescence difficile et solitaire.
Mais cette fois, mes bourreaux avaient commis une erreur. Ils avaient laissé traîner un numéro de Rock&Folk sur une chaise, un exemplaire froissé acheté à la gare, mais tellement chaleureux à mes yeux. Je les tenais, et savourais mon plaisir comme un agent secret qui brûle de dévoiler sa double identité à une belle espionne dont il espère conquérir le cœur. Oui, mes sympathiques amis étaient des lecteurs de Rock&Folk !
J'ai prolongé le suspense encore un peu avant de leur révéler que le journal, là, qu'ils lisaient et s'échangeaient le soir avec passion pendant que j'essayais de dormir dans mon lit plein de pisse, eh bien, le patron, le directeur, le fondateur, c'était mon père !
Je me souviens de leurs visages ébahis, de leurs yeux ronds. *"Vérifiez ! Son nom est dans l'ours, au début !"* Ils ont fouillé nerveusement le journal et ont crié : *"Mais... c'est vrai ! C'est vrai !"* J'avais conquis la belle espionne.

Le lendemain, ils ont nettoyé mon matelas, ont fait et refait mon lit, et j'ai pu enfin dormir tranquille. Quand nous allions déjeuner au réfectoire, ils m'apportaient un jus d'orange. La nouvelle parcourut toute la colonie de vacances, chacun se disputait pour m'avoir à sa table. Les animateurs me parlaient comme si j'étais des leurs. Combien de fois notre mensuel m'a permis de m'assurer une petite place au soleil ! En général, cela se terminait par : *"Tu dois avoir des places de concert ?"* Beaucoup croyaient que Jimmy Page ou Mick Jagger venaient souvent dîner chez mes parents. Je ne démentais pas ces fantasmes. Je sais, ce n'était pas une manière très correcte de m'assurer des amitiés. J'avais compris que Rock&Folk serait mon grand frère protecteur, mon talisman, que le magazine créé par mon père quelques années après ma naissance possédait un pouvoir magique, qu'il résoudrait bien des problèmes propres à l'adolescence, timidité, mal-être, honte (honte de quoi ? je n'en sais rien mais, jeune, on a toujours un peu honte...). Il me faisait gagner un temps précieux. Où que je me trouvais dans les circonstances pénibles de la jeunesse, d'une colonie à l'autre, d'une école à l'autre, jusqu'à une caserne en plein hiver, il venait à mon secours. Déprimé, derrière les murs d'un fortin militaire, j'avais eu le réconfort d'entendre, sur une petite radio au son étouffé sous mes draps, dans le Pop Club de José Artur, la voix chaleureuse de mon père qui présentait les articles du magazine. Je regrettais de ne pas être présent à ses côtés.

Un cérémonial

La première image que je garde demeure ce rituel qui survenait au milieu du mois, quand le magazine sortait de l'imprimerie Danel de Lille. Mon père rapportait à la maison un unique exemplaire que nous n'avions pas le droit de toucher avant lui. Il ne le disait pas clairement, mais sa manière de placer la revue à l'écart posait l'interdit. La cérémonie s'accomplissait au moment du petit déjeuner. Il poussait sa tasse, plaçait le journal à plat, puis en tournait les pages délicatement comme s'il avait entre les mains un manuscrit du XVIIIe siècle, craignait d'en altérer les couleurs ou de déranger les photos qu'il avait mis tant de soin à choisir. Nous le regardions, ma mère, ma sœur et moi, sans oser prononcer le moindre mot. Parfois, il s'arrêtait sur un article, souriait, puis reprenait son lent effeuillage, grimaçait sur un effet de mise en page peu réussi. Ce cérémonial durait une bonne vingtaine de minutes. Il libérait enfin le magazine que nous pouvions à notre tour parcourir et, il l'espérait, lire.

Avec les années, il avait délaissé la plume. Son rapport à l'écriture était quelque chose de torturé, de complexe. Chaque fois qu'il attaquait un article, il pensait à Lucien Malson. Il admirait le philosophe auteur des "Enfants Sauvages", critique de jazz réputé, son mentor et ami, et s'imposait une telle exigence qu'il n'était jamais satisfait. Quand il avait eu l'idée de Rock&Folk, un soir de 1966 après avoir vu un concert de James Brown à l'Olympia, il ignorait tout de la manière dont il fallait traiter la nouvelle musique. Il connaissait mal Elvis Presley et Gene Vincent. Pour l'amateur de jazz qu'il était, le rock commençait au rhythm and blues noir et à James Brown, et il avait lancé la revue à l'instinct, de manière empirique, s'en tenant à son oreille infaillible et à cette liberté que lui autorisait sa nature autodidacte (il n'avait pas son bac). La chance se présenta, en 1968, un an et demi après les débuts du journal, lorsqu'un jeune homme, issu d'une école de journalisme débarqua, tenant un feuillet sur Otis Redding. Il se nommait Philippe Paringaux, et ce Fitzgéraldien raffiné, poétique, lui montra la voie (littéraire) à suivre. Ce fut encore un autre sommet d'écriture qui éloigna un peu plus mon père des mots qu'il savait pourtant joliment harmoniser. Mais il ne regretta rien car il put se concentrer sur sa véritable passion, le visuel, le maquillage de son magazine. Il avait contracté cette vocation en découvrant le grand magazine allemand des années 1960, Twen, et le travail sophistiqué du maître d'œuvre suisse Willy Fleckhaus, dont il aimait la mise en page aérée, la géométrie rigoureuse, avec ces photos très serrées, ces blancs, ces larges portraits en gros plan. Willy Fleckhaus, au départ journaliste, avait renoncé à écrire pour se consacrer à la maquette de Twen, de 1959 à 1970. Mon père, qui adorait aussi Fellini, le cinéma japonais, toute cette esthétique érotisée et glacée, avait suivi le même chemin. Ces références absolues l'amenèrent, au début, à commettre quelques erreurs, en noyant le texte sur des fonds de couleur rouge ou gris foncé.

Un pouvoir magique

Le manège

Au fil des années, il affina son *œuvre*. Il composait le journal le matin, dans sa chambre, en pyjama. Lui que les enfants ne passionnaient pas, peu adepte des grands discours éducatifs, très pudique (on ne devait jamais se plaindre), laissait la porte ouverte, sa manière à lui, discrète, de nous inviter à partager son univers. Ma sœur et moi pouvions ainsi l'observer en train de placer les photos, de sortir de son chapeau de magicien les Letraset comme ces boîtes Panorama que m'offraient mes grands-parents où l'on plaçait des personnages au milieu de paysages de forêts. C'étaient de longues feuilles transparentes avec lesquelles il décalquait les lettres pour composer les titres. Puis il collait des images, insérait les textes (c'était bien avant la PAO). J'entendais le bruit du scotch qu'il tirait, et tout cela pendant que se répandait la musique du *Double Blanc*

Chaleur jazz

S'il a fondé Rock&Folk, Philippe Koechlin n'en était pas moins fan de jazz (la première parution R&F était un hors-série du magazine Jazz Hot). Et c'est lui qui, de 1964 à 1970, a organisé les concerts du Paris Jazz Festival, dont celui de Duke Ellington en décembre 1969 à l'église Saint-Sulpice de Paris (avec dans les chœurs Christiane Legrand, sœur de Michel) diffusé sur la première chaîne le jour de Noël. On lui doit également six documentaires sur des jazzmen (Miles Davis, Billie Holiday, Armstrong, Coltrane, Dizzy Gillespie et Sydney Bechet) réalisés pour Canal+ entre 1991 et 1996.



Philippe Manœuvre et Philippe Koechlin



Philippe Paringaux et Philippe Koechlin



des Beatles, avec ses rires coquins, ses ding-ding, et ses noms, rigolos, “Rocky Raccoon”, ou cette bonne farce de “... Bungalow Bill”, qui amusaient l’enfant que j’étais. Nous savions aux notes de guitare gitane que le western allait commencer. Quand j’écoute aujourd’hui “While My Guitar Gently Weeps”, j’en ai la gorge serrée tant cette chanson porte en elle nos souvenirs de bonheur, de cette jeunesse consacrée à un glorieux magazine ! Puis, il partait vers 15 heures au journal. Sa table de bureau représentait pour nous une caverne d’Ali Baba avec son matériel (ciseaux, règles, carbone) soigneusement rangé qu’on lui piquait pour nos propres coloriages. Il n’était pas content, mais ne se fâchait jamais très longtemps. D’ailleurs, quand les professeurs menaçaient de donner les carnets de notes aux pères, les élèves s’affolaient. Moi, j’étais tranquille. Je savais qu’il le regarderait distraitement, le signerait sans y prêter attention et que la conversation dériverait immanquablement sur le meilleur disque des Doors, notre débat préféré. Il penchait pour “LA Woman” tandis que je préférais “Strange Days”. Pendant ce temps, le carnet traînait piteusement sur la table et, malheureusement, ma mère finissait par le récupérer et là, c’était une autre histoire !

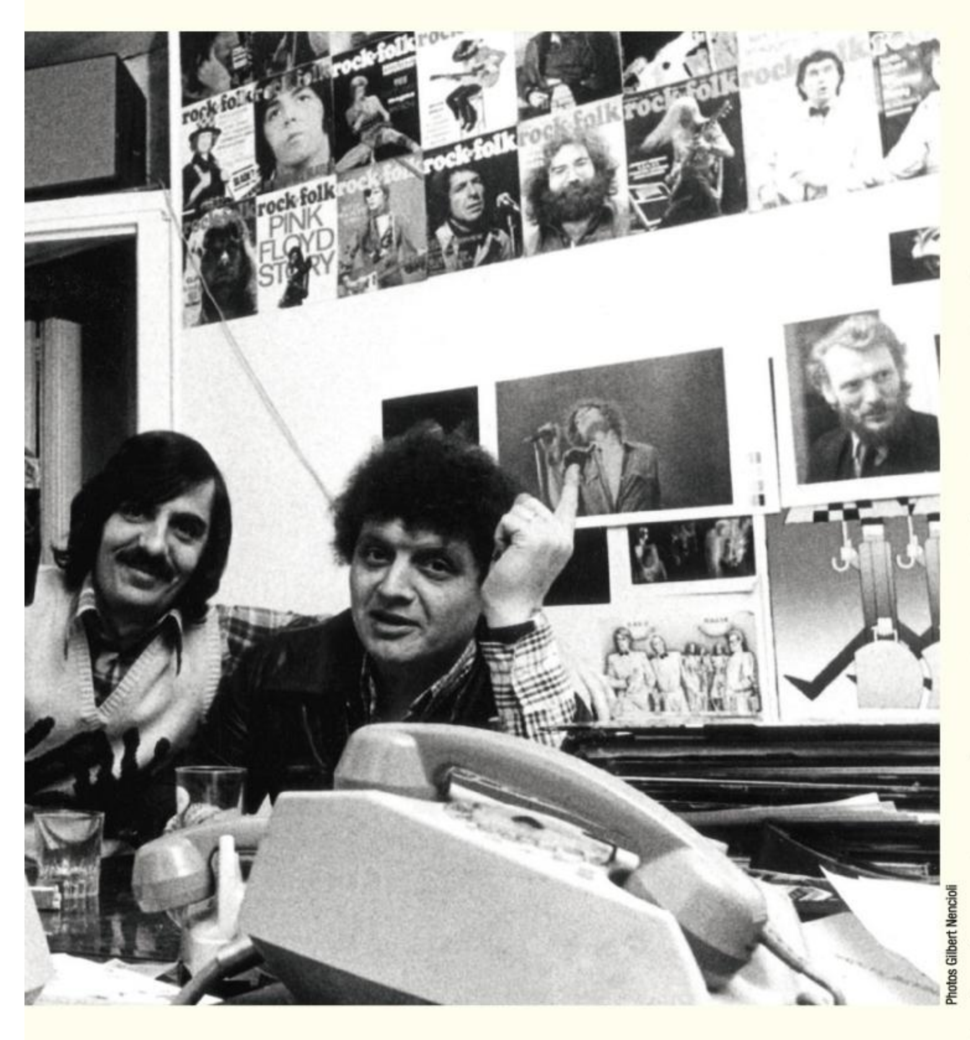
Nous avions parlé de musique encore et toujours

Un homme étrange à la maison

Le journal était présent et pourtant, loin, il se passait ailleurs, dans cette rue Chaptal presque légendaire où je ne me suis rendu que deux fois, conscient que mon père n’avait pas envie de voir débarquer ses mouflets sur son lieu de travail. A quoi bon puisque une partie de la confection du magazine se déroulait à la maison. J’ai assisté à l’élaboration de toutes les unes des années 1970, de celle avec Jim Morrison en Christ, *“opération résurrection”* (qui ne fonctionna pas bien, à sa grande déception), à ces petits drapeaux français placés sur les parties génitales des musiciens nus de Téléphone photographiés par Mondino.

Parfois, le magazine arrivait en chair et en vie à la maison, dans cette ombre chevelue qui était venue un soir ou deux dormir sur le canapé du salon près de la fenêtre. En partant à l’école, je traversais la pièce obscure avec mon cartable, guidé par ma mère, l’œil fixé vers ce personnage sans visage, au charme fou, nimbé d’une incroyable énigme. Quand je revenais, le mystérieux visiteur avait disparu. Il s’agissait de l’une des grandes plumes du journal, Alain Dister. C’était donc cela, un rock-critic ? Un homme sans logis vivant à la belle étoile ? Je trouvais cette façon de vivre d’une classe folle à tel point qu’un jour, je déclarai à mon père : *“Je veux être rock-critic !”* Il me regarda et me dit : *“Tu n’y connais rien !”* Je protestai : *“Mais si !* — Alors qui est le leader de King Crimson ? — *Euh...”* Ma mère leva les yeux au ciel. Il me signifiait que son métier n’était pas une cour d’enfants. A 15 ans, je ne lisais pas encore le journal, et il s’irritait que sa famille ne dévore pas les articles des Philippe (Garnier et Paringaux). Un matin, vers midi, en rentrant du collège, ce fut Jacques Tardi qui me salua, assis dans le salon. Mon père lui avait demandé de dessiner un portrait de Neil Young. Rien ne lui paraissait impossible. Je me souviens de soirées avec tous les dessinateurs qu’il faisait travailler, Druillet, notre cher et aimé compagnon de route Cabu, Gotlib, l’auteur du scout crétin, *Hamster Jovial* — mon cousin s’était fait traiter de *“Hamster Jovial”* à l’école sans se douter que son oncle était un peu responsable — et aussi d’autres, Wolinski et Bretécher dont j’admirais la beauté. Il espéra même publier “Angel Face”, un épisode de Blueberry qu’il adorait, mais des arcanes juridiques l’en empêchèrent. Giraud participa lui aussi à ces fêtes chez nous. Je me souviens d’eux avec les cheveux longs, leurs vêtements colorés. J’entendais leurs rires depuis ma chambre où ma mère m’avait envoyé me coucher. Ma vie d’écolier était aussi triste et morose que celle de mes parents était joyeuse et inspirée. D’ailleurs, lorsqu’ils venaient me chercher à l’école, je me sentais fier. Je trouvais





Photos Gilbert Nencioli

que ma mère ressemblait à Marianne Faithfull, imprégnée des ardeurs de l'île de Wight où ils avaient assisté tous deux aux derniers feux de Jim Morrison et de Jimi Hendrix.

La fin du bonheur

La vie du journal aura rythmé ma jeunesse, notre vie à tous les quatre. Nous étions à côté de lui quand, de retour de vacances, en août 1980, éclata l'affaire Noah, cette interview de Thierry Ardisson où le tennisman dénonçait le dopage. Je sautais de joie en voyant que notre Rock&Folk faisait la une du 13 heures sur Antenne 2. Mais je vis pour la première fois mon père très ennuyé. Il avait failli couper le nom de Victor Pecci, le tennisman incriminé, mais l'avait gardé. Je devinai que cette affaire annonçait la fin d'une époque merveilleuse, de notre union autour du magazine, des joyeux Bungalow Bill dans son bureau, des rayons de soleil sur les belles pages qu'il composait avec tant de soin et d'amour. Mon père ne s'intéressa plus vraiment aux nouvelles générations du rock. Ses anciens amis ont toujours pensé qu'il avait trahi le jazz pour l'argent et une musique commerciale. Ces propos restent blessants car il a profondément aimé Dylan, les Beatles, les Rolling Stones, David Bowie... Il aura toujours préféré les palais pompéiens de Pink Floyd aux tristes HLM qu'incarnait à ses yeux le punk. Après avoir connu Jim Morrison et Jimi Hendrix, comment se serait-il intéressé à la figure de Robert Smith des Cure ? Je sais qu'il a hésité à abandonner un journal qui faisait vivre sa famille et des salariés. A partir de 1985, les ventes connurent une baisse régulière. Ni les couvertures porte-bonheur des Rolling Stones ou de Samantha Fox et ses gros lolos — une idée de Paringaux (je cafte) — ne réussirent à enrayer le déclin. Je surprenais des conversations entre mes parents, inquiets. Ils évitaient de nous alarmer, mais les années 1980 allaient ressembler à une descente aux enfers. Un jour, pendant le déjeuner, le téléphone sonna. Mon père décrocha et revint, blême, le visage défait. On venait de lui annoncer la mort de Jean Tronchot, son fidèle et chaleureux collaborateur, co-fondateur du magazine, foudroyé par une crise cardiaque en pratiquant son sport préféré, le vélo. Cette disparition l'affecta terriblement. Il ne se doutait pas que son corps le lâcherait bientôt à son tour, le 10 décembre 1996, quelques années après avoir vendu douloureusement le journal.

Devenu rock-critic comme je l'avais autrefois imaginé — et Dieu merci, je sais aujourd'hui qui est Robert Fripp — je n'ai jamais voulu ou essayé d'écrire dans Rock&Folk, proposer quelque chose à Philipe Manœuvre. Je craignais qu'il ne me juge pas assez bon. Etre licencié du *journal de papa* m'aurait envoyé directement sur le divan du psy ! J'aurais pu devenir le plus jeune critique rock du pays, mais bon, c'est raté... Mon père n'a jamais été partisan du favoritisme. En 1973, il cherchait une écriture d'enfant. Il m'avait dicté un texte que j'avais calligraphié avec application. Il m'avait dit : *"C'est bien"* mais, le trouvant trop propre, avait pressé mon stylo et fait couler de grosses taches d'encre dessus. J'étais vexé. J'écris donc ici mon premier article, sans ratures, pour le journal, le cœur battant plus qu'à l'accoutumée tandis que reviennent tant de vignettes collées ici ou là dans ma mémoire. Je me souviens de ses adieux au magazine sur France Inter. Il avait choisi plusieurs classiques, dont le solaire "I Want You" de Bob Dylan, pierre angulaire de la revue, et notre héros de toujours qui avait occupé la une du tout premier numéro 0, en août 1966.

Je me souviens de l'émission des 30 ans de Rock&Folk, l'une de ses dernières joies, quand Philippe Manœuvre et une équipe de Canal+ étaient venus l'interviewer, chez nous. Il souffrait terriblement, le visage déjà ombragé par la mort. Il avait fallu l'installer sur un fauteuil confortable. Mais il avait tenu bon et donné l'interview.

Je me souviens de nos ultimes conversations. Nous avions parlé de musique encore et toujours. J'essayais de le divertir, de le rassurer en évoquant mes projets, mon avenir. Il se reposait, allongé, sur le lit, maigre, au sortir d'une chimio harassante. J'avais un contact avec un éditeur, le Castor Astral, pour écrire mon premier livre dans une collection appelée... *Tombeau* ! Et je cherchais un sujet. Il m'avait dit : *"Pourquoi ne raconterais-tu pas l'histoire de Brian Jones ?"* Une idée géniale comme toujours. Les débuts éclatants des Stones, un récit que j'arrêterais au bord de la piscine mortelle ! Nous avions aussi évoqué un texte de Michka Assayas sur la réédition du chef-d'œuvre de Love, "Forever Changes". Il se souvenait d'un magnifique album, électrique, planant, qu'il écoutait rue Chaptal. C'était peut-être Love. J'avais placé le CD "Forever Changes", sur sa platine, à côté du bureau désormais vide où il avait conçu son beau magazine pendant vingt-cinq ans, mais il n'avait pas reconnu la musique appréciée jadis. Puis j'avais racheté tous les disques de ce grand groupe que je lui avais fait écouter, mais il est mort sans que nous ayons trouvé notre réponse, ce son oublié. Nous nous sommes simplement dit au revoir autour d'un nom qui correspondait bien au sentiment qui nous unissait. Love ! ★

STEPHANE KOECHLIN


Philippe Garnier à Los Angeles, 1978.
Photo Dominique Cazenave

Mémoires de Rock&Folk

Correspondant exclusif du journal au Havre puis aux Amériques, **Philippe Garnier** relate quelques souvenirs impressionnistes.

Ces lambeaux de souvenirs sont invérifiables pour la plupart. C'est juste ce qui reste, ou remonte à la surface.
J'ai brièvement connu l'adresse en face, ce devait être début 1968. J'ai eu l'impression qu'ils faisaient le journal sur un coin de table dans les bureaux de Jazz Hot, sous la cage d'escalier. Le peu de gens que je connaissais étaient tous là-dedans. La grande controverse là-bas n'était pas le rock, mais le free-jazz. C'était leur bataille d'Hernani. L'équation musique et Black Power. LeRoi Jones qui écrivait que quand Billie Holiday chantait "Prelude To A Kiss" elle voulait dire, en fait, "Kiss My Big Black Ass". Ce genre. Le rock, c'était juste un incident de parcours. A blip on the screen. Le passage de Dylan à Paris. Plusieurs trucs comme ça. Il se passait des choses, mais ces types ne savaient pas nécessairement quoi. Seul Constantin était curieux. Et Paringaux, bien sûr. J'ai déjà raconté ça cent fois, mais je suis certain d'avoir entendu Koechlin me demander, sincèrement : *"Toi qui connais ça, à ton avis, le rock, ça va encore durer combien de temps ?"* On devait être en 1971, 72. Je suis sûr que s'il était encore ici il ne le nierait pas, c'était ce genre de type, assez entier. Lui, il voulait faire des magazines, c'était ça sa passion. Pas nécessairement le rock. Il se trouve que ça a été ça, son carré de choux, pendant des années.

Les rituels du canard

Le mot qui me vient toujours quand j'essaie de qualifier ces passages à la rue Chaptal, une fois le journal relocalisé en face dans ces bureaux fastueux — enfin, ça nous semblait fastueux, parce que les piges n'avaient pas augmenté — c'est *balzacien*. Les bureaux étaient grands, mais il y avait rarement du monde. Ça faisait un peu club de garçons. Les deux Philippe, Tronchot dans le bureau d'à côté. Limite sexiste.

On s'amenait, *"Tiens"*. Ou *"Tiens, un revenant"*. C'était cordial, sans plus. Ce n'était pas prémédité, on ne prenait pas rendez-vous pour s'amener, mais c'était comme s'ils s'arrangeaient quand même pour cloisonner. Ils n'encourageaient pas le copinage. On croisait parfois un collaborateur, on mettait un visage sur une signature. Mais c'était rare. Cela vient sans doute aussi que j'étais toujours de passage : soit de ma province normande (Balzac, encore !), soit d'autres pays. Peut-être que les autres se connaissaient un peu mieux, se fréquentaient, même. Mais pas moi.



Le seul dont je me souvienne c'est Adrien. Je le connaissais de loin, à l'Open Market, où Zermati nous cornaquait et nous insultait pour avoir écrit sur tel ou tel groupe, et pas sur untel. Mais dans les bureaux du journal, je l'ai vu une fois. Adrien semblait m'avoir connu toute sa vie, alors qu'on ne s'était pratiquement jamais vus. Mais c'était le genre à vivre dans sa tête. Je me rappelle distinctement un truc qu'il a dit aux deux Philippe et à moi ce jour-là : il parlait de Jefferson Airplane, de ce qui s'était passé après un concert. *"Grace Slick a tourné de l'œil dans la baignoire"* ou quelque chose comme ça. Quelque chose qu'il avait pêché dans la presse rock anglaise ou américaine, ou qu'on lui avait dit. Mais il disait ça comme si ça s'était passé la veille, comme s'il avait été dans la pièce même. Il vivait vraiment ça, c'était complètement sincère et intériorisé. Je me souviens que ça m'avait frappé, et peut-être convaincu qu'il fallait peut-être arrêter tout ça, vivre dans sa tête, et au contraire partir vivre le truc sur place. Je ne sais pas si c'était le bon choix, d'ailleurs, mais c'est ce que j'ai fait.

Les visites au canard, il y avait un rituel. *"Tiens, un revenant."* Et puis après deux ou trois échanges plus ou moins compassés, on allait au placard. C'était un placard en métal, un meuble de bureau, gris. Dedans, il y avait les disques, les services de presse. On piochait là-dedans et on disait : *"Je peux faire ça ? Ou ça, et ça."* Aujourd'hui je me dis que certains des autres collaborateurs devaient avoir leur service à eux, étant à Paris et tout ça, mais à l'époque cela ne m'a jamais traversé l'esprit. Quand il n'y avait que des rogatons, je me disais que j'étais passé trop tard. Mais c'est aussi comme ça que je me suis mis à la musique noire et suis devenu *Mister Soul* pour deux ou trois ans, avec une rubrique à la clé. Moi, à cause du magasin au Havre, j'avais besoin de came, je revendais les services de presse, et ceux de mes potes parisiens dans le métier. Mais il fallait quand même faire la critique ! C'est comme ça que je me suis mis à aimer ce que j'entendais, et suis même devenu assez passionné de soul et de R&B, qui est encore aujourd'hui la musique que j'écoute le plus. Mais c'est d'abord passé par la came, l'aspect assez sordide des reventes, qui allongeait un peu les revenus (assez minimes, il faut bien le dire). L'ironie, c'est que la soul ne se vendait absolument pas au Havre ! J'ai toujours une grande partie de ces disques — peut-être pas une période immortelle pour cette musique, mais j'ai gardé une certaine affection pour elle : le Philly Sound, le Miami Sound et tout ça. Qui commençait sérieusement à être infecté par le disco.

Mais, bon, il ne faut pas exagérer non plus. Parfois ils me disaient : *"Tu veux aller interviewer Jagger au Savoy ?"* Ou ils ne rechignaient pas quand je voulais un défraiement pour une semaine passée à Liverpool et à Londres pour un papier sur le reggae.

Et puis quand je suis parti aux Etats-Unis en 1976, tout a changé. Une fois installé à San Francisco, puis à Los Angeles, j'étais devenu la bonne affaire pour les Philippe. Ils avaient leur *"correspondant californien"*, leur *"man in Hollywood"*. Ils m'ont vite collé un palmier au cul, et une rubrique pour aller avec. Aussi, ils avaient tellement maltraité les collaborateurs que beaucoup étaient partis, ou en instance de le faire. Phil Manœuvre je crois a été le premier, après ça a été l'hémorragie. Ils s'en sont aperçus, mais un peu tard, et ils m'ont offert un fixe mensuel, je pouvais écrire quand je voulais et ce que je voulais. Ils n'avaient pas à s'inquiéter pour la rentabilité du truc et le savaient bien, graphomane comme j'étais. Mais ça a commencé comme ça pour moi, la période la plus intéressante, quand je n'étais plus seulement le critique de rock ou l'abonné au compte-rendu de concert. Quand j'ai pu commencer à raconter des histoires. Peu importe ce que c'était, une balade en stop à travers les collines blondes et les écluses de la San Joaquin Valley, jusqu'à Fresno, juste pour parler de *Fat City*. Ou raconter Hammett, ou James Cain. Et puis, comme ces histoires étaient souvent occasionnées par les sorties de films, je me suis mis à écrire sur le cinéma. Et comme il y a bientôt eu Libé et l'émission de télé, je suis devenu leur Monsieur Cinéma aussi. Raconter des histoires, c'est ce que j'ai toujours voulu faire, et ce que je savais faire de mieux. Pas critiquer ou donner mon opinion sur ci ou ça — chose que justement une *position* à Rock&Folk (qui entre-temps avait acquis une influence incroyable, même chez les intellos), encourageait assez dangereusement. Et stérilement.

Ils vous laissaient faire. Il ne faut jamais l'oublier

C'était tout bon pendant un temps, bon pour eux, bon pour moi. Je leur dois beaucoup, ils m'ont permis de me développer. Pour les autres, je ne sais pas, ceux qui se sont développés ont dû quitter le canard et le faire ailleurs. Chalumeau, dans la période après moi, a sans doute connu la même chose, ils le laissaient faire des tas de trucs différents, et pour les mêmes raisons, qui étaient surtout économiques, mais pas seulement : il vadrouillait pas mal en Amérique, ça ne leur coûtait rien. Et il était très versatile et curieux. Ça leur faisait leur balle, mais il faut leur accorder ça : ils vous laissaient faire. Il ne faut jamais l'oublier. Aucun canard à cette époque ne nous aurait employé. Sauf Libé, peut-être. Et après toutes ces habitudes qu'on avait prises, toute cette liberté qu'on avait connue, on est presque tous devenus inemployables ailleurs ! Mais je crois qu'on a cassé un moule avec cette liberté, ce ton, cette écriture — toutes ces écritures, puisque chacun avait la sienne — et que toute cette rock-critic a vite bavé sur l'édition, sur la BD, sur tout. C'était excessif, ce n'était pas très contrôlé, mais ça a quand même fait un sacré appel d'air. La preuve, c'est qu'on veut encore nous faire raconter nos histoires d'anciens combattants.

Ma seule terre d'accueil

Je n'aime évidemment pas revisiter cette période, pas très heureuse du point de vue personnel, ni relire ces articles. Mais je dois aussi constater qu'après dix ans de cette écriture rock (au pluriel) plus rien n'a été pareil. On ne traduit plus les interviews au passé simple comme on faisait avant. On ne traduit plus les romans américains comme on faisait avant. On n'écrit plus les articles comme on faisait avant. On a ouvert une porte. Aujourd'hui j'ai l'impression que cette porte se referme ou est déjà fermée. L'école du livre menace ! Les jeunes professionnels. Les carcans reviendraient vite au galop, si le medium n'était pas si moribond, s'il n'y avait pas tous ces nouveaux trucs et technologies dont je ne sais rien ou pas grand-chose. Tout ce que je sais, c'est que c'est redevenu fermé comme avant, et Rock&Folk est redevenu ma seule terre d'accueil, les rares fois où j'ai envie de faire quelque chose. C'est à la fois triste et merveilleux. Un peu irréel aussi. ★



de Rock&Folk

Comment retracer en un article l'histoire d'un journal qui a connu l'été de l'amour, le punk, les années 80 et le reste ? Notre reporter est allé s'entretenir avec quelques-unes des ses plumes.

PAR THOMAS E FLORIN

En mai 2003, Philippe Manœuvre fête ses dix ans de rédac-chef de Rock&Folk en répondant aux questions de ses lecteurs. Fébrile, un jeune Rouennais de quinze ans s'étant donné pour nom apache *Little Johnny Jet* lit et relit la leçon que lui a assénée Mad Manœuvre via la page 7 du R&F 429 : "*En fait, nous essayons de poursuivre le but fixé par notre fondateur, Philippe Koechlin : écrire un sacré bon journal, et qu'on entende la musique en le lisant… Et si c'était bien ainsi ? Des surhommes ont déblayé le chemin, à nous de continuer la route sans rien renier de leurs idéaux.*" Un demi-siècle de chemin arpenté et des centaines de surhumains plus tard, le credo reste le même, permettant à Rock&Folk de se proclamer plus vieux journal de rock dans l'univers connu. Ce journal est un mythe, imprimons donc sa légende.

rock & folk

MUSIQUE 66 NUMERO 1 NOVEMBRE 2,50 F

MICHEL POLNAREFF

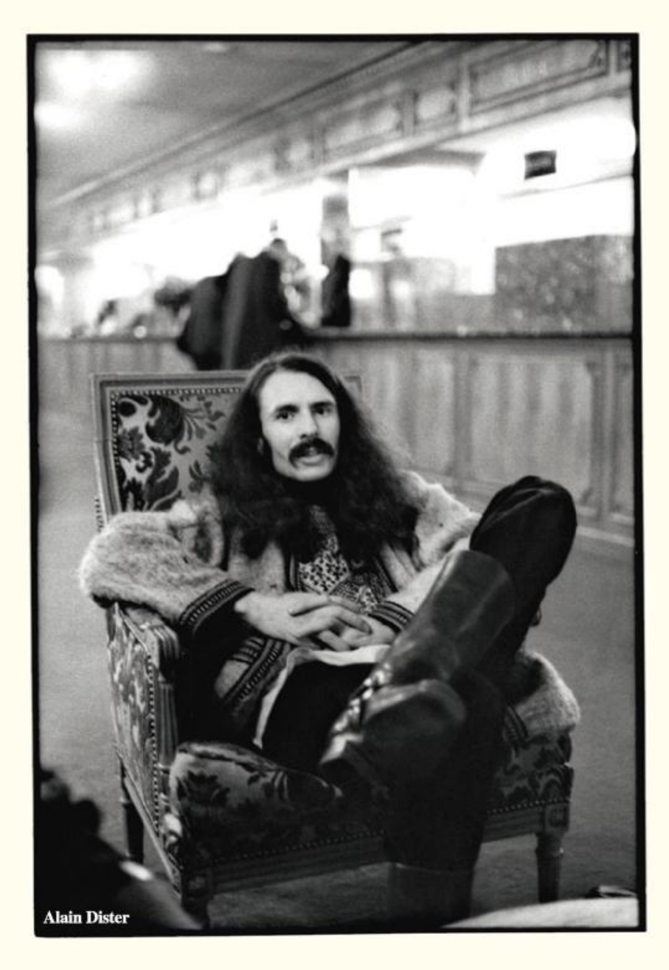
donovan

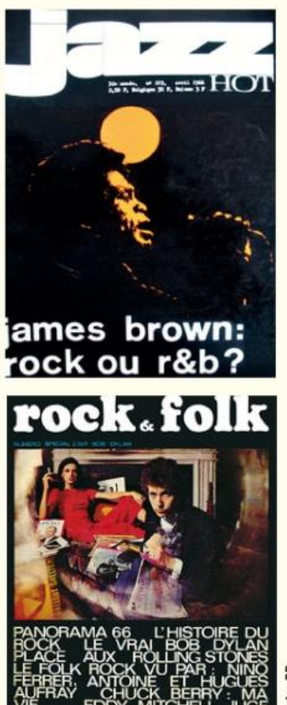
VINCE TAYLOR

OTIS REDDING

SMALL FACES

beatles


Alain Dister



Photos DR


Philippe Garnier et Philippe Manœuvre

"A quinze ans, Rock&Folk était le meilleur ami d'Yves Adrien." Le Fantôme d'Yves A s'adresse à Christophe Quillien, biographe du journal. Rock&Folk, Adrien l'a cueilli au berceau, attrapant le premier numéro dans un kiosque parisien. Sa vie en sera bouleversée. Le mensuel est né en novembre 1966, sous le signe du Scorpion, diront les astrologues. Sous le signe du rock'n'roll, répondront ses lecteurs. Car, comme cette musique, l'on doit sa création à un musicien noir américain. James Brown très exactement, que Philippe Koechlin, rédacteur en chef de Jazz Hot, découvre sur la scène de l'Olympia en avril de la même année. Pendant que ses collaborateurs entament une guerre féroce autour du free-jazz (pour ? contre ? aïe !), Kœchlin, 28 ans, s'affole de l'emprise physique qu'a ce Mr Dynamite sur son public. Dans son compte rendu de concert, Kurt Mohr, encyclopédiste de la musique, *"dont les fiches écrites à l'encre violette sont devenues mythiques"* selon Philippe Manœuvre — ou *"qu'on prenait pour un vieux con parce qu'il écrivait comme à Jazz Hot mais qui n'en était pas un"*, selon Philippe Garnier — érigera l'animal Totem qui allait tant importer au futur journal : *"Sa beauté n'est pas celle d'une colombe, mais d'une panthère."* Au monde du jazz, on sort les griffes. Koechlin a le courage de mettre Mr Brown en couverture de son magazine de Jazz, sous le titre *"rock ou R&B ?"* Les lecteurs lui font payer l'audace et les ventes s'effondrent. Il ne se décourage pas. Ce qu'il a vu, ce soir-là dans le music-hall du boulevard des Capucines, était hors du commun. Alors, il a l'idée de sortir un hors-série pour parler de cette nouvelle musique. Avec Bob Dylan en couverture, Rock&Folk squatte les kiosques pendant les mois de forte chaleur et se vend bien. Mieux, même, que Jazz Hot : sur 30 000 exemplaires imprimés, ils en écoulent 15 000. Il ne fallait pas plus d'encouragements à ce fan de Coltrane pour lancer le titre en mensuel, traumatisant les filles et garçons de 15 ans pour le demi-siècle à venir.
Comme tout nouveau-né, le journal tâtonne à ses débuts. L'idée est là, mais le titre ne tient pas totalement debout. Un homme lui offrira une assise : Alain Dister. En été 1966, il pensait se rendre à New York pour suer dans les clubs de jazz. Au lieu de cela, il traverse la route (66) et se retrouve, chemise ouverte, à San Francisco pour assister à la naissance des enfants fleurs. Dister racontera tout dans Rock&Folk, avec un article tenant autant du récit beatnik que de l'analyse de cette jeunesse voulant sortir *"leurs frères"* des rizières vietnamiennes. La critique rock se façonne un style et se frotte au reportage. Via Philippe Rault par exemple, qui rapporte de Londres de nouveaux sons : ceux de Pink Floyd et des radios pirates pour lesquelles il embarque. Le rock est discret dans notre pays, il faut donc creuser, fouiller puis finalement l'arracher à ces contrées lointaines. Jusqu'à ce qu'il grandisse dans un nouveau territoire : l'imaginaire.

Bombes manuscrites

Allongé sur son lit de pensionnaire, Philippe Paringaux se nourrissait de n'importe quel livre lui tombant sous la main et de pochettes de disques qu'il admirait, faute de pouvoir les écouter. Le rock, constante depuis lui chez les journalistes de Rock&Folk, était tout, un prisme par lequel vivait la littérature, le cinéma et même les fringues, lui qui achetait des T-shirts à la base américaine de Fontainebleau. La constitution d'un style Rock&Folk, c'est lui qui va l'imposer en essayant, par le choix de ses mots, de *faire entendre la musique aux lecteurs.* Son modèle absolu, comme pour son camarade de classe du Centre de Formation des Journalistes, Paul Alessandrini, reste les critiques de Jazz Magazine, fondé par Daniel Filipacchi. Paringaux est contre les chapelles, aimant autant le rock que le jazz, ne cherchant dans la musique que cette vibration qui secoue le corps. La musique, une expérience physique qui remue l'âme. Quand Koechlin achève sa première lecture de la prose du jeune homme, il se demande si elle n'est pas trop bonne pour cette musique et les lecteurs. Pourtant, c'est par cette prose magnifique, quasi classique, que le rock'n'roll gagnera en crédibilité : c'est un art aussi haut que les autres. Si cette musique peut inspirer de si belles images à un jeune homme, c'est qu'elle doit être valable. Alors, finalement, Koechlin lui ouvre la porte, en grand, lui laissant peu à peu la main sur l'éditorial, permettant au père fondateur de se concentrer sur la maquette. Le journal se tient droit, il va pouvoir maintenant s'envoler.
A 17 ans, Philippe Manœuvre lit Philippe Paringaux, Yves Adrien... En fait, depuis le numéro 31 (Mick Jagger : Adieu Brian), il apprend le journal par cœur, mémorisant jusqu'au nom de l'imprimeur (*"le même que Tintin"*) et se pose des questions existentielles quand il y apprend que *"Jimmy Page va taper le bœuf"*. Qu'est-ce qu'ils ont bien voulu dire ? Les journalistes de Rock&Folk lancent des pistes puis laissent

"Je lisais Rock&Folk pour gueuler après" Philippe Garnier



Elliott Murphy
et Laurent Chalumeau

les lecteurs dériver. Quand Paul Alessandrini trace un parallèle entre l'érotisme de Georges Bataille et de Jimi Hendrix, il ne prend pas la peine d'expliciter : les bibliothèques publiques ont été érigées pour cela. Puis, constatant qu'on ne les réécrit jamais, les pigistes prennent cela pour un encouragement. Sous l'impulsion de Paul, une rubrique Livre va s'ouvrir dans le journal. Sous celle de sa femme, Marjorie, s'en ouvrir une BD. *"Avec notre génération de critiques, Rock&Folk est passé d'un journal de rock à un journal important, tout court"*, nous dira Alessandrini, depuis son canapé, en 2016. Biberonné à la presse anglo-saxonne (Creem, Rolling Stone, NME) et à Rock&Folk, la relève se fait les dents dans le courrier des lecteurs. Un d'eux lance ses bombes manuscrites depuis Le Havre pour qu'elles tombent pile entre les places Pigalle et Clichy, soit 14 rue Chaptal, siège historique. *"Comme tout le monde, je lisais Rock&Folk, même pour gueuler après"*, nous écrit Philippe Garnier, désormais depuis Los Angeles. Car c'est souvent, *pour gueuler*, qu'on adresse son courrier. Menaces de mort et coups de gueule côtoient les poèmes et lettres d'amour dans les pages d'ouverture du journal. Un vivier, le terreau même où Paringaux repère les futures signatures. Si tout cela est d'excellente facture, ça reste étrangement sérieux. Mais les années 70 vont débuter et il sera temps de desserrer les bretelles.

Méchanceté comique

A quinze ans, Laurent Chalumeau rit en lisant les nouveaux Philippe : Manœuvre et Garnier. Il est trop jeune pour avoir vu Adrien disparaître en 1971, et revenir en 1973, avec Je Chante Le Rock Electrique. Le monde est punk, le monde est décadent. Le rock, conscient de lui-même, se regarde, joue de son reflet et... se théâtralise. Jacques Vassal, l'homme justifiant à lui seul le mot *Folk* dans le nom du journal, s'en amuse en parlant de Chuck Berry : "Square *comme je suis, je n'ai pas bien compris si c'était punky ou décadent."* Voici venu l'âge des visionnaires et des voyeurs. Adrien le sait dans sa mise en scène, Alessandrini le sent en allant voir Bowie, Philippe Manœuvre le détournera en inventant le super personnage de rock-critic. Parce qu'il aura mis *en plein dans le mille*, les seventies seront la grande décennie de Rock&Folk du point de vue *artistique*. Oui, ce journal devient une œuvre collective d'écrivain. Bayon, futur chef de la culture à Libé, le comparera à la NRF. La littérature française des seventies se trouve dans le polar et les émules de Rock&Folk. Où d'autre, sincèrement ? La lecture de "Rose Poussière" de Jean-Jacques Schuhl a aidé, elle a même impressionné. Rock&Folk est un magazine d'esthète, de dandy, mais c'est aussi un magazine où l'on rit. La méchanceté comique y fait son entrée. Même si les disques Vogue ont déjà gagné un procès suite à une chronique de Paringaux, Manœuvre et Garnier sortent le fouet. Ils dégonflent les baudruches du rock, écrasent les melons et insupportent ou fanatisent les lecteurs. Quand on sait le tohu-bohu que peut provoquer une petite chronique de disque sur Facebook, comment aurait été reçue cette prose de Manœuvre à notre époque : *"Sam dans notre beau pays, pourquoi choisir ce titre nullard ?* — Comment ? — *Je disais : POURQUOI CHOISIR CE TITRE NULLARD ? Vous êtes sourds ou vous travaillez chez Virgin ? Ah, les deux... ceci explique peut-être cela..."*



100 000 lecteurs

Le journal se porte à merveille, mais le mouvement punk prophétisé arrive et Rock&Folk gère le virage avec quelques difficultés. Adrien disparaît à nouveau, Alessandrini raccroche les gants et Garnier s'envole pour les Etats-Unis. Mais il reste une armée de pigistes, le genre à aimer se faire tirer les oreilles par Marc Zermati dans son Open Market — comme François Ducray, pour écrire sur cette nouvelle vague. Cependant, les deux Philippe, Paringaux et Koechlin, bloquent. *"Paringaux ne voulait déjà pas mettre le Dr Feelgood en couverture*, raconte Manœuvre. *Pour lui, cet album en mono, c'était rétro."* Le journal ne veut pas se couper de sa base de lecteurs, ceux qui achètent les disques de Genesis, et devenir *Rock&Punk*. Alors, il louvoie. Mais grâce à la politique Paringaux, soit laisser la bride sur le cou de ses rédacteurs, cette auberge espagnole dénote avec le reste de la presse française. Garnier : *"Après toutes ces habitudes qu'on avait prises, toute cette liberté qu'on avait connue,*

"On est presque devenus tous inemployables ailleurs"
Philippe Garnier


François Gorin et Michka Assayas


Rock&Folk 2002

Photo Fabrice Demessence

on est presque tous devenus inemployables ailleurs. Mais je crois qu'on a cassé un moule avec cette liberté, ce ton, cette écriture — toutes ces écritures, puisque chacun avait la sienne — et que toute cette rock-critique a vite bavé sur l'édition, sur la BD, sur tout." Voilà : le Rock&Folk des années 70 fait cas d'école et, son esprit va être adopté, recopié, disséqué, dans les années 80. De Canal+ à Libé, les émules sont nombreux et le rock sort de son ghetto médiatique. Ce titre, par la passion de ses journalistes, diffusera les idées de l'underground américain (roman-photo à la Punk Magazine, les *Story* comme les pratique Garnier, le Gonzo à la Hunter Thompson) dans la société française. Le journal oscille autour des 100 000 lecteurs. Mais combien, dans les années 80, consommeront dans d'autres médias les sujets et la prose *à la Rock&Folk* ? Au lieu de goûter les fruits que le titre a cultivés, cette décennie annoncera la dégringolade. En fait, personne n'était prêt pour l'ère du *pognon* et du fluo.

Chapelles

A 13 ans, Isabelle Chelley lit Laurent Chalumeau. Parce que, alors que nous ne sommes que dans les années 80, elle remonte déjà le fil et se rend aux puces chaque week-end pour acheter d'anciens numéros. Au kiosque, elle prend Rock&Folk, mais parfois Best, et parfois les Inrockuptibles. Elle cherche, elle creuse, en fan de Bowie noircissant des cahiers de fictions mettant son idole en scène, elle qui trimballe en permanence la bio du maître écrite par Jérôme Soligny. Voici la première génération à devoir regarder dans le rétro pour s'abreuver à la source. En couverture, Rock&Folk ose Samantha Fox topless, ce que chacun semble désormais regretter. Parfois c'est Goldman, et d'autres Phil Collins. La new wave française avait eu son écho dans la rubrique Frenchy But Chic tenue par Jean-Eric Perrin dès 1978. Puis sont arrivés Michka Assayas et François Gorin, réussissant à faire entrer au chausse-pied quelques lignes sur U2 ou les Cure. Philippe Paringaux, au bout d'un fil nous liant de Paris à l'île où il habite désormais, se pose des questions : *"Le journal ne se serait-il pas dispersé à cette période, explosant en chapelles ?"* De fait, de nouvelles publications, spécialistes du metal ou new wave, vont naître. Les deux Philippe font Rock&Folk à mi-temps, dirigeant en parallèle l'Echo des Savanes. La rédaction en chef est peu à peu laissée par Paringaux à Jacques Colin qui, comme lui, était secrétaire de la rédaction. Cette génération de journalistes est vaillante, mais la tête de la rédaction est un peu malade, donc le cœur n'y est plus tout à fait. Actuel, très jaloux de Rock&Folk dans les années 70, tient sa revanche. Best, le concurrent historique, passe enfin devant son challenger. Quant à la jeunesse, en réaction, elle se taille sa place au soleil en fondant ses propres titres. Ainsi naquirent les Inrockuptibles. Avec le recul et cette mélancolie qui semblent lui coller à la voix, Philippe Paringaux se demande aujourd'hui s'ils n'auraient pas dû revendre le titre plus tôt. C'est ce qui finit par se passer en 1990, alors que Rock&Folk passe, pour la première fois de son histoire, aux mains d'un groupe de presse : les éditions Larivière.

Rôle de passeur

A 13 ans, Basile Farkas lit un article de Philippe Ducayron sur les pirates de Nirvana. Philippe Manœuvre a repris la rédaction en chef depuis une paire d'années, succédant à Eric Breton, ancien rédac-chef de Moto Revue. Philman : *"Les maisons de disques n'arrêtaient pas de me demander pourquoi reprendre ce journal alors qu'il existait déjà les Inrocks."* Mais c'est que le Capitaine Achab de la presse française n'est pas vraiment du genre à lâcher. Si, sur la table d'un café, une addition prend feu parce qu'il a fait sauter une tête d'allumette, notre homme attrape le papier enflammé pour s'allumer une cigarette. Alors, laisser tomber le journal qu'il apprenait par cœur à 15 ans... Puis les années 90 contenaient leurs lots de défis : celui du grunge explosant, sa réponse anglaise intitulée britpop, le hip-hop dominant et cette musique électronique gagnant chaque jour un peu plus de terrain. Pour relever le gant, Manœuvre s'entoure d'une équipe de bretteurs et chaque genre se verra couvert par son spécialiste. C'est l'ère de Ducayron, Olivier Cachin, Valérie Coroller et Eric Dahan. Hors plume, et comme l'équipe n'a pas changé, citons Yasmine Aoudi en bras droit *armé,* Vincent Tannières à la maquette et Vincent Palmer secrétaire de rédaction (bientôt enrichis de Matthieu Vatin, l'homme qui certainement voit le plus de concerts de la rédaction). A peine cette nouvelle équipe réunie,


Rock&Folk 2006

Photo Mathieu Zazzo





le rock prend un coup dans la tête au moment où celle de Kurt Cobain explose. Manœuvre : *"Les gens ont commencé à dire :* 'C'est dangereux, votre truc ! Pourquoi il s'est suicidé, le gamin ?' *Il avait tout : le groupe que tout le monde voulait voir, la femme que tout le monde voulait baiser, un bébé... Ça a été l'*incompréhension *totale."* Malgré des groupes d'importance (Pixies, Red Hot Chili Peppers, Oasis, Radiohead), le rock, à mesure qu'avance la décennie, se voit traité comme un archaïsme. Rock&Folk doit compter avec le génial Snoop Dogg, mais également avec cette musique désincarnée : la techno, fleuron du *progrès* technique. Eric Dahan l'écrit : *"Le mouvement techno est un remake de l'utopie Woodstock."* Des fêtes improvisées dans un champ, une musique psychédélique répétitive, un fond ancien avec une forme nouvelle. Le journal loue le premier album de ces nouveaux punks, les Daft, mais garde son rôle de passeur et les lie à Kraftwerk. Le lecteur de Rock&Folk des années 90 est exposé à une liste de noms ésotériques que l'on décode après des mois de recherches. *"Un ami m'avait dit,* raconte Basile Farkas, *qu'il fallait trois mois d'initiation au journal pour commencer à en comprendre les références."* Pour ne pas faciliter les choses, un rescapé de Best, ayant débuté le même mois que Philippe Manœuvre, dresse des listes de noms dont le commun des mortels n'a jamais entendu parler : Patrick Eudeline. Eudeline, une sorte de maître étalon pour le lecteur de 15 ans. Au fur et à mesure de l'apprentissage, ses articles s'éclaircissent. Mais déjà, la chienlit regagne du terrain : à l'aube des années 00, Thom Yorke pleure un peu plus, la nouvelle musique à guitare s'appelle nü metal et le moindre morceau de britpop a toujours plus d'orchestres symphoniques au cul. Tout cela prendra fin le jour où la ville de New York s'est recouverte de cendres.

2001, une apocalypse rock. Prophète toujours, c'est entre 1988 et 1990 que Yves Adrien avait annoncé la couleur de la première décennie du nouveau millénaire. L'apocalypse, nous la connaissons, n'ayant toujours pas achevé d'essuyer les plâtres de ce *Centre Mondial du Commerce* mis à terre par deux avions de ligne. Quant au rock... Philman : *"On a vécu le truc en couleurs. Au mois de juillet, il ne se passe rien. On met la compilation du NME à la rédaction et là... 'The Modern Agee' des Strokes. On appelle RCA qui nous dit :* 'Ils sont là la semaine prochaine et on ne sait pas quoi en faire, personne ne veut les voir. Vous ne voulez pas dîner avec eux ?' *On leur offre la couv'..."* Nouvelle danse. Le journal a mis un pied dedans, il suffisait d'avancer le second : *"Un mois après, je suis dans l'avion pour Detroit avec notre photographe. On est trois dans la carlingue. Les douaniers nous voient arrivés, interloqués et demandent :* 'Vous venez faire quoi ? — *On vient voir un chanteur.* — Qui ça ? Eminem, Madonna ? — *Non : les White Stripes.* — Jamais entendu parler...'" En rendant tout accessible, Internet a non seulement fait tomber l'industrie du disque, mais elle a surtout donné naissance à cette étrange décennie où jeunes loups en *The* et reformations faisaient du chassé-croisé sur les scènes et dans les bacs. Pour la première fois dans son histoire, le rock connaît un mouvement transgénérationnel : les enfants et les parents écoutent la même musique. Rock&Folk s'offre une nouvelle jeunesse. Un vent de fraîcheur souffle sur le magazine et dans son lectorat. Le niveau n'avait pas été aussi bon depuis 1976 : on apprend et rêve en lisant Nikola Acin, découvre le pamphlet avec Ungemuth, le courage littéraire avec Despentes, la vie en tournée avec Chelley, l'ironie avec Farkas, le dandysme avec Eudeline, le défrichage avec Chapus et Tacou, le fanatisme avec Busty... En marge du lycée existe une autre école, bien plus formatrice, elle fait 132 pages et coûte 4,50 € d'inscription par mois. Il y aura des coups durs comme ceux de Cantat en 2003, mais aussi des surprises comme cette pléthore de groupes fleurissant dans les lycées aux quatre coins de France. Philman toujours : *"Evidemment, nos concurrents n'étaient pas ravis de cette situation. Que le vieux journal de vieux fait par le vieux soit soudain en train de partir avec les gamins sur la vieille mobylette rafistolée du rock'n'roll..."* Certains allaient leur en vouloir, d'autres leur en seront à tout jamais reconnaissants. En cela, rien n'avait changé dans la vie de Rock&Folk.

Notre moi de 15 ans

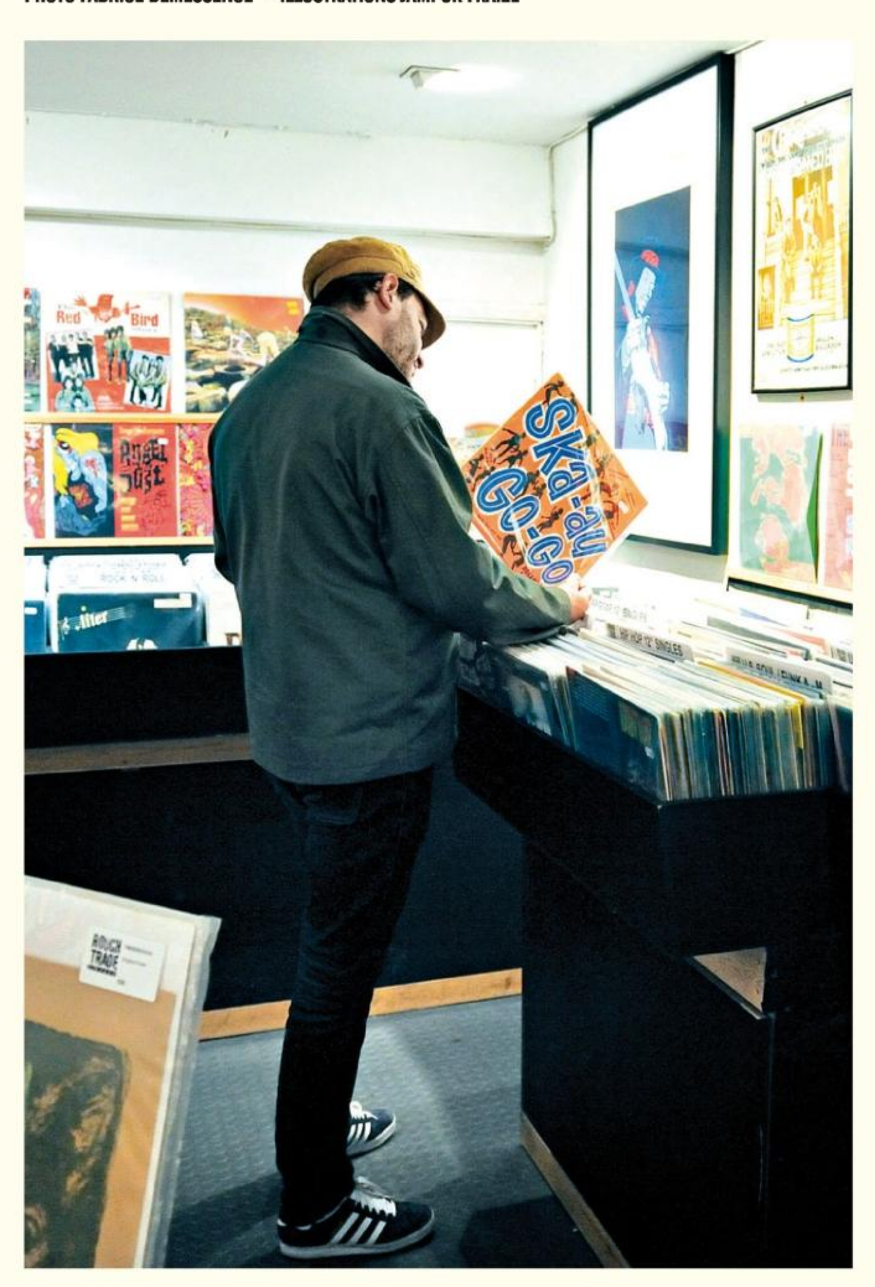
Et nous voici en 2016. Face à un présent complexe et incertain, l'industrie nous prescrit des doses de nostalgie à grand renfort de "Star Wars VII", reprise bêtifiante et gigantesque coffret de réédition mono. L'époque se contemple dans un miroir brisé. Son seul portrait fidèle est accroché en sous-sol, dans des œuvres dérangeantes tel le 2e LP des Fat White Family, concept album à l'esthétique fasciste, ou "Emotional Mugger" de Ty Segall, aussi déstructuré que nos identités. Rien d'éligible au Top 50 ici. Le journaliste de Rock&Folk fait comme le lecteur : il arpente ce champ de ruines, en ramasse les pierres et essaye de reconstruire la maison. Rien ne sera plus pareil, ainsi va l'histoire, et pourtant certaines constantes nous font tenir le cap. La constante, cette lumière à laquelle l'on s'accroche, est que nous faisons ce métier par fidélité à *notre moi de 15 ans*. Lui bondit de bonheur quand nous serrons la main de nos idoles puis serre les dents quand le rock fait son travail et *"que le roi est tout nu"*. Alors, au moment où il va poser le point final de cette histoire, un gamin de 15 ans qui se faisait appeler *Little Johnny Jet* tremble. De honte, car il n'a pu citer toutes les grandes plumes, cette armée de sioux qui ont façonné ce journal. De joie, car il a pu rédiger l'histoire d'une œuvre collective ayant changé sa vie. Puis d'excitation, car il pourra poser cette question à l'adolescent de 15 ans qui, lui, achève de lire ces lignes : *"Alors kid, who's next ?"* ★

Anthologie des articles de Philippe Paringaux, Paul Alessandrini, Michka Assayas et Patrick Eudeline au édition Le Mot Et Le Reste

Profession rock-critic

A ceux qui voudraient éventuellement exercer ce beau métier, **Nicolas Ungemuth** notre franc-tireur des Rééditions livre son témoignage.

PHOTO FABRICE DEMESSENCE - ILLUSTRATIONS JAMPUR FRAIZE



Rock-critic : Manœuvre, les noix de coco, le mythe et la réalité... Si vous étiez adolescent au début des années 80 comme avant d'ailleurs, les mots *rock* et *critic* accolés vous faisaient sans doute rêver. Rêver au sens que cela ne pouvait être possible de faire ce métier qui semblait ne pas en être un. De quoi d'autre pouvions-nous rêver ?

Un job à plein temps

Alors que j'étais en classe de première, m'étais rendu dîner par un samedi soir hivernal au Privilège, le restaurant du Palace, et qui avais-je vu à la table à côté ?! Philippe Manœuvre avec August Darnell et ses *Noix de Coco*. Putain ! Philippe Manœuvre en personne était là à se la couler douce — tout ce beau monde riait à gorge déployée en s'enfilant de coûteux spiritueux — avec le Kid créole et ses gagneuses ! Manœuvre, comme tout le monde, je l'avais suivi aux Enfants Du Rock, mais surtout lu dans Rock&Folk depuis mes premières années de collège. J'aurais pu encadrer son interview de Lou Reed sur sa tournée *Street Hassle* tant je l'avais lue (je m'étais même déniché le Speed 17 compilant les meilleurs entretiens). Ce n'était pas un homme comme les autres ! J'imaginais qu'il passait sa vie à prendre des bains de lait d'ânesse avec des mulâtres callipyges l'arrosant de Ruinart tandis que les maisons de disques le fournissaient directement et gratuitement en palettes de colombienne pure et de disques par milliers. Des créatures siliconées s'asseyaient sur son nez alors qu'il reprenait son souffle et, lorsqu'il était fatigué de ces ébats, il partait sûrement interviewer une star à l'autre bout du monde (*"Mick !"*, *"Lou !"*, *"Keef !"*) puis remettait ça. C'était un Dieu.
Et les autres aussi, sans aucun doute... Dans Rock&Folk, donc, que je lisais assidument, c'était tout bonnement incroyable. Il y avait un gonze payé pour vivre à New York et se foutre de la gueule de tous les gens qu'il rencontrait (Laurent Chalumeau) et un autre également rémunéré pour crécher à Los Angeles (Philippe Garnier) et écrire des articles de 15 pages chaque fois qu'il allait voir un Clint Eastwood dans un cinéma chicano. Le rêve ! Si vous étiez intellectuel, il y avait Michka Assayas (qui a inventé les Inrockuptibles à lui tout seul), le mec qui s'entretenait très sérieusement avec les meilleurs groupes new wave qui ne manquaient pas à l'époque.

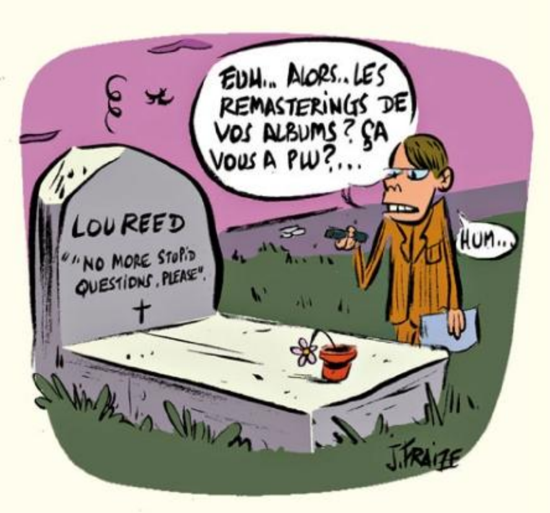


Si vous étiez littéraire, il y avait François Gorin, qui vous donnait l'impression d'entrer *dans* son casque, probablement dans une mansarde du 5e arrondissement après qu'une fille l'avait quitté. Si vous étiez dingue, il y avait Yves Adrien....
Moi, j'étais un peu tout ça et je trouvais donc mon compte dans le précieux mensuel. Je m'apprêtais à faire des études sans la moindre vocation, tandis que ces mecs étaient payés pour écrire sur ce qu'ils aimaient ou, ce qui est tout aussi plaisant, sur ce qu'ils détestaient. Ma vie était pourrie, la leur géniale.

Yves Couprie qui se fait désormais curieusement appeler *Tristan Savin*, me reçut, me proposa quelques critiques de disques à l'essai (mon premier fut "Live & Let Live", un album sur lequel je n'avais pas grand-chose à dire de Bobby King et Terry Evans, choristes de Ry Cooder), les jugea publiables après quelques modifications puis, seulement quelques mois plus tard, après que j'avais fait mes classes en acceptant à peu près tout ce qu'on me demandait — j'ai quand même interviewé Cock Robin, The Mission et Jean-Louis Aubert, si ce n'est pas méritoire... — me céda son fauteuil alors qu'il quittait le

Pendant cinq ans, bien que le journal dont les lecteurs ne juraient que par Joe Satriani et autres pizzaïolos de la guitare épileptique me faisait un peu honte, ce fut la belle vie. Je découvrais un monde étrange, hors normes. Le *voyage de presse*, par exemple... A cette époque où les maisons de disques croulaient sous l'argent grâce à l'apparition récente du disque *compact*, on envoyait les journalistes par convois à l'étranger. Le programme était généralement le suivant : les journalistes, en pleine régression, habillés de *T-shirts promo* à l'effigie des Wedding Present ou des Smiths, se saoulaient dans l'avion, arrivaient à





John Cale d'une froideur telle qu'on se lève et qu'on lui dit au revoir

L'été 1988, alors que je végétais et me préparais à entrer en fac d'architecture après avoir sabordé une prépa Sciences po. et une année d'Histoire chez les blaireaux de Tolbiac — tout le monde y vénérait les Bérus — j'avais décidé d'écrire un article ultra lyrique (et proprement nul) sur Nico, fraîchement décédée, et l'avais proposé au seul journal qui n'en avait pas parlé, dont ma mère connaissait la femme du patron du groupe de presse auquel il appartenait. A Guitare & Claviers, où étaient passés Yves Bigot et Arnaud Viviant, un type charmant nommé

journal pour rejoindre la Rédaction du Guide Du Routard. Le saint homme ! J'avais 21 ans, un salaire très correct, un job à plein temps. Je recevais des paquets de disques, des places de concert — une fois, j'ai même reçu gratuitement pour la Noël, mais oui ! un lecteur de *disques compacts* portatif de la part de Sony — et me réservais les meilleures interviews, j'étais *rock-critic* ! Alléluia ! Mon père, énarque, était au bord du suicide (il est d'ailleurs mort peu de temps après).

Londres ou ailleurs, assistaient à un concert qu'ils écoutaient distraitement tout en continuant à picoler, puis étaient invités à dîner par l'attachée de presse française avant de regagner leur luxueux hôtel. Le lendemain, abîmé par l'inévitable gueule de bois, il s'agissait de faire l'interview des génies à peine entraperçus la veille, puis retour en France ! Et encore, pas tout le monde... Je me souviens d'avoir rencontré mon ami Philippe Blanchet durant l'un de ces voyages à Londres. Il était envoyé là pour Rock&Folk, mais lui n'avait pas d'interview à faire. Il n'était même pas censé écrire une putain de ligne. Il était, tout bonnement, invité, et en avait profité pour aller acheter de la vaisselle, comme sa femme le lui avait demandé, à Covent Garden (je me demande toujours s'il a ensuite envoyé la note à Phonogram une fois rentré à Ivry).
Les interviews, donc. Il paraît que l'exercice fait rêver... On me disait : *"Il ne faut pas rencontrer ses idoles."*

Etant mon propre chef, avec mon compère Marc Zisman, je ne me gênais pas pour les rencontrer, mes idoles, et laisser Steve Vai à la piétaille. Dès le début, pan ! Iggy Pop, Paul Weller, Johnny Rotten, Lou Reed, Carl Perkins, Roger McGuinn, Jeffrey Lee Pierce, Lux & Ivy, Serge Gainsbourg, Robert Smith, Tom Waits, Brian Setzer, Nick Cave, Maria McKee, les Jesus & Mary Chain et même Keith Richards en personne, bref, tous ceux dont nous avions inlassablement écouté les disques dans nos chambres d'ado en versant des larmes de crocodiles... Pour mieux comprendre, il faut regarder un document aussi ridicule que fascinant : sur YouTube circule une vidéo récente résumant parfaitement la situation. On y voit une sorte de chauve au look de hipster avec mocasses deux-tons qui part interviewer Keith Richards pour lui parler de guitare. Keith fait son truc habituel, il balance la tête, raconte quelques vannes, use et abuse de sa voix de fumeur, dit deux ou trois mots gentils dans un esperanto anglo/ italiano/ espingouin approximatif (*"You look mucho sympathico"*). Face à lui, la tête de cul tremble comme une feuille de la tête aux pieds, hurle de rire, est au bord de la syncope, lève les yeux au ciel en signe d'approbation extatique, parle trop fort, consume une cigarette en deux bouffées, bref, c'est tout juste s'il ne lui baise pas les pieds à la fin du très court entretien que le riff humain lui a accordé. J'étais probablement comme ça vers 1988. Généralement, les musiciens les plus connus (Keith, Iggy, même Rotten, même Lou Reed adorant parler de ses amplis) étaient très sympathiques. Aimables, souriants, vous demandant votre petit nom, faisant mine de vous reconnaître quand on les avait déjà rencontrés une ou deux fois. On se faisait une sorte de tableau de chasse puéril (à mon grand chagrin — même si maintenant je m'en fous — je n'ai jamais rencontré Bowie, chasse gardée de Dahan et Soligny, Ray Davies qui était disponible au moment où j'étais à l'étranger — c'est Eudeline qui m'a remplacé — ni Eno, ni, sans doute le plus intelligent de tous, Pete Townshend, pour qui on me proposait de prendre l'Eurostar à 6 heures du matin, puis de rouler une heure une fois arrivé à Londres, pour passer 20 ou 30 minutes avec lui, ce que j'ai naturellement décliné). A l'époque, durant ces années de formation, on ressortait de l'interview dans un état d'extase délirant. Car en réalité, il ne s'y était pas dit grand-chose, les réponses à nos questions ne nous apprenant rien, même si nous ne nous en rendions pas compte, ébahis que nous étions par leur rayonnant talent, leur parole divine ! Ces gens avaient déjà entendu toutes les questions possibles et imaginables et — à moins de les interroger sur leur nouvel album, ce qui donne invariablement les articles les plus chiants du monde (*"Vous avez quitté Warner pour CBS, et parlez-moi de ce nouveau producteur, et pourquoi ce studio d'Electric Ladyland ?"*, etc) — sortaient des phrases sympathiques sans le moindre intérêt. Il faut être idiot ou *groupie* (il existe une caste de journalistes qui ne sont rien d'autres que des groupies avec une carte de presse et qui pensent, pour de vrai, être devenus les amis de ceux qu'ils admirent au motif qu'ils les ont interviewés quatre ou cinq fois) pour croire qu'on établit une authentique communication avec un musicien lors d'une interview — d'un autre côté, c'est grâce à une interview avec Tony Truant qu'est née une amitié indéfectible : certaines exceptions confirment la règle. Mais cela n'arrive jamais avec les *stars*.

Percheron psychotique

J'ai interviewé mon héros Jeffrey Lee Pierce au moins quatre fois (à une occasion, nous étions partis en voiture pour Amsterdam avec Zisman, Michel Vidal de New Rose et le très rustique mais sympathique Calvin Russell, qui était du voyage pour faire quelques provisions et n'avait jamais entendu parler du Gun Club, afin d'y interviewer le génie dans le studio où il enregistrait son grand album de blues "Ramblin' Jeffrey Lee & The Cypress Groove". Au retour, nous avons passé une nuit à la douane franco-belge parce que ce con de Calvin avait planqué 300 grammes d'herbe dans la doublure de son flight, une *"cachette introuvable"* selon lui, que les lardus avaient repérée en 10 secondes. Patrick Mathé, patron du label et propriétaire de l'automobile, n'était pas content). JLP ne semblait jamais me remettre, répondait à tout par oui ou par non, puis se mettait soudainement à hennir de rire comme un percheron psychotique pour des raisons qu'il était le seul à connaître. Le *dialogue* était plus que restreint. C'est dommage, mais c'est comme ça. Et puis, là, on parle des interviews qui se passent bien. Car il y a les autres : Les frères Reid, autistes qui se battent à coups de cendrier en verre dans la gueule, puis se séparent, puis s'en vont. Johnny Cash qui fait un malaise au bout de dix minutes — merde, c'est pas vrai ! — alors qu'on







évoque les années Sun avec lui tout en lui sortant les coffrets Bear Family qu'il n'a jamais vus, et à qui il faut trouver un médecin. Les gandins de Primal Scream défoncés et méprisants. Jon Spencer, ridicule de dédain soigneusement affecté qui vous fusille du regard et dit : *"I don't do quizzs"* lorsqu'on lui propose un gentil blind-test à base de soul, de blues et de hip-hop. John Cale d'une froideur telle qu'on se lève et qu'on lui dit au revoir. Townes Van Zandt qui boit une pinte de vodka en quatre minutes et dit vouloir *"se couper les mains"*. D'autres qui sont tout bonnement idiots et incapables de dire le moindre truc intéressant à défaut d'être intelligent (Arthur Lee, nom de Dieu...). D'autres encore, comme Gainsbourg ou Tom Waits, qui sont décevants *a posteriori* : rue de Verneuil, pendant plus de trois heures, j'avais été sidéré par le sens de la répartie et de la formule de l'auteur, désormais très fatigué puisque nous étions en 1989, de "L'Histoire De Melody Nelson". Dans un hôtel place des Vosges, Tom Waits, cabot capricieux et peu aimable ayant inventé pièce par pièce le moindre détail de son personnage public, m'avait également épaté avec ses saillies néo-beat et autres trouvailles (*"Ecrire des morceaux avec ma femme, c'est comme faire la cuisine au beurre et au saindoux"*). Dans les deux cas, j'avais retrouvé, un mois plus tard, ces mêmes phrases *spontanées* répétées aux journaux du monde entier. On ne peut toujours leur en vouloir : certains ont la gueule de bois, d'autres n'ont pas dormi ou cumulent les deux, d'autres encore n'en peuvent plus de répondre à des interviews pas toujours affûtées dix fois par jour depuis plusieurs semaines. D'autres changent : Paul Weller, *"angry young man"* après le Style Council, tendu comme un string, est devenu un quinquagénaire détendu fumant des pétards (misère). John Cale, qui avait du mal avec une nouvelle sobriété imposée par

Des interviews dix fois par jour depuis plusieurs semaines

ses médecins, est finalement devenu agréable dans les années 2000. Lou Reed, plus cohérent, est redevenu impossible lorsque on ne lui parlait plus de micros, de câbles, de cordes et d'amplis. Mais là, c'est encore du luxe, car il s'agit d'interviews qu'on avait *envie* de faire. Ce n'était pas toujours le cas.

Ne pas devenir fou

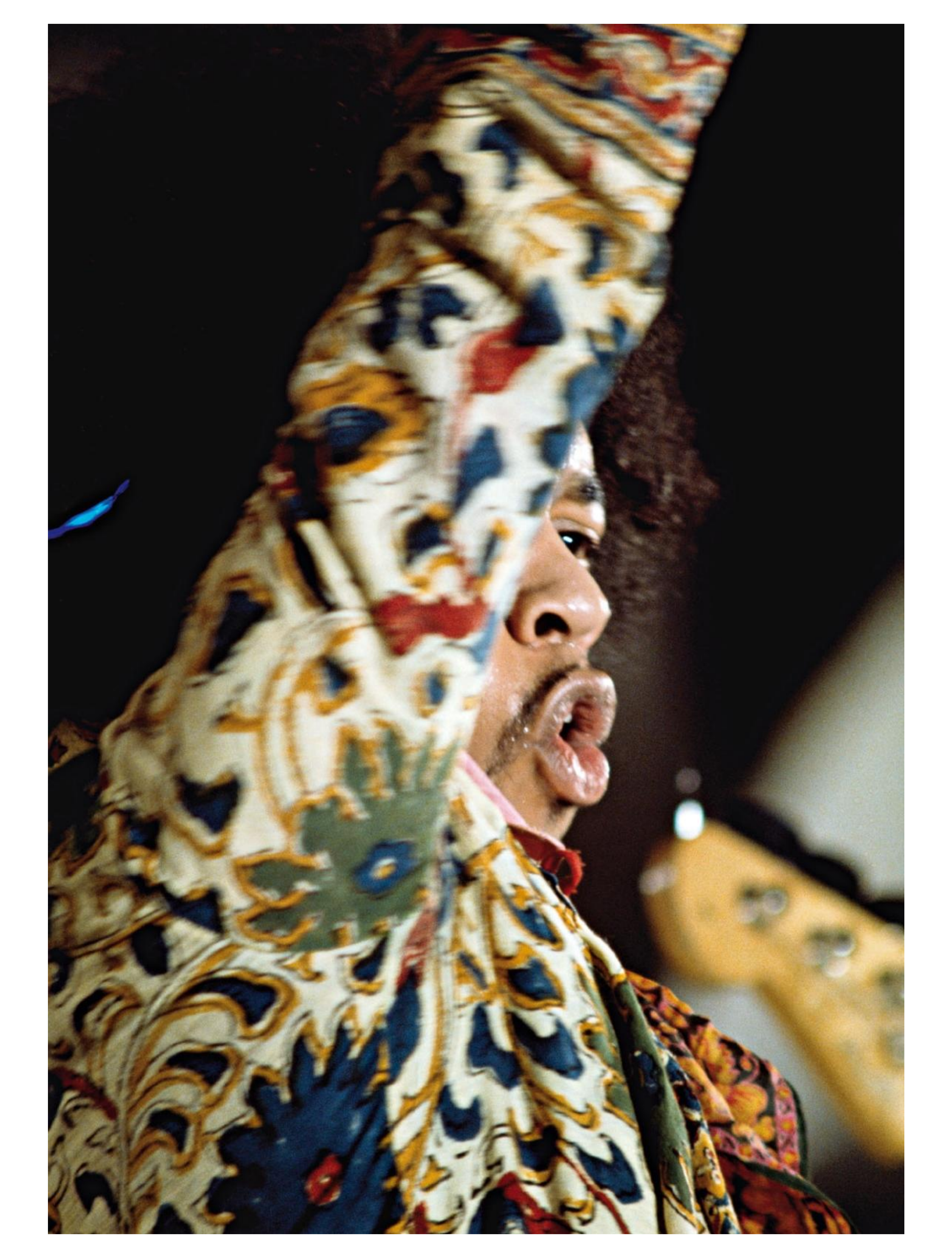
En 1995, viré de Guitare & Claviers, je débarque à Rock&Folk grâce à la mansuétude de Manœuvre. Enfin dans le sérail ! Je ne suis plus chef ni salarié, mais pigiste comme tout le monde, au milieu des anciens. Il faut manger, et donc tout prendre. Je suis le nouveau, la concurrence est rude. J'enquille tout : les Red Hot Chili Peppers, Garbage, Placebo, des clowns rappeurs débiles à Detroit (Insane Clown Posse), Sheryl Crow, Jewel (!), mais l'exercice est compliqué : que demander à des groupes qu'on méprise, si ce n'est la seule question valable (*"Comment osez-vous sortir des disques aussi mauvais ?"*) évidemment impossible à poser puisqu'il faut revenir avec un sujet de couverture si ce n'est un article de plusieurs pages pour payer le loyer ? A l'autre bout de la ligne téléphonique, à Clichy, Manœuvre tonne, hors de lui : *"Un journaliste, ça doit tout pouvoir faire !"* Il n'a pas tort mais, ne me considérant pas comme un vrai journaliste, l'affaire m'ennuie et, même, m'humilie : une fois, je pars dans un bled de Caroline du Nord interviewer le chanteur des Smashing Pumpkins, un groupe des années 90 parmi tant d'autres que je trouve particulièrement nul et surestimé, et dont je sais que tout le monde l'aura oublié moins de dix ans plus tard. Je suis dans un stade à une demi-heure de la ville. L'interview ne cesse d'être reportée. Dans les couloirs en béton de ce trou du cul de l'Amérique, je me demande ce que je fous là, dans l'espoir de gagner quelques centaines de francs en rencontrant un musicien pour lequel je n'ai que du mépris... Sa majesté Billy Corgan daigne finalement m'accorder vingt minutes d'entretien parfaitement inintéressant vers quatre heures du matin, après quoi il faut que j'attende une heure qu'un taxi vienne me chercher pour me ramener à l'hôtel et, quelques heures plus tard, c'est l'avion pour Paris et le coup de fil probable de la banque pour me parler de mon découvert chronique. Le métier de rock-critic me fait de moins en moins rêver. Je ne dîne pas au Privilège avec August Darnell et ses quatre sympathiques boudins tropicalisés. La fête s'achève.
Pour ne pas devenir fou et tout accepter — ce qui revient à une forme de prostitution à moins d'être Hunter Thompson ou Lester Bangs — je suis le conseil de Paul Léautaud prodigué une page sur deux dans son Journal Littéraire : il faut avoir un travail — un revenu ! — permettant de ne plus faire que ce qu'on ne veut pas faire. En d'autres termes, le travail rend libre (pardon)... Aujourd'hui, j'ai beaucoup d'admiration pour les jeunes — il faut l'être pour apprécier et bien faire ce métier — *rock-critics*.
Les interviews se font désormais par mail ou par Skype, il n'y a plus de voyages de presse, plus de budget pour les photographes, il n'y a même plus de disques gratuits, et on peut mourir au Bataclan ! Des sites comme Pitchfork, rédigés par une armée d'universitaires célibataires font des critiques d'albums et leur attribuent des notes avec des *décimales*. Oui (dernier Coldplay : *"5,76 sur 10"*). Mais c'est un métier noble, d'autant plus qu'il devient ardu, et qui a été amusant. Il n'y a pas si longtemps, il permettait au moins, ce qui n'arrive pas chez les banquiers, comptables, avocats ou procureurs, de s'entendre dire par un Lou Reed au regard de psychopathe : *"Vous avez encore beaucoup d'autres questions aussi stupides ?"* ★

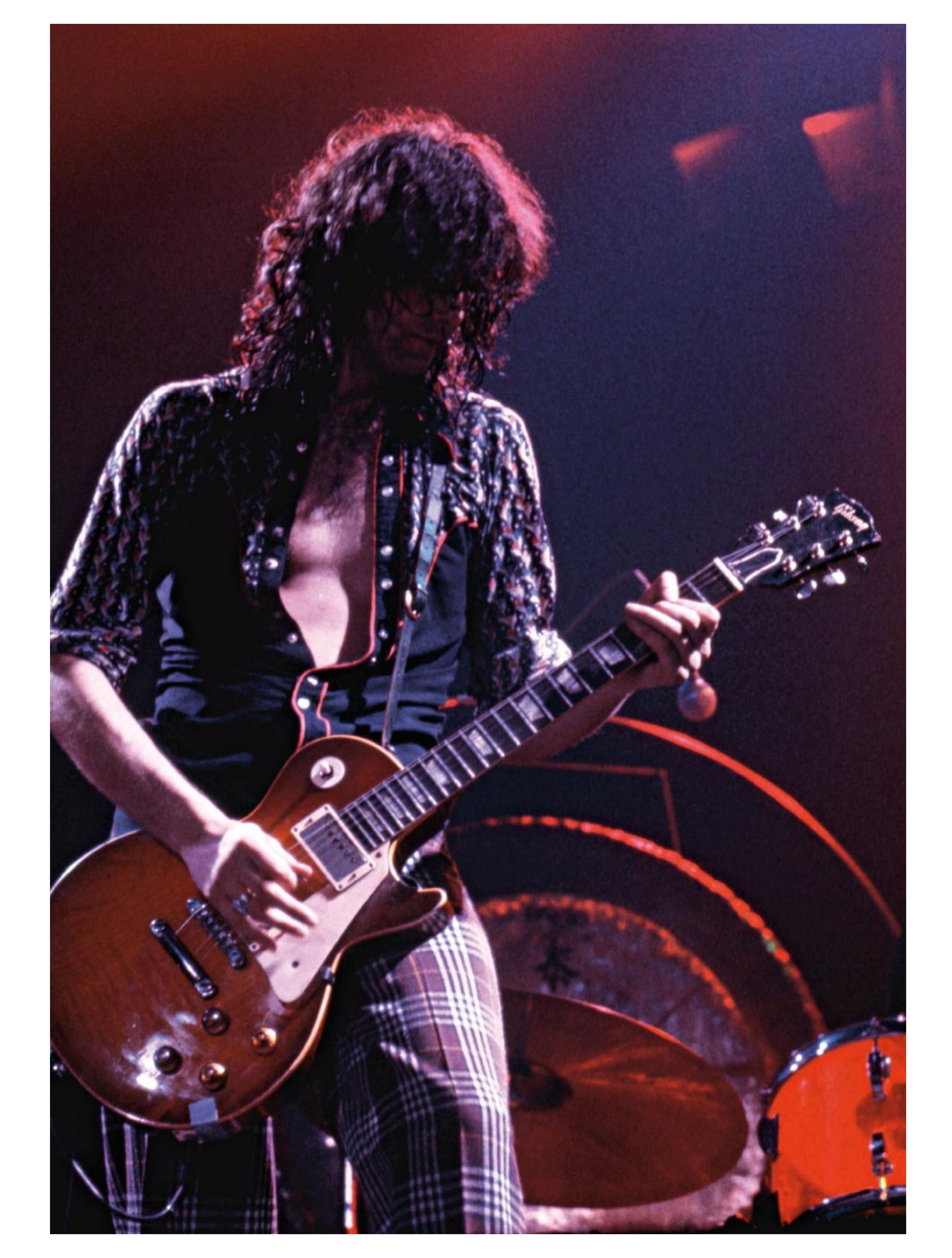
Jean-Pierre Leloir
Jimi Hendrix, 1967

50 ans

de photographies

**Hommage à ceux
sans qui nos articles
seraient de bien mornes verbiages.
Experts du concert chaotique
et de la séance difficile,
nos femmes et hommes d'image
ont choisi leurs meilleures
prises de vue.**





Jean-Pierre Leloir
Jimmy Page, 1975

Jean-Pierre Leloir (1931-2010) fut le premier photographe de Rock&Folk. Heureuse époque où celui que ses confrères avaient surnommé *L'Œil* court les salles de concerts pour immortaliser les débuts du rock. Fanatique de jazz et de chanson française, Leloir est curieux de la grande aventure pop. Il sera le premier photographe du jeune Johnny Hallyday (Alhambra 1960) et c'est tout naturellement qu'il rejoint Rock&Folk dont il signe toutes les couvertures jusqu'en 1972, époque où surgit une nouvelle génération... Ecoutons Jean-Pierre : "*Je ne suis pas un découvreur de talents, ni un faiseur de scoops. Je ne porte pas non plus de jugement de valeur sur les artistes, les mots* ironie *et* cynisme *sont étrangers à mon vocabulaire. J'ai la chance de photographier la réalité, je tente de servir mes modèles avec respect et tout mon savoir-faire. Je dirais même que je suis perpétuellement amoureux de mes sujets.*"

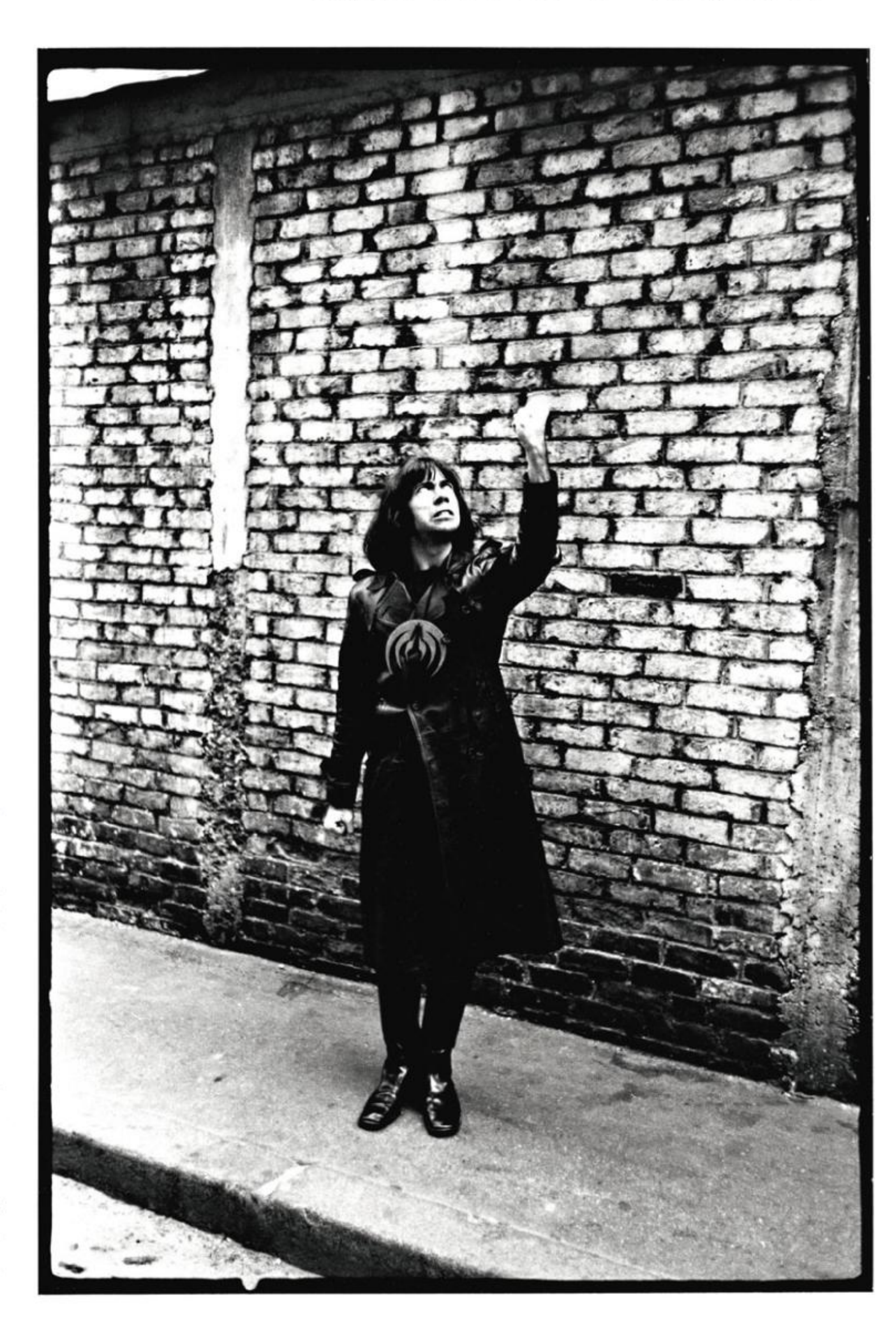
Peter Mazel
Sex Pistols, 1977

"J'ai réalisé, dans les années 70, beaucoup de photos studio avec plein d'artistes musicaux pour plusieurs publications variées très connues en Hollande (Popfoto, Muziek Express) et ma première parution à l'étranger a été dans un magazine français : Rock&Folk avec qui j'ai longtemps collaboré ensuite, avant de devenir parallèlement le correspondant officiel de Pop Rocky en Allemagne. Je devais alors systématiquement finir chaque séance par la fameuse pose avec le T-shirt, et leur logo, même Michael Jackson avait fini par accepter. Mes meilleurs souvenirs restent Patti Smith, son regard m'impressionnait, et Alice Cooper : il a tellement déconné à fond ce jour-là, fidèle à lui-même. Je l'ai rencontré quatre fois, il était très... comment dire, sûr de lui, à la fois, et pas besoin de le diriger. Il posait trop facilement, celui-là. Vraiment. Plus tard, devenu las, je suis passé à tout autre chose."



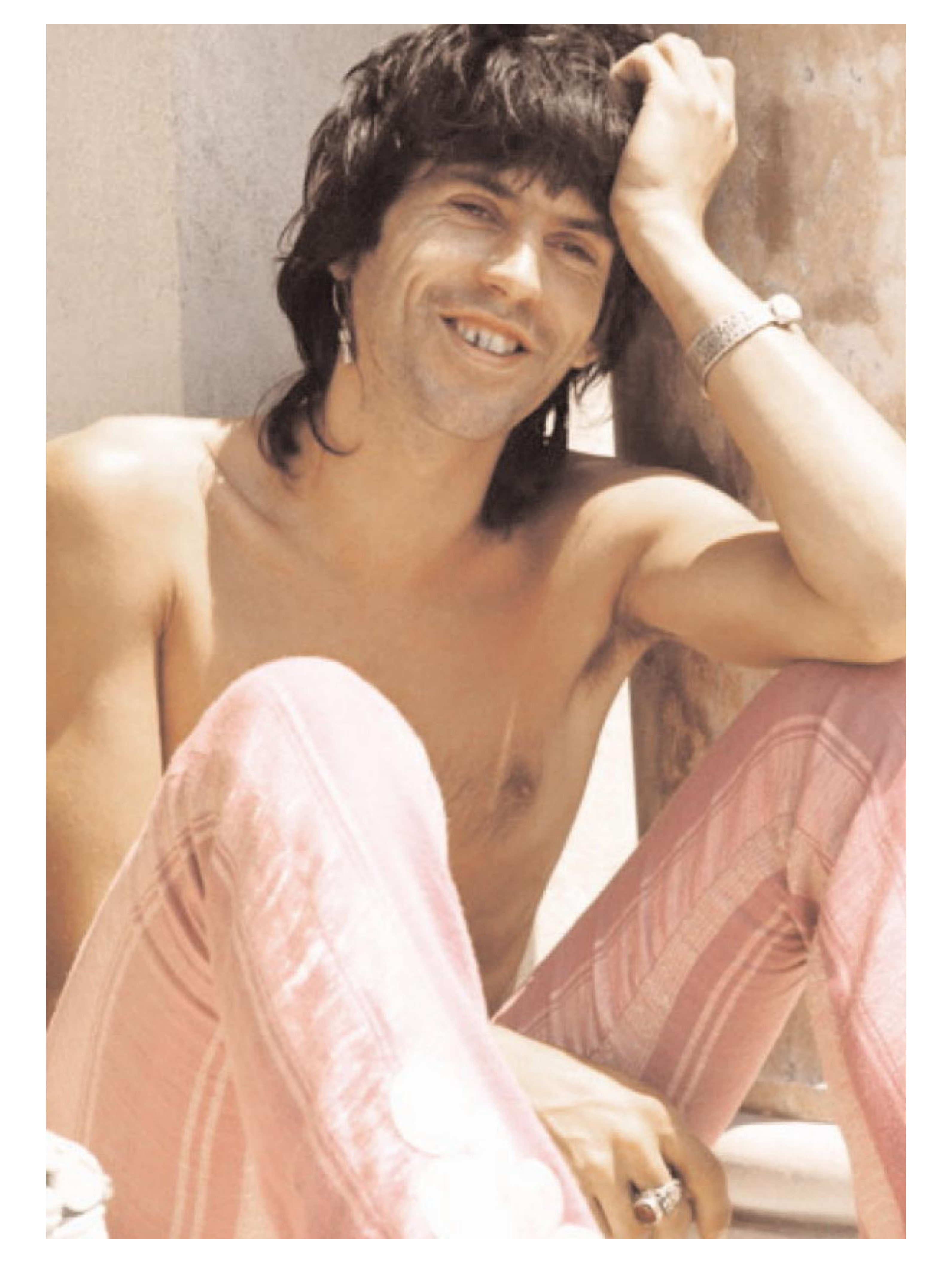
Dominique Tarlé
The Rolling Stones, 1971

"En mars 1971, les Rolling Stones me demandent d'être leur photographe sur leur tournée anglaise. Lors du dernier concert à Londres, à la Roundhouse, Bianca m'apprend que tout le groupe quitte l'Angleterre pour s'exiler dans le sud de la France… C'est le prince Rupert Loewenstein qui s'occupe des finances du groupe de 1969 à 2008, qui les a convaincus de fuir le fisc britannique pour sauver le groupe. Il organise leur séjour en France avec un copain à lui, le Premier ministre de l'époque, Jacques Chaban-Delmas…. Keith est le premier à me recevoir dans son nouvel environnement pour un après-midi. Je vais rester chez Keith, pris en otage, pendant six mois, et suivre heure par heure l'enregistrement d' 'Exile On Main St' dans les sous-sols de la villa…. En 2009, je travaille avec Mick sur la réédition d' 'Exile On Main St'. Il me fait cette confidence : 'A l'époque, nous étions jeunes, beaux et stupides… Maintenant nous ne sommes plus que stupides.'…"



Dominique Cazenave
Magma, 1972

Durant les années 70, Dominique Cazenave est l'autre grand photographe du journal. Discret, peu soucieux de se faire connaître, il signe ses photos *Slogan*. Incontournable compère de tournée, il accompagne Garnier et Manœuvre dans nombre de reportages aventureux. Dès le milieu des années 80, il rejoint l'équipe Canal+ pour laquelle il devient réalisateur de portraits de cinéastes, acteurs, notamment Jeanne Moreau, Claude Brasseur, Lino Ventura. Son portrait de John Cassavetes, "Anything For John", est primé au festival de Montréal. Dominique nous a quittés en mai 1998.





Dennis Morris

Noir Désir, janvier 1994

"Il n'y a que très peu de groupes dont la musique transcende le langage : les Noir Désir étaient de ceux-là, quand vous entendez leur musique, vous savez de quoi ils parlent, et quand vous les voyez en live, vous êtes définitivement convaincus... La puissance de leur musique, chansons et performance live étaient incomparables !"

Gaëlle Ghesquière

David Bowie, 14 octobre 1999

"Grâce à Rock&Folk, j'ai rencontré un génie. Juste après qu'il a reçu les insignes de commandeur des Arts et des Lettres par la ministre de la Culture Catherine Trautmann, j'ose proposer à messire David Bowie de sortir dans le petit parc proche pour bénéficier d'un décor plus sympathique. Je n'ai pas franchement conscience, en 1999, de me trouver en présence d'une immense légende du rock, de quoi déclencher une émeute. Sans rechigner, il accepte spontanément. Sans garde du corps, sans sécurité, nous voilà partis dans le petit jardin. Il est amusé. Assises sur un banc, deux vieilles dames donnent des graines aux pigeons, bien loin de s'imaginer que l'homme devant elles, en pull bleu et lunettes rondes aux verres violets, n'est autre que David Bowie. Je me presse de ne pas abuser de la gentillesse de l'artiste et suis subjuguée par l'extrême noblesse du personnage. Beaucoup d'amabilité, de courtoisie : un vrai sourire, un regard franc. Très lord Byron, il me remercie, dit au revoir aux dames et paraît sincèrement heureux de ce petit break au cours duquel, pendant quelques instants, il a goûté à l'anonymat."





Claude Gassian
Ramones, août 1992

"New York, août 1992. Je suis en mission. J'ai rendez-vous avec Joey Ramone pour réaliser la couverture du prochain Rock&Folk. Je le retrouve dans son appartement de St Mark's Place. Joey est bien trop grand dans son trop petit salon. Je l'entraîne à l'extérieur dans un couloir de l'immeuble, mais il veut absolument poser avec son chat. La couverture Rock&Folk dont je rêvais s'effondre et se transforme en un portrait intimiste, un peu fleur bleue. Peut-être la raison pour laquelle je suis viré du journal un an après ?!..."



Carole Epinette

Motörhead, juin 2004

"Je passe ma tête par l'entrebâillement de la porte. Il lit son journal. Je me lance et l'interrompt. Il se retourne, me souris et me fait signe de venir s'asseoir sur ses genoux. Euh…. 'maybe after the photo session, Lemmy'… ouf… Je ne m'en sors pas trop mal ! Cette photo a été prise quelques minutes avant que le rocker monte sur scène : 'We are Motörhead and we play rock'n'roll.' Lemmy, mon cœur s'est fendillé à sa disparition. Mes images, souvenirs de quelques séances photo et de nombreux concerts, sont le témoignage de son art."



Arnaud Meyer
Lou Reed, février 1996

"Aller à New York en 1996 pour la première fois, photographier Lou Reed, se faire tapoter dans le dos par son attaché de presse après trois minutes de shooting pour arrêter la séance… Cette image était parue en couverture de Rock&Folk, colorisée et retouchée par ordinateur, mais jamais dans sa forme originale, le noir et blanc."

J-C Polien
The White Stripes, octobre 2001

"A l'automne 2001, j'avais fait le voyage à Detroit avec Philippe Manœuvre pour leur nouvel album, 'White Blood Cells'. Philippe les avait interviewés pendant que je les filmais. Nous sommes restés avec eux toute la journée. Au cours d'une balade que je leur avais proposée, les White Stripes nous avaient guidés jusqu'au Skate Park attenant au jardin d'enfants. Le décor était tout trouvé : il suintait Detroit avec ses grillages, ses signalétiques propres à la ville, et il m'inspirait l'atmosphère des films de Gus Van Sant… Quand le groupe s'est séparé, il a fait paraître un communiqué officiel en utilisant cette image-ci, car les White Stripes avaient particulièrement apprécié notre séance photo."

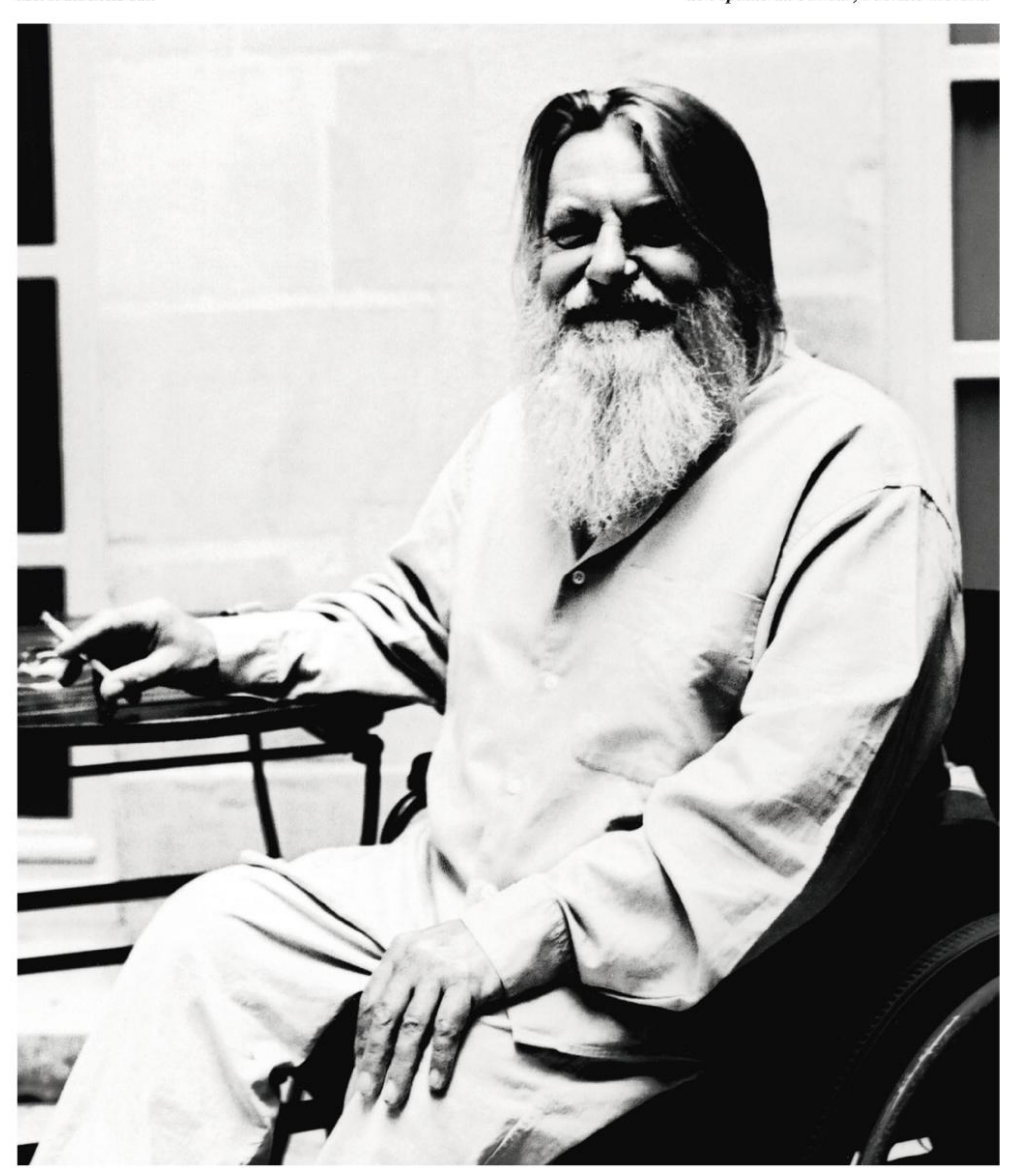


Fabrice Demessence
The Strokes, août 2001

"Tout s'annonçait plutôt bien avec ces cinq-là... Dans un studio mobile au beau milieu du hall de Sony, place de la Bourse, cinq jeunes new-yorkais allaient aider à relancer la mode des Converse. Quand nous sommes arrivés ensuite dans le passage Jouffroy, préalablement repéré, le gardien un peu surexcité nous a mis le grappin dessus : pas d'autorisation/ pas de photos. Il ne nous a plus lâchés. Chiant, assez agressif, mais trop peu dissuasif pour nous arrêter. Sur la couverture, on peut remarquer ce Pinot Simple Flic, au-dessus de l'épaule du batteur, Fabrizio Moretti."

Muriel Delepont
Robert Wyatt, 2003

"C'est l'aménité, la délicatesse, la grâce, la sympathie, la bienveillance, le talent. Une belle personne, un grand artiste... Rock Bottom... *Thank you, sir Wyatt. Merci Rock&Folk."*







Marion Ruszniewski
Franz Ferdinand, mars 2014
"Cette photo est la photo de concert par excellence. Elle est quasi parfaite, toute l'énergie du groupe est dedans, grâce au saut d'Alex Kapranos. Pour moi, réussir à capter un(e) artiste en plein saut est un vrai défi."

50 ans de Rock&Folk

Légendes de la rock-critic

La profession de journaliste musical est pleine de mystères fascinants ? Voici les réponses à quelques questions qui peuvent se poser sur cette profession rare.

PAR BASILE FARKAS

Maintes et maintes fois ces dernières années, des curieux, des lecteurs, des étudiants qui finissaient leur mémoire, des amis compréhensifs ou des proches inquiets nous ont abreuvé de questions sur le beau métier de critique rock. Avec le sérieux qui sied à cette profession, nous avons tenté, enfin, de répondre aux plus pertinentes de leurs interrogations.

Quelles études faut-il faire ?

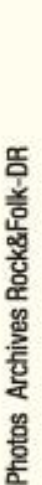
Contrairement à beaucoup d'organes de presse qui recrutent exclusivement de brillants diplômés d'écoles de journalisme, nos collaborateurs possèdent les curriculums les plus incohérents qu'il est possible d'imaginer. On compte ainsi parmi nos plumes régulières : un professeur, un architecte, un médecin, un parolier punk, un animateur de radio, un ingénieur, un brocanteur, des disquaires, un philosophe ésotériste, sans oublier divers freaks dont on n'a jamais vraiment réussi à comprendre la profession. Quoi qu'il en soit, il est tout à fait possible que votre collègue de bureau soit secrètement le spécialiste hard rock ou reggae de ce journal.

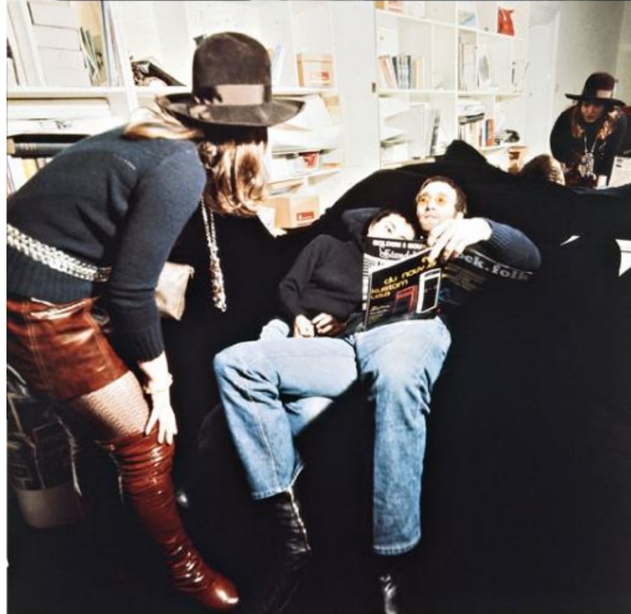
N'êtes-vous pas tous des musiciens frustrés ?

Tout le monde connaît l'histoire de Patti Smith qui, lorsqu'elle était rock-critic à Creem, avait eu la révélation qu'elle n'était pas faite pour ce métier un jour qu'elle demandait à un fameux guitariste quel tirant celui-ci utilisait pour ses cordes. Oserait-on demander à Patti Smith si elle était une critique rock frustrée ? En ce qui concerne les plumes de ce journal, un nombre déraisonnable d'entre elles a en effet joué dans des groupes, sorti des disques, donné des concerts. Au moins ceux-là savent à peu près comment la musique se fait, comment on enregistre un disque. Les groupes de nos collaborateurs étaient-ils bons ? Tous n'ont certes pas eu le panache et le succès du Bijou de Vincent Palmer, mais un code éthique en vigueur ici nous interdit malheureusement la moindre perfidie au sujet du talent musical de nos journalistes. Ne comptez pas sur nous pour vous raconter l'histoire de Patrick Eudeline tentant d'accorder sa guitare 12-cordes vintage *à l'oreille* sur la scène du Gibus.

Cela permet-il de coucher plus facilement ?

En 1972, très probablement.
En 2016, il est des professions qui exercent un pouvoir de séduction supérieur : footballeur, musicien, bloggeur, balayeur, chroniqueur chez Hanouna, jongleur, membre d'un groupe de ska. Noter toutefois : écrire dans un journal de rock garantira une cote pas possible auprès d'une seule et unique catégorie de population : les collectionneurs de disques. Pas si mal...


Photos Archives Rock&Folk-DR



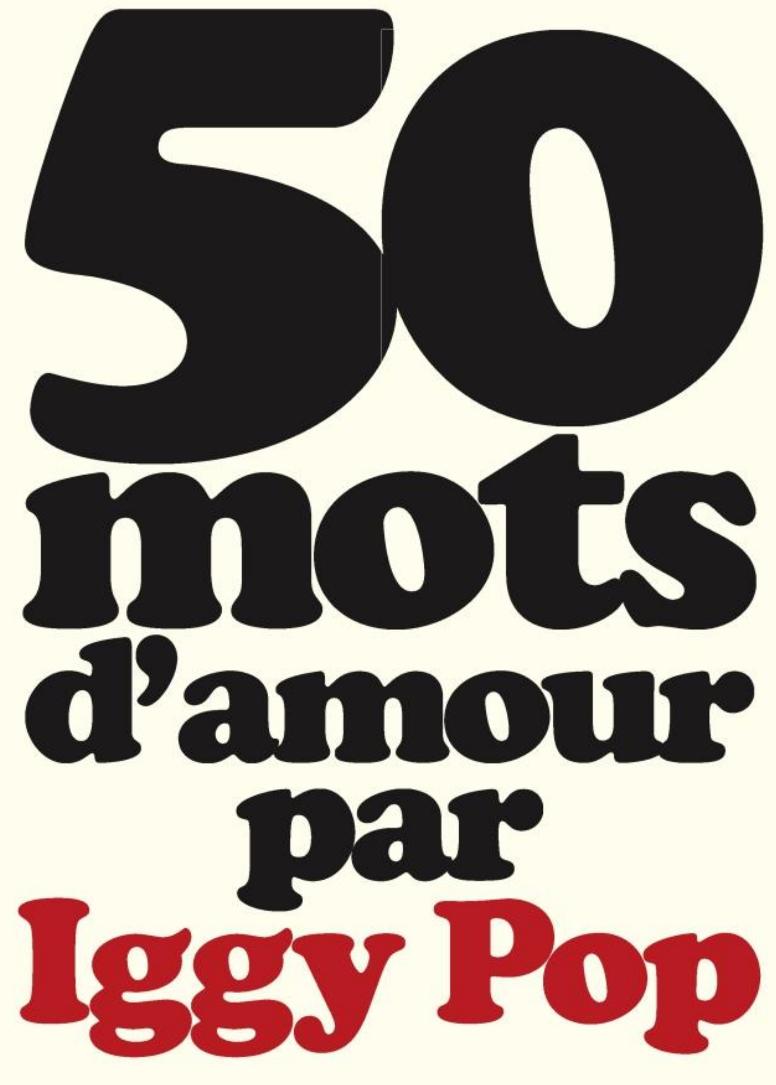
Nos journalistes sont des êtres humains comme les autres

Dans votre métier, doit-on mener la vie de patachon, alcool, drogue et compagnie ?
Les temps ont bien changé depuis la grande époque du gonzo-journalisme, un âge d'or où des saladiers remplis à ras bord de poudre blanche étaient proposés à tout plumitif venant interviewer un groupe dans les coulisses du Fillmore West. En l'occurrence, le Fillmore West a fermé sous Richard Nixon et, pour un journaliste moderne, une interview typique se déroule en général dans les loges de l'Espace B avec un groupe encore plus pauvre que lui, qui de toute façon n'a pas du tout envie de partager ses bières tièdes.

Vous devez avoir des tonnes d'anecdotes à raconter, non ?
Oui, mais les rares scènes glamour, homériques ou vaguement drôles ont malheureusement déjà été racontées dans nos articles. Ce qui a été coupé au montage sont les choses les plus banales du quotidien des rock stars, des gens finalement comme les autres : Brian Wilson a l'odeur du gratin de choux de Bruxelles qu'on sert à l'hôpital, Bobby Gillespie a mangé une corbeille de pain sous nos yeux, PJ Harvey a la poignée de main la plus faible qu'on ait jamais effleurée (mais demeure très impressionnante) et, du temps qu'il squattait on ne sait où à Paris, on croisait fréquemment Peter Doherty dans un kebab des environs de Pigalle.

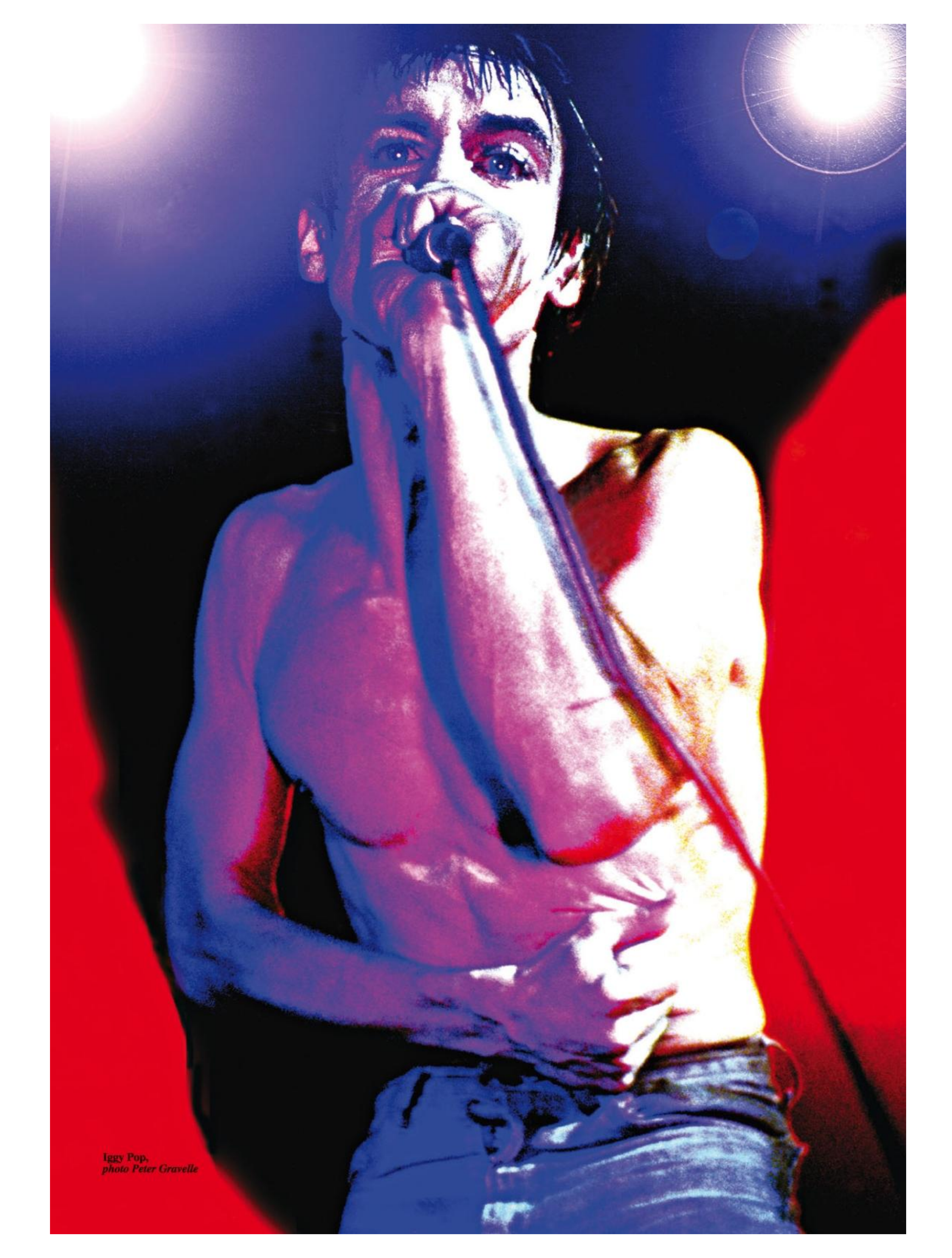
C'est génial, vous pouvez sympathiser avec tous les chanteurs que vous adorez…
C'est ce qu'on s'est d'abord dit naïvement, avant de très rapidement déchanter. A ce stade, et malgré nos appels du pied répétés, nous n'avons toujours pas été invités à passer un week-end chez Kim Deal ou un Thanksgiving chez Stephen Malkmus. Ray Davies continue d'ignorer nos invitations à déjeuner et aucune de ces personnes d'ailleurs n'a jamais daigné nous souhaiter notre anniversaire. On a pu assister, en revanche, à de nombreuses manifestations de froideur, cordial mépris, passive agressivité : un membre du groupe Dolly nous avait envoyé une lettre de mécontentement suite à une chronique peu enthousiaste, Miossec nous a humilié au bras de fer, Nick Cave a soupiré à chacune de nos questions… Enfin, Anton Newcombe a plusieurs fois tenu à nous rappeler que sans les Américains, nous autres Français parlerions aujourd'hui allemand.

Faut-il une culture musicale démentielle pour exercer ce métier ?
Hormis notre bien aimé Erudit Rock qui a écouté tous les disques existants puis les a soigneusement référencés sur fiche bristol, nos journalistes sont des êtres humains comme les autres. Il leur arrive parfois d'allumer leur ordinateur pour piocher sur différents sites spécialisés quelques références leur permettant de laisser croire au détour d'une elliptique et habile phrase qu'ils connaissent en détail l'œuvre complète de Frank Zappa ou les différents personnels de Can sur le bout des doigts. ★



Rock&Folk, le plus beau
Et attentionné des magazines musique.
Aussi frais et sincère qu'une jeune fille amoureuse,
Rempli de la passion et de la soif de justice.
Du rock et du folk,
Principes mâles et femelles,
Allumé de l'intérieur par
La curiosité et l'intelligence
De la civilisation française.

Joyeux anniversaire !
IGGY POP


Iggy Pop,
photo Peter Gravelle

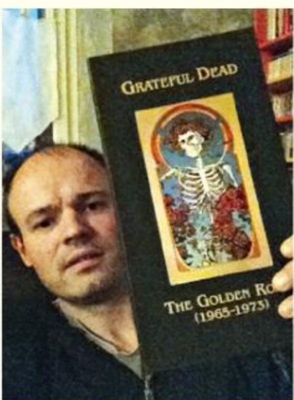

THE BEACH BOYS
SMILE



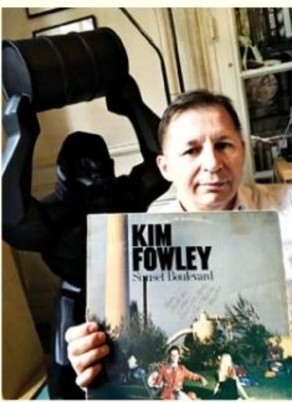
L'équipe 2016 par William Beaucardet. De gauche à droite : Basile Farkas, Vincent Tannières, Philippe Manœuvre, Hugo Paillard, Matthieu Vatin, Yasmine Aoudi et Vincent Palmer



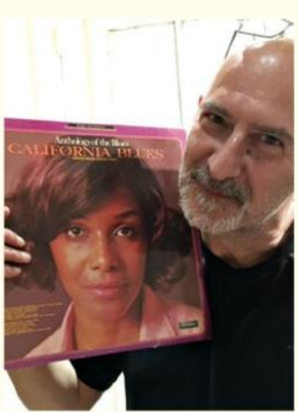
CHRISTOPHE BASTERRA



BERTRAND BOUARD



OLIVIER CACHIN



CHRISTIAN CASONI

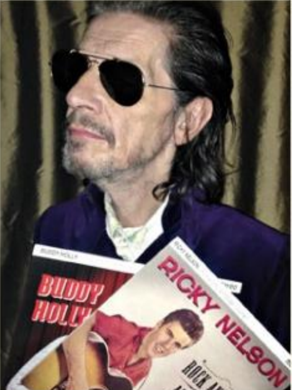
Nos collaborateurs sont des gens comme les autres : ils font des selfies et écoutent des disques. Ils ont pris la pose avec leur LP préféré.



ERIC DELSART



JC DESGROUX



PATRICK EUDELINE

27 pigistes pour 50 piges



JEROME REIJASSE



SACHA ROSENBERG



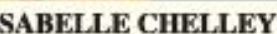
BENOIT SABATIER



JEROME SOLIGNY



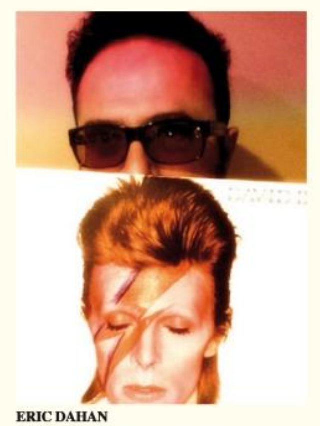




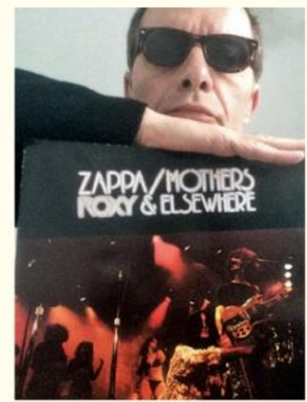
ISABELLE CHELLEY



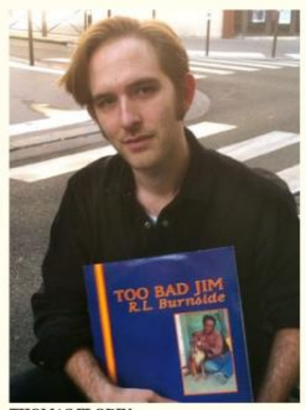
HUGUES CORNIERE



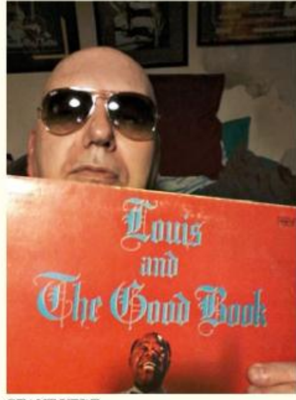
ERIC DAHAN



ERIC DECAUX



THOMAS FLORIN



GEANT VERT



VINCENT HANON



JONATHAN HUME



FRANÇOIS KHAN



MARC LEGENDRE



CHRISTOPHE LEMAIRE



PAUL RAMBALI



PHILIPPE THIEYRE



JEAN-WILLIAM THOURY



NICOLAS UNGEMUTH



JONATHAN WITT

"Enfermé dans ma chambre"

BARRY MILES

L'homme a travaillé pour les Fab Four et leur label Apple : préfère-t-il obligatoirement les Beatles aux Stones ? Suspense...

RECUEILLI PAR BENOIT SABATIER - PHOTOS WILLIAM BEAUCARDET

Barry Miles est le biographe officiel de Paul McCartney. Il a signé des livres sur Pink Floyd, Frank Zappa, Bob Dylan, Mick Jagger, David Bowie, The Jam, Pretenders, Ramones, Clash, Police... Mais il ne se considère pas comme rock-critic. Plutôt comme un chroniqueur des années contre-culture, un historien des sixties, le passeur entre la Beat Generation et le punk. Dans son nouveau livre, "In The Seventies", le copain de Macca, la discrète figure du Swinging London, relate ses péripéties au cœur de l'après-sixties, en compagnie de Williams Burroughs, au milieu de la faune du Chelsea Hotel et du CBGB, au New Musical Express lors de l'explosion punk, avec Allen Ginsberg dans diverses communautés, avec également Keith Moon, Wilko Johnson, Arthur Russell ou les Damned... Il connaissait bien Lennon et, même si ce dernier chantait "*Le rêve est fini*", Barry Miles continue d'y croire : que le rêve d'une contre-culture qui rendrait le monde meilleur, plus libre, plus inventif, a continué d'illuminer les années 70. Si ce rêve appartient aujourd'hui à l'Histoire, il est de son devoir de le garder ardent. Quand était créé Rock&Folk, en 1966, de l'autre côté de la Manche, à Londres, Barry Miles interviewait Paul McCartney, Mick Jagger et Pete Townshend pour International Times. 50 ans plus tard, IT n'existe plus, mais Rock&Folk est bien vivant, comme Barry Miles — qui se souvient ici de concerts démentiels et de disques inoubliables.

McCartney, très ouvert d'esprit



ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Barry Miles : Fats Domino, "Blueberry Hill". Ce devait être vers 1957, je devais donc avoir quatorze ans. Dans la foulée de Fats Domino, ont suivi Chuck Berry et tous les grands chanteurs noirs de rock'n'roll. Je me revois aussi achetant "Heartbreak Hotel" d'Elvis.

R&F : Vous étiez une exception ou toute votre génération a plongé dans le rock'n'roll ?

Barry Miles : Au début, on n'était pas nombreux : en Angleterre, le rock'n'roll était absent des radios. Il fallait capter Radio Luxembourg ou, basé à Francfort, American Forces Network. Là, je pouvais suivre le Alan Freed Show, trois fois par semaine. Le célèbre DJ passait du rock'n'roll en versions originales, c'était fantastique.

R&F : A cette époque, le rock'n'roll est considéré comme une musique de vauriens, de délinquants : vos parents ont-ils été horrifiés par votre passion pour cette non-musique ?

Barry Miles : Non, en fait, ils s'en foutaient. Premièrement parce que je n'en écoutais pas avec eux, mais enfermé dans ma chambre. Et puis je me suis tiré de chez moi assez jeune. J'avais seize ans quand je suis parti pour intégrer une école d'art. Je n'ai pas vécu ma passion comme une guerre de générations, même si je n'écoutais mes disques qu'avec des jeunes de mon âge. Je n'ai pas ressenti de haine des plus vieux pour cette musique, juste de l'indifférence.

R&F : Après cette première vague rock'n'roll, Chuck Berry, Elvis, vous êtes passé à quoi ?

Barry Miles : Il y a eu cette pop, Phil Spector, les girl groups comme les Shirelles, les Shangri-Las avec "Remember (Walking In The Sand)". J'adorais le Wall of Sound, toutes les productions Philles, The Crystals, The Ronettes, Bob B Soxx And The Blue Jeans... La musique de Phil Spector était à destination d'un marché jeune et frivole, mais sans cynisme. Il l'envisageait de façon très sérieuse, très élaborée, novatrice : la production n'était surtout pas un détail, mais une recherche 100 % artistique. Il bossait pour parvenir à une telle créativité. Ma chanson préférée, c'est "River Deep - Mountain High", de Ike & Tina Turner, qui, quand elle est sortie, bizarrement, n'a pas été un hit, ni en Angleterre, ni aux Etats-Unis.



R&F : Ah mais là, nous sommes déjà en 1966, et à cette époque, vous êtes à fond dans les Beatles...

Barry Miles : Oui, mais attention : je n'ai commencé à écouter les Beatles qu'après avoir rencontré Paul McCartney, en 1965. Bien sûr, avant, je connaissais leurs tubes, impossible de passer à côté, ils étaient diffusés partout, radio, télé, où qu'on aille, mais à vingt ans, ma musique de prédilection, c'est le jazz. Pas une passade limitée à ma période dans mon école d'art, puisque c'est ce que j'écoute, toujours : Thelonious



Photo John Hoppy Hopkins/ Redferns/ Getty Images

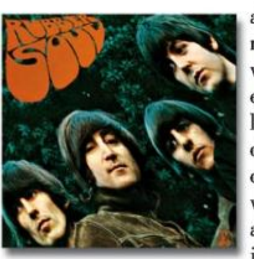
Monk, Charles Mingus, Miles Davis... Le rock'n'roll a joué un rôle important dans ma vie, mais il appartient désormais au passé, je ne suis plus du tout versé là-dedans. Ni dans les Beatles : j'écoute du jazz.

R&F : Vos albums préférés, dans ce domaine ?
Barry Miles : "Into The Hot", de Gil Evans, un disque sorti quand j'avais 18 ans... Ornette Coleman, difficile de choisir, il a enregistré tellement de chefs-d'œuvre ! "Free Jazz", avec son Double Quartet ? "My Favorite Things" de John Coltrane... Tous les vieux classiques de Miles Davis... J'adore cette période du jazz du début des années 60, que j'ai vécue en direct. Et je suis remonté aux prédécesseurs, Louis Armstrong, Lester Young... Quand j'étais étudiant, je vivais en colloc avec deux amis. Les deux étaient critiques jazz, ils recevaient tous les disques, on était en immersion totale là-dedans.



R&F : Alors que la Beatlemania changeait le monde...
Barry Miles : Oui, mais je n'étais pas une exception, plein d'étudiants de vingt ans, au début des sixties, écoutaient du jazz. La pop, en 1963, concernait surtout les jeunes adolescentes... Aux Etats-Unis, les étudiants avaient le folk... Quand je rencontre Paul McCartney, ça correspond à une période où la pop évolue, commence à toucher un public plus mature...

R&F : A partir de "Help !"...
Barry Miles : Et encore plus "Rubber Soul". C'est quand ils enregistrent cet album que je rencontre Paul. On créait la galerie Indica, il nous a aidés financièrement. J'avais deux partenaires, John Dunbar et Peter Asher. John venait de se marier avec Marianne Faithfull, et Peter, du duo Peter And Gordon, était le frère de l'actrice Jane Asher. Cette dernière était la petite amie de Paul, voilà comment on est devenus proches... J'ai vu que c'était un artiste très ouvert d'esprit, alors je me suis dit qu'il était temps que je me penche sur la musique des Beatles. En tant que féru de jazz, ma première mission a été de voir quel instrument il pratiquait, ce dont se contrefichaient les fans de pop. Il était si connu, je ne pouvais pas lui demander directement. J'ai finalement découvert qu'il était comme Charles Mingus : un bassiste. Et que c'était un compositeur vraiment sérieux, surdoué.



Pas de conflit Beatles/ Stones

R&F : Vous connectez McCartney avec les créateurs du mythique magazine International Times, alors que parallèlement, Indica devient un haut lieu de l'underground londonien, et vous êtes parmi les organisateurs du concert The 14 Hour Technicolor Dream, en 1967 : en deux ans, vous êtes passés du jazz à la pop, au centre du Swinging London...
Barry Miles : Parce que la pop était en train de changer de façon radicale. Elle devenait moins commerciale, plus expérimentale, à l'image des groupes qu'on a programmés au Technicolor Dream : Pink Floyd, Soft Machine... On était passé du Brill Building au psychédélique, et toute cette scène psychédélique passait par l'Indica — c'est pour ça

que je connaissais bien Syd Barrett. Avec la bande d'International Times, on a décidé de trouver un endroit où toute cette scène pourrait jouer : Joe Boyd et John Hopkins ont ouvert un club, l'UFO. Tout était mêlé : le magazine n'avait pas assez d'argent pour rémunérer ses journalistes, alors on se payait avec les entrées du UFO, qui, lui, rapportait de l'argent.

R&F : Vos groupes préférés, à l'UFO ?
Barry Miles : Il y avait donc Pink Floyd, Soft Machine... Arthur Brown... Tomorrow... J'aimais beaucoup Tomorrow. Le chanteur, Keith West, a enregistré avec leur producteur Mark Wirtz un très beau hit : "Excerpt From 'A Teenage Opera' ". Le meilleur concert que j'aie vu, à l'UFO, c'est à la suite d'un concert de Tomorrow. Jimi Hendrix est monté sur scène avec eux, ils ont jammé ensemble de une heure à trois heures du matin, un souvenir incroyable. Quand Hendrix jouait, que ce soit au Speakeasy ou au Bag O'Nails, c'était toujours un événement. Je l'ai vu au Saville Theatre, quand "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band" venait de sortir et qu'il a repris le morceau-titre, c'était époustouflant. Mais musicalement, ceux que je préférais, c'était Pink Floyd. Syd Barrett a introduit dans la pop toutes ses idées avant-garde, il s'intéressait plus à John Cage qu'à Tom Jones, ça donnait quelque chose de passionnant.

R&F : C'est pour vous un âge d'or de la pop, 1967 ?
Barry Miles : Il y a eu cette année-là énormément de bons disques, mais mon année pop préférée, c'est 1966, celle de "Revolver" et "Pet Sounds". C'est à partir de ces albums que la scène psychédélique est devenue de plus en plus populaire... Au départ, à Londres, on n'était qu'une poignée, et d'un seul coup, on s'est aperçu que toute notre génération trempait là-dedans. La drogue a joué un rôle rassembleur, au début...

R&F : Ecoutiez-vous des groupes londoniens comme Kaleidoscope, Nirvana, Blossom Toes, Bonzo Dog Band, Honeybus ?
Barry Miles : Oui, je les connaissais, la plupart, je les voyais en concert. Je suis devenu copain avec Keith Emerson de The Nice, et un type des Hollies, mais je n'étais pas rock-critic à cette époque, même si j'écrivais pour International Times, ou Rolling Stone. Quand je faisais des interviews, c'était assez informel. Mick Jagger, par exemple, je n'ai pas contacté de service de presse, ni sa maison de disques. Il est simplement passé chez moi, on a pris le thé, discuté, et j'ai fait l'article — pareil pour George Harrison, Paul McCartney, Pete Townshend, tous.

R&F : Quels albums retenez-vous de cette période ?
Barry Miles : Mon préféré, c'est peut-être encore "Revolver". J'adorais aussi, plus tardif, l'album de The United States Of America, le groupe de Joe Byrd. Les premiers Cream. "Surrealistic Pillow" de Jefferson Airplane... Les Who, c'était fantastique de les voir, une énergie démentielle mais, à partir de "Tommy", je décroche.



R&F : A la question Beatles ou Stones, il est évident que vous êtes plutôt Beatles...
Barry Miles : Pas du tout. Mon album le plus écouté et le plus apprécié, entre ces deux groupes, c'est un disque des Stones : "Exile On Main St". Je connaissais personnellement les deux formations et leurs membres, eux-mêmes se connaissaient et s'estimaient, ils étaient plus amis que concurrents. Parce qu'il y avait la place pour les deux : si les Beatles avaient un Numéro 1 dans les charts, ensuite, c'était au tour du nouveau single des Stones de prendre le relais, puis au nouveau Beatles, etc. Leur opposition, c'est un truc très artificiel monté par la presse, parce que celle-ci était manipulée par les maisons de disques : il n'y a pas de conflit Beatles/ Stones, il y a une guerre EMI contre Decca. McCartney et Jagger étaient très amis.



"Les punks, des hippies avec cheveux courts ?"

Tricher sur son âge

R&F : Au niveau des Beatles solo, votre album préféré, c'est un McCartney ?
Barry Miles : Oui. Un Wings. "Band On The Run". Mais ça reste moins bien que les Beatles. La plus grande déception étant Lennon, je n'ai accroché sur aucun de ses albums solo, même ceux avec Phil Spector.

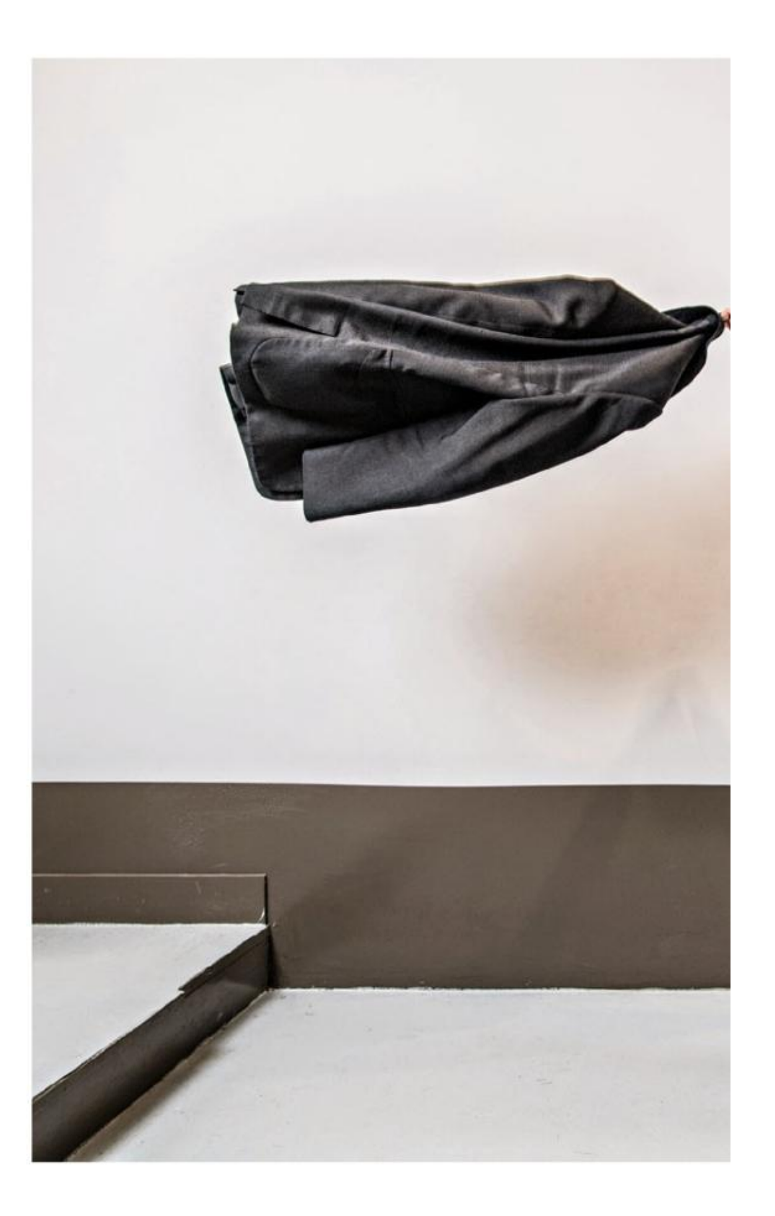
R&F : C'est vous qui avez sorti en 1969 son album "Unfinished Music No. 2 : Life With The Lions"...
Barry Miles : Oui, un disque avec Yoko Ono, sur Zapple, la division d'Apple dont j'étais responsable... C'est un peu grâce à moi, ou de ma faute, si John et Yoko se sont rencontrés : c'est nous, à la galerie Indica, qui avons organisé en 1966 l'exposition de Yoko, c'est comme ça qu'elle a d'abord accosté Paul, puis la semaine suivante John. D'ailleurs, au début, John a un peu essayé de la fuir... Tout ce qu'elle racontera par la suite, qu'à cette époque elle ne connaissait pas du tout les Beatles et leur musique, je n'y crois pas une seule seconde. Mais ce n'est pas une raison pour lui mettre sur le dos la séparation du groupe : c'est plus lié à Allen Klein.

R&F : Certaines théories situent la fin des sixties avec la séparation des Beatles. Dans votre nouveau livre, vous développez l'idée que les sixties, c'est la période qui va de 1963 à 1977...
Barry Miles : Je persiste et signe. Les seventies ont prolongé les idéaux qui ont présidé aux sixties, idéaux hérités de la Beat Generation. La désillusion et rébellion face à l'ordre établi. La même volonté de changer le monde, contre le mode de vie bourgeois et le consumérisme. Pour moi, un groupe comme The Clash n'est pas opposé aux Rolling Stones, au contraire, c'est la continuité, le renouvellement — même si les punks rejetaient officiellement tous les groupes et mouvements qui les avaient précédés : en fait, beaucoup voulaient la même chose : jouer du rock'n'roll, boire, se droguer, se taper des filles... Est-ce que les punks, ce n'étaient pas des hippies avec cheveux courts ? Ils connaissaient International Times, aimaient Neil Young, sauf que McLaren leur a juste dit de le nier. Et il fallait tricher sur son âge, se rajeunir, pour cracher sur les vieux. J'avais 33 ans en 1976, je travaillais au NME, j'étais déjà considéré comme un vieillard...



R&F : Votre disque punk préféré ?
Barry Miles : Un single : "Don't Dictate" de Penetration, un groupe avec une chanteuse géniale, Pauline Murray. J'aimais aussi beaucoup ce groupe de Cleveland : Pere Ubu. "30 Seconds Over Tokyo" est un super morceau. Le problème du punk, c'est : comment retranscrire l'énergie sur disque ? Le Clash, les albums sont fantastiques,

"C'est un peu de ma faute, si John et Yoko se sont rencontrés"



mais il manque ce que je voyais et ressentais quand ils étaient sur scène : ça dépassait l'enten-dement. Les groupes violents, comme les Stooges ou MC5, je les préférais sur scène, je n'ai jamais vraiment adoré leurs albums.

Face à l'ordre établi

R&F : Le postulat de votre livre, c'est que les seventies, ce sont les sixties, le tout étant les années contre-culture…

Barry Miles : C'est ça. Des années où la jeunesse est devenue indépendante, avec ses propres espérances, ses contestations, ses revendications hédonistes, ses journaux à elle, ses boutiques de fringues, et sa musique, le rock. Dans les fifties, il y avait la littérature, la poésie, la Beat Generation, et puis après l'explosion du rock'n'roll, il est devenu évident que la musique serait *le* medium de la contre-culture, de la rébellion de masse.

R&F : 1977, pour vous, serait donc le début de la fin de la contre-culture ?

Barry Miles : Non. La contre-culture a continué à travers d'autres courants, écologiques, féministes, l'anti-racisme, les luttes LGBT, pour le droit des animaux… Il y a toujours un ordre établi, un mainstream, et face à ça, des opposants plus ou moins bohèmes, des hackers libertaires… Mais c'est vrai que le rock est depuis devenu une culture plus officielle, moins *contre*.

R&F : Le Velvet Underground : au musée…

Barry Miles : Oui, les sixties appartiennent à l'Histoire. Les Beatles appartiennent à l'histoire, au même titre maintenant que Picasso ou Burroughs, le principal étant que leur importance soit définitivement reconnue, une importance artistique, culturelle, qui a fait avancer les choses, fait évoluer nos modes de vie, ouvert les esprits, les consciences.

R&F : Ce que ne fait plus le rock aujourd'hui ?

Barry Miles : J'ai l'impression que c'est devenu très industriel. Quoique… Il y a deux ans, je suis allé à l'Unsound festival, à Cracovie, j'ai été bluffé par les groupes que j'y ai vus — ne me demandez pas de noms, je n'en connaissais aucun et n'en ai retenu aucun. Il y en avait un, c'était sur scène deux batteurs et un type derrière des machines, mon Dieu, quelle puissance ! Le public était déchaîné. Donc je suppose que le rock, au sens large, parce que c'était surtout électronique, joue toujours un rôle contre-culturel auprès des nouvelles générations. Moi, je me suis un peu arrêté après le punk, à la new wave, mais il y a manifestement de nouveaux genres qui depuis ont renouvelé tout ça.



R&F : Bob Dylan prix Nobel… Dans votre livre, vous parlez d'une écoute de "Self Portrait" avec Jim Carroll…

Barry Miles : Je trouvais cet album tellement mauvais ! Alors que Jim l'adorait ! Moi aussi, j'étais fan de Dylan mais, après son accident de moto, je n'ai plus vraiment accroché. "Blonde On Blonde" reste son chef-d'œuvre, pour moi.

R&F : Rock&Folk fête ses 50 ans : êtes-vous surpris de la longévité du concept rock'n'roll ?

Barry Miles : Déjà, bravo ! Rock&Folk a une réputation internationale. J'ai croisé plusieurs de ses journalistes. J'étais même ami avec Hervé Muller. Cette longévité prouve une chose : sa qualité. En Angleterre, si le NME s'est écroulé, après plein d'autres publications, c'est aussi parce que son niveau s'effondrait. Il paraît qu'aujourd'hui seuls Mojo et Uncut s'en sortent.

Sans l'autorité, ni la société

R&F : Quand vous étiez au NME à la fin des seventies, vous couvriez aussi bien Tangerine Dream que Mink DeVille : quels étaient vos albums préférés, à cette époque ?

Barry Miles : J'aimais beaucoup "Cabretta" de Mink DeVille, avec



la chanson "Spanish Stroll". Tangerine Dream, je n'ai jamais réécouté, je ne sais plus, mais à l'époque, j'aimais ces groupes qui exploraient de nouveaux territoires. J'ai toujours privilégié les groupes avec une démarche avant-garde, j'adorais donc le krautrock, Can, Neu!, et bien sûr Kraftwerk, l'album "The Man Machine". Et les disques de Brian Eno ! Tous ses



albums du milieu des années 70, je les écoutais assidûment... Une de mes rencontres les plus marquantes, c'est Harry Nilsson. J'aime bien ses disques, et lui, il était over the top ! Un mec très excessif. Une masse, il pouvait boire des litres d'alcool. Si on essayait de le suivre, on était mal barré...

R&F : Vous avez beaucoup couvert la scène punk new-yorkaise, Talking Heads, Blondie, Suicide... Quels albums retenez-vous ?
Barry Miles : Le premier Suicide m'a beaucoup impressionné. Les Talking Heads, ils m'ont estomaqué la première fois que je les ai vus live, au CBGB. David Byrne était extrêmement habité, il ressortait une telle nervosité, quand il a chanté "Psycho Killer", on avait l'impression qu'il allait avoir une crise cardiaque sur scène ! Dans des registres différents, les Ramones et Blondie étaient également marquants, sur scène. Il n'y a rien d'étonnant à ce qu'ils soient devenus aussi populaires. Le club a fermé... Je ne reconnais plus New York. Mes amis n'y habitent plus. Il faut dire que la plupart sont morts. Mais ceux qui ne le sont pas et qui y habitaient, la plupart ont déménagé. Campagne, Floride, Côte Ouest... New York est devenu tellement... clean. Tous ces Starbucks !



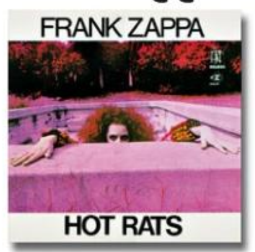
R&F : Aujourd'hui Allen Ginsberg serait-il sur Facebook ?
Barry Miles : Obligatoirement ! Dans les années 40, il travaillait dans la publicité ! La promotion n'était pas le cadet de ses soucis, mais un de ses chevaux de bataille, que ce soit pour promouvoir la Beat Generation, faire publier ses amis, ou se mettre lui-même en avant. Il accordait une grande importance aux réseaux. Facebook, ce serait sa passion, il passerait ses journées à y poster des trucs !

R&F : Vous étiez également très proche de William Burroughs : que penserait-il de Twitter ?
Barry Miles : Je ne sais pas s'il comprendrait. Burroughs n'a jamais utilisé un ordinateur. Mais ce qui le passionnerait, c'est de voir quelle arme les médias sociaux sont pour les gouvernements. L'espionnage et le contrôle de masse. Burroughs a toujours été obsédé par cette idée : comment les individus pourraient penser par eux-mêmes, sans l'autorité, ni la société.

R&F : Qui vous semble le plus important pour le développement du rock : Aleister Crowley ou William Burroughs ?
Barry Miles : Burroughs. Tout le monde, dans le rock, de Paul McCartney à David Bowie en passant par Keith Richards, Patti Smith et Kurt Cobain, l'admire et reconnaît son influence. Alors que lui n'aimait pas le rock : trop bruyant, il préférait les valses viennoises. Quand j'allais au CBGB, il habitait à côté. Je lui rendais visite, mais lui ne voulait pas aller au CBGB. Il y a finalement mis les pieds une fois, mais a détesté l'expérience. Sa collaboration avec Kurt Cobain, elle se limite à lui récitant un passage de "Exterminateur !". Après, Cobain a ajouté sa musique dessus. Burroughs a dit : *"Il y a un truc qui cloche chez ce jeune homme..."* Venant de lui... Avec McCartney, ils ont passé du temps ensemble, en studio, à parler cut-up en fumant de la dope... C'est pour ça que Bill est présent sur la pochette de "Sgt Pepper's Lonely Hearts Club Band". Tous les groupes l'adorent. *Steely Dan*, c'est le nom d'un godemiché dans "Le Festin Nu". Il y a aussi Soft Machine, Matching Mole...



Mon Zappa favori



R&F : Dernier disque acheté ?
Barry Miles : "Hot Rats" de Zappa. Une réédition avec enfin un excellent mix. J'avais assisté à l'enregistrement de cet album, à Los Angeles, en 1969, c'était très galvanisant, mais les sorties CD avaient tué cet esprit. Sauf la nouvelle réédition, enfin. Mon autre Zappa favori, c'est "Burnt Weeny Sandwich".

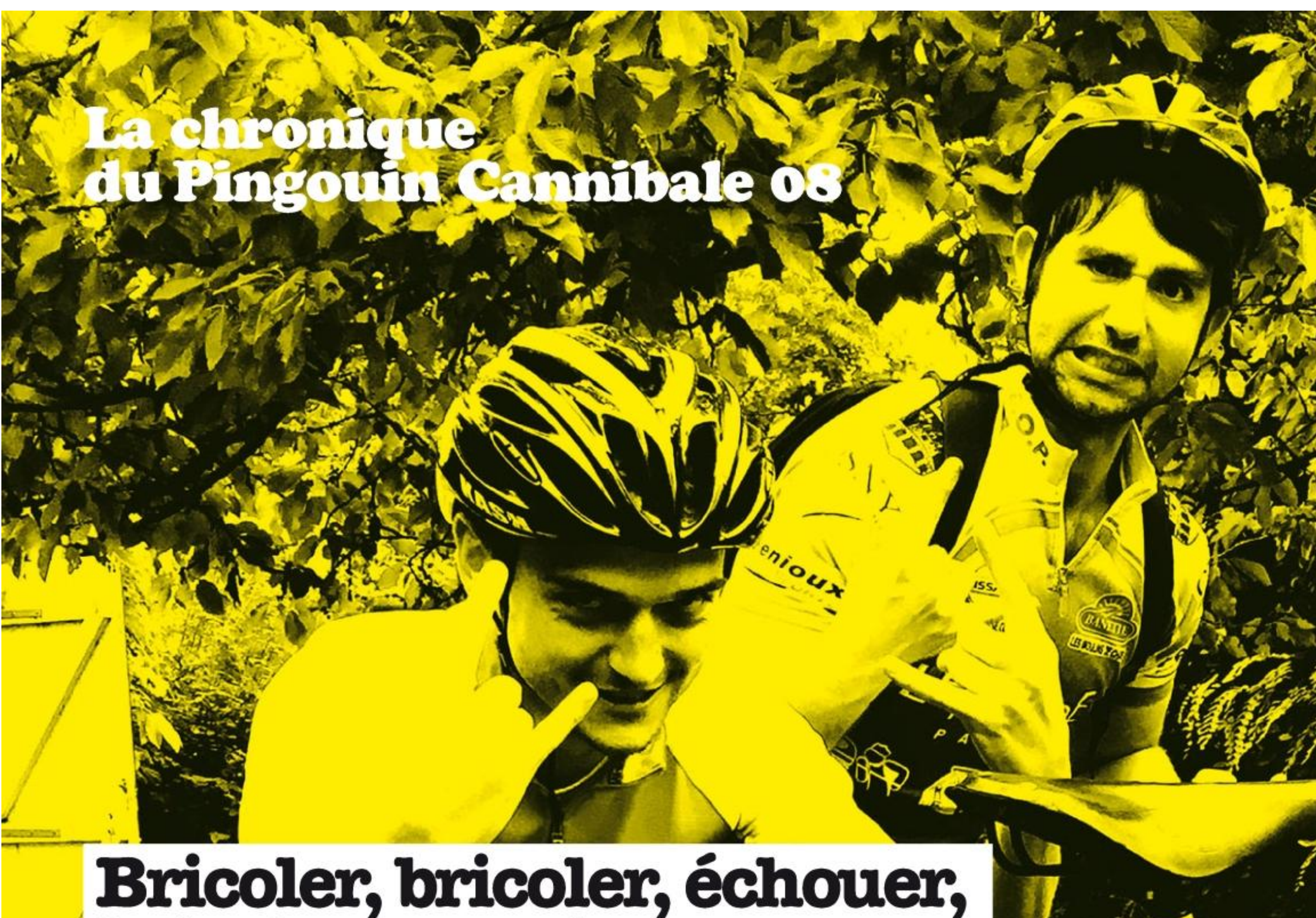
R&F : Vous êtes plus Zappa que Captain Beefheart...?
Barry Miles : J'aimais "Trout Mask Replica", mais je serais aujourd'hui incapable d'écouter ce truc.

R&F : Votre album pour île déserte ?
Barry Miles : "Kind Of Blue" de Miles Davis.

R&F : Et dans les contemporains ?
Barry Miles : Antony And The Johnsons, j'ai un peu écouté. Avant de retourner à mes disques de jazz. ★

Livre *"In The Seventies" (Castor Music)*

La chronique du Pingouin Cannibale 08



Bricoler, bricoler, échouer, bricoler, mourir...

C'est incroyable ! Au moment même où Rock&Folk fête ses 50 ans, l'entreprise de perceuses et d'outillage allemande Bosch fêtera ses 130 ans, au même moment, le 15 novembre. Certains diront peut-être que le rapport entre l'un et l'autre n'est pas très évident et ils n'auront pas tort. Mais Philippe Manœuvre m'a demandé de parler des 50 ans de Rock&Folk alors que je ne sais pas quoi en dire et que, moi, ce mois-ci, j'avais prévu de parler de bricolage. Du coup, justement, je bricole. Je parle de l'anniversaire des 130 ans des perceuses Bosch pour souhaiter à Rock&Folk de fêter un jour ses 130 ans, tout en parlant du sujet prévu au départ : le bricolage ! C'est toujours ça le bricolage : trouver des solutions, rarement parfaites, mais les plus efficaces possible, pour parvenir à tenir son cap, malgré tout. Pour parvenir à *faire* quelque chose, non seulement avec les moyens du bord, mais aussi avec le réel et les circonstances. Ces derniers temps, avec Cannibal Penguin, nous avons énormément bricolé. Notre principe de vie fondamental étant le *qu'est-ce qui te dit que pas ?* , nous avons une fâcheuse tendance à pousser à bout toutes nos idées idiotes. Puisque nous n'avons ni les moyens humains, ni les moyens financiers d'un groupe connu et riche, nous sommes toujours condamnés au bricolage. Mais dans le respect d'un second principe du fuck metal pingouin : *Fais n'importe quoi, mais fais-le bien.* Hors de question de réaliser nos rêves sans en être à la hauteur, sans produire l'effort nécessaire pour être — non pas parfait — mais à notre sommet. Par exemple nous avons récemment bricolé un cyclo-cross estampillé Cannibal Penguin, parce que nous en avions envie et parce qu'un cyclo-cross (autrement dit un vélo de route aménagé pour aller rouler dans la boue) est l'un des objets les moins rock'n'roll du monde. Un ami nous a imprimé les stickers de décoration du vélo que nous avons dû découper à la main et avons envoyés à Marseille puis à Nantes afin qu'ils soient installés sur un cadre alu premier prix. Nous avons récupéré une paire de roues des années 90 que nous avons entièrement nettoyées et rénovées et dont nous avons remplacé les autocollants afin de lui donner une seconde jeunesse. Notre copine Swanee qui tient un magasin de vélos à Nevers nous a fait un bon prix sur quelques accessoires et ma chère épouse, pour mon anniversaire, m'a offert une selle Brooks du plus bel effet. Notre *"power penguin"* était né. Un peu plus tard nous avons également eu l'idée de fabriquer une guitare en parpaing avec l'intention de créer un accessoire de concert parfaitement inutilisable. Nous avons fait des plans, nous avons parlé avec quelques experts luthiers évidemment consternés, nous avons rencontré mille problèmes et avons trouvé autant de solutions. Et un jour notre guitare parpaing a fait son entrée en scène avec, comme prévu, le son inimitable... d'un parpaing. Dans son essai intitulé "Eloge Du Carburateur", le philosophe américain Matthew B Crowford nous explique comment il a un jour renoncé à sa brillante carrière de consultant et d'universitaire pour se



La catastrophe est notre métier

consacrer principalement à la réparation de motos — et accessoirement à l'écriture philosophique. Avec émotion il décrit cet homme qui débarque un jour dans son atelier avec la vieille Yamaha premier prix de son adolescence et qui le supplie de réussir à la réparer. Cherchant où il peut des pièces d'origine, des notices et des conseils, il est obligé de convoquer aussi bien son sens pratique et manuel que son intelligence. Le tout, en fin de compte, pour produire un miracle : une moto épave qui se remet à rouler et un client à l'enfance retrouvée.
Bricoler, c'est une des grandes activités de l'art, et du rock en particulier. Le punk : pouvoir jouer même si on ne sait pas jouer.
Les effets de guitare : les cumuler, les enchaîner, les modifier pour obtenir finalement le son dont on rêvait, le son qu'on serait le seul, justement, à savoir bricoler.
Avec Cannibal Penguin, nous avons également découvert les joies de l'enregistrement maison et du mixage sonore. Au début, bien sûr, nous n'y comprenions rien. Mais comme disaient Iggy Pop et Nike : "*Just do it !*" Le gigantesque plaisir du *"Do it yourself"*, c'est surtout celui d'apprendre, ce sentiment merveilleux d'être capable de faire plus et mieux que ce qu'on savait faire la veille. S'élever. Faire des choses.
Se sentir de plus en plus capable.
Par auto-proclamation et bricolage, nous avons également décrété que nous étions réalisateurs de clip.
Nous sommes allés dans un lieu extraordinaire et nous avons filmé. Nous avons fait des erreurs et nous les avons rattrapées. Nous avons produit un clip improbable qui a fait rire tout le monde et qui en moins de 48 h avait été vu par plus de 10 000 personnes. Mais soudain, catastrophe. Le lieu extraordinaire nous signifiait que ce n'était peut-être pas une bonne idée... Alors nous avons déprimé. Nous nous sommes agacés. Puis une nouvelle fois nous avons convoqué notre intelligence et notre capacité de bricolage.
La catastrophe est notre métier.
Nous avons effacé, modifié, inventé des solutions comiques qui — paradoxalement — rendaient notre clip encore plus efficace !
Bricoler, faire l'éloge du bricolage, c'est faire l'éloge de la vie même.
Celui qui bricole ne rêvasse pas. Il n'a pas de fantasme ou d'idéalités délirantes déconnectées du réel.
Le bricoleur, c'est celui qui sait qu'on est ce que l'on fait et qui a donc décidé de le faire. Le bricoleur, ce n'est pas celui qui se plaint de la nullité de l'humanité et qui fantasme un monde pur et parfait. C'est celui qui décide de ne pas être nul et qui tente de faire quelque chose.
Joyeux anniversaire Rock&Folk, joyeux anniversaire aussi aux perceuses Bosch. Grâce à vous, nous pouvons et avons envie de bricoler.
Grâce à vous, nous *faisons* des choses. On bricole, on bricole.
On crée des demi-miracles et des machins pour lesquels, parfois, nous éprouvons une certaine fierté.
On échoue. On recommence.
Et un jour, nous pourrons mourir satisfaits de toutes les belles choses que nous aurons bricolées.

YANN KERNINON

"Eloge du Carburateur" et, plus récemment, "Contact" de Matthew B Crawford sont publiés à La Découverte

"Les Ramones nous ont appris la route"

D GENERATION

Jesse Malin et Danny Sage réactivent ce groupe qu'ils avaient, de guerre lasse, abandonné au tournant du siècle. Et racontent ici une belle saga new-yorkaise pleine de malchance.

RECUEILLI PAR DANNY BOY PHOTOS LLOYD KIMELDORF

"What's Johnny doin' out on Tuesday night ?/ When Johnny can't read and Johnny can't write/ Johnny just don't understand/ Johnny don't care about this world" **— "Degenerated", Reagan Youth, 1984. Portland, Oregon. Il est difficile de parler de rock à New York sans évoquer l'un des groupes les plus explosifs de son histoire : D Generation. Cinq rockers aux cœurs de cuir noir, progénitures des scènes glam, punk et hardcore du New York des années 70 et 80. Jesse Malin (chant) dont la carrière solo inspire le respect, est aujourd'hui une figure emblématique de l'East Village. Danny Sage (guitare) connaît Jesse depuis l'enfance. Tous deux, charismatiques en diable, ont ce même enthousiasme dès qu'il s'agit de discuter rock'n'roll. Howie Pyro (basse) est un vieux routier. Tout gamin, il traînait déjà avec les rois de la défonce Johnny Thunders et Sid Vicious. Bien plus tard, il fut aussi le bassiste de Danzig. Michael Wildwood (batteur et frère de Danny Sage) et Richard Bacchus (guitare) sont les autres rejetons de la famille D Gen. Après une *pause* de 17 années, le groupe est de retour dans sa formation originale avec un nouvel album killer "Nothing Is Anywhere". Histoire de nous rappeler qu'en 2016, être rock c'est vouloir le rester. Durant des années, D Generation fut le plus grand groupe de la scène rock new-yorkaise. Sans pourtant jamais pouvoir en sortir. Voici l'histoire d'un groupe qui fut énorme mais dont (presque) personne n'a entendu parler.**

Jesse Malin : Au tout début des années 80, Danny et moi étions de jeunes teenagers avec cette énergie dont nous ne savions que faire. Nous écoutions de vieux disques de rock qui nous inspiraient. C'était après le mouvement punk des années 70. A l'époque, il fallait trouver des gars au travers d'annonces sur les murs ou dans les dernières pages des journaux, des gars qui pensaient comme toi et qui étaient prêts à faire quelque chose. C'était juste avant ce qu'on allait appeler le hardcore. On était à fond dans cette musique rapide et agressive. Notre premier groupe fut Heart Attack. Nous avons fait quelques disques et avons pas mal tourné au sein de cette scène. Peu après, Danny, son frère, un autre ami et moi avons fondé un groupe appelé Hope. Sauf que rien ne marchait, on allait nulle part. Il faut dire qu'à l'époque, New York n'était pas très à la mode. A la fin des eighties, il n'y avait que ces groupes hair metal de merde. J'avais un boulot : je transportais le matériel de groupes dans mon van. Le groupe de Howie, Freaks, était l'un d'entre eux. Nous avions croisé Howie lors d'un concert des False Prophets. On a commencé à traîner ensemble. C'est comme ça que D Generation est né.

Howie Pyro : A l'époque, il était impensable, voire choquant de jouer du rock'n'roll et de danser dans des soirées rock'n'roll. On venait tout juste de commencer ce groupe. On explorait ce côté obscur de notre réalité et les gens ont réagi positivement. Une réponse énorme qui a fait boule de neige très rapidement.

Jesse Malin : Il y avait tout ce dont on avait besoin chez Giorgio Gomelsky qui vivait dans un loft non loin de chez nous. On répétait chez lui, on y filmait nos vidéos, on s'y saoulait, on y baisait, on y trouvait nos amis,



CLIT SHOW
MAIN DRAG MUSIC BROOKLYN
The ONE
butt
HOLE IN THE WALL AUSTIN TEXAS
RAW NEW YORK CITY
ETERNAL SUMMERS
JAMESTOWN REVIVAL
BATTLEHOOCH
ECLECTIC APPROACH
PSYCHOMAGIC
THE AUTONOMICS
toyboat
SOLE
THE SKYRIDER BAND
dKOTA
ARMY NAVY
NOT ME WAS HERE
a miles long shit thick as lavender



Howie Pyro
Jesse Malin

on y faisait des fêtes. Les soirées *Green Door*, tout comme notre groupe, étaient le fruit de cette mentalité bricolo, autodidacte propre au hardcore. Et ça a marché. On a grandi. De ces soirées nous sommes passés à d'autres lofts puis dans de vrais clubs, CBGB, Continental sur la 3e rue et même le Limelight sur la 6e. Les fans nous suivaient. On a sorti un simple sur Sympathy For The Record Industry et un autre sur Gasatanka. Chrysalis nous a signés. C'était un rêve pour nous de faire un disque pour une major. Il y avait du fric, à l'époque, et ça nous a permis de quitter nos boulots, de partir de Brooklyn et du Queens et de nous installer en ville pour faire ça à temps complet et partir en tournée. C'était une époque où personne ne faisait ce que nous faisions, ce qu'on appelle le rock new-yorkais.

Danny Sage : A cause de notre look et de notre maquillage, les gens nous prenaient pour des teignes, sales et dégueus. Nous, nous pensions au Alice Cooper des premières heures, pas à ces rockers à la con de Sunset Boulevard version 1987. Nous étions des kids punk rock, des kids hardcore. On en a vraiment chié durant ces années de galère passées à Greenpoint, Williamsburg de 1987 à 1990. C'était super dur de s'en sortir. Les Guns N'Roses ont joué à New York juste quand nous commencions. Certains d'entre eux se sont pointés à Continental. Slash et peut-être Duff... Ils voulaient jammer. On était furieux : *"Fuck you ! Ici c'est notre putain de bastion !"* Aujourd'hui, c'est plutôt marrant parce qu'on les connaît. On a joué avec eux et ils sont vraiment super sympas.

On affiche complet au CBGB

Howie Pyro : La première fois que j'ai vu Suicide sur scène, je n'avais pas la moindre idée de ce que ça pouvait être. Nous n'avions aucun point de repère. Sans nous comparer à eux, les gens n'avaient aucun point de référence avec nous. Les seuls repères qu'ils avaient étaient ce qui nous entourait, ce monde dans lequel nous vivions. Toutes ces références que nous voulions annihiler. Avant même d'avoir enregistré un disque, on jouait complet à l'Irving Plaza. On jouait au CBGB avec de grands groupes. Nous avons dit à notre maison de disques ce que nous voulions faire et comment nous voulions le faire. Si les gens de Chrysalis nous avaient laissés tranquilles, on aurait pu réussir mais ce qu'ils voulaient était avoir un gros produit et l'avoir tout de suite. En plus, ils ont viré le président et tous ceux qui l'entouraient. Dès lors, c'était cuit pour nous.

Danny Sage : Chrysalis devenait alors un adversaire. Tu entends parler de tous ces problèmes de groupes qui se font larguer, parce que tout simplement ça ne marche pas. Avec nous, c'était différent. Nous n'entrions pas dans les plans du nouveau régime de Chrysalis. Ils poussaient Queensrÿche, toutes ces machines EMI à faire du fric. Ils ont dit : *"Fuck D Generation !"* Chrysalis demandait aux radios d'arrêter de passer nos disques pour laisser place au nouveau Queensrÿche. Je veux dire, c'était putain de pathétique ! Tellement frustrant... Ça devenait un exercice de futilité. La critique faisait l'éloge de nos disques : bons producteurs, bon groupe, bonnes chansons, mais ça ne servait à rien.

Jesse Malin : On s'éclatait bien avant que la maison de disques ne s'implique. Nous sommes partis en tournée avec nos groupes préférés. La première était avec les Ramones.

Danny Sage : Les Ramones nous ont appris à vivre sur la route. Economiser l'argent était important pour eux. Très vite, ils nous ont dit

"Comme des frères"



Danny Sage

de ne pas voyager dans un bus. C'est vrai que ça revient cher, un bus, mais on s'en foutait. Joey voyageait avec nous, dans le bus. Il préférait être avec nous plutôt que dans le van avec les autres Ramones. Il se marrait bien plus avec nous. J'ai voyagé une fois dans leur van. C'était hilarant, mais je suis sûr que ça ne l'était pas quand ils étaient entre eux. Ils étaient super pros. Johnny était le patron. Je me souviens qu'ils répétaient acoustique dans leur loge avant chaque concert. Les Ramones étaient le seul groupe que nous voulions voir sur scène à chacun de leurs concerts. Ils nous apportaient un soutien incroyable et ils nous respectaient. Ils étaient comme des grands frères, tellement gentils et généreux.

Jesse Malin : Nous avons aussi tourné avec Kiss, nos héros d'enfance. C'était surréel. D'une certaine manière, ils étaient bien sympas. Ils sont venus nous parler individuellement. Par contre, on ne pouvait pas aller les voir lors des balances et on ne pouvait pas les voir sans leur maquillage. Leur organisation était super rigide. Ils ont menacé de nous virer de la tournée parce qu'on foutait le bordel sur scène. Quand on a joué au Madison Square Garden (1996), juste après notre set, ils nous ont virés de notre loge. On n'avait nulle part où aller pour célébrer. Je me suis fait arrêter alors que je buvais dehors, devant le Madison Square Garden. Tu sais, tu rêves de toutes ces choses et quand tu les as, c'est un peu différent.

Howie Pyro : Passer au Madison, ça a justifié toute ma vie à mes parents.

Jesse Malin : Donald Trump était présent ce soir-là, sans doute pour parler produits capillaires avec Gene Simmons. Il était assis à plusieurs rangées derrière nos parents. Je ne plaisante pas.

Tous les groupes se plaignent de leur label. C'est cliché. Mais ça devient impossible quand tu tournes en Europe avec Green Day pendant six semaines, tu joues pour des milliers de personnes et tu signes avec Columbia, Sony, un contrat mondial et tu ne trouves pas un seul de tes putain de disques chez les disquaires. Nulle part ! Alors tu te dis : *"OK, c'est évident, personne ne veut bosser pour toi."* On a fait trois disques en sept ou huit ans avant d'en avoir assez. Assez de ce monde soi-disant rock'n'roll, de ces groupes que les foules allaient voir, ces DJ avec leur casquette de base-ball qui rappent avec des guitares metal. C'était ce qui était populaire à l'époque. On s'est alors écartés juste avant le nouveau millénaire, quand le rock new-yorkais fut enfin respecté. Tu peux regarder notre histoire et dire : *"On s'est fait niquer !"* Mais combien de groupes ont arrêté après un seul disque et sont allés vendre des pompes ou des cassettes sur St Mark's Place ? Tu sais, on a fait un disque avec un grand produc-teur, Ric Ocasek des Cars, on a fait un disque avec Tony Visconti, on a travaillé avec Andy Shernoff. On a réalisé plusieurs de nos rêves. Le plus dingue, c'est que nous sommes ici, tous les cinq, ensemble à Portland. 19 ans après être venus ici avec Green Day. Les cinq mêmes. Aucun mort. Pas même junkies.

Danny Sage : Les gens qui ne me connaissent pas me disent : *"Oh dis donc, tu étais dans un groupe rock ? Tu es une rock star !"* Je ne suis pas une rock star. Je suis un mec sans boulot avec une drôle de coupe de douilles. Je vais te dire : mis à part qu'on n'a pas vendu des millions de disques, on a fait tout le reste. On a joué dans les plus grandes salles du monde devant des foules incroyables. On a fait des albums dont on est fiers. On a fait des télés et on s'est éclatés sur la route à chaque fois qu'on entendait notre musique à la radio. Je pense que tout ça est bien plus important que ton compte en banque.

Jesse Malin : On avait eu notre chance. On a fait une pause et en 2011 on est revenus au travers de festivals européens. Ça payait bien. C'était surprenant et intéressant de voir ces foules de jeunes. On a joué au festival Azkena en Espagne avec Eagles Of Death Metal, L7 et ZZ Top. Là-bas, ils comprennent que le rock est un mélange de beaucoup de choses. Tu peux avoir Lucinda Williams et les Stooges sur la même affiche. Ils pigent ça. On s'est mis à écrire des chansons. Ça n'a pas été facile, ça a mis du temps, mais on a regardé ce qu'on avait et on s'est dit : *"Wow ! On dirait qu'on a un album ici !"* Tout s'est fait dans notre cave. Danny a produit "Nothing Is Anywhere".

Danny Sage : *Nothing Is Anywhere*, ça ne veut rien dire. Ce n'est même pas de l'anglais correct. Ce n'est que le résultat de notre frustration parce qu'à New York, comme dans beaucoup d'autres villes, tout fout le camp.On s'est poussés sévère les uns les autres. On est fiers de cet album. Durant toutes ces années de silence, nous sommes toujours restés en contact. Nous sommes une vraie famille. On s'est appelés quand Joe Strummer est mort ou quand Joey nous a quittés. On se connaît depuis tellement longtemps. Nous sommes comme des frères.★

Album "Nothing Is Anywhere" (Bastard Basement)

Giorgio Gomelsky (1934-2016)

Danny Sage : ***"Jesse et moi avons rencontré Giorgio quand nous étions avec Heart Attack. Nous avions alors 13 ans. Notre premier concert fut dans son loft pour le réveillon du nouvel an 1983. Giorgio était comme un père pour nous. Il n'était pas facile et faisait preuve d'une franchise brutale mais dans le seul but de nous aider. Il nous apportait un soutien énorme et c'était super important pour nous. Bien sûr, nous savions qui il était. Il avait vu et vécu tellement de choses. Nous savions qu'il avait managé les Rolling Stones et les Yardbirds. Il connaissait les plus grands guitaristes, Jimmy Page et Jeff Beck avec qui il avait travaillé à Londres. Alors quand Giorgio était là, assis avec nous quand on répétait, je vais te dire, ça validait tout ce qu'on faisait. C'était un bon vivant. Il a vécu sa vie à fond. Giorgio est pour une grande part dans l'histoire de D Gen."***

"Le monde a changé"

THE KILLS

Entre deux Olympia, Alison Mosshart et Jamie Hince se sont assis pour raconter la longue et chaotique histoire d'un duo souvent copié et rarement égalé.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTOS MARION RUSZNIEWSKI

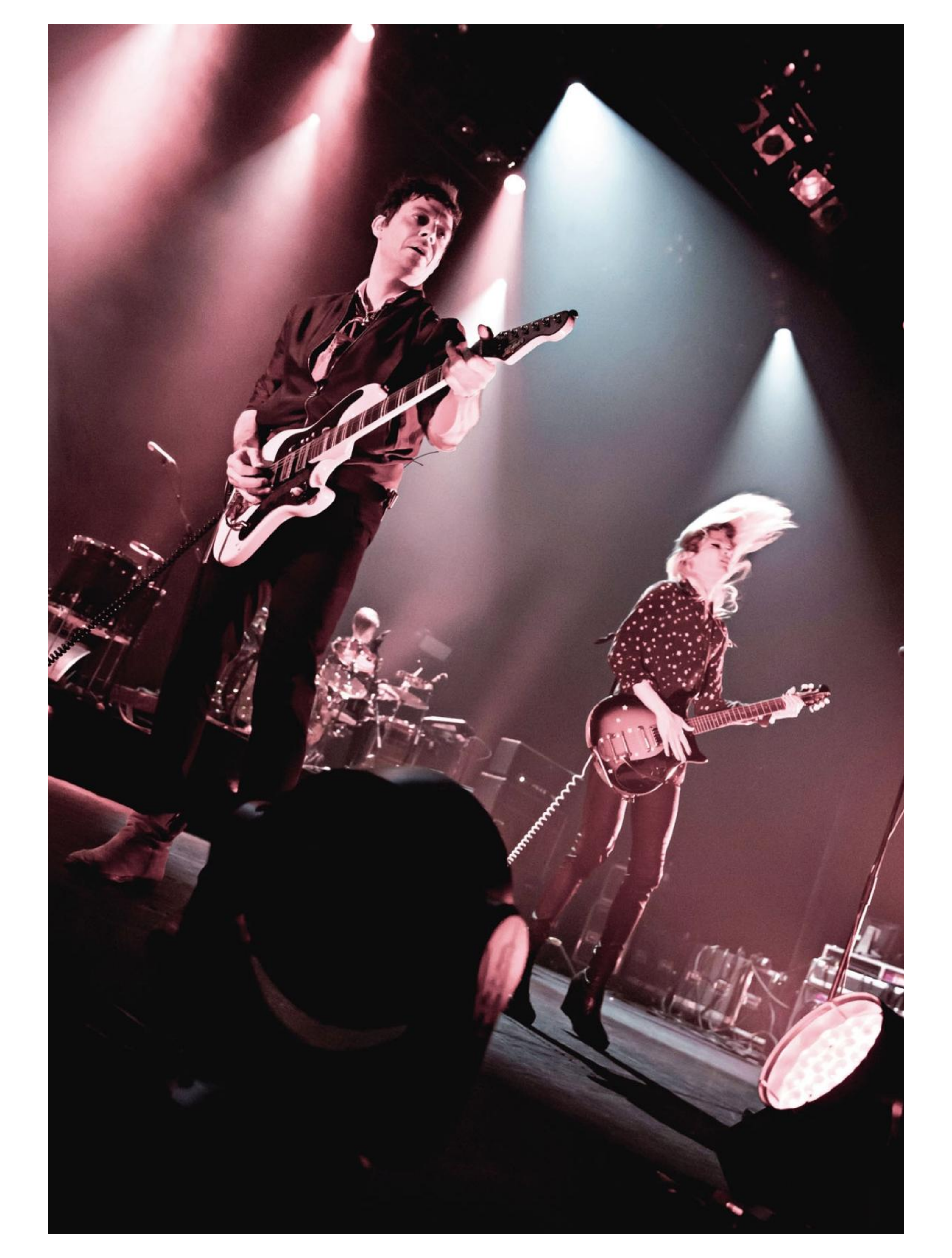
Dans les sous-sols de l'Olympia, un écran retransmet les balances des Kills. En attendant l'interview, on y jette un œil, même si l'image est floue et le son pas vraiment meilleur. Devant une salle vide, le duo et ses deux musiciens (un clavier, un batteur) refont une partie du set de la veille. Avec la même énergie, le même enthousiasme contagieux. Hier, ils ont accompli un beau numéro de séduction dans un Olympia complet, enchaîné les morceaux sans reprendre leur souffle, laissant la part du lion au dernier album, "Ash & Ice" et conclu la soirée par un long rappel avant de saluer tous les quatre, à l'unisson.

J'ai mal aux mains

Interviewer un groupe avant (ou pire, après) un concert est rarement une partie de plaisir. On se retrouve face à des boules d'angoisse plus préoccupées par le show que par nos questions. Voire face à des zombies en manque de sommeil, le mal des tournées. Est-ce l'effet de la caféine — il y a une douzaine de canettes de café frappé sur la table de leur loge — ou l'excitation de monter sur scène ? Mais Alison Mosshart et Jamie Hince ont l'air étonnamment pimpants et enthousiastes pour des musiciens ayant plusieurs mois de tournée dans les boots. Tignasse platine à racines noires, eyeliner XXL et pommettes figurant dans le Top 5 du genre, à côté de celles de Debbie Harry pour elle ; pull orné d'un dinosaure, cheveux ébouriffés et charme de bad boy anglais pour lui ; s'ils n'étaient si authentiques, si bruts de décoffrage (et pas que) en live ou en studio, si doués pour aligner les mélodies imparables, on les croirait trop parfaits pour être vrais. Mais à peine commence-t-on à discuter avec eux qu'on sent que ces deux-là ne feignent pas. *"C'est fantastique d'avoir un nouvel album à jouer,* explique Alison, *on a tourné trois ans avec 'Blood Pressures'. Après ça, jouer de nouveaux morceaux, c'est excitant, ça fait bouger autrement, l'énergie est différente."* On se tourne vers Jamie, qui a failli perdre un doigt avant l'enregistrement du cinquième album. *"Je ne me suis pas retrouvé face à un morceau de l'ancien set que je ne peux pas jouer. A part deux ou trois. On jouait 'Crazy' qui est truffé d'accords de jazz, je ne peux plus le faire et je suis en quelque sorte soulagé. Dans mon style de jeu, l'esprit l'emporte sur la matière, les idées priment sur la capacité. Ce n'est pas si dur de m'adapter. Mais j'ai mal aux mains."* On évoque la scène de l'Olympia, qui ne doit pas être si facile que ça à occuper. *"C'est drôle de revenir parfois dans un petit club, on a l'impression de se marcher dessus. Il n'y a pas beaucoup d'espace pour bouger. J'aime le changement. Physiquement, c'est un défi d'utiliser l'espace. Mais la scène de l'Olympia n'est pas si grande, compte tenu de tout le matos qu'on a. Et mes cheveux tiennent de la place aussi. Et les tiens, Jamie ?"* Le guitariste répond que les siens sont aussi petits que possible. On le rassure. La taille n'a aucune importance. *"J'aimais vraiment jouer dans de petits clubs mais, au bout d'un moment, on se crame à le faire. On a l'impression de ne pas progresser. On n'est pas blasés, on est surexcités à l'idée de jouer. Je le suis dès qu'on me tend une guitare... Je crois que c'est ça qui entretient cette alchimie entre nous."*

Nouveau, ce tatouage ?

Excité (et ses déclinaisons) est un mot qui revient au cours de l'interview. Tout comme les éclats de rire. Tant pis pour l'image des rockers ombrageux qui se doivent de tirer la tronche. Les Kills ont le rire et la blague complice faciles. Quand on leur demande s'ils se voient plus comme un groupe de scène ou de studio, Jamie lâche un cri du cœur : *"J'ai une vie parfaite ! Alison s'ennuie un peu en studio parce qu'elle est*





“Au bout d’un moment, on se crame”

plus dans son élément sur une scène. J’aime vraiment les deux. J’ai besoin du studio, d’écrire des chansons, de créer des sons, et j’aime l’adaptation en live, c’est tout aussi excitant.” Alison précise qu’elle aime le studio. Mais pas d’y passer une éternité. *“La scène est magique pour moi. C’est ce qu’il y a de plus honnête en tant que musicien. Si on fait une erreur, tant pis. C’est un peu casse-cou et effrayant, il y a énormément d’adrénaline. J’y suis accro. Le studio est un environnement contrôlé, mais il y a des jours géniaux où on repousse ses limites vers une zone insoupçonnée et c’est un peu pareil.”* Selon Jamie, il faut arriver en studio avec un certain niveau de préparation. Pas trop poussé, soupçonne-t-on. Tout juste. *“Jouer une chanson en boucle et l’enregistrer de la même façon, non. Le résultat sera forcément fade.”* Il s’arrête dans ses considérations, relève d’un doigt la manche roulée de la chemise d’Alison. *“Il est nouveau, ce tatouage ?” “Non, je l’ai depuis un moment”*, répond-elle, du ton de celle qui a perdu le compte de sa fréquence à passer sous l’aiguille. A la sortie de l’album, le duo a proposé à quinze fans de se faire tatouer les symboles créés par Alison pour la pochette et de filmer le tout. Une promo dont les marketeux des majors devraient s’inspirer. Alison relève sa manche droite et montre un petit éclair en noir et blanc. *“Je m’étais fait tatouer celui-là, c’est comme ça que j’ai eu l’idée. Au départ, je pensais que personne ne voudrait le faire. Je ne me ferais pas forcément tatouer le dessin d’un groupe, c’est très personnel. La réaction a été dingue. Des milliers de gens se sont portés volontaires. C’était fantastique. Et touchant aussi. Il y avait deux personnes qui n’avaient aucun tatouage. Ils étaient courageux et excités, j’étais ravie !”* Bah, un petit tatouage, ça ne fait pas mal. *“Ça fait même du bien”*, ajoute Alison.

Vivre au fond des bois

Cet été, les Kills ont enchaîné les festivals. Une expérience qu’ils aiment — quand on dit qu’ils sont enthousiastes — puisqu’ils en profitent pour voir les confrères sur scène. Mais leur concert favori de l’année reste celui d’Iggy Pop à Canal+. On leur demande s’ils s’imaginent comme lui, sur scène à 70 ans. Ils répondent oui en chœur. *“J’essaie de trouver une façon de parler de lui qui ne soit pas cliché,* poursuit Jamie. *Il a ça dans le sang, il fait partie d’une race à part, il n’y a rien d’étudié chez lui, il ne chorégraphie rien, il ne dit pas qu’il a été très influencé par ci ou ça. Il est.”* Un membre de leur équipe passe une tête dans la loge. Jamie lui demande des cigarettes. *“Tout le monde te taxe maintenant quand tu fumes. Avant, il y avait une règle. Tu donnais deux clopes et le troisième n’osait même pas t’en demander une. Plus personne ne connaît cette règle.”* On en profite pour remarquer que dans la plupart des articles qu’on a lus sur eux, le journaliste se sent obligé de dire que les Kills fument. Comme s’il s’agissait de la dernière marque de provocation dans un rock toujours plus propre. *“Le monde a changé,* se lamente Alison. *Après l’interdiction de fumer, les gens étaient fous quand j’en grillais une sur scène. Je l’avais toujours fait, ça fait partie du show. Plus maintenant, je suis trop occupée.”* Pour Jamie, la scène musicale est devenue bien plus conservatrice. Et il a une explication. *“C’est une question d’algorithmes sur internet. On ne peut plus juger des cas différents de manière individuelle, tout doit entrer dans la même case. Ça s’applique à tout, à la musique, à l’art. Et aujourd’hui, plus que jamais, il faut avoir du succès commercial. Etre populaire.”* Sa façon de prononcer le mot en dit long sur ce qu’il pense du désir de popularité. En quinze ans de carrière, les Kills ne donnent pas l’impression d’avoir fait beaucoup de compromis pour arriver à leur statut actuel plutôt idéal. Assez gros pour jouer dans de belles salles et bien vivre de la musique sans être mainstream. *“La musique et l’aspect visuel sont précieux pour nous,* remarque Alison. *Ils nous définissent en tant qu’artistes. Ces choses nous appartiennent. Nous les avons créées, ce serait bizarre de laisser quelqu’un d’autre s’en occuper, il se planterait forcément.”* Jamie approuve. *“Depuis le début, on a fait en sorte de pouvoir faire ce qu’on voulait. Mais le monde a beaucoup changé et ça reste toujours d’une importance vitale de garder le contrôle créatif. Je pensais au branding, au fait de devenir une marque. C’est une maladie de dingue. Tout le monde croit qu’il doit se vendre, comme une marque. Forcément, ils croisent ta route quand tu tentes de gagner ta vie en étant musicien et tu y participes d’une certaine façon... Je pense à aller vivre au fond des bois. Aujourd’hui, si tu éteins ton téléphone, on signale ta disparition !”*

On répétait dans un placard

Et malgré cette minute *c’était mieux avant*, les Kills se défendent de tout penchant pour la nostalgie. Durant la promotion de “Ash & Ice”, Jamie a déclaré que le rock à guitares était devenu un musée. Quelques mois plus tard, il n’en démord pas. *“Le rock’n’roll n’est plus une affaire de musique. C’est une attitude. Plus personne n’en joue, mais on dit que vous êtes rock’n’roll, expression que je trouve stupide. Et la plupart des groupes à guitare que je vois essaient d’être rétro, de sonner comme dans les années 90 ou 70. C’est leur concept. Je ne comprends pas pourquoi ils ne tentent pas de faire du neuf. Ils veulent être d’autres groupes. C’est du remâché des Stones, des Beatles, de My Bloody Valentine ou Nirvana. Le rock a produit des rock stars et c’est ce qui inspire souvent les gens à monter un groupe. Les Fugazi étaient des anti-rock stars. Pareil pour les riot grrls ou Captain Beefheart. Ou PJ Harvey qui a pu avoir ce côté rock star ironique.”* Tant qu’on est à la rubrique nostalgie, on leur demande s’ils se souviennent de leur premier concert ensemble. *“C’était terrifiant !* s’écrie Alison. *On a joué au Twelve Bar dans Denmark Street. Ça a été la première fois qu’on a entendu nos chansons à plein volume. On répétait dans un placard sans amplification. On se disait qu’on était peut-être un groupe acoustique.”* Il n’y avait donc pas de grand concept. *“On a préféré faire un concert !* répond Jamie. *Après le premier, on en a fait une multitude. On n’a plus jamais arrêté. Et on n’a plus eu le temps de s’asseoir pour s’écouter.”* ★

Jamie Hince à propos du Nobel

“Dylan est un auteur fantastique, un parolier brillant, c’est difficile de s’exprimer dans le rock, le folk, d’avoir cette profondeur qu’on trouverait dans un roman. Je me demande seulement si un parolier devrait recevoir ce prix littéraire. Je ne sais plus combien de gens ont reçu le prix Nobel et seulement 46 sont des femmes. C’est peut-être un peu superflu de s’inquiéter s’il le mérite ou pas, quand on voit cette faible proportion de femmes.”



Album *“Ash And Ice”* (Domino)



“Machine maniaque”

THEE OH SEES

Qui est vraiment le patron de la scène souterraine de San Francisco ? Alors qu’arrive par surprise un nouvel album du groupe, notre reporter a enquêté sur ce mystérieux sorcier en bermuda.

PAR ALEXANDRE BRETON

Photo David Evanko and Minivan-DR





***"Thee Oh Sees est* le *plus grand groupe de rock'n'roll au monde, point."* Dieu merci, c'est Jim Jarmusch qui le dit, c'est-à-dire *le* cinéaste le plus rock'n'roll au monde. Soyons clairs : personne, absolument personne ne rivalise actuellement avec les Oh Sees. Personne n'a cette puissance de feu, cette capacité à enregistrer et publier plus vite que Woody Allen de tels chefs-d'œuvre psych-garage dérangés. Personne, tout simplement, ne fait du rock'n'roll comme ça. Et si San Francisco est redevenue, pendant quelques années, *la* nouvelle Mecque des rockers (cette espèce en voie de disparition) avec Ty Segall ou White Fence en tête, c'est grâce à leur leader incontesté : John Dwyer. Ce caméléon quadragénaire en bermudas et frange basse est le petit-frère atrabilaire de Lux Interior et de Billy Childish, bien décidé à mettre le monde à ses genoux. Non sans contradictions…**

Un secret, un culte, des rituels, toute une métaphysique du rock

Exécuteur de guitares

Pour Dwyer, ce fut rapidement une évidence : pas question de moisir dans une quelconque *boîte*, de trimer pour remplir les poches d'un autre. Il sera musicien, ou rien. Gamin nourri aux vinyles maternels (Hendrix, Cream, Zappa), il se jette à corps perdu dans tous les arts, écrit, peint et, par-dessus tout, voue un culte obsessionnel à la musique qu'il apprend très tôt. Ses parents lui offrent son premier saxophone alors qu'il découvre Coltrane, il se passionne pour la flûte avec Jethro Tull et, à seize ans, branche sa première guitare. Un électrochoc pour le petit John Paul qui décortique patiemment AC/DC ou les horribles Misfits, et se prend de plein fouet, la même année, un concert donné par les Cramps pour Halloween, où Lux Interior finit nu sur scène dans un déluge de fuzz païenne. En ayant fini avec l'école, Dwyer multiplie les petits boulots — peintre en bâtiment, livreur, vendeur de marijuana — et, la nuit venue, écume les salles de concerts de la pluvieuse Providence, en Nouvelle-Angleterre. Le rock'n'roll est son astre noir, mais ce théâtre devient vite trop étroit pour sa dévorante ambition : conquérir le monde. Si bien qu'à peine ses 23 bougies soufflées, Dwyer, rejeton exalté de Kowalski, calte droit sur San Francisco. C'est là que tout doit se passer. Fin du premier acte.

A cette époque, Frisco la Bohème, sur la Carte du Rock, c'est une ville de seconde zone. Fini le Summer of Love, fini les Dead Kennedys, l'essentiel de la scène rock grouille underground. Le feu couve et les incendiaires Mummies, Numbers ou Deerhoof soufflent avec une géniale insolence lo-fi sur les braises. Dwyer a le flair, c'est avec ces derniers qu'il va s'acoquiner, trouvant dans leur éclectisme DIY, fait de détricotage méticuleux des codes du rock, un écho à ses propres obsessions sonores. La ville est un terrain d'expérimentations et de collaborations, et Dwyer, tel un Sam Spade sous speed, en arpente tous les recoins, flanqué de son nouvel acolyte, Kyp Malone des TV On The Radio.

Photo Titouan Massé



Photo DR

Jarmusch mélodies

Jim Jarmusch, depuis "Permanent Vacation" en 1980 avec sa bande-son cosignée par le jazzman John Lurie (son musicien fétiche) et lui, a toujours placé la musique au cœur de ses films. Dans "Down By Law", Tom Waits fait l'acteur et cosigne la partition. Il reviendra pour "Night On Earth" en 1991. En 1995, Neil Young signe la BO de "Dead Man" (avec Johnny Depp), RZA du Wu-Tang Clan celle de "Ghost Dog" (avec Forest Whitaker) en 1999. "Broken Flowers" en 2005 revient au jazz avec des compositions de Mulatu Astatke, un des parrains du jazz éthiopien.

Il s'équipe grâce à ses subsides de dealer. Le matériel est rudimentaire mais lui permet de mettre au point les fondamentaux de son esthétique où les potentialités sonores priment sur la mélodie, où les trouvailles rythmiques creusent des espaces psychiques, suscitent des vertiges, et parfois même, des instants de grâce. Les toxiques ont cette vertu. Dwyer approche de la trentaine et, là où pour la majorité des rockers, c'est l'âge fatidique de la mortifère *maturité*, lui continue de travailler dans l'ombre, de fourailler les entrailles du rock, d'incorporer mille façons de lui donner peau neuve. C'est un lecteur boulimique de science-fiction et de Philip K Dick en particulier. Pour lui, il y a un secret, un culte, des rituels, toute une métaphysique du rock qui implique une tout autre temporalité que celle dictée par les majors qui épuise les corps, anéantit la créativité. Il faut attendre, guetter, saisir le moment opportun. Aussi, à contre-courant, pose-t-il les bases de sa prochaine conquête du monde, organise patiemment sa stratégie en créant les conditions d'une communauté. D'abord il y a cette myriade de formations au sein desquelles il affûte ses armes et qui vont lui assurer une solide reconnaissance de performer poly-instrumentiste borderline. Si on le découvre seul derrière les bizarreries gothic-folk publiées sous le blaze d'Orinoka Crash Suite, c'est un véritable exécuteur de guitares masqué chez les bruitistes-DADA Landed ou le duo Pink & Brown (*Pink*, c'est lui). Inversement, c'est un orfèvre en riffs death metal de quinze tonnes qui officie chez Dig That Body Up, It's Alive... Puriste ? Il cogne les fûts ou joue de la flûte en free-jazzman chez Sword & Sandals ou chez The Drums. Pis, il devient *Hans Bunschlaper* dans les parodiques Zeigenbock Kopf et flirte avec l'esthétique martiale electro-SM. Tel un Zelig sous amphétamines, il réapparaît dans un combo de reprises exclusives de classiques des Troggs, les Trawggs, et en vrai shouter de trashbilly noyé de reverb malsaine au sein des Yikes ! Sans compter les SF Revenge, Burmese, etc. A Toronto, un soir de 2004, au sein des noise/ garage The Hospitals, il fracasse son Harmony Stratotone sur le crâne de Dan Burke, le tourneur des White Stripes ou Black Lips, et fait le buzz sur le Net. Puis, il y a la *machine maniaque* des Coachwips, où Dwyer joue à la vie à la mort, maltraite les guitares et prélude la déflagration à échelle tellurique des Thee Oh Sees. Bref, pendant une dizaine d'années, Dwyer est omniprésent. Le reste du temps, il avale des tacos et des bières mexicaines au Castillito, sur Mission.

Fils spirituel

Second acte. Les Thee Oh Sees vont être le cheval de Troie de Dwyer dans sa stratégie de conquête. On est en 2008, le premier album, "The Master's Bedroom Is Worth Spending A Night In", produit entre Sacramento et New York par Chris Woodhouse (qui reviendra régulièrement derrière la console) et Dave Sitek des TV On The Radio, sort sur le label allemand Tomlab. Du visuel, signé William Keihn, qui préfigure le graphisme psyché ultérieur d'Elzo Durt ou de Kyle Ranson, jusqu'aux paroles faites de collages et de salves aux titres énigmatiques, tout ce qui fera l'esthétique

des Thee Oh Sees y est déjà concentré. Qu'est-ce qui préside au lancement en orbite du groupe à ce moment précis ? Difficile de le savoir exactement. D'abord, il y a un acte. C'est, en 2006, la création d'un label qui deviendra l'une des plaques tournantes du rock indépendant américain, Castle Face Records. Ce label assure une position fédératrice définitive à Dwyer. Le label, basé sur les hauteurs de Potrero Hill, va rapidement accueillir la crème de la scène psych-garage. Matt Jones, claviériste au sein des feus Blasted Canyons (futurs Male Gaze), gère la boutique, Dwyer en est le cerveau. Ensuite, il y a un événement. On est en 2006-2007, Coldplay annonce une nouvelle ère glaciaire pour le rock, mais Dwyer est déjà considéré comme le *maire tutélaire* de San Francisco, le maître des sortilèges en qui se reconnaissent la majorité des groupes locaux et au-delà. Et en tête, il y a un gamin d'à peine vingt ans, prodige originaire d'Orange County fraîchement débarqué à San Francisco, un skateur fan de hardcore au visage d'ange, regard bleu et boucles blondes : Ty Segall. Non seulement, Ty est un fan absolu des Coachwips, qui ont été la raison officieuse de


Photo Minivan-DR

Orfèvre en riffs death metal de quinze tonnes

son arrivée à SF, mais les deux freaks ont un ami commun, Mike Donovan des Sic Alps. La rencontre est donc inévitable. Et elle a effectivement lieu — c'est une scène de cinéma — lors d'un concert des Traditional Fools, l'une des nombreuses formations de Ty Segall, où le futur wonderkid ici à la batterie, bras droit dans le plâtre, frappe ses peaux comme si sa vie en dépendait, ayant flanqué l'une des baguettes dans ledit plâtre ! La prestation sidère Dwyer. Y voit-il alors son alter ego de quinze ans son cadet ? Il prend illico le môme sous son aile, le signe sur son label. Le premier opus solo de Ty Segall sort ainsi en 2008, avec la carrière foudroyante qu'on lui connaîtra. Leur histoire commune est scellée. Jusqu'au départ de l'un pour Los Angeles, en 2013, suivi par celui de l'autre, elle sera, à partir de cette date, indissolublement intriquée. Le succès de chacun sera toujours talonné par le succès de l'autre, dans une sorte de compétition amicale. Qui sait si Dwyer n'a même jamais jalousé son propre *fils spirituel* qui, paradoxalement, lui est en partie symboliquement redevable de son succès mais pourrait aussi bien être l'un des obstacles au sien ? Quoi qu'il en soit, dès 2008, les Thee Oh Sees vont être une incroyable machine de guerre, mêlant garage abrasif, montées en puissance psychédélique et boucles répétitives héritées du krautrock germanique. Les concerts sont des mises à mort en règle d'un public qui ne cesse de croître. Avec cette première formation, composée de Brigid Dawson aux claviers, de Petey Dammit à la Fender Jazzmaster branchée sur ampli basse et Mike Shoun à la batterie (parfois couplé avec Lars Finberg de The Intelligence), les Oh Sees font plusieurs fois le tour du globe, essaiment les chefs-d'œuvre, avec une créativité et une célérité époustouflantes qu'on n'avait guère connues depuis les Swinging sixties, lorsque les Stones se permettaient de publier trois albums la même année 1965. Cette première formation, littéralement essorée par un Dwyer infatigable, s'arrête huit albums plus tard, en 2013 avec l'album "Floating Coffin". Cette même année, Dwyer publie son premier livre de photographies, "Vinegar Mirror", témoignage visuel de quatre années d'errances et de rencon-tres et un nouvel album solo, assemblage d'expérimentations électroniques. Fin de partie ?

Talon d'Achille

Donnés allègrement pour morts, les Thee Oh Sees *nouvelle mouture* remontent sur le ring un an plus tard, sous la forme, cette fois, d'un quatuor composé de deux batteurs, Ryan Moutinho et Dan Rincon, accompagné à la basse par Tim Hellman (ex-Sic Alps ayant joué avec Ty Segall sur l'album "Melted" de 2010). Revanche du parrain, la puissance monte d'un cran. Depuis, ce sont trois albums qui ont paru, avec une fulgurance intacte : "Drop" où Mikal Cronin vient en renfort, "Mutilator Defeated At Last" et "A Weird Exits" qui reçoivent tous deux un accueil critique dithyrambique, confirmant le statut royal du groupe et de son leader, définitivement installé parmi les Seigneurs du rock'n'roll. Une suite de "A Weird Exits", "An Odd Entrances" est même attendue pour novembre. Mais...

Acte trois. Mais il y a *quelque chose de pourri* au royaume des Oh Sees. Quelque chose qui semble inexorablement planer comme une sale menace au-dessus de Dwyer. Comme si ce dernier devait lutter sans relâche contre des forces toujours plus puissantes et contraires, ces mêmes forces qui lui font refuser le jeu de la promotion, refuser la quasi-totalité des demandes d'interview, refuser d'apparaître sur un quelconque plateau de télévision comme son comparse Ty Segall qui s'y prête volontiers, refuser ainsi de jouer dans des salles aux jauges plus consistantes à la démesure de son ambition. L'intransigeante indépendance de Dwyer pourrait lui coûter cher, aussi étonnant que cela puisse paraître. Le refus de la compromission et le désir — si tant est qu'il s'agisse d'un désir assumé — de s'effacer derrière l'œuvre, qui le rend personnellement de plus en plus rare dans les médias, pourrait aussi bien être perçu comme une inconséquence, et un talon d'Achille. La rareté a un coût, c'est quitte ou double. C'est une vieille histoire finalement, à laquelle les Thee Oh Sees, et John Dwyer en particulier, n'échappent finalement pas, celle d'un ambivalent rapport au succès qui est la mauvaise conscience du rock. Conjuration de la mort, célébration de la vie, course folle vert la mort. A la manière de Kowalski. Jusqu'au crash final ? ★

Album "A Weird Exits" (Castle Face)



Photo Laura Lynn Petrick-DR



L'essence même de la Californie

ALLAH-LAS

Cool au point d'être mutique, le quartette californien atteint sa plénitude artistique sur un troisième album qui relance le concept de démocratie dans le groupe.

PAR ERIC DELSART

C'est le lendemain d'un concert à guichets fermés au Cabaret Sauvage qu'on rencontre les Allah-Las au dernier étage de la brasserie Barbès. Nullement émus par la beauté de la vue panoramique qui s'offre à eux, les quatre garçons de Los Angeles semblent blasés. L'interview n'est pas leur exercice préféré et ils ne cherchent pas à prétendre le contraire. C'est l'éternel problème des rencontres de groupe, sujettes à une certaine inertie, souvent pauvres en révélations intimes, mais riches d'instruction sur la dynamique interne. Alors on essaie de lire entre les lignes, de capter les regards, comme ceux du bassiste Spencer Durham qui cherche souvent l'assentiment de Miles Michaud et Pedrum Siadatian, les deux leaders. Ou celui du batteur Matthew Correia, les yeux au ciel quand ses collègues évoquent comment s'est fait le choix des morceaux pour l'album. Pedrum Siadatian voudrait nous faire croire que tout s'est fait de façon démocratique, au mérite unique de la chanson, quel qu'en soit son auteur mais, au vu des sourires sarcastiques de ses collègues à sa réponse, certaines décisions semblent avoir été longtemps débattues. On peut imaginer qu'il y a eu des délibérations tendues parmi les quatre musiciens, qui avaient tous des chansons à proposer... Il faut dire que l'enjeu est de taille pour les Allah-Las qui sont aujourd'hui à un tournant important de leur histoire. "Calico Review" est un disque-clef pour leur avenir, leur pérennité. C'est le disque de la confirmation. Celui qui doit décider ou non s'ils sont un groupe durable ou la mode d'un été qu'on regardera à travers le prisme de la nostalgie à chaque prochain rayon de soleil.

Grand mal urbain

Les Allah-Las ont depuis 2012 un statut à part dans la scène indépendante américaine. La faute à un premier album aux allures de classique instantané, empli de tubes jusqu'à la gueule — "Catamaran", "Don't You Forget It", "Sandy", "Tell Me (What's On Your Mind)" — à la pochette emblématique, qui a posé les bases d'un mouvement esthétique acceptable à la fois par les puristes du garage et le grand public. Une musique douce, à la fois ensoleillée et nostalgique, héritière de la surf music californienne et du rock garage le plus lumineux (celui de The Human Expression et des Beau Brummels). A leurs débuts, les Allah-Las, beaux gosses propres sur eux, ont été raillés par les rockers qui leur préféraient les hirsutes Mystic Braves ou The Growlers, dépositaires du *beach goth*, cette pop californienne aux relents mélancoliques dans laquelle Miles Michaud et compagnie ont puisé leur inspiration. *"Les Growlers viennent de faire leur festival Beach Goth le week-end dernier. Si on n'avait pas été en tournée, on y aurait joué. On est proches de ces mecs, et les Mystic Braves sont des amis aussi*, reconnaît Michaud. *En revanche, Burger Records, on les respecte énormément mais ce n'est pas vraiment notre scène, on ne fait réellement partie d'aucune scène à vrai dire. On n'est pas vraiment un groupe garage et on a trop d'influences diverses pour entrer dans une véritable case."* Pas assez cool pour certains, trop hip pour d'autres : les Allah-Las se situent au croisement de deux publics, ce qui explique probablement leur succès. Finalement, seul le nom de ces garçons propres frise avec le sulfureux. Certains aimeraient trouver en *Allah* matière à polémique, quelques imbéciles leur ont même suggéré de changer de nom, un peu comme The Muslims avaient dû le faire en leur temps (pour devenir Soft Pack). Tout ce raffut au sujet de

"Comme un saut dans le temps"

la première partie de leur patronyme tend à occulter le fait que la partie la plus intéressante est la seconde, qui fait à la fois référence aux Shangri-Las et aux La's et montre où se situent leurs aspirations. Les Allah-Las, on le sait, sont des érudits pop qui connaissent leurs classiques : ils partagent chaque semaine des mix pointus sur internet sur leur site



Garage d'or

"Nuggets : Original Artyfacts From The First Psychedelic Era" fut d'abord un double album sorti en 1972. Cette compilation de groupes garage sixties conçue par Lenny Kaye (futur guitariste de Patti Smith) et Jac Holzman (fondateur d'Elektra Records) fut une influence majeure sur le punk US et généra une série de quinze volumes. "Nuggets" réhabilita des groupes culte tels que les 13th Floor Elevators, Electric Prunes, Peanut Butter Conspiracy et Count Five. En 2010, "Where The Action Is ! Los Angeles Nuggets 1965-1968" fut nommé pour un Grammy Award dans la catégorie Meilleur album historique.

Reverberation Radio, trois membres sur quatre travaillaient jadis à Amoeba à Los Angeles, disquaire mythique de Sunset Boulevard. A l'évocation de la disparition prochaine de cette institution, appelée à déménager et à être remplacée par un hôtel, les Allah-Las semblent assez fatalistes : *"Leur bail arrive à expira-tion, ils vont devoir trouver un autre endroit. C'est la nouvelle transition..."* Car un sujet qui les touche plus personnellement demeure l'évolution de Los Angeles, qui semble à son tour frappée de ce grand mal urbain qui repousse de plus en plus les musiciens en périphérie : la gentrification. *"Les voisinages changent tellement vite, on connaît tous des gens qui doivent déménager à cause de la hausse de loyers*, poursuit Correia. *Après San Francisco, c'est notre tour. Les gens s'excentrent, vont à des villes comme Pasadena. Mais comme à Los Angeles tout est régi par la voiture, ça n'allonge la route que de 5 ou 10 minutes pour l'instant. C'est surtout triste*

pour les familles mexicaines qui sont repoussées de leurs quartiers historiques." A la différence de tous les galériens de la scène rock, où seules la solidarité et la débrouille permettent aux artistes de survivre, les Allah-Las ont la chance d'avoir atteint un niveau de renommée suffisant pour ne plus avoir à travailler en dehors de leur vie sur la route.

Incroyable énergie

Ce luxe leur a permis de prendre le temps de bien préparer leur album avant de l'enregistrer. Des semaines durant, les musiciens ont travaillé leurs démos à l'écart du monde chez leur ami Kyle Mullarky.



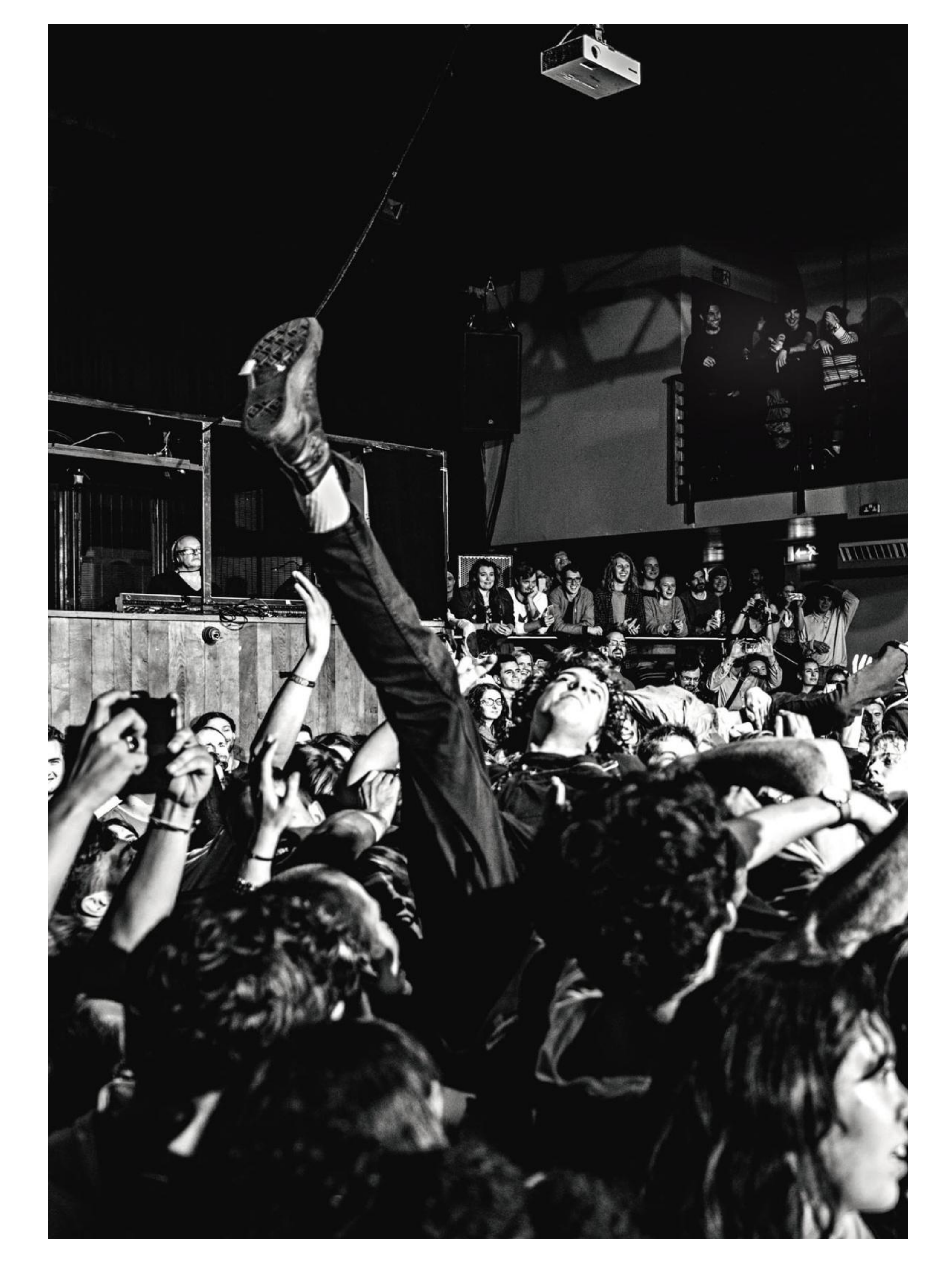
Photo Laura Lynn Petrick-DR

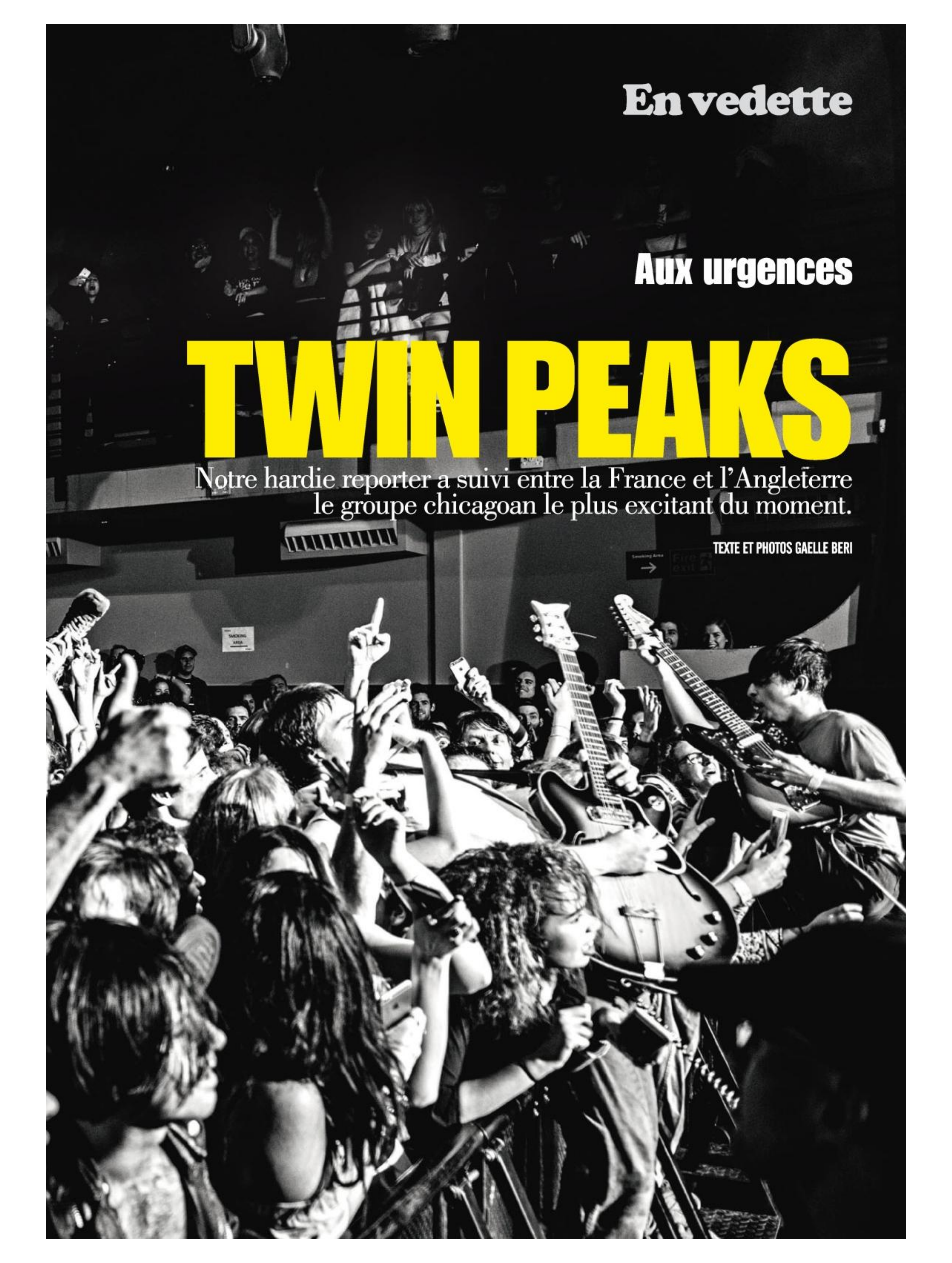
"Après le deuxième album, on avait amassé beaucoup d'idées qu'on avait développées individuellement au cours des années, explique Michaud. *On est allés dans le studio de Kyle à Topanga Canyon* (The Pump House Studios — NdA) *et on a enregistré beaucoup de démos, une quarantaine peut-être. On les a travaillées afin d'être au point avant de véritablement entrer en studio. On avait une idée claire de ce qu'on voulait."* Arrangements et sélection de morceaux étaient prêts, laissant peu de place aux accidents heureux. Les Allah-Las se sont alors enfermés dans un endroit à l'histoire étonnante, les studios Valentine, situés au cœur de Los Angeles, qui venaient de rouvrir après avoir été laissés à l'abandon durant des décennies. *"Ils ont été fermés pendant très longtemps parce que Jimmy Valentine, le mec qui les a construits, est décédé*, explique Siadatian. *Sa famille n'avait pas vraiment de connaissance, ni d'intérêt à les maintenir. Il y avait un musée automobile juste à côté, où sont restaurées des antiquités. Depuis 1979, les studios étaient utilisés comme espace de stockage pour des pièces de véhicule. Le petit fils de Jim Valentine s'est récemment rendu compte qu'il avait tout ce matériel qui dormait sous la poussière. Il l'a confié au producteur Nic Jodoin qui l'a remis en état de marche. C'est lui qui nous a contactés au moment même où on cherchait un nouveau studio pour enregistrer."* Depuis que le Québécois Jodoin gère les studios Valentine, il s'attache à n'y faire venir que des groupes qui partagent sa vision de l'enregistrement : 100 % analogique. Les Allah-Las, souvent accusés de trop regarder dans le rétro, étaient les candidats parfaits. Siadatian s'enthousiasme même : *"C'est comme faire un saut dans le temps, il est resté intact. Il y a même des blocs-notes des années 50 ! Il y a une énergie incroyable qui provient de ce studio."* A l'arrivée, le groupe semble satisfait du résultat obtenu dans cet antre empli de micros vintage, de magnétophones à bandes et de consoles des années 60, mais reste peu enclin à parler en détails de leur processus créatif. Tout juste reconnaissent-ils avoir choisi en Kyle Mullarky un producteur docile qui les a laissés décider par eux-mêmes des arrangements délicats de leurs morceaux. Un véritable changement par rapport au directif Nick Waterhouse, producteur des deux premiers albums, que le groupe n'a pas rappelé, bien qu'ils restent amis. Et surtout parce qu'ils souhaitent le rester : *"Kyle nous aide à concrétiser nos idées et non pas à nous imposer sa vision de nous"*, éclaircit froidement Correia. Cette liberté nouvelle comporte ses risques. Si l'absence de directeur de projet permet au groupe d'avoir plus de liberté dans ses choix, elle expose également le groupe à d'éventuelles délibérations houleuses et à la guerre d'ego. C'est ce qu'il y a de plus frappant à l'écoute du disque, et à la lecture de ses notes de pochette : les Allah-Las sont aujourd'hui un groupe au fonctionnement hautement démocratique et fier de l'être. Chaque membre écrit et chante... et le fait désormais savoir.

Les pieds dans le sable

Alors que sur les pochettes des deux premiers albums, la seule mention en termes de crédits d'écriture était collective (*"Written by The Allah-Las"*), chaque titre porte désormais la marque de son auteur. Miles Michaud a longtemps été le seul chanteur attitré des Allah-Las, la figure de proue du groupe. Il chantait des chansons écrites collectivement (à l'exception d'une ou deux, souvent placées en fin d'album, telle "Vis A Vis" ou "Long Journey" sur le premier ou "Buffalo Nickel" sur le deuxième) et tout le monde s'y retrouvait. Sur le nouvel album, les choses ne sont pas aussi simples. Les chanteurs sont multiples — tout le monde pousse la chansonnette au moins une fois — et Michaud est mis en minorité par ses collègues. S'il chante les trois premiers titres de l'album, il faut ensuite attendre l'avant-dernier titre (le très Jefferson Airplane "Terra Ignota") avant de le retrouver au premier plan. Entre-temps, sept chansons écrites et chantées par ses compères viennent composer le cœur du disque. On peut réellement parler d'une nouvelle dynamique chez les Allah-Las. Cette émulation interne a pour mérite d'avoir ouvert les horizons du groupe, qui sort de son esthétique soleil/ plage/ surf et filtres instagram vintage pour aller vers quelque chose de plus adulte et sophistiqué. Une musique un peu plus rurale ("Roadside Memorial"), plus intemporelle (la superbe ballade "Famous Phone Figure" de Spencer Durham), où la patte distinctive des Allah-Las s'est effacée au profit de quelque chose de plus imprévisible (il y a un monde entre la mélodie à tiroirs d' "Autumn Dawn" et le trip ensuqué "Warmed Kippers"). Jadis, ils incarnaient un idéal rétro de pop ensoleillée chantée les pieds dans le sable. Aujourd'hui ils incarnent l'essence même de la Californie dans toute sa diversité. Sur "Calico Review", on a parfois l'impression d'entendre non pas un mais plusieurs groupes, qui reprendraient les chansons du coffret "Nuggets" consacré à Los Angeles ("Where The Action Is ! Los Angeles Nuggets : 1965–1968") qui saisit toutes les nuances de la scène rock californienne des années 60, des Standells à Love en passant par Del Shannon ou Spirit. De quoi faire encore un peu plus des Allah-Las les meilleurs VRP du *Californian lifestyle*, et surtout un groupe plus enthousiasmant que jamais à écouter. ★

Album *"Calico Review" (Mexican Summer)*





Aux urgences

TWIN PEAKS

Notre hardie reporter a suivi entre la France et l'Angleterre le groupe chicagoan le plus excitant du moment.

TEXTE ET PHOTOS GAELLE BERI



Une soirée mouvementée

Les Twin Peaks viennent d'entamer leur tournée européenne. C'est à Paris qu'on embarque dans le van pour une semaine de concerts, accompagnés de leur ami vendeur de T-shirts et du tour manager complètement taré… Originaires de Chicago, ils se sont rencontrés pour la plupart très jeunes sur les bancs de l'école. On y compte Clay Frankel (guitare/ chant), Cadien Lake James (guitare/ chant), Jack Dolan (basse/ chant), Connor Brodner (batterie) et dernier arrivé Colin Croom (guitare/ claviers/ chant) qui a intégré le groupe après avoir participé à l'enregistrement de son précédent album "Wild Onion" en 2014. Encore mineurs, les Twin Peaks se bâtissent une réputation en écumant les sous-sols des bars et maisons de Wicker Park, jouant avec des groupes de dix ou quinze ans plus vieux qu'eux.

Le plafond craquelle

La scène garage rock de Chicago brille notamment par son système D dont les Twin Peaks et leurs confrères The Orwells, White Mystery, The Yolks par exemple, sont les fiers représentants. Dès leurs débuts, ils sont les rois du Do It Yourself. Ils enregistrent chez eux ou chez des amis et ont mainmise sur l'aspect visuel du groupe (des vidéos aux pochettes d'albums en passant par le design des articles du merchandising). Ils composent tous, s'entraident et sont très productifs. Ils prennent les choses comme elles viennent, ce qui les a fait quitter l'école quand on leur a proposé un deal. Alors est-ce que ça va le faire ou est-ce qu'ils vont se retrouver à trente ans sans un sou ? Ils essayent de ne pas trop s'en inquiéter.

Au Point Ephémère à Paris, la salle est comble. Le groupe déballe ses titres avec conviction, chacun chantant sa composition. Ça sue, ça saute, le public est en transe et en redemande. A la fin du concert, ils se retrouvent dans la loge dans un état d'extase pure puis s'empressent de rejoindre des fans qui les attendent dehors. En route pour Brighton le lendemain, ils parlent musique, Stones, Clash, Beatles, Black Lips, c'est ça la came des Twin Peaks. Ils lisent un peu aussi, Hemingway, Shakespeare... Cadien nous demande si on aime les Stones en arborant fièrement son tatouage *Let It Bleed*. Ils ont d'ailleurs tous des tatouages un peu fait maison, en honneur aux membres de leur famille, à ce qu'ils aiment, à leur groupe aussi.

Dans toutes les salles où ils passent, on retrouve la même ferveur du public et des musiciens toujours positifs et optimistes quelles que soient les conditions. A Brighton, la barrière ne suffira pas à contenir l'élan des fans. *"Ça ne tient pas, faites attention les uns aux autres, tout se casse la gueule"*, lance Jack au bout du deuxième titre. A Bristol, le concert doit être arrêté au bout de vingt minutes (sur le titre "Making Breakfast") et la salle évacuée. C'est l'un des gars des groupes précédents qui lance l'alerte quand il remarque que dans les loges au sous-sol les lampes tombent et le plafond craquelle. Les fans en haut sautent comme des malades, une fille monte sur scène pour embrasser Clay, les gars slamment... Deux petites salles mais un public qui leur rappelle les concerts qu'ils faisaient chez eux il y a quelques années.

Energie sauvage

La suite des aventures : une soirée mouvementée, le groupe se disperse, de bar en bar. Quelques membres se rendent au concert de Death Grips dans une salle voisine. Ils regardent du balcon les jeunes se prendre des beignes dans les pogos au devant de la scène. Le même soir, trois Twin Peaks se font expulser des chambres non-fumeurs de l'hôtel et trouvent refuge chez un groupe d'Américaines qui assistent à plusieurs dates de la tournée. Les concerts suivants sont tout aussi fous, qu'il s'agisse de petits clubs de 300 personnes ou de Londres, complet, avec 750 personnes. Un show explosif avec invasion de la scène par le public et un service de sécurité qui a du mal à suivre. Tout le groupe finit par se jeter dans la foule. Colin passera la nuit aux urgences après s'être pris la barrière de sécurité dans les côtes sur son slam final. Ces concerts représentent pleinement l'essence des Twin Peaks. C'est à cette énergie sauvage qu'ils aspirent et cette ambiance déjantée, ils la connaissent bien.

Il est temps de se dire au revoir. Cette semaine a montré que les Twin Peaks ne sont pas un groupe de poseurs et ça fait du bien. Ils sont jeunes mais ils mènent leur barque avec intelligence tout en s'amusant et restant spontanés. Un groupe d'un enthousiasme communicatif et des concerts qui envoient. Il rejette aussi toute idée de soumission corporative, ce qui n'est pas négligeable dans l'industrie musicale. ★

Album "Down In Heaven" (Caroline)


Ampeg
Fender Deluxe
HOTROD DLX



Briser les tabous

PLACEBO

Le groupe de Brian Molko a lui aussi quelque chose à fêter : son premier album est sorti il y a vingt ans. Voilà qui justifiait une discussion avec le chanteur, un homme aux goûts larges.

RECUEILLI PAR JEROME SOLIGNY

Les cinquante ans de Rock&Folk coïncident avec les vingt de la discographie de Placebo. Un trio rock infernal remarqué par David Bowie dès ses débuts, devenu duo incontournable. Que, depuis 1996, le journal a suivi, vu en concert, interviewé. Souvent. Longuement. Sollicité, à l'occasion de ce numéro anniversaire, pour une conversation de plus de deux heures, juste avant de monter sur scène et donner, à Hambourg, un concert d'Halloween dont les photographes se souviennent — Brian Molko leur a *craché du sang* au visage — le chanteur/songwriter a saisi la perche qu'on lui a tendue. Et accepté d'évoquer, à bâtons très rompus, quelques-unes des personnalités courageuses du rock (et de la pop). Qui ont fait avancer le schmilblick. Ces *weirdos*, ces outsiders parfois, ces (ré)inventeurs, ces dingues pas toujours doux, ces freaks qui ont fait de leur art un étendard au mépris de tout. Des contextes hostiles, des modes, des goûts du public, des contraintes du business. Brian Molko appartient à cette élite de musiciens à qui on ne dicte rien. Pas teigneux, mais pas prêt à se laisser marcher sur les pieds. Pas du genre qu'on peut rouler et encore moins dans la farine. Avec son compère Stefan Olsdal, il le démontrera une nouvelle fois fin novembre, en tubes et lumières, sur quelques scènes françaises (et à Bercy le 29). Le groupe y interprétera de larges tranches de son nouveau best of, jetant un coup d'œil dans le rétro avant de repartir de plus belle. En avant. Toute.

Pollinisation

ROCK&FOLK : Impossible de démarrer cette évocation sans mentionner au moins un pionnier du rock'n'roll : Little Richard...

Brian Molko : Absolument ! *"Good Golly Miss Molly / Sure like to ball"*. Il n'est pas question de danse, mais de baise ici. Et Miss Molly, est-ce vraiment une femme ? On n'en sait rien. Le courage d'un artiste noir tel que Little Richard et aussi sa folie indissociable de son génie ont mis le feu aux poudres. S'imposer comme il l'a fait avec son image ambiguë, son maquillage, dans une Amérique ségrégationniste, c'était quelque chose...

R&F : Pas étonnant qu'il ait tapé dans l'œil et l'oreille de Bowie. Avec Presley, et à côté du jazz qu'il écoutait en partie pour plaire à son demi-frère, Little Richard est son influence rock'n'roll et rhythm'n'blues première...

Brian Molko : Vous savez, le saxophone est également mon premier instrument.

R&F : Sans blague ?

Brian Molko : Oui, j'en jouais dans l'orchestre de mon école... Je l'ai toujours et il m'arrive de le sortir en studio et de faire du bruit avec *(rires)*.

R&F : Bowie a enseigné à beaucoup l'art d'être différent. Ou plutôt d'être soi-même, de redouter les moules et le formatage... Beaucoup de jeunes, aujourd'hui, veulent appartenir à la même tribu. Dans les sixties, s'en échapper était une raison de vivre...

Brian Molko : Tout à fait d'accord. J'ai récemment vu ce formidable documentaire sur Nina Simone...

R&F : Que nous venons de chroniquer...

Brian Molko : Ah ! Cette artiste noire, à une époque où son peuple se battait pour ses droits, atteinte de bipolarité et capable d'une réflexion intense, voire extrême... Quelle leçon ! On pourrait penser qu'après Bowie, après Alice Cooper, les musiciens de notre génération n'avaient plus grand-chose à dire... Mais au début des années 90, lorsque nous sommes apparus avec du maquillage et des robes, c'était notre façon de lutter. Contre l'homophobie ambiante. Certes, nous n'avons pas mis notre vie en danger comme Little Richard ou Nina Simone l'ont fait, uniquement parce qu'ils voulaient s'exprimer pleinement et honnêtement. Mais comment un artiste digne de ce nom pourrait agir autrement ? Faire du fric en rendant les gens heureux peut suffire à certains, mais pas à moi.

R&F : Et Placebo est resté fidèle à ses engagements premiers, c'est aussi une prise de risque...

Brian Molko : Hormis Radiohead, beaucoup de ceux avec qui nous avons commencé ne sont plus là. Nous avons continué d'explorer ce que nous sommes en étant bien incapables d'en donner une définition *(rires)*. Robert Smith, que je respecte au plus haut point, a fait la même chose.

Photo DR

R&F : Il y a un monde entre le claustrophobe "Pornography" et le pop "The Head On The Door", mais c'est celui de The Cure...
Brian Molko : En plus de virevolter entre les styles, comme Bowie, Robert a su freiner des quatre fers dès qu'il devenait trop mainstream. David travaillait vite, dans une certaine urgence qu'il s'imposait. Placebo a toujours également privilégié l'instinct et l'ouverture d'esprit... Je me souviens que pendant "Without You I'm Nothing", notre deuxième album enregistré à Real World, Peter Gabriel, également un genre de freak qui, à l'époque de Genesis, portait des masques en carton et une fleur en tissu autour de la tête, créait une sorte de pollinisation. A l'heure des repas, des musiciens de tous horizons se retrouvaient à table. Il pouvait y avoir là Midge Ure, un orchestre sud-américain, un groupe electro... Après le dîner, Peter m'emmenait boire du vin avec lui, devant le feu, dans une pièce voisine. A la fin des deux mois que nous avons passés là-bas, il m'a dit : *"Tu vois, pendant que vous avez eu le temps de faire un album, moi j'ai enregistré un couplet."* Rester cinq ans sur un disque, je ne pourrais tout simplement pas *(rires)*.



Ma mère a hurlé

R&F : Conserver l'étincelle est primordial, et ne pas la laisser devenir un feu de forêt...
Brian Molko : Exactement, c'est ce que Bowie a fait avec Tin Machine ou Lou Reed avec "Lulu". Et les groupes krautrock ont aussi montré la voie... Faust, Can, Amon Düül, c'était du délire, une révolution. Le batteur de Can était funky comme aucun autre ! Et que de ce courant soit né Kraftwerk, un des meilleurs groupes de tous les temps sur les plans sonore et visuel, atteste de sa richesse. Comme les Beatles. Conservateurs, en apparence. La querelle Stones/Beatles est vraiment d'une affligeante puérilité. Les Stones sont un putain de bon groupe, mais restent un groupe de blues, le meilleur peut-être... Mais lorsque les Beatles ont arrêté de tourner, ils ont tout simplement changé la face de la musique en montrant au monde que les possibilités étaient infinies. Et ça n'a marché que parce que c'étaient ces quatre musiciens-là. Nirvana fera la même chose au début des années 90 en prouvant qu'une guitare avec un son furieux pouvait très bien dominer des chansons sans entacher leur potentiel commercial.

R&F : Axl Rose, aux grandes heures de Guns N'Roses, qui écoutait les Pet Shop Boys à fond au casque avant de monter sur scène, au grand dam de Slash *(rires)*...
Brian Molko : J'imagine... Et le punk, né aux USA, il ne faut pas oublier qu'il a produit de sacrés artistes. Les New York Dolls, bien sûr, mais aussi Patti Smith, mon héroïne absolue. Lorsque la mère de mon fils était enceinte, nous nous sommes retrouvés ensemble à un concert de REM à Londres, et Patti lui a touché le ventre comme pour donner sa bénédiction à notre bébé. Et Marianne Faithfull a aussi parlé au ventre : *"Hello, il y a quelqu'un là-dedans ?" (rires)*. Janis Joplin est quelqu'un qui a également poussé le bouchon très loin. Sa force énorme, sa voix râpeuse pleine de vécu, sa passion, son abandon... Et le Velvet Underground alors ? Ce groupe est si important et si bizarre qu'on pourrait en parler des heures...

R&F : Les Nouveaux Romantiques ? On imagine que vous avez été sensibles à certains d'entre eux...
Brian Molko : Oh oui ! Ne serait-ce que Boy George, qui fréquentait le Blitz...

R&F : Avec Steve Strange à la porte...
Brian Molko : Oui, et George arrivait de l'autre bout de la ville maquillé, habillé en fille... Et Culture Club est né de ça. La première fois que j'ai vu Culture Club à la télé, j'ai eu un choc, comme lorsque j'ai découvert le clip de "Ashes To Ashes". "Do You Really Want To Hurt Me" était un ovni. Et George prenait des risques en affichant ce qu'il était... Tout le monde se demandait s'il était un homme ou une femme, mais je trouvais que ça n'avait aucune importance. George a une des plus belles voix de la musique !

R&F : Et mettait une bonne dose de reggae dans sa pop, histoire de jouer davantage avec le feu...
Brian Molko : Exact. Le clip a toujours fait hurler ma mère, qui est très croyante.

R&F : Que pense-t-elle de Placebo ?
Brian Molko : Disons qu'elle a été ravie de constater que la musique était ma voie. Lorsque ma sexualité s'est imposée à moi, j'étais en porte-à-faux total avec ce qu'on me prêchait depuis l'enfance... Nous avons traversé des périodes difficiles mais, lorsqu'elle a vu des milliers de gens à nos concerts, même si je sais qu'elle est un peu dure d'oreille, les choses se sont arrangées *(rires)*. J'avais beau porter des robes sur scène,

Les rockers eye-liner

Depuis Little Richard et son fard à paupières, les rockers adeptes de l'eye-liner *(guy liner)* sont légion. Pour Mick Jagger, les yeux noirs remontent à 1969. Au début des seventies, il y eut Marc Bolan et à la fin, Robert Smith (qui ajouta du rouge à lèvres comme accessoire bi) puis Adam & The Ants (peintures de guerre sioux en sus), Nick Rhodes de Duran Duran (qui avoua voler le kit maquillage de sa copine) et bien sûr Prince. Pour les années 1990, on citera Dave Navarro (Jane's Addiction, Red Hot Chili Peppers), Marilyn Manson et Mike Ness (Green Day). Liste non exhaustive, bien sûr.



"Ce n'est pas parce que ça marche que c'est de la merde"

au moins j'avais réussi à faire un truc de ma vie et je n'étais pas quelque part à Londres, en train de crever sur un sofa pourri, une seringue plantée dans le bras.

Monter au créneau

R&F : Bon, et Prince dans tout ça ?

Brian Molko : Enorme et unique. Ce qu'il a fait au début de sa carrière, son image... Mini-slip en cuir, jambières, c'était fascinant. Le clip de "1999" à la télé, c'était de la folie. The Revolution, des Village People qu'on pouvait aimer ! Un mélange des genres et des sexes... Des informations données au compte-gouttes. Les héritiers de Sly & The Family Stone ! Ce mix de rock et de soul. Moi, je ne suis pas fan de solos de guitare, mais celui de "When Doves Cry" est monumental.

R&F : Trevor Horn et Frankie Goes To Hollywood ?

Brian Molko : Oui, une pop parfaite avec une imagerie pédé-SM sans compromis. Ce premier clip, genre orgie, interdit partout...

R&F : Et celui de "Two Tribes" avec les présidents américain et russe qui se battaient jusqu'au sang...

Brian Molko : J'ai bu un verre chez Holly Johnson *(le chanteur de FGTH — NdA)* après un concert de Massive Attack. C'est un type charmant, intelligent, cool comme tout. Frankie était outrancier et... numéro 1 ! Moi j'adore la pop : ce n'est pas parce que ça marche que c'est de la merde.

R&F : Ou que c'est bon... Les télécrochets, les The Voice à la con ont faussé la donne. Des jeunes pensent que l'art est une compétition...

Brian Molko : Ils ont fait de la pop une sorte de karaoké. Et nous, on sait que si Michael Stipe, Lou Reed, Iggy ou Dylan se présentaient, ils perdraient... Je voudrais aussi mentionner deux groupes qui ont complètement changé ma vie. D'abord Sonic Youth, des dingues aussi, mais qui avaient l'air normaux. Ils ont totalement redéfini ce qu'est la guitare dans le rock, en s'accordant de manière différente, en jouant sur de magnifiques dissonances. Et les Pixies. Là, Frank Black, improbable frontman, qui chante, avec une voix haut perchée, des choses bibliques et amorales... Kim Deal à côté, toute louche et décadente. Ces gens-là ont ouvert des univers de possibilités. Car la beauté et la vérité se cachent parfois, elles ne se manifestent pas toujours de manière évidente...

Rage artistique

R&F : Lou Reed qui sortait "Metal Machine Music" entre "Sally Can't Dance" et "Coney Island Baby"...

Brian Molko : Les gens qui disent du mal de "Metal Machine Music" sont comme ceux qui manifestent devant des cinémas considérant que tel ou tel film est blasphématoire. En général, ils ne l'ont pas vu. Moi je l'ai écouté, ce disque. Du début à la fin. J'étais étudiant, j'avais le temps *(rires)*. "Metal Machine Music" est comme un chant bouddhiste, une œuvre transcendantale. Je n'ai rien à dire aux gens qui considèrent que c'est une merde sans l'avoir entendu.

R&F : Brian, avant de vous laisser faire le fou : une personnalité musicale forte et contemporaine ?

Brian Molko : Anohni, sans hésiter. Sous le nom *Antony And The Johnsons*, elle a écrit une musique d'une telle tendresse, d'une telle beauté, que l'écouter donnait l'impression d'exister dans son corps. Elle a travaillé avec Lou Reed, Rufus Wainwright, plein de gens intéressants, puis a décidé de rompre avec Antony And The Johnsons. De publier "Hopelessness", venu de nulle part, en tant qu'Anohni. Un disque electro d'une férocité incroyable qui expose toute la rage artistique qu'elle a en elle. Ce n'est pas forcément facile à écouter, mais c'est comme Kandinsky, Jackson Pollock, Martin Creed et tous ces artistes ! Certains leur ont reproché de ne pas faire de l'art alors qu'ils exprimaient leur liberté créative justement. Et on en revient à notre ami. David Bowie. Qui s'est réinventé tant de fois...

R&F : Et jusqu'à la mort...

Brian Molko : Dingue ! Anohni vient de le faire également. Elle aurait pu emprunter un chemin moins tortueux, continuer avec ses jolies mélodies, mais elle a joué la carte d'un album vicieux, sauvage et très motivé politiquement.

R&F : Vive le rock alors...

Brian Molko : Ouais, et les briseurs de tabous. ★

Best Of *"A Place For Us To Dream" (Universal Music)*

Photos DR



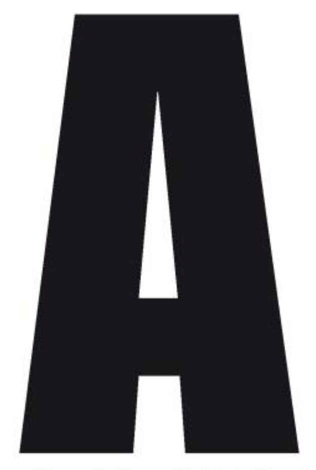


THE PRETTY THINGS

Pour beaucoup de gens de goût, la sauvage et innovante formation londonienne aurait mérité une plus grande renommée. Lucide et toujours actif, le gentilhomme **Phil May** retrace l'histoire.

PAR PAUL RAMBALI

Il était une fois deux groupes de pop stars outrancières à cheveux longs qui ont secoué l'ordre établi anglais avec leur mélange nerveux de boogie façon Bo Diddley et de moquerie à la Chuck Berry. Les Rolling Stones et les Pretty Things ont tous grandi dans la même banlieue du sud-est de Londres. Les Stones ont ouvert la porte, mais les Pretty Things, catapultés par leurs deux premiers singles (des protestations primitives, nourries aux amphétamines à propos de filles — bien sûr) l'ont fracassée. Comme le dit David Gilmour de Pink Floyd : "*A côté des Pretty Things, les Stones ont toujours eu l'air docile.*" Cinq décennies plus tard, les Pretty Things, plutôt que de faire une laborieuse tournée annuelle autour des méga-stades du monde, restent des rockers *non grata*.



A douze ans, Dick Taylor veut être Big Bill Broonzy. Etonnamment, il n'est pas le seul fan de blues de la Dartford Grammar School à la fin des années 50 ; un autre gamin, un certain Mick Jagger, rêve d'être Muddy Waters. Bientôt, ils se retrouvent chez Dick après l'école pour écouter les disques Chess rares de Mick et tenter de faire de la musique comme les métayers du Sud profond, fraîchement débarqués à Chicago. Sous le nom de Little Boy Blue And The Blue Boys, Mick chante, tandis que Dick et un autre copain jouent de la guitare. A 16 ans, Taylor intègre le Sidcup Art College, où il rencontre Keith Richards, qui vient d'être renvoyé du Dartford Technical College. Richards apprend la guitare et Dick lui enseigne son répertoire de blues et quelques hits de Chuck Berry dans les toilettes de l'établissement.
Il se trouve que Richards connaît Jagger depuis l'école primaire et, un soir, les trois adolescents de 17 ans font une expédition dans l'ouest de Londres pour aller écouter Alexis Korner's Blues Incorporated. Ils remettent à Korner, le patriarche de la petite scène blues anglaise, un enregistrement des Blue Boys et rencontrent un jeune homme blond qui prétend s'appeler Elmo Lewis et joue de la guitare slide. Il leur propose de faire partie de son groupe, le Brian Jones Blues Band, mais comme Elmo (Brian) joue déjà de la guitare, il demande à Dick de se mettre à la basse, ce qu'il fera pendant six mois.

Sensible et introverti, Phil May arrive au Sidcup Art College un an après Taylor et Richards et fréquente bientôt la scène blues des toilettes. *"J'écoutais Dick et Keith,* se souvient Phil. *J'écoutais Dick apprendre à Keith presque tout ce qu'il savait."* Taylor et Richards encouragent Phil à chanter. *"J'étais très timide et j'ai mis un moment à participer."*

Puisque Dick Taylor souhaite entrer au Royal College, le Brian Jones Blues Band devra trouver un autre bassiste. Lorsqu'ils jouent au bal de Noël du Sidcup Art College, moyennant un cachet de 30 £, ils ont aussi changé leur nom en Rolling Stones, *"et étaient très bons,* raconte Taylor. *On se disait tous :* 'Waow !'..." Immédiatement, Phil May et Dick Taylor veulent en faire autant. Comme Jagger, Richards et Jones ont emprunté leur nom à une chanson de Muddy Waters, ils décident d'appeler leur groupe The Pretty Things, en hommage au morceau de Bo Diddley, temps fort des premiers shows des Stones.

Bo Diddley sera leur homme. Les Stones ont Chuck et Muddy (et Brian les a tous initiés à l'obscur Jimmy Reed). Les Yardbirds font une fixation sur Howlin' Wolf. Tout est en place pour la naissance du rock anglais.

Mais Taylor a un problème. Les Pretty Things ont besoin d'un chanteur, dans l'idéal, quelqu'un qui n'aurait pas peur de danser et de faire la moue comme Mick. *"Je voulais être le deuxième guitariste,* explique Phil, *mais Dick m'a dit :* 'Tu chantes jusqu'à ce qu'on trouve un vrai chanteur. Tu le fais et après, tu pourras jouer de la guitare.' *Plus tard, il a dit que ce n'était qu'une ruse pour m'amener à accepter cet état de fait."* Cet été-là, lors du bal suivant du Sidcup Art College, les Pretty Things joueront et leur répertoire à base de Chuck, Bo et Jimmy (mais en particulier Bo) fera un malheur auprès des étudiants en arts.

Dans la morne Angleterre d'après-guerre, les écoles d'arts appliqués sont des lieux de liberté inimaginable et le rock anglais, par bien des côtés, est un projet scolaire. A cette époque, Pete Townshend fréquente l'Ealing Art College dans l'ouest londonien, avec Ron Wood et Freddie Mercury. Les Pretty Things sont engagés par d'autres écoles d'arts, comme la Royal Academy et St Martin's, et si, ni Dick, ni Phil ne sont acceptés au Royal College — l'épicentre du Pop Art au Royaume-Uni, comptant parmi ses anciens élèves Bridget Riley, Zandra Rhodes, Peter Blake et David Hockney — ils y donnent un concert tumultueux à la fin duquel Dick chante si fort qu'il crache du sang.





Photos extraites du coffret "Bouquet From A Cloudy Sky" - DR

Petites blondes calmes

Au lieu d'aller au Royal College, Taylor entre à la Central School of Art en 1963, où il croise Viv Stanshall qui erre dans cette prestigieuse académie londonienne avec un euphonium (tuba ténor). Ayant conquis l'école d'arts à leur façon fracassante, cependant, et voyant l'ascension rapide des Stones, Dick et Phil décident, à Pâques 1964, d'abandonner leurs études pour devenir musiciens professionnels. Ils obtiennent une résidence deux fois par semaine au 100 Club. *"Je crois que c'est là que nous avons vraiment appris à jouer,* raconte Dick Taylor. *Lorsque tu as les Tridents avec Jeff Beck en première partie, ça a tendance à t'affûter."*

Viv Prince les rejoint à la batterie après avoir joué au sein de Carter, Lewis And The Southerners avec Jimmy Page. *"Keith Moon venait au 100 Club et se mettait au premier rang pour regarder Viv"*, explique Phil May. Avec son jeu jazzy redoutable et bouillonnant, Prince, le premier des batteurs fous du rock anglais, a un appétit légendaire pour les amphétamines, le bourbon et la dope. Comme la moitié des adolescents londoniens, Phil a également un penchant pour le Drinamyl (ou Purple Hearts), les *pilules de régime* dont les Stones feront l'éloge sur "Mother's Little Helper". Ils sont signés après huit concerts seulement et, alors qu'ils entrent dans le minuscule studio dans une ruelle donnant dans Denmark Street (récemment libéré par les Stones) pour enregistrer leur premier single, l'ambiance est, hum, agitée. Phil est si excité qu'il réduit ses maracas en miettes à force de les secouer mais, avec son beat nerveux à





Il est difficile à présent — après les Stooges, les Sex Pistols et GG Allin — de comprendre à quel point les Pretty Things étaient choquants pour le public anglais de l'époque. Les Rolling Stones ont été comparés à des vandales et des hommes de Neandertal, mais les Pretty Things — leur nom même était un affront — ont mis la barre plus haut. Régulièrement, le groupe se voit refuser tout service dans les pubs, restaurants et hôtels. Et les chauffeurs de taxi les ignorent et poursuivent leur route.
Mais les Pretty Things sont convaincus de faire quelque chose de bien. *"Nous tentions toujours d'obtenir une réaction des gens, parce qu'ils étaient si coincés"*, dit Phil. *"L'ordre établi a toujours eu peur du rock'n'roll et nous avons fait empirer les choses"*, ajoute le bassiste John Stax.
En plus d'afficher une attitude plus désagréable, des vêtements plus étranges, des jeux de scène plus que débridés et de jouer une musique à l'air carrément sauvage comparée à tout ce qui passe à la radio, leur charmant chanteur à cheveux longs est efféminé, une provocation à l'époque où l'homosexualité vient d'être légalisée au Royaume-Uni.
Les tabloïds certifient officiellement que les cheveux de Phil May sont les plus longs de tous les garçons en Grande-Bretagne.
"Je suis amoureux de ta petite fille, chante-t-il, *et ton petit garçon est amoureux de moi !"*
"J'ai toujours été bisexuel, dit-il. *Les gens sont ce qu'ils sont. Il y avait de gros problèmes légaux en Angleterre et ailleurs entourant l'homosexualité et d'une certaine façon, quand on est un hors-la-loi, on l'est carrément. Tout gay était alors aussi hors-la-loi que certains criminels qui venaient à nos soirées, comme les frères Kray, les braqueurs de banque et leurs complices. Ce côté hors-la-loi m'a toujours attiré."*
Comme les Beatles, les Pretty Things s'installent ensemble dans une maison à Belgravia, dont Brian Jones occupe l'appartement en sous-sol. C'est là que se déroulent les soirées décrites par Phil, des scènes qui inspireront ensuite "Performance" à Nicolas Roeg.
"Don't Bring Me Down" succède à "Rosalyn", camouflet urgent et compulsif, moins hargneux que les singles tout aussi misogynes des débuts des Stones, qui peut également faire allusion à la société. Sur la face B, "We'll Be Together", première composition et blues shuffle à la Jimmy Reed, parle de la dépendance à une prostituée. Pas mal pour 1964. Hors-la-loi en effet. "Don't Bring Me Down" est l'un des morceaux qui inspirera la scène rock garage américaine. "We'll Play House", extrait du deuxième album, est littéralement le modèle de milliers de disques de garage. "Honey I Need", le troisième single, est une autre merveille du genre mais, sans doute en raison de leur côté brut intransigeant, les Pretty Things descendent dans les charts à chaque nouveauté, alors que les Stones collectionnent les numéros un.
A ce moment-là, le diable qui leur a donné leurs pouvoirs bluesy commence à les torturer. Ils ratent le train de la British Invasion quand (pour 300 £ de plus), leur manager préfère les envoyer en tournée en Nouvelle-Zélande, mais ils parviennent à faire les gros titres malgré tout, se faisant interdire du pays pour conduite incontrôlée et suscitant certaines questions posées au parlement anglais. Ils rencontrent Bob Dylan à Londres en 1965 et refusent l'occasion de reprendre "Mr Tambourine Man", jugeant, sans doute à raison, que ce n'est pas leur style. Quand des cordes et des cuivres sont ajoutés sans leur approbation sur leur troisième disque — leur album Swinging London selon Dick Taylor — ils décident de prendre leurs affaires en main.

"Les filles essayaient tout le temps de nous faire tomber de scène"

la Bo Diddley et ses paroles plaintives, "Rosalyn" casse la baraque. Leur premier passage à la télé dans Ready, Steady, Go! déclenche la fureur des médias à cause de l'image *dégénérée* du groupe. La semaine de sa sortie, "Rosalyn" se vend à 7000 exemplaires. Ils sont entraînés dans un tourbillon d'hystérie pop et leurs concerts se terminent souvent par le déchaînement des fans — des filles pour la plupart. *"Les filles essayaient tout le temps de nous faire tomber de scène. Elles étaient au premier rang et leurs petits amis tiraient la gueule au fond des salles. Ils n'aimaient pas que leurs copines jettent leurs culottes à d'autres mecs. Ils nous attendaient dehors après le concert et essayaient de nous tabasser, ce qui est arrivé très souvent."*
Dans le magazine Jackie, Phil déclare aimer les chemises à jabot, les cheveux aux épaules (pour les filles et les garçons), lire Tennessee Williams, peindre des paysages à l'huile et *"les petites blondes calmes"*. (*"Il finira par en épouser deux,* dit-il, *une Américaine et une Norvégienne, mais il s'est avéré qu'elles n'étaient pas si calmes que ça"*). Il déteste *"les non-partants et les non-danseurs"*, porter une cravate (*"une mauvaise habitude"*) et *"les filles qui n'ont que la censure à l'esprit"*. Ou qui coupent de façon plus littérale... Phil en frissonne encore. *"Trente ou quarante filles attendant devant l'hôtel, dont beaucoup munies de ciseaux. Elles utilisaient des petits ciseaux à ongles pointus. On manquait de se faire crever les yeux parfois. Elles vous coupaient des mèches de cheveux et de gros morceaux de vêtements. On retirait sa veste et on trouvait un gros trou dedans !"*

Nouveau contrat EMI

Tout au long de ces années brèves et intenses de complet chaos adolescent, Dick Taylor continue à arborer un petit bouc, l'emblème des premiers hipsters. Il le porte encore en 1965, quand les choses commencent à être bancales.
"C'était peut-être un truc qu'on fumait, dit-il au sujet du penchant du groupe pour les délires scéniques prolongés. *Je pense qu'en général, on avait envie*



de faire ce genre de choses. J'aimais encore le free jazz. Coltrane, Sun Ra, Ornette Coleman et le reste. Partir dans une digression complète me semblait assez naturel."

Sans franchir la limite comme Eric Burdon ou perdre pied comme le pionnier de la world music, Brian Jones, les Pretty Things plongent dans le psychédélisme avec plus de zèle que la moyenne. *"Une fois libérés du carcan des 45 tours*, explique Phil, *nous avons ressenti une liberté incroyable. Il y avait du chaos, de l'alcool et de la drogue sur scène, mais c'était notre musique, la musique que nous voulions jouer."*

Le 29 avril 1967, ils se joignent à Soft Machine, Pink Floyd, Yoko Ono, The Move, Tomorrow et les Social Deviants de Mick Farren pour la fameuse nuit du Technicolour Dream à l'Alexandra Palace. L'événement, au bénéfice de l'International Times, attire 10 000 personnes. Il y a, en effet, quelque chose dans l'air.

Les Pretty Things sont au premier plan du rock underground émergeant, peut-être parce qu'ils ont toujours été un groupe underground. Leurs allures peu conventionnelles, leur attitude anti-autorité et leurs sets anarchiques, avec de longs passages improvisés, ont fait d'eux, dès le début des extrémistes de la musique, en marge de la société.

Ils sortent une chanson intitulée "£.S.D." – une référence à la monnaie anglaise *"bientôt obsolète"*, affirment-ils. D'autres y voient une adhésion irrévérencieuse à la nouvelle drogue à la mode. La Pharmaceutical Society of Great Britain fait interdire le disque.

"Il y avait du chaos, de la drogue sur scène, mais c'était notre musique"

Les choses commencent à partir à vau-l'eau. Le guitariste, Brian Pendleton, disparaît. Il cesse de venir aux concerts et, plus tard, ses partenaires apprendront qu'il est marié depuis un an et père d'un petit garçon. Le bassiste, John Stax, s'en va à son tour, las de devoir compléter ses revenus en conduisant un taxi.

Avec les nouvelles recrues, John *Twink* Adler, John Povey et Wally Waller, un ami d'enfance de Phil, les Pretty Things décrochent un nouveau contrat avec EMI. Même si l'avance de 3500 £ sert à rembourser les dettes, ils ont désormais leur liberté artistique et peuvent passer tout le temps qu'ils veulent en studio à Abbey Road. Toutes sortes d'expériences se déroulent dans les lieux où l'atmosphère est à l'excentricité. Dans le Studio 2, les Beatles enregistrent le *Double Blanc* et Pink Floyd travaille sur "A Saucerful Of Secrets" avec le producteur Norman Smith. Ingénieur du son auprès de George Martin, l'inventif Smith pense qu'il peut faire avec les Pretty Things ce que Martin a accompli avec les Beatles. *"C'était un mec sérieux*, explique Phil. *Il ne fumait pas de joints, mais il avait tout compris."*

Guitares fuzz et Mellotron

Lassés des chansons de trois minutes, les Pretty Things enregistrent "SF Sorrow", le premier opéra-rock. Au fil d'une série de chansons, "SF Sorrow" raconte l'histoire de Sebastian Sorrow, né dans une ville nouvelle anglaise morose. *"Durant toute son enfance, son imagination murmura à son esprit..."* Il s'agit peut-être d'un premier épisode psychotique. Désormais, la moitié de l'Angleterre a les cheveux longs et Phil et Dick prennent beaucoup d'acides. Il y a un intervalle pop lorsque Sorrow rencontre une fille, mais la guerre éclate et il se retrouve dans un pays inconnu (Amerik) où il fait la connaissance du Baron Saturday, qui lui révèle tout. Tout s'achève avec des guitares fuzz et des hurlements de sirène ; les *"usines à misère"* grossissent alors que Sorrow vieillit, *"personne la plus seule au monde"*. *"S'ils n'avaient pas sorti l'album*, dit Phil, *nous aurions fini comme ça."*

Avec ses guitares fuzz et le Mellotron des Beatles, "SF Sorrow" est une merveille de rock psychédélique tout en émotions brutes, mis en valeur par des teintes pop superbes et naïves. Phil, peiné et en colère, ayant récemment appris qu'il était orphelin, s'immerge dans son alter ego, tandis que Twink imite Ringo avec zèle et que John et Wally, spécialisés dans le répertoire des Beach Boys avec les Fenmen, enrichissent le cocktail vocal : John à la voix de fausset angélique, Wally, tronçonneuse désaccordée et Phil, chanteur de blues grondant.

Les harmonies des Pretty Things sont sous-estimées. En écoutant John Povey, Wally Waller, Alan et Phil sur "Talking About The Good Times", il est facile de comprendre pourquoi Norman Smith a cru se trouver en présence de Beatles potentiels. Ils peuvent atteindre des notes hautes et n'hésitent pas à le faire comme les frères Wilson.

Phil se souvient d'avoir été sidéré quand John a passé une tête pour valider "Baron Saturday". Mais la maison de disques ne comprend rien. EMI refuse la pochette gatefold, que le groupe paie 500 £ de sa poche. Phil la peint, Dick Taylor prend les photos et écrit les titres à la main et "SF Sorrow" sort sans tapage cinq mois avant "Tommy" des Who. Aux Etats-Unis, il ne sort (sur le label de Berry Gordy, Rare Earth) qu'un an plus tard et les Pretty Things seront accusés de copier les Who et leur histoire de gamin né sourd, muet et aveugle dans une Angleterre imaginaire. *"Ça fait vraiment mal"*, reconnaît Wally.

"Je m'admire presque d'avoir continué après ça", déclare Phil.

Cependant la presse anglaise aime "SF Sorrow". L'un des meilleurs albums de 1968, d'après le NME, "SF Sorrow" est joué intégralement en avant-première à la Roundhouse, avec Twink, le visage peint en blanc comme un mime, puis à nouveau lors d'un concert gratuit mémorable à Hyde Park. Mais il n'y a pas de hit et les ventes sont médiocres.

Twink s'en va rejoindre les Pink Fairies. Après un dernier concert avec les Pretty Things au festival de l'île de Wight, Dick Taylor part se marier, laissant Phil May et Wally Waller devenir le cœur du groupe.

Les premiers à signer chez Swan Song

Les Pretty Things doivent subventionner leur album suivant en écrivant et enregistrant un disque pour un riche chanteur français du nom de Philippe Debarge, qui ne sortira jamais, avant de retourner en studio avec Norman Smith pour travailler sur "Parachute", au titre en forme de stratégie pour les cramés du Summer of Love.

"Il peut se passer beaucoup de choses quand on flotte vers le sol..." dit Phil. Y compris, dans son cas, une descente de policiers en quête de drogue. *"Les parachutes ne marchent pas toujours..."*

Sans être un concept album, "Parachute", avec sa pochette d'un ancien du Royal College, Storm Thorgerson de Hipgnosis, montrant un gamin sur une autoroute, entre un gratte-ciel et une fleur, est cependant en équilibre, comme la scène d'alors, entre la ville et la campagne.

Les chansons vont du psychédélisme pastoral anglais ("In The Square") au R&B rapide, en passant par le heavy rock ("Miss Fay Regrets"). Comme Lennon à l'époque, Phil s'adonne au cri primal et il revient au thème de la prostitution sur "Cries From The Midnight Circus".

"J'ai un grand respect pour ce qu'elles font, dit-il. *Nous avons tous les deux vendu nos corps pour la nuit."*

Et comme si le diable ne les avait pas achevés, "Parachute" ne connaît qu'un modeste succès, même si Rolling Stone le couronne album de l'année en 1970, un cru plutôt bon pour les albums de rock...

"Oh you pretty things, chante Ziggy Stardust, *vous ne voyez pas que vous rendez fous vos pères et mères ?"*

Sur "Pin Ups", son ode maniériste au beat anglais, Bowie reprend les deux premiers hits des Pretty Things. Il rêve de faire à Phil la même chose qu'à Iggy, produire un album solo avec des chansons de Lou Reed et le transformer en un dieu glam tourmenté.

Mais l'effrayant et sexuellement amorphe Ziggy ne séduit pas l'Angleterre profonde et Phil a une option plus prometteuse : il est invité à emprunter la voie du rock macho, avec Peter Grant aux commandes.

Le manager de Led Zeppelin voit dans les Pretty Things un groupe pouvant jouer dans les stades et ils sont les premiers à signer chez Swan Song, le label de Page et Plant. Sur "Summer Time", issu des séances suivant "Parachute", il est facile de voir ce que Page, qui les a assistés en studio à l'occasion, a entendu chez les Pretty Things. Ils sont chevronnés et polyvalents : ils peuvent taper du pied comme Slade et chanter en harmonie comme ELO. A nouveau avec Norman Smith, ils enregistrent "Silk Torpedo". La chanson-titre est une attaque impitoyable et grandiloquente de plus de six minutes contre... les Who, un clone de "Won't Get Fooled Again" pour se venger de "Tommy".

Armé d'un album très commercial, les Pretty Things franchissent enfin l'Atlantique pour la première fois en 1974, avec dix ans de retard. Leurs fans leur offrent un accueil délirant. Mais la tournée est chaotique. Phil se souvient *"de l'incroyable complaisance. C'était une vraie période hédoniste. C'était perturbant : l'argent dépensé, la drogue prise... C'était une période extraordinairement instable, aller aux concerts avec une escorte policière, les arrestations et toutes sortes de choses très étranges qui se passaient. Tout le temps, 24 heures sur 24. Ce n'est pas un cauchemar mais, c'est très net, comme lorsqu'on se réveille parfois et que... ça coupe le souffle d'y penser. Ce n'est pas un cauchemar, mais on pense que ça ne peut pas continuer ; c'est très dangereux."*

"Je suis parti. Je suis revenu"

La tournée tombe à l'eau. Ils traversent la moitié de l'Amérique, jouant en première partie des Kinks et de Joe Walsh et s'aperçoivent que quelqu'un qui en veut à Peter Grant n'a pas signé les contrats pour les shows restants. Enfermés dans des chambres d'hôtels, ils regardent l'album quitter les charts. *"Quand Peter a voulu qu'on retourne en studio pour enregistrer un autre album, on s'est demandé :* 'Qu'est-ce qui ne va pas avec le précédent ?' *On a eu une grosse engueulade. On prenait trop de drogues. Ça tournait mal. Il y avait beaucoup de fragmentation au sein du groupe. Je suis parti. Je suis revenu. C'était un kaléidoscope de douleurs et d'angoisses qui nous a finalement rattrapés."*

Les malheureux Pretty Things sont confondus par le destin et leurs propres excès et frustrations. Phil est au plus bas. Et puis, quelque chose d'inattendu se produit. Le punk.

Retour aux racines

Même s'ils sont rarement cités en tant que tels, les Pretty Things font partie des parrains du punk : la mère de John Lydon était une fan du groupe, qui avait pour habitude de traîner son fils aux concerts.

"C'était le prototype du groupe garage", a dit Joey Ramone.

Pour Phil et les autres, l'assaut du punk a des airs de déjà-vu. Mais c'est aussi une affirmation. *"On nous a souvent qualifié de groupe de R&B punk, parce qu'à l'époque, punk voulait dire irrespectueux, ne respectant pas l'évangile du blues, cette Bible sacrée qu'on ne pouvait pas toucher. On jouait vite, comme du R&B trash. Pas comme John Mayall et Alexis Korner, qui faisaient preuve d'un grand respect. On avait des gens devant nous qui voulaient danser, sauter et se jeter dans tous les sens."*

En 1978, la plupart des membres du groupe, à présent trentenaires, ont des emplois réguliers. Dick Taylor conduit un camion pour Jean Machine. John fabrique des planches de surf. Le batteur, Skip Alan, travaille douze heures par jour dans l'usine de son père. Mais Taylor, qui a quitté le monde de la musique après avoir produit le premier album de Hawkwind, voit les Clash (avec à leur tête Joe Strummer, ancien élève de la Central School of Art, comme lui) et le cofondateur du premier groupe de garage décide de reprendre sa guitare.

Dick Taylor contacte Phil May et le groupe se reforme pour "Cross Talk" — l'album favori des Pretty Things pour Phil, après "SF Sorrow", *"parce que chaque membre y a son moment dans la lumière"*. Vieil ami des grands jours, Donovan leur obtient un passage à un gala de charité royal avec Joanna Lumley et Kim Wilde, et les Pretty Things, ressemblant à présent à cinq membres d'âge moyen du gang Kray, retournent au combat.

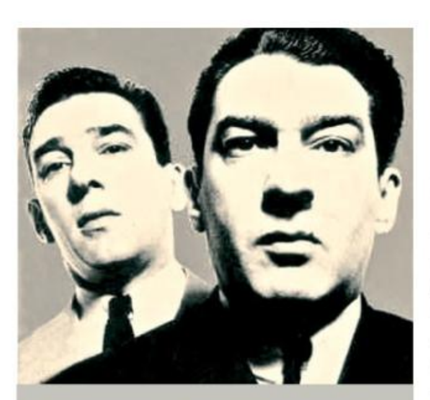
Après avoir brièvement tenté de jouer avec eux, un fan, Mark St John, devient leur manager et producteur et entreprend de récupérer les droits de leur œuvre, un long travail qui résultera enfin en une intégrale en coffret, "Bouquets From A Cloudy Sky", dont le titre est tiré de "Old Man Going" sur "SF Sorrow". Depuis, ils ont enregistré trois albums supplémentaires. Le plus récent, "Balboa Island", est un retour à leurs racines blues minimaliste. Pour Phil, le blues est comme un art figuratif. *"Je ne réussis à le comparer qu'à un art visuel, en quelque sorte. On retourne aux bases, ce qui est une sorte de dessin de nu. C'est le centre, tout vient de là."*

Phil n'a jamais cessé de peindre. Il a écrit ses chansons rageuses et tourmentées dans un carnet de croquis qu'il avait toujours sur lui lorsque le groupe tournait, durant cette période de filles assoiffées de sexe et de garçons drogués. Lorsque les Pretty Things ont commencé à aller mal, avant "SF Sorrow", il avait demandé à ses professeurs s'il pouvait retourner dans son école d'arts appliqués. *"Pour quoi faire ?"* avaient-ils demandé. Avec le groupe, il voyait le monde et avait un impact sur la vie des autres. *Qu'est-ce qu'un artiste pouvait vouloir de plus ?* peuvent se demander les aspirants d'aujourd'hui. *"Le principal, c'est que la musique soit bien. C'est la motivation,* dit Phil, *c'est l'énergie, c'est de là d'où ça viendra. Parce que, quoi qu'on veuille changer dans le monde, ça devient de plus en plus difficile et il faut vraiment des réserves puissantes. Pour surmonter les obstacles et les murs de briques, on a besoin de quelque chose. Il vaut mieux que la musique soit vraiment bonne et qu'elle signifie tout pour soi.*

Les gens me disent : 'Mon fils veut devenir peintre' *et ils s'inquiètent parce qu'il ne va pas gagner assez d'argent. Si on pense à l'argent, autant laisser tomber. Si on veut peindre, ça devrait suffire à se motiver. On doit d'abord vouloir faire de la musique ; et ensuite, on peut commencer à avoir un effet sur la vie des autres."*

Les Pretty Things tournent encore et seront *"bientôt de nouveau en France"*, promet Phil, l'occasion de voir dans une petite salle, plutôt qu'un stade, les seuls rivaux sérieux que les Rolling Stones ont jamais eus. ★

TRADUCTION ISABELLE CHELLEY



Faces de Kray

Les Kray Twins Reginald et Ronald étaient deux jumeaux qui régnaient sur le crime organisé, avec leur gang The Firm, dans le Londres des années 1950-1960. Propriétaires d'un nightclub, les frères étaient amis avec Frank Sinatra et Judy Garland. Leur destinée a inspiré Morissey qui les cite dans "The Last Of The Famous International Playboys", Ray Davies (*"Very dangerous people those Kray Twins"* dans le morceau "London") et Renegade Soundwave (single "Kray Twins" en 1986). Ils ont été incarnés à l'écran par Martin et Gary Kemp de Spandau Ballet ("The Krays" en 1990) et bientôt par Tom Hardy dans "Legend".

Photo Michael Putland/ Getty Images





"Combattre"

METALLICA

Lourde affaire : le groupe américain, roi incontesté du thrash, dévoilait à New York son dixième album, double, assorti d'un homérique concert et d'une interview de **James Hetfield** et **Kirk Hammett**.

RECUEILLI PAR JONATHAN HUME



C'est déjà la pleine nuit new-yorkaise lorsque nous marchons vers le Webster Hall. Une nuit électrique. Tendue. Où chaque lumière artificielle semble être là pour rappeler que la ville a toujours l'avantage sur nous. Plus tôt dans la journée, dans le confort des canapés Chesterfield du légendaire studio Electric Lady, assis entre Marky Ramone, impassible, et un journaliste italien volubile, nous avons découvert le nouvel album de Metallica. "Hardwired… To Self-Destruct". Le dixième. Un album long. Puissamment produit. Parfois un peu lourd à digérer mais souvent terrassant de maîtrise. Le premier morceau, celui qui donne son titre au disque, est une véritable démonstration de thrash, fait en trois minutes chrono la leçon à toute concurrence. Suit "Atlas, Rise !" à l'écoute duquel on se croirait en croisière sur le Styx, chevauchant une improbable Harley flottante. Puis on s'oriente vers les terres du classic rock avec "Now That We're Dead", ode au binaire le plus martial. Sur la couverture rigide du carnet de notes estampillé du logo du groupe qui nous a été fourni en échange de nos téléphones cellulaires, Marky Ramone bat la mesure avec son stylo. Au détour d'un titre, Metallica surprend : "Dream No More" a presque des accents glam metal, avec une ligne de chant évoquant Steven Tyler. Aussi suave qu'il puisse être par moments, ce titre marque surtout le retour de Cthulhu dans les paroles professées par Hetfield. Et si l'on en croit le titre, le Grand Ancien ne rêve plus, il est bel et bien éveillé, prêt à asservir la race humaine. S'ensuivent quelques titres un peu longuets bien qu'occasionnellement efficaces. Au début de l'écoute du second disque (car il s'agit bien là d'un double album), James Hetfield passe une tête dans la salle. Une tasse à la main, l'œil malin, il prend un peu la température à l'issue des six premiers morceaux avant de repartir dans les couloirs de l'Electric Lady. Ces mêmes couloirs qu'ont arpentés Bowie, D'Angelo, Kiss ou encore, très brièvement, Jimi Hendrix, son fondateur. De la seconde salve que délivre ce nouvel album, on retiendra quelques moments de bravoure tels que "ManUNkind" et surtout le titre de clôture, le punitif "Spit Out The Bone", véritable pugilat sur l'autel de la violence sonique. Fougueux et magistral.



Photos DR

"Avec Lars on est un peu comme un vieux couple"

C'est encore étourdis que, quelques heures plus tard, nous attendons, fébriles, l'arrivée sur scène des four horsemen. Le Webster Hall n'est pas un stade, c'est un club d'une capacité de 1500 places. A l'échelle de Metallica, autant dire un mouchoir de poche. Dans cette salle aux dimensions modestes, l'atmosphère est simplement fantastique. Le public new-yorkais, manifestement composé de fans ayant bataillé pour obtenir leur ticket d'entrée, est heureux. Un volumineux individu, le visage enfoui sous une chevelure lourde et ondulée, se saisit de nos crânes et colle fermement son front aux nôtres avant de nous rejeter en arrière, laissant s'échapper un rire de dément. Vient-il du bar ou des enfers ? Pas le temps de s'attarder sur la question : les lumières s'éteignent et durant l'heure et demie qui suit, James Hetfield dicte les lois, de son timbre toujours fascinant, rendu plus profond encore par les années passées au service du monstre qu'est Metallica, l'un des plus grands groupes de metal encore en état de marche. *"Nous allons vous présenter un nouveau morceau. Juste histoire de voir si on est capable de le jouer sur scène"*, balance-t-il, amusé. Mais le groupe se resserre, visiblement concentré à l'idée de relever ce nouveau défi. Et on le comprend car lorsqu'on a entendu la version studio de "Moth Into Flame", l'une des plus belles réussites de l'album, on s'était dit que le ressortir sur scène ne serait pas une promenade de santé. Si l'exécution s'avère parfois hésitante, le groupe donne le change grâce à l'intensité de son interprétation. Même si Lars Ulrich peine à maintenir un tempo régulier, son martèlement sauvage nous réjouit. Car depuis la fosse de cette salle qui permet d'observer les musiciens au plus près, on le voit sourire comme un dément. Encore quelques réglages techniques, quelques tours de chauffe, et ce titre pourra fièrement s'afficher sur les setlists de tournée sans faire fuir les fans. Les quatre s'étant donc acquittés de leur crash test avec les honneurs, ils peuvent désormais enchaîner sans discontinuer tous les hymnes attendus, l'écume aux lèvres, par un public de connaisseurs. Puis vient l'heure du recueillement : au milieu du set, James Hetfield rappelle que trente ans plus tôt, presque jour pour jour, le prodigieux bassiste Cliff Burton est mort dans ce satané accident de tour-bus. Et le groupe d'interpréter, dans un moment solennel et digne, le très rare "Orion". Le concert s'achève sur un "Seek & Destroy" qui déclenche l'hystérie générale. C'est carré, rien à redire, et même si tout cela manquait un peu de danger, les Metallica ont repris le chemin du boulot et avec un peu de chauffe, ils seront fin prêts pour les stades. Pour notre part, il est temps d'aller débriefer autour d'une lager accompagnée d'une part de pizza à 99 cents chez Stromboli, la pizzeria repaire des Beastie Boys. Le lendemain, nouveau passage au studio Electric Lady pour retrouver James Hetfield et Kirk Hammett et faire avec eux le point sur ce bruyant retour aux affaires.

ROCK&FOLK : Il y a huit ans que vous n'aviez pas sorti d'album. Pour certains fans, l'attente a paru longue mais leur patience est récompensée par celui le plus généreux de votre carrière...

James Hetfield : Clairement. Et je suis d'accord. Huit ans c'est long, même pour moi. Mais les occupations incroyables qui remplissent nos vies et celle de Metallica font que huit années se sont écoulées. Entre-temps il y a eu le film "Through The Never". Et pas mal de concerts. Puis, petit à petit, l'envie est revenue. Elle s'est faite si forte qu'on ne pouvait plus l'ignorer. Le besoin de créer, de prendre tous ces riffs accumulés et d'en faire des morceaux.

"Il y a toujours du bonus avec Metallica"

R&F : Nous, on a arrêté de compter le nombre de riffs au bout du troisième titre...

James Hetfield *(rires)* **:** On en avait des centaines, ils ne sont pas tous sur l'album.

Kirk Hammett : A chaque fois qu'on sort un nouveau disque ou qu'on monte sur scène, on essaye toujours de faire en sorte que le public en ait pour son argent. Il y a toujours du bonus avec Metallica. C'est comme si on compensait le temps d'attente en fournissant le plus de nouveauté possible. Ce que nos fans désirent, on leur procurera avec du supplément. C'est comme ça qu'on a toujours fonctionné.

James Hetfield : Et puis tu sais, on a surtout fait l'album qu'on avait envie d'écouter. Si les gens l'apprécient, on n'en sera que plus heureux.

R&F : En tout, les gens avaient l'air d'apprécier les nouveaux titres que vous avez joués sur scène hier soir, comme "Hardwired" et "Moth Into Flame". Comment vous vous êtes sentis sur ces titres que vous interprétiez pour la première fois devant le public ?

James Hetfield : Ça met toujours un peu sur les nerfs de jouer de nouveaux titres. Mais là les deux titres en question avaient déjà été mis en ligne. On savait qu'a priori, les retours des fans seraient plutôt enthousiastes. Du coup c'était moins angoissant pour nous. Ces morceaux s'intègrent très bien aux autres, je trouve. Et puis on les jouera de mieux en mieux. On a tout de même fait quelques pains. Mais bon, ça c'est nous... Malgré ça, on a profité du moment. C'est bon signe pour la suite.

R&F : Selon vous, comment ce nouvel album se démarque-t-il du reste de votre discographie ?

Kirk Hammett : Je pense qu'il indique parfaitement où nous en sommes musicalement aujourd'hui. Il y a un peu de Metallica à l'ancienne. Un peu de nos travaux plus récents. Il y a des choses que nous avons défrichées et apprises durant les huit années qui se sont écoulées depuis "Death Magnetic". Pour moi, l'expérience a été très nouvelle. Je suis arrivé en studio avec une page blanche. Je n'avais bossé quasiment aucun solo et c'était voulu. Le but pour moi était d'être le plus spontané possible. D'improviser et de voir ce qui, naturellement, surgissait du fond de ma psyché et de le capter dans l'instant. Par le passé, j'ai souvent eu tendance à tellement travailler certains solos que je leur avais ôté toute vie. Mais je me suis aperçu que généralement, ce sont les idées les plus instinctives qui fonctionnent le mieux. Sachant ça, j'ai voulu procéder de cette manière sur le nouvel album. Je me suis donc fait violence pour ne pas trop bosser à la maison. Tenter de faire rentrer des carrés dans des ronds, au bout d'un moment ça use *(rires)*. Cette fois j'ai essayé de me glisser dans les compositions de manière fluide plutôt que d'y caler des riffs ou des solos au marteau-piqueur, c'était mon objectif.

James Hetfield : De mon côté, je trouve qu'il est encore un peu tôt pour savoir comment cet album se démarque. C'est comme d'être un





peintre et de regarder un tableau qu'on vient d'achever. Je suis encore dedans, c'est tellement frais. J'ai besoin de temps, de recul. Une chose est sûre, cela dit, c'est que j'aime beaucoup l'écouter. En termes de production, c'est un des albums les plus agréables à écouter, pour moi. J'aime beaucoup de nos anciens disques mais le son de celui-là me plaît particulièrement. Ça me conforte d'ailleurs dans l'idée que mince ! il y a toujours un meilleur album à sortir. Depuis "Kill 'Em All", on ressent ça. Tu sais, ce sentiment qu'on peut toujours faire mieux, que le meilleur reste à venir. Pour "Hardwired..." le processus de composition, d'enregistrement, a été beaucoup plus fluide, beaucoup plus apaisé que par le passé, Kirk a raison. Je pense que ce nouvel état d'esprit un peu plus détendu nous vient aussi des folies qu'on a faites avec Lou Reed. Il nous a appris à être plus spontanés. On s'est donc moins pris la tête avec Lars. Parce que bon, on est un peu comme un vieux couple, tous les deux. On se connaît si bien, on voit venir toutes les combines, toutes les petites techniques de l'autre pour obtenir ce qu'il veut. On sait sur quels boutons il ne vaut mieux pas appuyer...

R&F : Donc vous avez aussi appris à prévenir les conflits ?
James Hetfield : Hum... On ne peut pas éviter le conflit. De grandes choses naissent du conflit mais désormais nous connaissons nos limites. Et c'est une super sensation de savoir qu'on est tous en studio avec le même objectif : on veut simplement faire le meilleur album possible. Même si bon, mes idées sont quand même toujours les meilleures *(rires)*. Plus sérieusement, nous ne sommes que des êtres humains qui essayent de se mettre d'accord. Parfois c'est simple, parfois moins, mais globalement le travail sur ce disque s'est avéré plus positif.

Pouvoir de guérison

R&F : On ressent toujours de la pression quand on s'appelle Metallica ?
James Hetfield : C'est une pression différente. Au début de notre carrière, le but était vraiment de faire entendre notre message. Que les gens nous entendent. Aujourd'hui, on se soucie moins des critiques. C'est peut-être d'ailleurs parce qu'on est tellement habitués à s'en prendre plein la gueule sur les réseaux sociaux, ça nous apprend à rester sur nos gardes. En tout cas ce qui est certain c'est qu'aujourd'hui nous sommes plus à l'aise avec le statut de Metallica et les conséquences que ça peut engendrer, positives ou négatives. Tu sais, il n'y a pas plus critique envers Metallica que Lars Ulrich ou moi. Donc, si un riff, un morceau ou une idée passent à travers nos filets, alors ça nous suffit.

R&F : Mais le fait qu'un nouveau disque de Metallica soit aujourd'hui attendu comme un nouvel album de Springsteen ou des Stones, c'est un poids ou une bénédiction ?
Kirk Hammett : C'est un peu des deux, à vrai dire. C'est clairement un aboutissement et ça nous permet de rapidement attirer l'attention sur les choses qu'on a envie de partager avec le public. C'est donc évidemment une bénédiction que d'avoir instantanément des milliers de personnes à l'affût de la moindre chose que l'on produit. Mais d'un autre côté, ce genre d'attention a également ses revers. Le fait que plus de trente ans après le début de notre carrière, la demande soit aussi énorme et qu'on nous considère comme un groupe de premier plan, ça fait aussi de Metallica une machine épuisante à manœuvrer. Mais on est tous tellement entêtés qu'on y revient encore et encore. Là, avec la sortie de l'album, on sait que les quelques mois qui viennent vont être vraiment intenses. Puis l'album va faire son chemin, les fans vont avoir leur avis, ils souhaiteront le partager, en parler avec nous. Ces échanges sont géniaux mais également très gourmands en énergie et en définitive, on est des êtres humains. Ambitieux, mais humains.

"Metallica a une chouette histoire avec le Bataclan"

R&F : Et vous James, Metallica est votre malédiction ou votre plus belle œuvre ?
James Hetfield : Ha, ça dépend du jour où on me pose la question ! Parfois je me réveille, je ne me sens pas trop sûr de moi et je flippe. Ces jours-là, c'est un fardeau. Mais le lendemain, je me dis que c'est génial et j'ai envie de foncer au studio ou sur scène. Mais évidemment le facteur humain finit toujours par entrer en ligne de compte. Ce qui pour moi rend tout ça supportable, c'est quand on me dit que ce qu'on fait aide les gens. Hier soir au concert, au premier rang, il y avait un mec qui a eu un accident de moto qui lui a défoncé la colonne vertébrale. Sa femme m'a raconté que Metallica les a aidés à traverser cette épreuve et que c'est en partie grâce à notre musique qu'ils s'en sont sortis. Ce mec est un survivant. Et il est au premier rang de notre concert. Après ça, impossible de nier le pouvoir de guérison apporté par la musique. Pas uniquement la nôtre, je parle de la musique en général. Ça nous donne envie d'aller de l'avant.

Rétablir de bonnes vibrations

R&F : Vous parlez de survie. En tant que journalistes français c'est difficile de ne pas penser au Bataclan qui ouvre à nouveau ses portes très bientôt. Vous vous souvenez de cette journée dingue durant laquelle vous aviez joué le même jour dans trois salles parisiennes ? Le Bataclan faisait partie du parcours…
James Hetfield : Tu penses si je m'en souviens. C'était l'un des concerts les plus chauds de notre carrière. Je veux dire, en termes de température, hein ! Je me souviens qu'entre certains morceaux, je descendais l'escalier au fond de la scène pour atteindre la sortie vers les loges et m'appuyer contre le mur de ciment parce que c'était le seul truc en mesure de me rafraîchir.
Kirk Hammett : C'est l'un des seuls concerts où j'ai dû me résoudre à jouer torse nu. D'habitude je n'aime pas trop ça : les gens peuvent voir les fils qui courent le long de mon dos jusqu'à mes oreillettes, ils voient le scotch en bas de mes hanches. Ce n'est pas super sexy. Mais il faisait si chaud qu'avec James c'était trop pour nous, il fallait qu'on enlève le haut ! On transpirait, le public transpirait, les murs transpiraient. On aurait dit qu'il pleuvait dans la salle, on pouvait voir les gouttes perler au plafond, couler du balcon. C'était un concert incroyable parce que c'était le deuxième de la journée, on s'était déjà bien échauffés à la Boule Noire. Mes souvenirs du Bataclan sont géniaux et la tragédie qui s'y est produite ne les rend que plus précieux *(Kirk marque un temps, ému)*. C'est difficile parce que lorsque la nouvelle est tombée, j'ai tout de suite refait le plan de la salle dans ma tête. Je revoyais ses couloirs, la scène, le balcon, l'entrée du public. J'ai été très profondément frappé par cet attentat. La moindre des choses qu'on pouvait faire c'était sortir un disque de ce concert incroyable qu'on avait donné là-bas et reverser les bénéfices aux familles des victimes. Je suis allé à Paris cette année, j'ai croisé pas mal de monde et quelques personnes sont venues me dire qu'elles avaient trouvé ça vraiment cool qu'on sorte ce concert, que c'était comme un hommage à la salle et aux gens qui venaient y voir des groupes en live. Aujourd'hui quand je pense au Bataclan, c'est douloureux car je pense à Thomas *(Ayad, alors chef de projet chez Mercury, tué lors de l'attaque — NdA)*. Il travaillait pour notre maison de disques et c'était un mec génial. Dès qu'on venait à Paris on savait qu'on allait pouvoir compter sur lui, sur son aide et sa gentillesse. Mes pensées vont vers sa famille.

R&F : Est-ce une salle dans laquelle vous envisageriez de jouer à nouveau ?
James Hetfield : Bien sûr. On a une chouette histoire avec le Bataclan. On aimerait célébrer les super moments qu'on y a vécus. Sans pour autant occulter les terribles événements qui s'y sont produits mais... Ce serait bon de rétablir de bonnes vibrations dans cet endroit.
Kirk Hammett : De toute façon, ne pas revenir sur les lieux d'un drame c'est accorder la victoire à la terreur. Tu sais, il y a eu une attaque, très récemment à New York *(une explosion le 17 septembre à Manhattan a fait une trentaine de blessés — NdA)* et certains de mes amis qui devaient venir nous voir en concert ont décidé de s'abstenir. Je leur ai répondu que s'ils ne venaient pas, la personne qui avait commis cet acte haïssable gagnait. Finalement ils sont tous venus au concert. C'est con mais c'est de cette manière qu'on doit combattre. En ne fuyant pas. En se dressant pour simplement continuer de faire ce que nous faisons chaque jour. Je veux dire, ce serait d'autant plus facile pour nous aujourd'hui de se dire qu'en tournée nous sommes des cibles potentielles, que tout peut arriver. Sauf que tout peut arriver partout, tout le temps, pour des dizaines de raisons. Un attentat, un tremblement de terre, le tonnerre qui s'abattrait sur la scène. S'il devait nous arriver un truc, ça se produirait quoi qu'on fasse. Alors pourquoi s'en soucier ? *Avance et fais ce que tu es censé faire.* Pour nous, c'est donner des concerts.

Quel idiot j'étais

R&F : Si les membres du Metallica de 1986 devaient rencontrer le Metallica de 2016, qu'est-ce qu'ils auraient à vous dire ?
James Hetfield : Je pense qu'ils diraient : *"Putain, vous êtes vieux ! Pourquoi est-ce que vous continuez à jouer ?"* Et c'est tout moi à l'époque, ça. J'avais l'habitude de me moquer des vieux groupes qui étaient encore en activité. Je me demandais pourquoi ils faisaient traîner leur carrière ainsi. Quel idiot j'étais. Tu es un artiste, pourquoi soudainement tu ne devrais plus jouer alors que tu en as envie ? Peu importe ton statut, d'ailleurs. La popularité est une chose, la passion et l'amour pour la musique en sont une autre. Si ces deux choses se synchronisent alors c'est encore mieux, mais pourquoi arrêterais-tu de faire ce que tu aimes ? Parce que ça ne plaît pas à certaines personnes ? Rien à foutre. ★

Album *"Hardwired... To Self-Destruct"* *(Mercury/ Universal)*



Electric Lady, le son de New York

Situé au 52 West 8th Street, le studio Electric Lady fut conçu en 1970 par Jimi Hendrix avec l'architecte acousticien designer John Storyk là où se tenait le club The Generation. Ouvert le 26 août, trois semaines avant le décès de Jimi à Londres, le studio fut le berceau de son dernier morceau, un instrumental titré "Slow Blues", enregistré le lendemain de l'ouverture officielle et la veille de son départ pour l'Angleterre où il était programmé au festival de l'île de Wight. Led Zeppelin, Stevie Wonder, Stones, Bowie, AC/DC : lister les artistes ayant enregistré à l'Electric Lady remplirait un numéro entier de Rock&Folk.

ROLLING STONES BLUE & LONESOME



NOUVEL ALBUM LE 2 DÉCEMBRE



www.rollingstones.com







"Ni bonjour, ni merci"

BOB DYLAN
50 ans de rock et de folk

Depuis le lancement de ce journal, le chanteur nobélisé accompagne les lecteurs et obsède ses rédacteurs. A l'heure des noces d'or, il s'agissait de revisionner cette histoire commune.

PAR ERIC DELSART

Photo Don Hulstein/ Archives Rock&Folk-DR

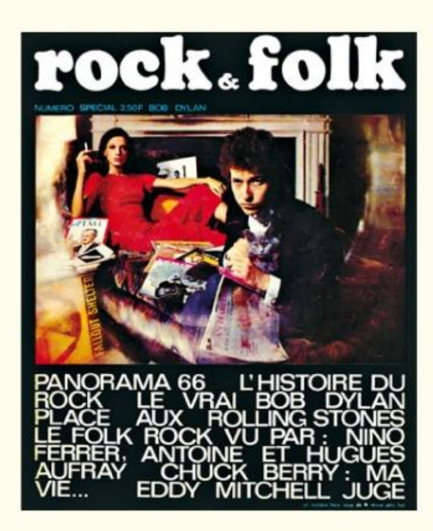
Bob Dylan et Rock&Folk, c'est une longue histoire d'amour, une relation passionnelle faite de hauts et de bas, mais à la fidélité inaltérable, même dans les moments les plus difficiles. Nos archivistes ont exhumé la cinquantaine d'articles publiés dans le magazine entre 1966 et 2016, ainsi que quelques chroniques marquantes. Des papiers en prise directe avec leur époque qui témoignent de la perception de Dylan par la presse rock durant ce demi-siècle d'(omni)présence. Un artiste déjà statufié de son vivant dès 1966 et qui n'aura de cesse de déboulonner sa statue (ce que les journalistes refuseront parfois de reconnaître). Prophéties visionnaires, théories bancales, critiques cinglantes, mauvaise foi, emballements excessifs, absence de recul, règlements de compte : tout est là.

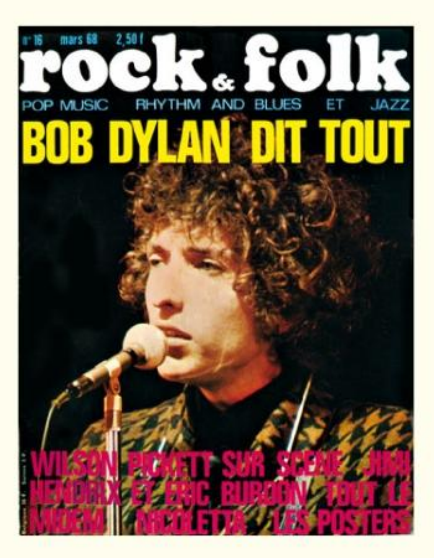
R&F 00 novembre 1966

Pour sa première apparition, Rock&Folk met Bob Dylan en couverture. Qui d'autre ? Pierre Lattès dresse un portrait enflammé de l'auteur, donne quelques précisions géographiques (*"Il est né à Duluth, Minnesota, sorte de Saint-Etienne en plus triste"*), tente un surnom qui n'est pas resté (*"le Prévert du Midwest"*, bien essayé quand même) et termine sur une note grave : *"Avec Dylan, l'Amérique a redécouvert la poésie."* Quelques pages plus loin, on a droit au témoignage surréaliste de Jacques B Hess, interprète de Dylan lors de sa conférence de presse à l'hôtel George V, qui relate son expérience de l'intérieur. Incapable de se souvenir du nom de l'artiste (*"I'm terribly sorry, what's your name again ?"*) mais en extase sur sa coiffure (*"une espèce de chicorée un peu trop foncée pour être appétissante. Si l'on y mettait quelques croûtons frottés d'ail peut-être..."*), il achève son papier sur une remarque adressée à Dylan : *"Vous avez tellement l'air de vous emmerder !"*

R&F 10 août-septembre 1967

Le deuxième grand papier sur Dylan dans Rock&Folk survient alors que l'artiste n'a rien publié depuis un an et "Blonde On Blonde". Jacques Vassal s'émeut de cette absence et élabore des théories sur ce que concocte l'artiste depuis sa convalescence : *"On lui prête de nombreuses intentions (...) : publication de deux romans, d'une autobiographie, d'un recueil de poèmes, d'une comédie musicale, et j'en oublie sans doute."* Le retour sur terre a dû être difficile.





R&F 16 mars 1968

Evénement ! Bob Dylan vient de refaire une réapparition publique pour un concert hommage à Woody Guthrie, mort fin 1967. *"On ne pouvait déceler aucune trace de son accident"*, écrit la journaliste Jocelyne Boursier qui scrute l'artiste de près et s'attendait manifestement à découvrir un Bob Dylan mutilé. L'article qui pousse le magazine à plastronner Dylan en couverture est une traduction d'un papier fameux de Rolling Stone (publié en 1967, à partir d'une interview de 1965) dans laquelle Dylan livre notamment l'adresse de Desolation Row : *"Quelque part au Mexique, près de la frontière. Cet endroit est connu pour sa fabrique de coke."*

Probablement l'artiste le plus important de ce siècle

R&F 30 juillet 1969

Dernière polémique Dylan en date : l'album honni "Nashville Skyline". Philippe Paringaux prend sa plume pour défendre le disque et écrit une longue lettre d'amour à l'artiste dans un long essai qui fustige les mécréants qui se sont détournés de Dylan. Envers et contre tous les fans déçus, il crie : *"Dylan toujours"*, sur la couv' s'il vous plaît. Un grand moment de panache et de mauvaise foi.

R&F 40 mai 1970

Les albums récents de l'artiste étant rarement à la hauteur des espérances, Rock&Folk craque et traite d'un sujet tabou : les disques pirates. L'obsession dylanienne est à son comble et Jacques Vassal est plus qu'un journaliste, c'est un fan obsessionnel sevré de Dylan depuis des années. Un junkie en manque qui se fixe sur des bootlegs. Evoquer un disque pirate dans la presse relevait alors de l'outrage. En réaliser une chronique paraît inimaginable. Suçant la roue de Greil Marcus dans Rolling Stone, Rock&Folk envoie tranquillement six pages d'analyses détaillées de "The Great White Wonder" et autres pirates. Ne manque que l'adresse du dealer.

R&F 47 décembre 1970

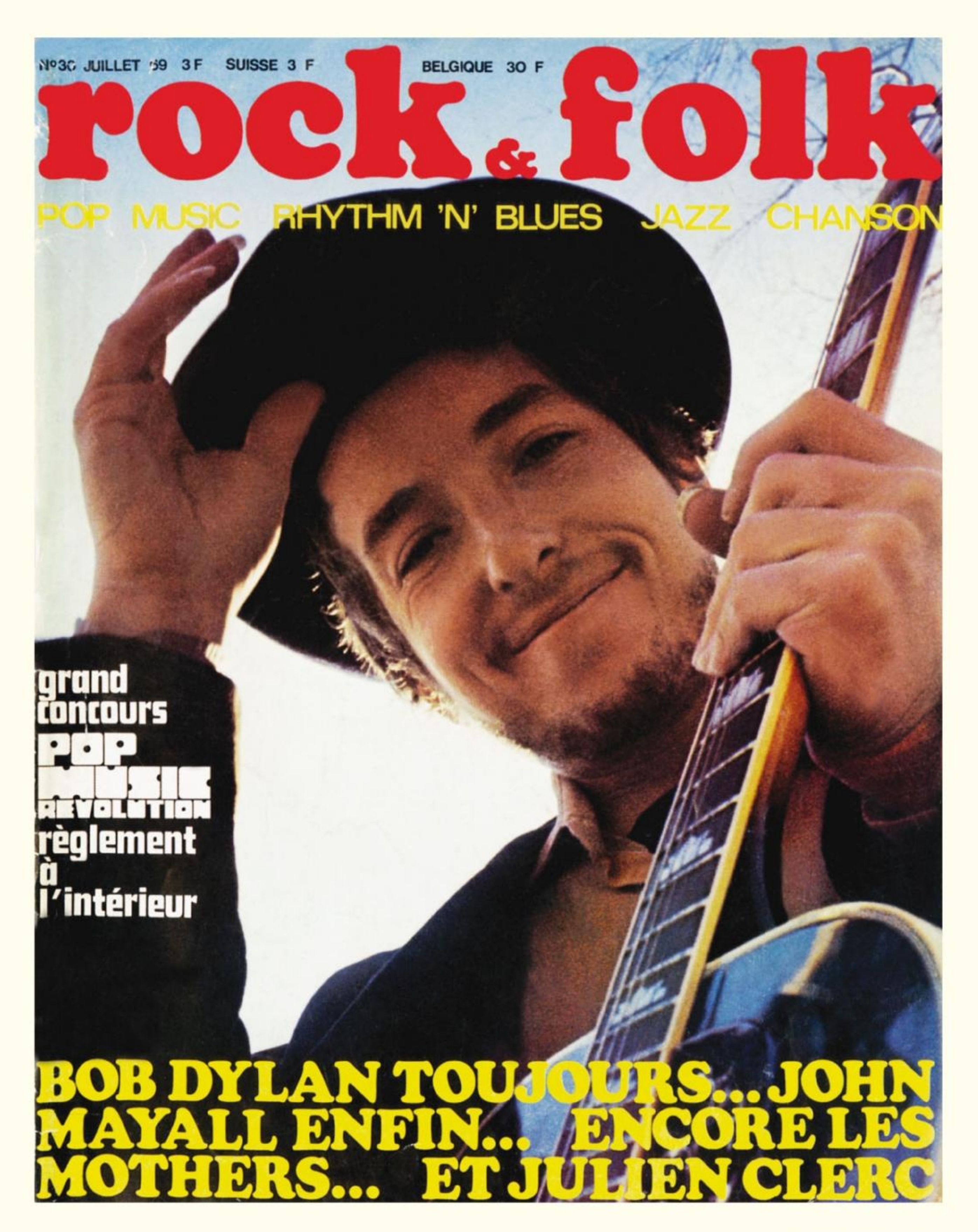
Jacques Vassal en pleine déconfiture, traîne son blues sur deux pages et se résout à accepter l'implacable vérité : "New Morning" n'est pas un bon album. Parmi les seules réjouissances, il apprécie le fait que Dylan ait retrouvé une voix rocailleuse (*"Il a dû se remettre à fumer comme trois sapeurs"*) et envoie des piques à ses collègues qui ricanent dans le bureau d'à côté (*"Non Paringaux, ne crois pas que ça m'amuse d'y aller de mon petit pipi sur le dernier Dylan..."*).

R&F 56 septembre 1971

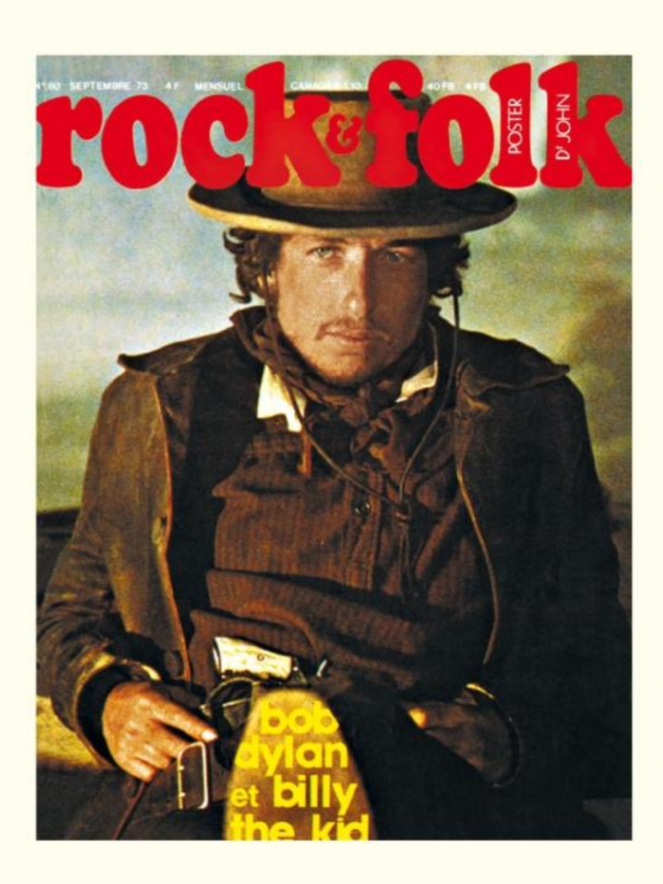
"Dylan était là !" crie Pat Mulligan, envoyé spécial à New York au concert de George Harrison pour le Bangladesh, et avant tout groupie décomplexé. *"Je n'ai pas peur d'employer le mot 'idole' à son sujet"*, assume l'auteur qui, en pleine extase, décrit l'apparition de Dylan tel le deuxième avènement christique.

R&F 60 janvier 1972

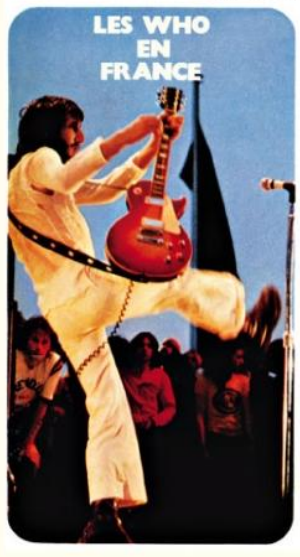
La sortie d'un best of et d'un livre d'Alain Rémond (premier en France consacré à l'artiste) offrent l'occasion à Jacques Vassal d'aborder le sujet Dylan et de mettre quelques tacles à la concurrence : *"Les faiblesses que je*


N°30 JUILLET 69 3 F SUISSE 3 F BELGIQUE 30 F
rock & folk
POP MUSIC RHYTHM 'N' BLUES JAZZ CHANSON
grand concours
POP MUSIC REVOLUTION
règlement à l'intérieur
BOB DYLAN TOUJOURS... JOHN MAYALL ENFIN... ENCORE LES MOTHERS... ET JULIEN CLERC

Si Bob le dit...









me permettrai de relever à propos de ce livre : elles concernent d'une part l'analyse musicale, d'autre part quelques petits problèmes de langue et de compréhension des textes." Propre.

R&F 80 septembre 1973

Dylan est désormais si rare et inaccessible que le simple fait d'apparaître dans un film pour un rôle quasi muet au cinéma lui vaut la couverture et dix pages. L'occasion pour Jonathan Farren de remettre les pendules à l'heure concernant le concert du Bangladesh, *"de sinistre mémoire"*, deux ans après.

R&F 83 décembre 1973

Hervé Muller est heureux : après des années de vache maigre, il a enfin un nouveau Dylan à se mettre sous la dent. Manque de chance, il s'agit de "Pat Garrett & Billy The Kid", BO du film du même nom, emplie d'instrumentaux lénifiants. Et quand il y a des paroles, le journaliste râle : *"Dictées par le film, elles ne sont pas exactement les plus créatives de Dylan. Les exégètes du sens caché y trouveront peut-être leur compte, moi je n'y vois que des histoires de fusils, de chevaux, de poursuites, d'hacienda et de 'sweet señorita'."*

R&F 86 mars 1974

Quelques mois après les lamentations de "Pat Garrett & Billy The Kid", Hervé Muller se retrouve soudainement à écrire sur deux nouveaux disques : "Planet Waves" et l'infâme "Dylan", et parle sans ciller de *"fougue retrouvée"* pour le premier. Deux sorties qui viennent appuyer le grand retour sur scène de l'artiste, chroniqué sur plusieurs pages par Michael Watts (du Melody Maker) qui ne fait pas dans la dentelle : *"La star est de retour, le grand, l'unique Bob Dylan sans qui rien n'eut été exactement pareil. Ah il nous manquait tellement, à la musique et à nous tous."* Les meilleurs mots sont ici de David Geffen, qui publie "Planet Waves" sur son label Asylum et justifie le retour sur scène du héros : *"Bob a tellement attendu que quelqu'un reprenne le flambeau qu'il a laissé tomber, maintenant il faut qu'il le fasse lui-même."*

R&F 94 novembre 1974

"Bobby dans le métro", où le récit gonzo d'une jeune photographe (Andréa Vaucher) qui rencontre Dylan après s'être incrustée dans sa loge. On y découvre un visage rarement vu de l'artiste, celui qui vanne ses amis dans l'intimité des coulisses *("Il a toujours le dernier mot")*, s'amuse en société et traverse New York en métro en quête d'un bar nocturne servant du vin rouge. On découvre aussi le Dylan séducteur, voire volage... Un papier étonnant et sexy.

R&F 98 mars 1975

"Blood On The Tracks" est la grosse affaire du mois, mais Philippe Garnier est prudent : *"Méfiance. On n'avait pas eu de pochette aussi belle depuis 'Blonde On Blonde'."* L'album a pourtant raison de ses craintes : *"Comme au bon vieux temps, Bobby se raconte, mentant comme un arracheur de dents, mais si bien"* et cette fois-ci, on veut bien le croire.

R&F 104 septembre 1975

1975, année faste, procure de nouvelles réjouissances avec la publication officielle des "Basement Tapes". Hervé Muller, sans surprise, est aux anges *("Ce que représentent ces bandes, c'est un état de grâce de Dylan et du Band")* tandis que François Ducray fustige le label de Dylan *("Columbia est une grande salope qui n'hésite jamais à déflorer les êtres délicats, et les petits rusés qui fabriquaient les disques pirates étaient plus sympathiques")* qui a, selon lui, l'outrecuidance de publier officiellement des bandes piratées.
La mort du petit commerce !



R&F 105 octobre 1975
Dylan est à New York, traqué de près par Hervé Muller. On le voit sur scène avec Muddy Waters, avec Ramblin' Jack Elliott, Bob Neuwirth et Patti Smith, ce qui inspire cette réflexion au journaliste : *"On a peut-être tort de tous tant s'exciter sur Patti Smith, mais si Bob s'y met, il doit quand même y avoir quelque chose..."* Si Bob le dit...

R&F 109 février 1976
Dylan vit un deuxième âge d'or, ce qui réjouit Paul Alessandrini qui profite de sa chronique de "Desire" pour saluer le travail de la critique et des dylanologistes qui ont permis à Dylan de *"briser le cycle de l'angoisse, de cette prostration artistique sclérosante"* en se montrant toujours intransigeants avec l'artiste (il n'avait pas dû lire tous les numéros de Rock&Folk). Plus loin, Jean-François Vallée décrit le grand barnum du dernier projet dylanien : la Rolling Thunder Revue. Alessandrini nous apprend par ailleurs que Lou Reed devait y tenir un rôle, mais qu'il a finalement refusé : *"Pas tout à fait étonnant que celui qui voulut toujours être l'équivalent noir, tragique de Dylan, ait vu dans une acceptation possible un acte de reddition, tout au moins l'allégeance à un divin marquis bien plus célèbre et incontesté que lui."*

R&F 112 mai 1976
Attention, Garnier est vénère. Deux choses ne passent pas : "Desire" et le fait que la mafia soit à la mode. "Le Parrain", "Mean Streets", "Taxi Driver", Scorsese, De Niro et Pacino font une glorification du crime organisé qui insupporte le journaliste. Alors quand Bob fait de même sur le morceau "Joey", consacré au mafioso Joey Gallo, c'en est trop. Il dézingue froidement l'album *("'Desire' ne ferait pas bander un doryphore", "Cette poésie fait un peu calendrier des postes")* et s'attaque même au physique de l'artiste sur la pochette : *"Il a l'air fin avec ses bourrelets et son chapeau idiot."*

R&F 135 avril 1978
Deux ans plus tard, Philippe Garnier a toujours la dent dure contre Dylan. Motif de son courroux cette fois-ci : "Renaldo & Clara", film réalisé par le chanteur, *"si clairement, si calamiteusement, si irrémédiablement chiatique"*. Le navet est l'occasion pour Garnier de régler ses comptes une fois de plus avec l'artiste : *"Dylan est un touche-à-tout, mais pas un Midas : il n'a jamais écrit un bon livre, il n'a jamais fait un bon film."* Qui aime bien châtie bien...

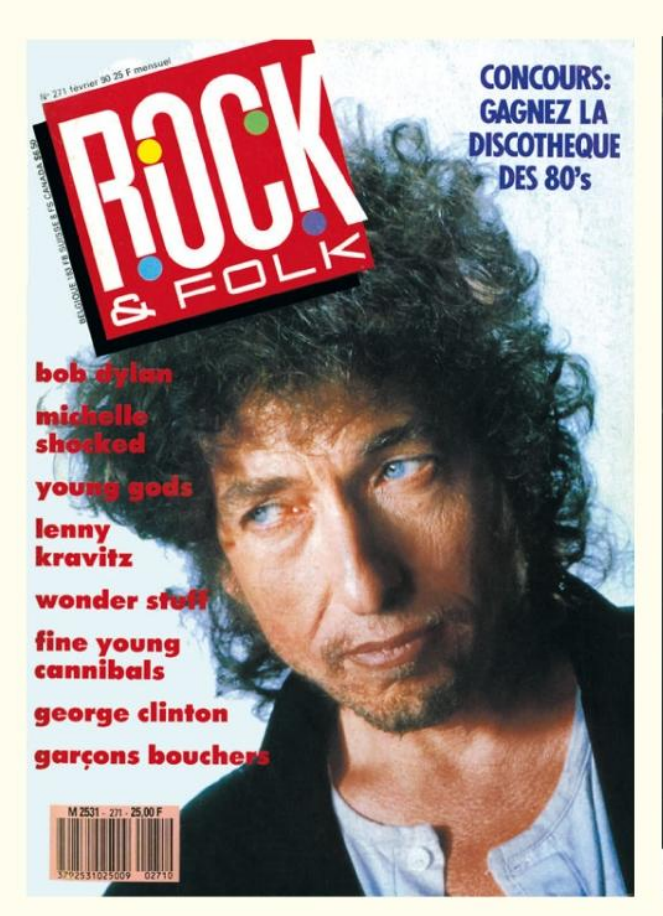
R&F 139 août 1978
Nos critiques n'ont peur de rien et Alain Dister survend un peu le nouvel album : *"'Street Legal' s'inscrit dans la ligne de 'Blonde On Blonde'."* Pas faux, si on omet le saxophone et les trois choristes.

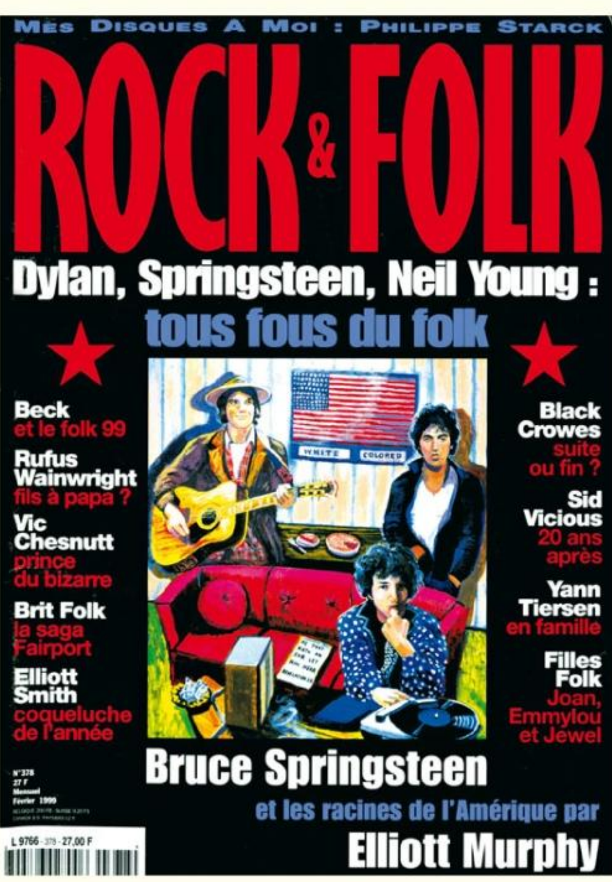
R&F 152 septembre 1979
"Slow Train Coming" Disque du Mois ! *"Ceci est un de ses plus beaux disques"*, en dit Hervé Muller, comme à chaque nouveau Dylan, ajoutant même : *"La lourdeur apparente des commentaires religieux ne gêne pas du tout."*

R&F 156 janvier 1980
Les années 80 sont là et l'écriture gonzo est de rigueur. *"Je le jure sur ma Volkswagen, ce coup-ci j'avais décidé de ne rien dire"*, écrit Garnier avant de briser sa promesse et de se livrer à son exercice préféré : casser du Dylan. L'exercice est facile tant ce dernier, égaré en pleine illumination religieuse, prête le flanc à la critique. Garnier ne s'en prive pas. A un concert à Los Angeles, il trouve pourtant son groupe bon mais *"aussi excitant qu'un étal de limandes/ soles"* et réserve à Dylan et son tournant mystique ses meilleures saillies : *"Ça n'a pas trop l'air de lui réussir, la Lumière et la Certitude. Il a vraiment une sale tête (...). La foi, ça le constipe encore davantage."*

R&F 174 juillet 1981
Il n'y avait pas eu de couverture Dylan sous Giscard, mais l'arrivée au pouvoir de Mitterrand annonce un retour de cette bonne habitude. Dylan apparaît alors à la jeunesse punk comme une chose du passé et, devant ce constat, Laurent Chalumeau propose d'éduquer *"ceux qui ont eu une éducation au binaire par 'Pretty Vacant'"* en imaginant les Dix Commandements de l'artiste. D'après lui, Bob Dylan est un *"Presley refoulé qui se ferait payer par les fans de Guthrie les Cadillac et les piscines auxquelles peut légitimement prétendre tout rocker arrivé"*. Le Nobel est encore loin.

R&F 203 juillet 1983
"Résurrection", le mot est lâché dès le titre de l'article. Signe que le meilleur de Dylan est passé, c'est un couplet auquel on aura désormais droit dès qu'il sort un album digne. Après une trilogie d'albums chrétiens, Dylan revient sur terre avec "Infidels". Thierry Chatain a la dent dure contre celui qu'on a vu *"reprendre à son compte les méthodes puantes des prédicateurs les plus réacs"* mais apprécie le nouvel album de Dylan *("La mission est accomplie : ramener les vieux fans au bercail")*.





Une interrogation demeure néanmoins : *"Dylan a-t-il les moyens de toucher ceux qui achètent les disques de Kajagoogoo ?"*

R&F 210 juillet 1984

Nous sommes en 1984, année de dystopie. Un rédacteur anonyme fait le point sur les rumeurs du moment et rêve à voix haute de sa vision idéale de Dylan : *"Avouez que Dylan en punk sur le sentier de la guerre ferait bien dans le tableau de ses diverses incantations."* Il n'est pas trop tard, Bob !

R&F 232 juillet 1986

"Blonde On Blonde" a vingt ans, et Laurent Chalumeau examine le coffret "Biograph" qui compile une cinquantaine de morceaux de Dylan (dont la moitié d'inédits). Après plusieurs albums religieux, le journaliste s'avoue heureux d'écouter des morceaux dégagés de ces considérations : *"Profitons-en avant qu'il ne découvre l'Islam."*

R&F 245 octobre 1987

Bob Dylan arrive en Europe accompagné de Tom Petty et ses Heartbreakers. Ce qui devait être une affiche alléchante tourne au fiasco et Laurent Chalumeau s'en donne à cœur joie : il s'amuse de la dégaine de Dylan *("Son fute en cuir, ses bottines mexicaines pointues à bouts dorés ; des nippes dont Zavatta ne voudrait pas pour jardiner")* et salue l'arrivée d'un guest sur scène : Ron Wood *("Encore plus déchiqueté à lui seul que toutes les autres personnes présentes — public compris — additionnées")*. La description du concert est cruelle : *"Tandis que, chacun dans sa brume, Dylan, les Heartbreakers et le Stones au rabais prétendent jouer ensemble, au même moment, 'Blowin' In The Wind', 'Positively 4th Street', on entend 'La Digue Du Cul' à droite, 'Les Filles De Camaret' à gauche et 'Jeanneton Prend Sa Faucille' au milieu")* et Dylan gagne ici son surnom le plus improbable : *Pépère Camembert*.

R&F 259 janvier 1989

Les années 90 approchent et le regard sur Dylan change. Dans un magnifique article, Laurent Chalumeau explique en quoi jouer avec son héritage, quitte à le malmener sur scène, demeure le seul moyen pour Dylan de rester vivant. Un essai passionnant où l'auteur se montre pessimiste *("Bob Dylan ne sortira plus jamais de bon disque")* mais où il qualifie toutefois Dylan de *"plus grand auteur de chansons vivant, sans doute le plus grand romancier américain de l'histoire"* (rien que ça).

R&F 268 novembre 1989

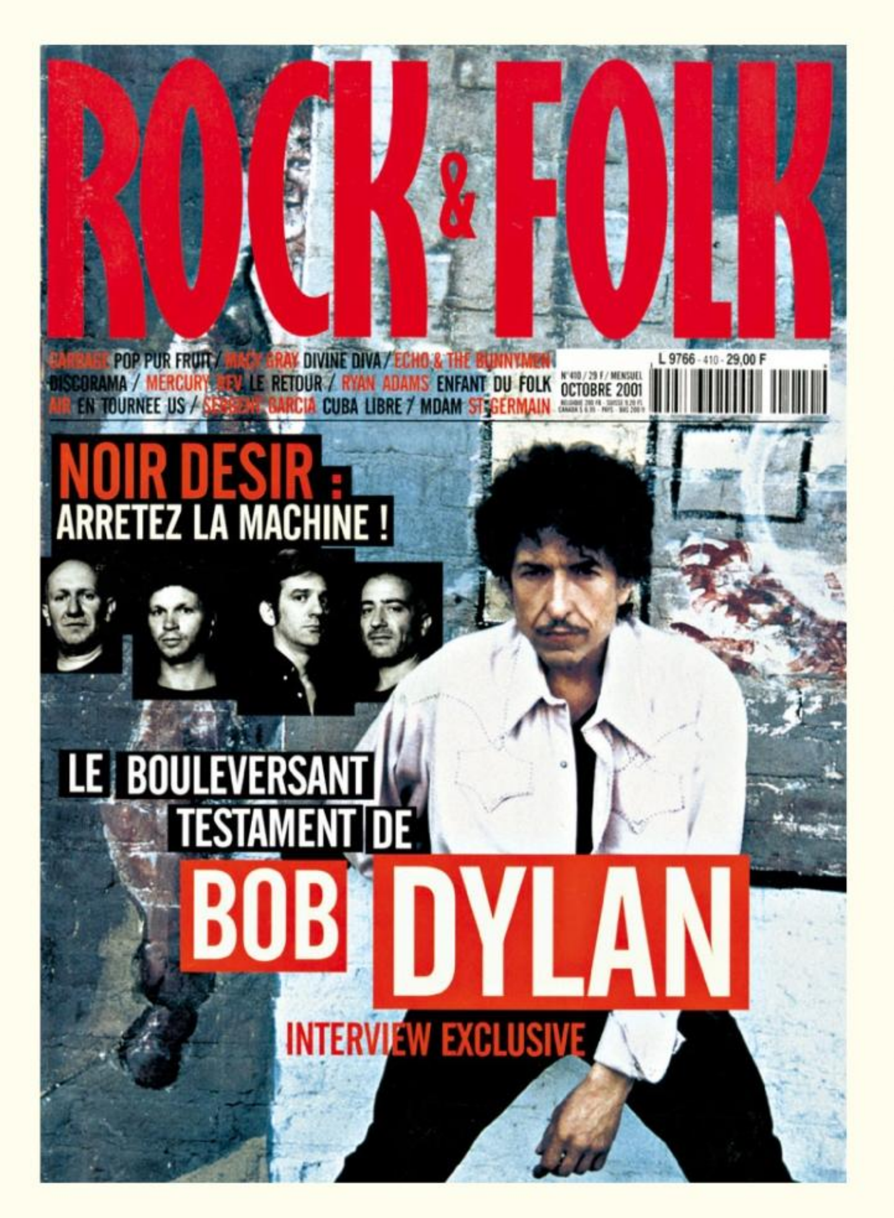
Bob Dylan ne ressemble à rien sur les photos d'époque avec sa boucle d'oreille et ses fringues de rocker, mais "Oh Mercy", son nouvel album, enthousiasme Laurent Chalumeau : *"Tracy Chapman sortirait un disque comme ça, on donnerait son nom à une rue de Malakoff."* Les standards ont pourtant bien changé, mais l'optimisme revient : *"Cet album de Dylan est assez bon pour être le premier que vous achèterez et ne pas rester le seul."*

R&F 271 février 1990

Nouvel update pour les nouvelles générations : Rock&Folk retrace l'œuvre de Dylan de façon très encyclopédique, avec sélection de disques à la clé. *"Dylan reste une des trois ou quatre personnalités décisives de l'histoire du rock."* Le chanteur erratique est officiellement statufié.

R&F 286 juin 1991

Les volumes 1 à 3 des "Bootleg Series" de Dylan viennent de sortir et Philippe Manœuvre se gausse de la fébrilité des



Rock&Folk 1, reste du monde 0

experts *("Ils ont fait fleuve, nos dylanologues. Je me souviens d'une époque où ce mot, en soi, était une grave insulte. Une provocation en duel. Aujourd'hui, ils s'en vantent tous")* avant de traduire une rare interview qui tente de percer la psychologie de Dylan. Réponse de l'intéressé à tant d'impudeur : "*Vous devriez ouvrir une boutique à Beverly Hills, mon vieux ! Une petite clinique ! Cinq cents dollars la consultation de dix minutes !*"

R&F 288 août 1991
L'article de Manœuvre a fait du grabuge et les dylanologues sont chafouins. Louis Skorecki de Libération, mis au pilori dans l'article, obtient un long droit de réponse dans Rock&Folk. Et Manœuvre de conclure : "*Je voulais seulement faire savoir aux lecteurs que les articles de Louis Skorecki sont éprouvants. Merci de le démontrer sur trois feuillets.*"

R&F 304 septembre 1992
Philippe Manœuvre est envoyé spécial à New York pour chroniquer le concert anniversaire des 50 ans de Bob Dylan. Malgré le parterre de célébrités (George Harrison, Eric Clapton, Neil Young, Lou Reed...), le rédacteur n'a d'yeux que pour Sinead O'Connor dont il se délecte des manipulations en coulisse pour figurer à l'affiche et assassine sa prestation. Et le concert sinon ?

R&F 333 mai 1995
François Ducray, dans sa critique de l'album "Unplugged" de Dylan, lui fait un drôle de reproche : "*L'erreur, quand on pisse du génie, c'est de négliger quelques trucs importants qui vont avec. Comme de mourir au bon moment. Dylan n'est pas mort à temps, pas même à tempérament.*"
Quel choix de carrière désastreux !

R&F 362 octobre 1997
Rock&Folk hésite. Deux disques du mois se partagent l'affiche : "Time Out Of Mind", justement célébré par Stan Cuesta comme "*l'album qu'on attendait depuis des lustres*", et "Homogenic" de Björk, célébré par un Patrick Eudeline dithyrambique (ce qui est à peine moins improbable que la compilation "X-Games, The Soundtrack Album" en Disque du Mois le mois suivant).

R&F 378 février 1999
"*Dylan, Springsteen, Neil Young : tous fous du folk*", annonce la couverture. Rock&Folk présente un grand panorama de ce genre qui constitue *"la moitié du titre"* du magazine mais, de façon assez amusante, l'article de Nikola Acin consacré à Dylan narre sa mutation électrique lors de sa tournée anglaise de 1966 *("L'artiste redistribue les cartes. Depuis, il joue seul")*. Dans un grand moment d'emballement, le journaliste craque : "*Il est probablement l'artiste le plus important de ce siècle, au-delà de Picasso, Stravinsky ou Proust.*"

R&F 410 octobre 2001
Pour la chronique cinq étoiles de "Love And Theft", François Bacherig ressort un vieux couplet *("son meilleur album depuis 'Blood On The Tracks' ")* mais c'est surtout l'interview du maître par un collectif de journalistes qui reste mémorable. Nikola Acin joue des coudes, monopolise l'interrogatoire, râle quand la concurrence place une question *("Le Suédois s'immisce", "L'Allemande demande")* et obtient de Dylan quelques aphorismes superbes : "*Je n'ai pas vraiment choisi de faire ce que vous me voyez faire. J'ai été choisi*", "*Ma voix a tendance à subvertir le système*". Rock&Folk 1, reste du monde 0.


ROCK&FOLK
BOB DYLAN
DERNIER DES INSOUMIS
par Ungemuth & Eudeline
BILAN 2013
ROLLING STONES
PRETTY THINGS
SONIC YOUTH
BURGALAT
LEE HAZLEWOOD
1974
MES DISQUES À MOI ETIENNE DAHO
JAN 2014
L 19766 - 557 S - F: 6,70 € - RD
Editions Larivière

R&F 426 **février 2003**
L'année 1966 est toujours au cœur des obsessions des journalistes. Philippe Garnier rencontre Mickey Jones, batteur sur la tournée du chanteur cette année-là, qui tente de monnayer des films Super 8 du Dylan mercuriel. L'occasion pour Garnier de décrire longuement les mérites du rarissime documentaire "Eat The Document" et d'anticiper l'étonnant déballage d'archives auquel Sony se livre depuis le début des années 2000 *("Toute la caverne de Zim Baba va y passer")*. Garnier se montre optimiste *("La ressortie de 'Eat The Document' paraît inévitable")* sauf que, treize ans après, on attend toujours.

R&F 434 **octobre 2003**
François Bacherig fait l'analyse technique des rééditions CD de Dylan dont le répertoire possédait jusqu'alors sur ce support *"un son étouffé, sans dynamique, à tel point que c'était parfois à se demander ce que le monde trouvait à un pleurnicheur asthmatique"* mais, qui dit remasterisation stéréo signifie nouveaux mixages et le journaliste prévient : le son est une révélation *("C'est comme si on avait sorti Dylan d'une boîte en fer blanc")* mais évidemment, *"les puristes vont hurler"*.

R&F 437 **janvier 2004**
Antoine de Caunes prend sa plume pour réparer une injustice. Rock&Folk n'a pas aimé le dernier concert parisien de Dylan, alors il s'inscrit en faux : *"Ce concert-là fut tout simplement splendide"*, mais se montre bien obligé de reconnaître certains défauts : *"Force est de constater qu'au piano, il se situe quelque part entre Charlie Oleg et Brad Mehldau, mais plus du côté Charlie Oleg."*

R&F 448 **décembre 2004**
Avec "Chronicles", Dylan publie ses mémoires et incroyablement, Dylan l'auteur séduit Philippe Garnier qui n'en revient pas : Dylan est un véritable écrivain, et un sacrément bon même. S'ensuivent six pages d'extraits choisis du bouquin par un Garnier enthousiaste qui flaire néanmoins l'arnaque : *"Si l'éditeur optimiste indique bien qu'il s'agit du volume un des mémoires, connaissant l'oiseau, on est prié de ne pas s'arrêter de respirer en attendant le volume deux."* Douze ans après, on l'attend toujours.

R&F 460 **décembre 2005**
Après l'autobiographie, le film documentaire. Désormais Dylan *regarde derrière* et retrace son histoire pour Martin Scorsese dans un film de 3 h 30 qui épate Nikola Acin *("le film de l'année")*.

R&F 469 **septembre 2006**
Pour la première fois depuis 2001, Dylan se tourne vers le présent et propose un album inédit. Comme ses deux prédécesseurs, "Modern Times" est Disque du Mois. Nikola Acin s'inquiète : *"La date de sortie de 'Love And Theft' était le 11 septembre 2001. Du coup, difficile de réprimer une légère pointe d'appréhension pour le 28 août qui vient, date de la sortie officielle de 'Modern Times'."*

R&F 477 **mai 2007**
"Don't Look Back", film légendaire qui a saisi l'essence de Dylan en 1965 *("Il n'a pas d'égal dans l'adéquation entre le moment, le sujet, l'endroit et l'artiste")* revient en DVD augmenté de scènes inédites montées par le réalisateur DA Pennebaker. Nikola Acin s'enflamme : *"C'est comme si on avait découvert une troisième face à 'Revolver' ou un nouveau chapitre à 'L'Attrape-Cœurs'."*

R&F 492 **août 2008**
Bob Dylan sur scène continue de diviser son auditoire. Au Palais des Sports de Grenoble, Richard Bellia décrit un artiste *"entouré d'un groupe de bal"* qui *"dans ses logorrhées évoque un mec qui parlerait tout seul à un comptoir de café, se plaignant de sa femme qui le fait chier et listant ses griefs à qui veut l'entendre"*. Le public, sage, est décrit comme mortifié.

Aujourd'hui tout le monde aime Dylan

"Quiconque s'est déjà retrouvé dans la salle d'attente d'un proctologue peut avoir une bonne idée du public : les gens bougent le moins possible et évitent de croiser leurs regards."

R&F 501 **mai 2009**
Encore un Disque du Mois, pour "Together Through Life" cette fois-ci. A 68 printemps, Dylan est, selon Bertrand Bouard, *"la dernière icône des sixties à demeurer cruciale"*.

R&F 509 **janvier 2010**
D'humeur festive, Dylan chante Noël sur le très cucul "Christmas In The Heart". Comme tous ses prédécesseurs des années 2000, l'album est Disque du Mois, signe que l'artiste a retrouvé un statut d'intouchable et peut désormais faire n'importe quoi en toute impunité.

R&F 516 **août 2010**
Intrépide, Benoît Sabatier embarque sur le Never Ending Tour pour trois concerts successifs en France. *"Un petit jeu s'est instauré : reconnaître le morceau"*, s'amuse le journaliste, avant de noter que Dylan ne dit *"ni bonjour, ni merci"*.

R&F 519 **novembre 2010**
A l'occasion de la publication des "Witmark Demos", enregistrements juvéniles exhumés, Patrick Eudeline revisite le mythe et s'imagine à Greenwich Village. *"Dylan ? Tant de temps est passé, on parle de lui pour le Nobel*, écrit-il dans sa conclusion, visionnaire ou bien informé. *Oui, le type est proposé pour le Nobel alors qu'avant 'Chronicles', il n'a jamais été capable d'écrire un vrai livre ('Tarantula'... n'est-ce pas !). Et vu l'influence passée, il le mérite, bien évidemment. Dylan a été tout. Pour une génération."*

R&F 523 **mars 2011**
Un vent métaphysique souffle sur le magazine quand Pacôme Thiellement entreprend de décrypter les prophéties apocalyptiques faites par Dylan (*"Manu du folk"*, *"Pôle de la pop"*, *"Imam de la musique traditionnelle"*) dans chacun de ses albums. Et nous donne les clefs de notre survie prochaine : *"La fin du monde est toujours celle des sédentaires (...). Sillonnant les routes du Never Ending Tour, nous serons toujours saufs."*

R&F 534 **février 2012**
Bob Dylan fête ses 50 ans de carrière et François Kahn choisit 50 chansons emblématiques pour retracer son parcours. Comme toute liste qui se respecte, ce sont les omissions ("A Hard Rain's Gonna Fall", "Ballad Of A Thin Man", "Hurricane") qui font le sel de cette sélection.

R&F 542 **octobre 2012**
Alors que l'inégal "Tempest" est accueilli tièdement par un certain *Laurent Gopnik*, le dylanologue maison François Kahn ne peut s'empêcher d'écrire une grande fresque sur l'album. Contredisant toutes les récentes critiques laudatives du magazine — *" 'Modern Times' (2006), 'Together Through Life' (2009) ou 'Tempest' ? Quelques très belles chansons qui plairont aux connaisseurs, des vers ou des couplets çà et là, à côté de blues génériques un peu approximatifs, le tout joué par le groupe de scène trop tenu sous bride"*. Kahn énonce le problème actuel de l'icône : *"Dylan se retrouve l'objet d'un consensus culturel sans précédent dans sa carrière. Aujourd'hui tout le monde aime Dylan."*


Photo Willaim Claxton/ Archives Rock&Folk-DR

Visionnaire ou bien informé, dès 2010, Eudeline évoque le Nobel pour Dylan...

R&F 557 janvier 2014
Tout Dylan est réédité en CD, dans un coffret de 47 disques qui réunit tous ses albums. Nicolas Ungemuth s'interroge : *"A qui cette intégrale s'adresse-t-elle ?"* et livre son histoire personnelle avec l'artiste, recommandant *"aux jeunesses que l'on aimerait voir acheter cette intégrale"* de *"gravir le mont Dylan par des itinéraires bis (...), de l'aborder via ses albums stupidement négligés"*. Quelques pages plus loin, Patrick Eudeline narre un concert de Dylan au Grand Rex : *"Ah ce n'est pas le genre à faire reprendre ses tubes en chœur, l'ami Zimmerman. Ou à faire plaisir, tout simplement."*

R&F 567 novembre 2014
Sony poursuit son excavation méthodique du catalogue de Dylan. Cette fois-ci c'est l'intégralité des "Basement Tapes" qui est rééditée, juste avant Noël évidemment. François Kahn explique l'importance historique de ces enregistrements effectués dans sa retraite rurale de Woodstock : *"Du Dylan sans filtre."*

R&F 571 mars 2015
"Dylan chante Sinatra. Et pas Nancy, carrément Frank." Manifestement victime d'un syndrome de Stockholm musical, François Kahn adoube le tournant easy listening de "Shadows In The Night".

R&F 572 avril 2015
A la fin du gala 2015 des Musicares dont il est l'invité d'honneur, Bob Dylan surprend l'assistance en prenant la parole pour un étonnant discours d'une demi-heure. A l'affût, Rock&Folk en reproduit la retranscription intégrale le mois suivant. C'est du Dylan verbatim, qui rend un hommage appuyé à Joan Baez *("Face à cet amour et à ce dévouement si uniques, je ne pourrai jamais payer ma dette")*. Une répétition générale avant son discours du prix Nobel ?

R&F 581 janvier 2016
Dernier acte de folie destiné aux fans les plus obsessionnels : "The Cutting Edge", volume 12 des "Bootleg Series" dans lesquels on peut écouter l'intégralité des séances studio des albums de 1965-1966. L'équivalent *"d'un tabouret offert à côté du Caravage, quand il attaque son chevalet"* d'après François Ducray qui se plonge dans le dossier et parvient à ne pas s'y noyer.

R&F 586 juin 2016
Dylan poursuit son interprétation fidèle de standards de la chanson de sieste avec "Fallen Angels". *"L'ambiance country-jazz renforce l'impression de beauté chic"*, écrit Jean-William Thoury. Ça y est, Dylan est mûr pour le Nobel (et les thés dansants ?).

R&F 587 juillet 2016
Entre 1964 et 1965, Daniel Kramer a pris des centaines de photos de Bob Dylan, fraîchement réunies dans un gros livre par Taschen. Thomas E Florin nous fait revivre la rencontre entre les deux hommes et ne cache pas un sentiment étrange de nostalgie à la vision de ces clichés d'un autre, *"tant cette vie est désormais imbriquée à la nôtre"*. ★



Woodstock revisited

DESERT TRIP

Au mois d'octobre dernier était réunie sur le site du festival Coachella l'affiche classic rock la plus démentielle qui soit. Les plus grands héros sixties bravant la canicule ? C'est ici.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Il y aurait bien des façons de raconter l'affaire Desert Trip… Durant deux week-ends d'octobre 2016, les Rolling Stones, Paul McCartney, Bob Dylan, Neil Young, les Who et Roger Waters se retrouvaient à l'affiche d'un seul festival, le Desert Trip. La première et évidente façon serait de louanger haut et fort l'organisation de Coachella qui a eu l'idée de proposer aux six groupes vétérans mais toujours très actifs de se retrouver ensemble, à l'affiche d'un festival répété deux week-ends d'affilée, créant un événement énorme. En 50 années de tournée mondiale, les Stones et McCartney ne s'étaient jamais retrouvés si près l'un de l'autre. Déjà, dans les rédactions, l'imagination reprenait le pouvoir, on subodorait des rencontres, des jams à ciel ouvert. On jalousait ceux qui avaient obtenu le passe magique (soit trois média français, Paris Match, Le Parisien et Rock&Folk). L'addition des chiffres de ventes des artistes donnait le vertige (plus de deux milliards d'albums vendus !) ce qui aurait presque fait oublier l'âge canonique du plateau (rien que les quatre Stones totalisent désormais près de 300 ans !). Interviewé par le Parisien, Victor venu d'Orléans décrète : "*Je ne sais pas si ce sera le concert du siècle, mais pour moi c'est celui d'une vie !*" Les jeunes ? Il y en avait aussi, à commencer par notre photographe, et quelques ados amenés par leurs parents ou descendus de toute la Californie pour baigner dans les vibrations et rapporter les souvenirs de l'ultime rassemblement rock du 20e siècle, que Jagger avait méchamment surnommé *Oldchella*.
Bien sûr, un écrivain malin, avec un sens aigu du rebondissement et un style polar noir pourrait décrire tout autrement ces deux fabuleux week-ends de retrouvailles avec le rock. Et parler de ce mystérieux hold-up méticuleusement organisé, planifié et préparé par le promoteur Paul Tollett qui vit, mais oui, 160 millions de dollars changer de poches et s'en aller garnir les comptes des groupes (payés entre cinq et huit millions de dollars) mais surtout des organisateurs. Les rockers le savent depuis le début du troisième millénaire : face à l'envol des prix des billets, les spectateurs réclament du jamais vu, de l'inédit, du hors catégorie exceptionnel. Ne dit-on pas que les Vieilles Canailles pourraient bientôt revenir vendanger la province française ? Tout cela était réuni pour Desert Trip. Avec un énorme coefficient "*waouh l'événement*" et un bonus : chaque participant allait vivre quelque chose d'unique, d'atemporel, historique et musical à la fois. Du genre Woodstock revisited (et tant que ce n'est pas Altamont, la Californie achète). Le prix des billets aussi était unique : 499 dollars pour avoir accès (dans la foule) aux trois soirs. Et comme nous sommes en Californie, on a imaginé des options hilarantes/ délirantes — le canapé trois places à cinq mille dollars avec bar exclusif avait l'air sympathique — l'espace devant la scène étant désormais réservé aux heureux possesseurs du golden ticket à 1500 dollars, prix à payer pour voir les groupes à l'œil nu, sans le secours des écrans géants ou des jumelles. La presse locale et les télévisions s'ébaubissaient : venus du monde entier, Brésil, France, Danemark, Japon, Canada, les amateurs de rock'n'roll s'abattaient tels des sauterelles sur la Californie du Sud. Interviewés, certains locaux reconnaissaient que s'ils boudent depuis des années Coachella, ils avaient craqué sur Desert Trip et fait l'acquisition du précieux sésame.

Photo Tiger



Photo Dalle

Bob Dylan

"On avait dit pas de blagues sur l'âge"

Le premier jour, vendredi 7, est passé à débarquer de Los Angeles (à trois heures de route de Indio) aller chercher les passes, au nombre de trois, deux bracelets et un billet, poser le sac à l'hôtel et déjà il est temps de foncer au concert. Il est 16 h 30 et il fait 39°C. La voiture traverse un désert rocailleux, plonge à pare-choc contre pare-choc dans un embouteillage imprévu. Parking. Enfin. Nous sommes à trois kilomètres du site. Entrée paisible, mais ralentie par trois barrages dignes d'un aéroport avec fouille des sacs, portiques de sécurité et palpations diverses et variées. Personne ne se plaint de rien, les rockers bavardent avec animation dans les files d'attente, ambiance beau fixe. Nous voici enfin dans la place. Le soleil se couchera vers 18 h 45, nous laissant le temps de tout bien appréhender et apprécier. Et notamment une scène géante et unique, des écrans vidéo gigantesques et une marée humaine s'étendant aussi loin que l'horizon. La sono est fabuleuse. Partout, des beautiful people à poil gris arpentent ce site grand comme quatre terrains de football. Récapitulons : après onze heures d'avion, trois heures de route, deux heures d'embouteillage et une heure de marche à pied, nous ne voyons pas un endroit au monde où nous préférerions être.

Et sur ces entrefaites, Bob Dylan arrive. Un Dylan pas encore nobélisé qui donne un espoir fou à tous en abattant coup sur coup quatre titres légendaires : "Rainy Day Women # 12 & 35", "Don't Think Twice It's All Right", "Highway 61 Revisited" et "It's All Over Now Baby Blue". L'espérance est à ce stade énorme. La version de "Highway 61...", élastique et caoutchouteuse, a passionné la foule. Et si ? Et si soudain Dylan admettait son importance historique considérable et nous donnait, osons, quatre autres merveilles sixties ?

Autre chose encore : durant les quatre premiers morceaux du concert, Dylan est visible sur tous les écrans. Magnifique et émacié sous son Stetson immaculé, il éclabousse le site de sa présence. Et puis soudain, lors du cinquième titre, hommage à Charley Patton, tout va mystérieusement rentrer dans l'ordre. Sur un signe du barde énervé, les caméras cessent de le filmer. De vieux films noir et blanc industriels totalisent les écrans, on ne reverra pas le vieux maître à l'image, ce qui est vraiment dommage pour tout le monde, spécialement les 40 000 du fond. Dylan donnera aux anciens trois lots de consolation : "Tangled Up In Blue", "Desolation Row", "Ballad Of A Thin Man" et n'oublions pas le rarissime "Masters Of War" en rappel. Ce titre seul provoque l'enthousiasme de notre voisin. Ne négligeons pas ce point : au Festival du Désert, chaque fan semble un très grand connaisseur. Notre nouvel ami confie avoir vu Dylan quarante (40 !) fois en concert et il ne faut pas beaucoup le pousser pour qu'il confirme ; *"Et c'est l'un des trois meilleurs."* Un Dylan très en voix — ou pas du tout, *cf* la rocailleuse version de "Early Roman Kings" — mais un Dylan concerné. Du haut de sa tour d'ivoire transportable, le vieux barde a clairement apprécié l'adulation de la multitude. Pas au point de chanter "All Along The Watchtower" mais le soir du 14, il avait ajouté "Like A Rolling Stone" à la setlist.

Dylan parti, les lumières se rallument et on constate plein de trucs : dans la tribune VIP que nous squattons, la moyenne d'âge est de 55 ans.

Secundo : aucun Black visible à cent mètres à la ronde (sauf le rasta de la sécu). Aucune femme voilée sur le site.

En revanche, le prix de la bière affole (onze dollars, soit dix euros la pinte).


Photo Kevin Mazur-DR

The Rolling Stones

A 21 h 41, les écrans virent au rouge. Les Rolling Stones attaquent "Start Me Up" et c'est courageux de leur part car, durant deux très solitaires minutes, on n'entend que la voix de Mick Jagger et la basse de Daryl Jones. Après deux titres de pur soundcheck, tout se met enfin en place et Jagger, en verve comme jamais, démarre ce qui sera le festival de la vanne.
Mick : *"On avait dit pas de blagues sur l'âge, mais j'ai envie de vous dire : Bienvenue à la maison de retraite pour vieux rockers de Palm Springs !"* et il lance "Mixed Emotions". Alors que tous les autres artistes étaient en tournée, les Stones ont dû arrêter leurs entreprises personnelles, se regrouper et répéter. Ils sont rouillés, mais on sent une volonté — enfin — de bouger la setlist. Avec très vite un titre blues, reprise de "Ride 'Em On Down" (Jimmy Reed) qui fascine et glisse beaucoup trop vite. Car soudain les Stones sont de retour ! Imparables, soudés, noueux. Merci pour ce fabuleux électrochoc blues qui annonce un album de retour aux sources. L'autre grand moment sera la reprise de "Come Together" (*"d'un petit groupe inconnu"*, persifle le Jag). Une première historique ! Eric Bureau du Parisien raconte que McCartney, présent en loge derrière lui, a dansé tout son saoul sur ce titre. Il y avait putain de quoi. D'autant que Keith rendait très claire la parenté avec certain "You Can't Catch Me" du maître Chuck Berry... Mais la merveille de cette prestation n'était-ce pas la version totalement sublime de "Wild Horses" donnée là, à quelques miles du Joshua Tree où fut crémationné le cadavre de Gram Parsons ? Moment de perfection totale dans la nuit fraîche. *"Vous faites quoi demain ? Nous, on a l'intention d'aller visiter le parc des dinosaures"*, décrète le Jag, intarissable. Pendant "Miss You", on s'aventure backstage. Où règne une coolitude californienne assumée. Affalés dans des canapés, les maîtres de la Valley se délectent du concert en sablant le champagne. Un jeune homme de vingt ans, rendu maniaque par quelque incontrôlable drogue de synthèse, se déchaîne et danse comme si son corps était en caoutchouc, bondissant par-dessus une table. Il retombe avec élégance sur l'herbe de la pelouse et hurle à la cantonade un *"yeah"* de bonheur viril. "Midnight Rambler", "Sympathy For The Devil" et "You Can't Always Get What You Want"... Il disait quoi, le poète ? A vaincre sans péril, on triomphe comment ? Pour les derniers morceaux, Keith enclenche une espèce de pédale qui donne à sa guitare un son sursaturé qui fera saigner les oreilles de beaucoup.
Le lendemain, tout le monde sera assez inutilement méchant avec les Stones. On leur reprochera d'avoir raté l'événement historique, de n'avoir pas invité Dylan à jammer, de ne pas avoir amené Eric Clapton dans leurs bagages, etc. Mais ne négligeons pas le miracle qui fut de voir et entendre les Rolling Stones follement applaudis et plébiscités par 75 000 boomers extasiés en octobre 2016. Car les Rolling Stones restent le meilleur tribute des Stones au monde. La conclusion, c'est cette lady croisée chez Starbucks qui l'aura : *"Putain les filles, Mick Jagger quoi !"*
Il est 23 h 23 au Desert Trip Festival. A Paris, il est 8 h 23 du matin. Lent retour vers le parking, dans la nuit, au milieu d'une foule énorme et d'une poussière asséchant tout. Certains Américains ont garé d'imposants station wagon dans le camping, où déjà résonnent les guitares. Des pousse-pousse emportent les plus fortunés vers le lointain parking au son de Jimi Hendrix ou Janis Joplin. Notre photographe, vétéran de l'endroit, trouve l'ambiance *"incroyablement relax et décontractée, rien à voir avec la tension de Coachella..."*.
Sur la radio locale classic rock, dans la voiture qui file dans la nuit, c'est un tir de barrage, Stones, Dylan, Pink Floyd, mais aussi Foghat, Golden Earring et Blue Öyster Cult !

Neil et les Indiens

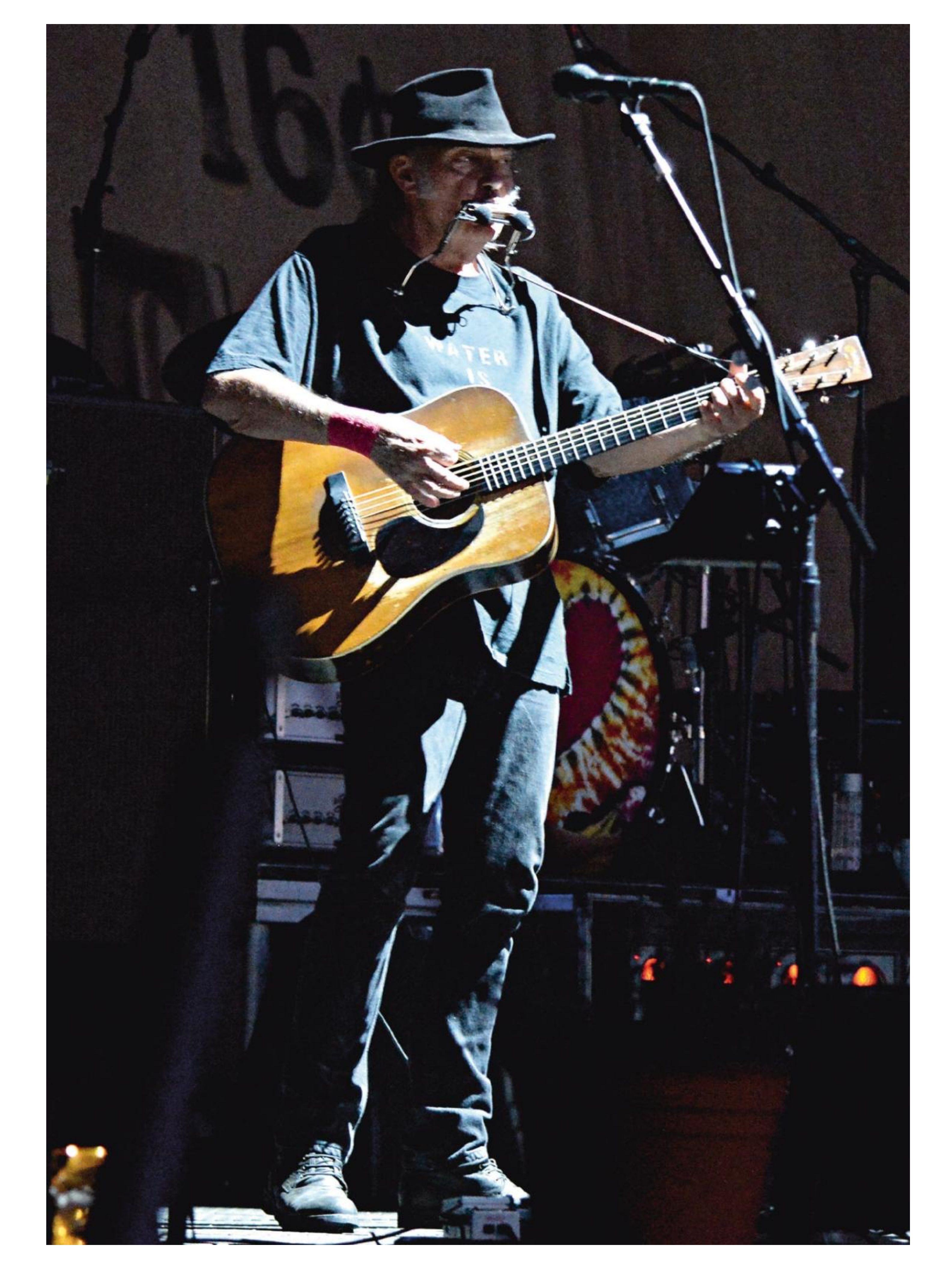
Aujourd'hui, rien ne va plus. Vers midi, à Palm Springs, la police est appelée pour une banale dispute domestique. Le mari furieux abat deux flics, en blesse un troisième. La région est sous le choc. Au Festival, la sécurité est renforcée et, après le premier jour un tantinet chaotique, tous les boulons resserrés. Soudain, nos passes médias ne donnent plus accès à grand-chose. On nous empêche fermement d'accéder à la tribune si pratique pour apprécier le spectacle et ses effets sur l'assistance. Reste l'option *au milieu de la foule*. L'équipe Rock&Folk se pose donc au beau milieu du site, non loin d'un écran grand comme une tour de la Défense. Sur la scène, à coté des amplis, trois wigwams géants. Puis des figurants viennent planter des graines entre les tipis et devant le piano. Tout le monde retient son souffle. Seul au clavier, Neil chante "After The Gold Rush" . Emotion. Puis le Loner empoigne une guitare en bois écaillée et éraflée qui, dit la légende, aurait appartenu à Hank Williams. Neil chante "Heart Of Gold" et on se rend compte que pour la première fois, c'est dans son fief de Californie qu'on va découvrir l'homme en concert. Au bout de cinq titres, Promise Of The Real s'installe derrière le vieux maître au chapeau informe. Il y a quelque chose dans le carillonnement des guitares, rythmes nonchalants et chœurs nickel, qui colle merveilleusement avec le désert. Neil Young, vieux T-shirt noir *water is life*, envoie ses chansons avec une conviction incroyable. Si les vieux festivals hippies se voulaient de grands rassemblements des tribus, nous comprenons vite être installé au milieu d'une authentique bande d'Indiens Cahuilla. Ce sont eux qui peuplent cette région (et gèrent les casinos locaux). Ils sont venus écouter Neil Young avec femmes et enfants, cheveux longs, couverts de tatouages, minces et noueux.

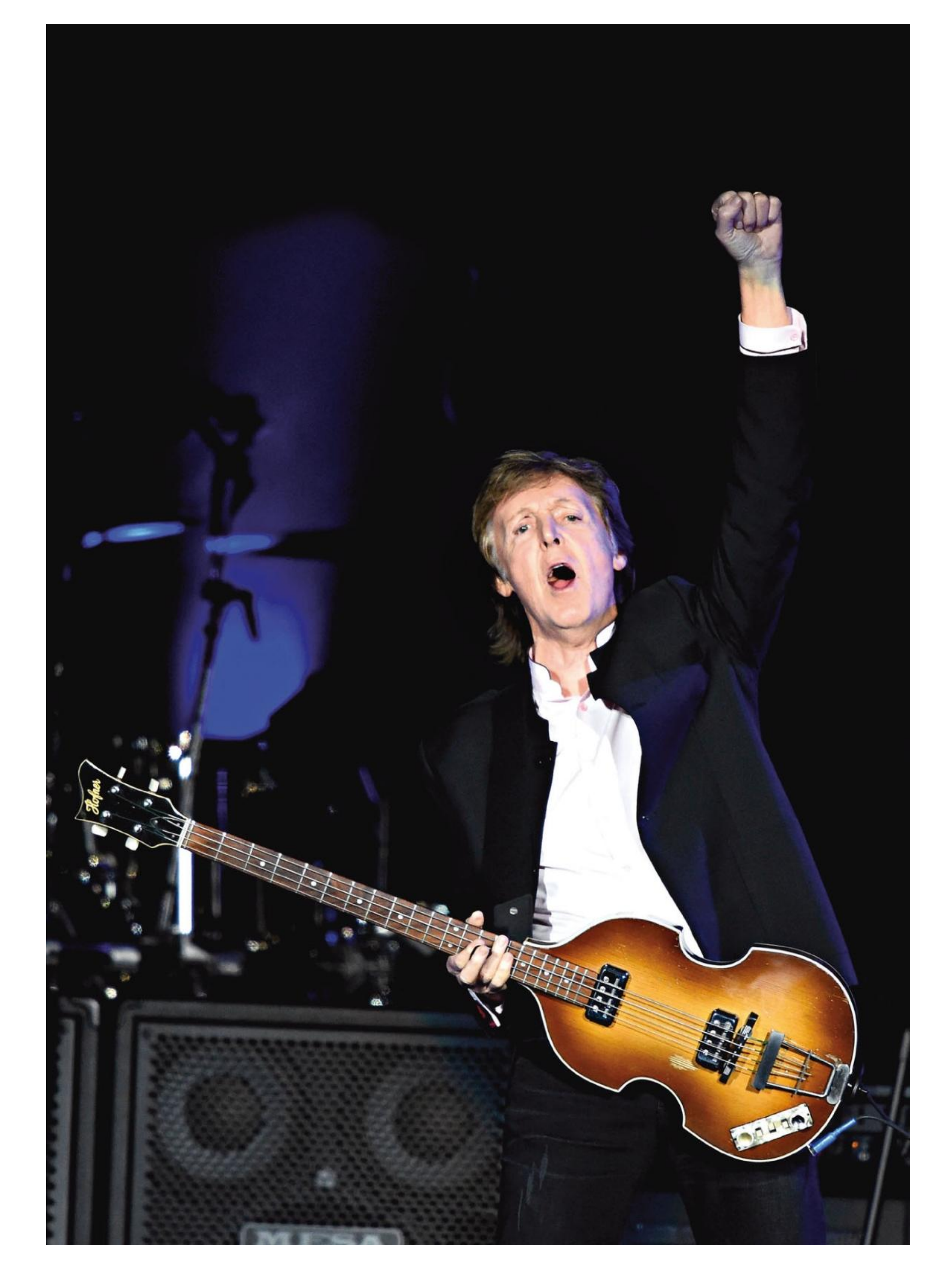
"On partira quand on voudra !"

"*Vous faites un barbecue ?* demande Neil avant d'expliquer : *Au début, ça sentait le cochon grillé, là, ça sentirait plutôt autre chose....*" Logiquement, les Indiens sortent des calumets d'herbe pure qu'ils allument religieusement. La version de "Down By The River" est épique et dure carrément vingt-cinq minutes. Un moment ébouriffant, truffé de stries de guitares fuzzy qui déchirent la nuit californienne. Soudain tout est pardonné : le prix des pizzas (neuf dollars la part), celui des margaritas (15 dollars pièce), celui des T-shirt (40 dollars pièce) et la foule décolle sans entrave. Très malin, Neil Young brocarde Donald Trump (sans jamais citer le nom du candidat honni) et il repart en acoustique, ruminant un savoureux "Peace Trail", nouvelle chanson qui descend comme une brise après le fracas rock'n'roll. Ce soir, l'ombrageux Neil Young prend tout à la rigolade. Dit qu'on veut l'arrêter net, qu'il lui reste 50 secondes à jouer selon les organisateurs. L'assistance s'emballe. *"Comment voulez-vous jouer 'Rocking In The Free World' en 50 secondes ? On partira quand on voudra !"* et il sort la feuille de boucher pour charcler un riff monumental. Très vite, la foule est en éruption, debout, poings brandis, hurlant de bonheur que personne, non, jamais, ne nous empêchera de rocker cette putain de planète.



Photos Kevin Mazur-DR


WATER
IS


Hofner



Photos Kevin Mazur-DR

Sir Paul

Pendant l'intermission, notre photographe bavarde avec une voisine blonde platine en T-shirt Beatles : *"D'où venez vous, quel est cet accent ?*
— Nous arrivons de France !
— *Paris ? Wonderful... Et vous êtes... ?*
— Journalistes !
— *Oh my god ! J'espère que vous ne travaillez pas pour Charlie ?!"*
On attendra plus d'une heure un Paul McCartney gonflé à bloc qui déboule à 21 h 45, dans sa veste de smoking, et balance "A Hard Day's Night". Macca : *"On va faire une grosse teuf ici ce soir, une fête genre Liverpool."* Et il envoie "Day Tripper". Clairement, pour les Américains, ce Beatles resté parmi nous est un dieu vivant. La foule lévite. Qui plus est, sir Paul connaît bien l'endroit. Il avait joué à Coachella en 2009 et obtenu à l'époque six historiques rappels. Mais ce soir, il est en fin de tournée, remonté à bloc par l'enjeu et il va tout nous donner. Y compris, très vite dans le set, un bœuf, une jam, un truc de six minutes chrono, invraisemblable passage de pepperonis, juste Macca et ses guitaristes, slalomant comme à Woodstock en 1969. Culot de l'ancien ! Les oreilles vrombissantes, nous comprenons que le Beatles va nous offrir en cette soirée mythique quelque chose d'invraisemblable. Dédiant "Maybe I'm Amazed" à sa chère Linda, il se donne alors corps et âme, martelant son piano, hurlant comme un adolescent, au risque de sacrifier sa voix... Il faudra quelques titres pour retrouver son assiette, mais quel moment intense, résumé par notre voisin qui récapitule bien l'opinion générale en hurlant à la cantonade : *"Paul, on t'aime !"* Et puis à 23 h 15, c'est le coup de théâtre. McCartney demande à Neil Young de le rejoindre. Le Loner débarque illico avec sa Les Paul noire bien en pogne et on sent que de très grandes choses nous attendent. Dans l'ordre : une version à deux voix de "A Day In The Life". Une version de "Give Peace A Chance" rendant noblement hommage aux idées de John Lennon. Et enfin, à la demande de Neil Young, du rock ! Ce fut "Why Don't We Do It In The Road". A cet instant le son est colossal, énorme, organique. C'est Woodstock dans le désert ! Accroché à une barrière, les pieds dans la terre californienne, nous vivons le moment légendaire du Desert Trip Festival. Neil Young repart, salué par sir Paul

"Et dire que Keith Moon a raté ça"

(*"Thank you, Neil, I love that boy !"*) et la légende vivante d'envoyer une fin de concert renversante, racontant moult anecdotes sixties, ressortant en l'honneur des Stones le fameux "I Wanna Be Your Man" (pas joué depuis 1993 !). En seconde semaine, McCartney inviterait Rihanna. Quelle bonne idée. Mais inutile de préciser où va notre préférence. Incroyablement rodé, trouvant le moyen de surprendre, de se mettre en danger, Paul McCartney apparaissait en ce soir d'octobre comme un très sérieux client pour le titre de Miraculeux du Désert Festival. En tout cas, il a su adapter son répertoire et son spectacle à l'endroit et la jubilation du vieux rocker n'en était que meilleure à percevoir dans la tiède nuit californienne.

The Who

Jour trois, 18 h 20. Sur les écrans noirs, ces lettres blanches : *KEEP CALM, HERE COMES THE WHO*. Sur le champ d'Indio, de vieux fans ont ressorti les T-shirts des tournées historiques, *Tommy*, *Quadrophenia*, *Who Are You*. Il est vrai que notre plaisir de voir les Who en action est décuplé. Hé quoi, on avait laissé le groupe sur la scène du Zénith de Paris il y a un an, nous faisant ses adieux définitifs et comme on se retrouve ? *"Vous êtes venus voir des vieux danser ?"* demande Pete Townshend avant de mouliner le riff impérial de "I Can't Explain". Pete et Roger sont dans une forme olympique. Ce soir, l'équipe Rock&Folk est choyée par les attachées de presse qui nous ont offert des pass pour la grande tribune VIP. Nous sommes à moins de cent



mètres des Who, confortablement assis au premier rang de la tribune presse. Branchant notre cigarette électronique au THC, nous constatons que Zak Starkey s'est fait une crinière blonde. Le jeune batteur matraque ses fûts avec un insolent entrain et puis soudain Pete craque. Mis en verve par le soleil couchant allégorique derrière la marée humaine, Pete nous raconte l'histoire du groupe The Who qu'il entremêle de réflexions caustiques *("En fait, votre désert, c'est de la poussière !")* avant d'en arriver à cette troublante conclusion : "*Vous savez, en 1967, nous les Who, nous étions Adele, Lady Gaga et Rihanna réunis. Nous passions à la radio à l'époque !*" et sur un cri du chef, les Who balancent "I Can See For Miles" ! Moment de folie, solo psychédélique grand cru. Passant les albums en revue, Pete débouche sur "Who's Next" : *"On aime bien cet album. On continue de le jouer. Je sais bien que vous, les Ricains, vous préférez 'Stairway To Heaven'* (rire général) *mais nous, on continue de jouer ça !"* Et il envoie "Behind Blue Eyes". Inutile de se le cacher, ce que la foule attend en ronronnant de plaisir, c'est "Tommy". Entendu derrière nous : *"S'ils jouent 'Pinball Wizzard', ce sera la plus belle soirée de ma vie !"* Cinq titres de "Tommy" viennent à ceux qui croient. Solennelle communion. Mais le grand moment du concert sera, pour nous et tous les Français présents ce soir-là, "The Rock". Sur ce titre de "Quadrophenia", Pete Townshend prend un solo (fou, homérique et épique) de plusieurs minutes. Sur les écrans, des images vidéo. Deux siècles concassés en dix minutes. Ça commence avec Lady Di et ensuite les années défilent à un rythme vertigineux, montage cut, mélange du son live et des documents, tambouille d'enfer. Soudain le solo s'arrête dans un dérapage de feedback, une image du Bataclan reste figée sur les écrans avec ces trois mots : *Pray For Paris*. Enorme ovation. Nous sommes dans la région des Eagles Of Death Metal. Les Who deviennent ensuite une énorme machine de rock festivalière. La foule ondule et palpite, eux attisent le brasier et clôturent deux heures remarquables par un "Won't Get Fooled Again" d'une rare intensité avec un hurlement bien réglo de Daltrey qui déchire la nuit en deux ! Mission accomplie pour les grands méchants Who. 75 000 personnes les acclament à gorge déployée dans la nuit. *"Et dire que Keith Moon a raté ça"*, s'effare Townshend avant de conclure d'un sardonique : "*Quel con, ce Keith Moon !*" Les Who. Groupe de rock méchant depuis 1965.

Roger Waters

Tous les fans de Pink Floyd de la région sont là. Une mamie à cheveux blancs, squelettique dans son T-shirt *The Dark Side Of The Moon* avance péniblement en poussant un déambulateur, soutenue par un mari et un fils eux aussi vêtus de T-shirts historiques du Floyd. Il est 21 h 15. Depuis cinq minutes, un son de vaisseau spatial atterrissant en quadraphonie est diffusé par la sono du festival. On s'agite sur scène. Et soudain, le vaisseau décolle. Sur les écrans, des images de la lune et de la voix lactée. Dix projecteurs DCA sont allumés derrière la scène qui devient une cathédrale de lumière. "Set The Control To The Heart Of The Sun". Tout est dit. Sous le nom de code Us + Them, Roger Waters joue désormais "The Best Of Pink Floyd". Il assume avec un groupe fourni (trois guitaristes, un saxo, des claviers) et sort une fantasbuleuse leçon de basse Fender sur "One Of These Days". La suite sera fascinante, étonnante, élégiaque, le point d'orgue son et lumière que tout le monde attendait. Maintenant ses albums solo strictement au rayon souvenirs, Waters semble dans une forme étonnante. Voix assurée, main de fer, il emporte les spectateurs ailleurs, dans un environnement mathématiquement parfait, un monde fou qui éclabousse les écrans de slogans empruntés à l'actualité *("black lives matter")*. Tous les spectateurs ? Non, derrière nous, un vieux fanatique du Floyd est victime d'un malaise vagal. On l'évacue avec



Gros comme un zeppelin, un énorme cochon volant survole la foule, une tête de Trump peinte sur son flanc grassouillet

calme et technique vers l'infirmerie, qui eut cru qu'on lirait cela un jour dans Rock&Folk ? Soudain (effet vidéo) l'énorme usine électrique de Battersea surgit derrière la scène. Gros comme un zeppelin, un énorme cochon volant survole la foule, une tête de Trump peinte sur son flanc grassouillet.

"Wish You Were Here" retient toute notre attention. Et pourtant avant cela il y a eu "Time" et "Money". Mais soudain, l'exposition du thème égrenée devant des écrans géants où une froide voie lactée tourne lentement, tout cela nous semble alors la musique classique de demain, des mélodies qu'on jouera encore dans un siècle, sur d'autres planètes. La vision de Waters est servie par un son d'une ampleur colossale (le plus beau du festival). La nuit se terminera dans ce long trip cosmique, avec un final assumé "Comfortably Numb".

Deux heures durant, Roger Waters avait ressuscité son vieux groupe et redonné le goût des embardées cosmiques à 75 000 fanatisés. Waters à ce moment sort de sa poche un texte qu'il lit à la foule. Il est question de la Palestine et d'Israël. Le demi-dieu parle dans un silence religieux, aucun sifflet, lazzi, c'est son droit de s'exprimer respecté par tous, même si le consensus général dans les gradins est qu'on n'avait pas besoin de politique pour ternir la fête.

En guise de conclusion

Plutôt que d'imaginer une conclusion de mirliton lyrique, on avouera qu'à ce stade final, quelques questions se posent.

- Les organisateurs de ce Desert Trip in Coachella envisagent-ils de publier un film retraçant l'événement ? Mystère et boule de Malabar.
- Ces gens envisagent-ils de recommencer l'année prochaine ? Et auquel cas qui pourrait figurer à l'affiche ? Bruce oui, bien sûr, mais qui d'autre ? Brian Wilson ? Fleetwood Mac ? Eagles ? Santana ? Tom Petty ? Les anciens du Dead ? Les paris sont ouverts.
- Et enfin : un événement pareil est-il imaginable un jour en France ? Réponse : Peut-être... Jackie Lombard (Interconcerts) et Gérard Pont (Morgane, les Francofolies) s'y emploieraient et pourraient, peut-être, avec beaucoup de chance et de foi dans le rock, réitérer pareille fête du côté du Sud de la France, l'été prochain. C'est tout ce qu'on souhaitera à nos lecteurs.

Dans la nuit du retour, la radio joue Lynyrd Skynyrd, "Gimme Three Steps". Au casino voisin du festival, ZZ Top aussi était là. Bienvenue en Amérique 2016, le pays où le rock refuse de disparaître. Et il disait quoi, le colonel Chabert ? "*Ajoute que les vieux chevaux savent encore ruer.*" ★

Question d'attitude, avant tout

VARIETE, CHANSON ET ROCK AND ROLL

Et si une simple question de sémantique avait divisé depuis des décennies la musique d'ici en irréconciliables chapelles ? C'est la théorie de cet article.

PAR PATRICK EUDELINE

C'est de la variété ! Mais tout est de la variété ! Les Stooges comme Annie Cordy, Maxime Le Forestier, Dashiell Hedayat et les Rolling Stones, Jimmy Reed, Trenet, The Cure, Beethoven parfois et Joy Division, Patrick Topaloff, Eddie Cochran et Pere Ubu.
Alors... mais qu'est-ce qui n'est pas de la variété ?
Le free-jazz et la musique spectrale ou dodécaphonique.
Debussy, le plus souvent, mais pas Schubert (les lieder !), Ligeti, John Coltrane en fin de carrière, Mingus et Coleman par exemple, les sœurs Goadec (et encore), Benjamin Britten, le Mahavishnu Orchestra. Terry Riley, le Floyd parfois, le Soft Machine de la fin...
Parce que la *variété*, *les variétés*, c'est : *"Généralement chanté, sur des accompagnements musicaux variés (d'où le nom), empruntant à tous les genres et sans rapport entre eux... musiques disparates et hétéroclites enchaînant chansons, sketches, musiques classiques, folkloriques, de danses ou encore de films. On y retrouve aussi des divertissements symphoniques légers, des musiques dansantes, de genre ou des pièces de caractère, de style populaire, viennoise, tzigane, des danses de salon, champêtre, de kiosque à musique, de fantaisie, parodique ou humoristique... à but commercial. Reproduction phonographique notamment."*

En résumé, les *variétés*, c'est tout et rien. Du moment que cela soit commercialisable, chanté et plutôt divertissant. C'est tout ce qui n'est pas de la musique *sérieuse*. Ce qui reste un concept fort subjectif.
En fait, *variétés*, la musique de variétés, c'est la traduction française de *music-hall*. Du music-hall américain.
Or, le jazz, le blues, les parades de rue, les minstrels, Al Johnson comme Bessie Smith, Fats Waller comme Kid Ory ou Son House... enfin tous ceux qui ont créé cette musique qui allait devenir le jazz, le blues, le rock, tout ce qu'on veut... tous venaient du music-hall. Il y avait les endroits, les circuits et le public pour la musique classique occidentale. Et puis il y avait *tout le reste* et tout le reste, c'était du music-hall.
Mais allez dire à un fan de jazz ombrageux des années 50 que la musique qu'il écoute dans des caves enfumées est issue du même tonneau que cette charmante adaptation, "Le Petit Chien Dans La Vitrine" que Line Renaud interprétait à 36 Chandelles, l'émission de Jean Nohain. Impossible. Et pourtant, les compositeurs sont les mêmes (des génies juifs de Tin Pan Alley, à New York) et l'orchestration est semblable. Cuivres et batterie. Non, il n'y a pas de différence de *nature* entre le petit toutou dans la vitrine et "My Favorite Things" de John Coltrane. Tin Pan Alley !
Mais le fan de jazz en a décidé ainsi. Tout ça, c'est de la variété. Du commercial, du populaire.
Et le fan de rock and roll, même s'il est issu d'un milieu social quelque peu différent, va bientôt lui emboîter le pas. Et tant pis si Bill Haley, sans parler de Presley, vend plus que n'importe qui : Ils jouent, dans son esprit, une musique sacrée, issue du blues et du gospel, voire du folklore traditionnel. Ce n'est pas de la variété. C'est du rock. De la musique noire.
Et la variété, dans l'esprit des gens de goût, est définitivement tabou.
Et John Littleton alors ? Qui fait un carton chez Jean Nohain en interprétant "Sixteen Tons" ou des incunables gospel ?
Qui était assurément noir ?
Non. Circulez. C'est de la variété.
Et Sidney Bechet alors ? quand il fait un tube ? Lui le pionnier intouchable qui a connu les roues à aubes du Mississippi ? Euh... "Petite Fleur" ? Il a trahi ! variété ! Et quand il fait un tube avec "Les Oignons", classique du jazz old timer s'il en est ? Euh...
Et "Nuages" de Django Reinhardt ? Euh...
Mais bon, dès les années cinquante, le péché originel était dans le fruit, dirions-nous.


Michel Polnareff
photo Tony Frank

Chacun chez soi et chasse gardée

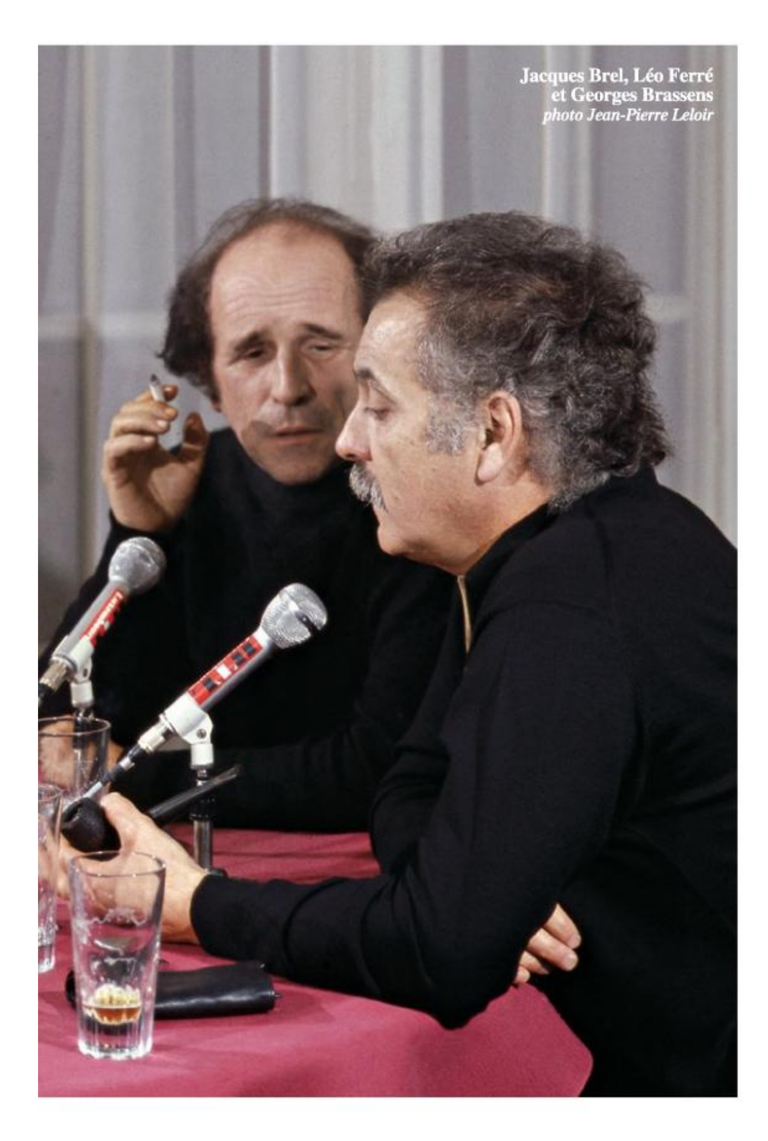


Au Bohneur Des Dames
photo Tony Frank



Le mot *variétés* n'existe qu'en France et il a pourri nos relations avec la musique depuis les années 50.
On en arrivait à cette absurdité. "Somethin' Else" par Cochran, c'est du rock. "Elle Est Terrible", l'adaptation fidèle et littérale par Johnny Hallyday, c'est de la variété. Et "Made To Love" des Everly Brothers ? Un intouchable ! Mais traduit en français par Claude François, c'est de la saumâtre variét'.
Parce que la variété, c'est sale. On n'y touche qu'avec des pincettes. Aujourd'hui ? On ne sait plus. Fauve, PNL ? Amir ? Biolay, M, c'est quoi ? Du rap, de la musique du monde, de la chanson, du rock, de la variété ? On ne sait plus trop. Mais rien n'a changé, j'en ai peur. Pour tout un chacun, Kendji Truc, c'est de la variété. Comme Maître Gims. Parce que c'est naze ? Non, parce que ça marche.
Et la France, depuis toujours entretient un rapport trouble avec le succès. Elle en a inventé, dirait-on, ce mot de *variétés*. Remontons l'histoire. Depuis le début du siècle, le XIXe. Les choses étaient alors simples. Il y avait la musique classique. Sacrée mais morte, figée dans l'histoire, et les *musiques légères*, négligeables, mais qui, elles, vivent encore. L'opérette, la chanson réaliste, le musette. Et tant pis si Maurice Ravel écrit un tube, "Le Boléro", si Erik Satie commet des valses, si Debussy rêve de musiques foraines, légères par définition. Et on ne sait où mettre le folklore. Qui influence tout le monde depuis Bach jusqu'à Bartók.
Dès que cela se vend, en petits formats par exemple, avant même le disque, c'est de la musique légère. Et basta. De la variété. Ouvrard, le comique troupier ou les premières rengaines issues du jazz, c'est idem. Mais personne n'a envie d'être pris pour un imbécile. Et surtout pas les amoureux de musique. Les premiers fans de jazz et plus tard de rock and roll préféreraient mourir plutôt que d'être surpris à écouter de la variété *comme tout le monde*. Ils réagissent donc comme les fans de musique classique. *Leur* musique est forcément savante et différente, digne. On ne saurait qualifier le jazz de la Nouvelle-Orléans, le ragtime ou le blues, d'où tout va bientôt être issu de *musique de variétés*. Si. Justement. Et exactement même. Morceaux courts, rythme de danse. Tout y est.

Mais le jazz a une *image*. Et la télévision française ne mélange pas le jazz et la variété, par exemple. Sauf quand le jazz commet des tubes. Sinon, c'est chacun chez soi et chasse gardée. Le rock and roll au début, lui, n'est guère pris au sérieux, et cohabite donc avec *la variété*. Sans problèmes. Bientôt les Chaussettes Noires, Hallyday et Dalida passent dans les mêmes émissions. Ils se partagent même les tubes. Une bonne chanson est une bonne chanson, n'est-ce pas ? Alors "T'Aimer Follement" peut être interprété par Johnny comme par Dalida.
Il y a donc de la variété, le jazz et le rock aux rapports incestueux (ne l'oublions pas : Salut Les Copains est issu de Pour Ceux Qui Aiment Le Jazz. Ce sont des jazzmen qui jouent sur les premiers disques yé-yé) et... Et la chanson. Qu'on appelle *chanson rive gauche*. Histoire qu'on comprenne bien qu'il ne s'agit pas là de variété. La chanson rive gauche a des prétentions. Les mêmes que celles dont le jazz se targue finalement. Encore une histoire de torchons et de serviettes. La chanson rive gauche, de Brel à Gainsbourg jusqu'à Béart, les Frères Jacques, Léo Ferré ou Catherine Sauvage, privilège les grands auteurs, les textes de qualité et les musiques ambitieuses. Elle déteste la frime et les paillettes. Mais quand la chanson rive gauche obtient un tube, "Jolie Môme" ou "Déshabillez-Moi", qu'elle se retrouve programmée dans un grand théâtre rive droite (l'Olympia !)...
Elle devient de la variété.
Mais tout aurait été différent sans ces complexes. Si au lieu du terme de *variétés*, on avait parlé de *chanson française*. Parce que, finalement, l'identité de la France, depuis Yvette Guilbert (chanteuse réaliste aux textes écrits par le décadent Jean Lorrain) est là. Et sa grandeur. Et son génie. De Brel à Brassens, de Gainsbourg à Nougaro ou Polnareff. Même si ces derniers ne rêvent que de jazz ou de rock. En fait, c'est de là qu'ils tirent leur force. Depuis Vian. Et même depuis Trenet, qui rêvait de swing et de zazous. La France a créé la chanson moderne. Celle qui impressionnait Bowie et Beatles. Mais elle a préféré se complexer. Chanson, chanson ? Variété, oui ! Tel est le leitmotiv.
Les amateurs de jazz, en tout cas, comme ceux de la chanson rive gauche ou de rock ont donc un point commun : la peur du succès et du commercialisme. Ils ont le goût du ghetto. En somme.


Jacques Brel, Léo Ferré et Georges Brassens
photo Jean-Pierre Leloir

Mais au début, les artistes rock et ceux de variété passent dans les mêmes émissions, la déferlante twist a tout balayé. Le rock en France, celui des Chats ou des Vautours, de Dick comme d'Eddy, *marche*. Comme à Londres ou à New York. Il y a même des groupes de rock ! A vrai dire, il y en a pléthore et surnombre et tout se passe quasi pour le mieux dans le meilleur des mondes. Les Beatles et les Stones arrivent et les cheveux poussent. Lionceaux et Missiles remplacent Pénitents et Pirates, mais le jeu est le même.

Mais... Madame de Gaulle à elle toute seule va réinventer la variété et pousser le rock au ghetto. Et pour se faire, le jeune Drucker sera son servile valet.
Si.
En 1966, Rosko est en France l'animateur vedette. Le Président Rosko ! Un épitomé du cool, avec coupe Rolling Stones et toquante géante en sautoir sur le shetland. Il parle avec un accent anglais prononcé et à toute blinde, comme il l'a appris auprès du grand DJ Wolfman Jack. A la radio, son Minimax ringardise Salut Les Copains. A la télévision, Rosko a son émission. A Tous Vents. A partir de décembre 1966. Le meilleur de la nouvelle scène y côtoie les swinging demoiselles, Annie Philippe ou Sylvie Vartan.
Madame de Gaulle, par malheur ouvre un soir sa télévision.
Un Anglais à cheveux longs y présente un groupe... anglais.
Drame.
Quelle est cette invasion britonne ? Que devient donc la France ? Elle fait tout de suite appeler l'ORTF. La sanction tombe, immédiate. Rosko n'aura plus son A Tous Vents, mais un petit jeune sportif (c'est même sa spécialité, il est critique sportif) aux cheveux courts et bien sous tous rapports le remplacera. C'est ainsi que Drucker se retrouve à présenter son émission Tilt. Avec Jimi Hendrix pour la première. Mais c'est une erreur de programmation, qui date de Rosko.
Désormais, il y aura d'un côté Tilt et la *variété*, yé-yé ou pas. Et de l'autre des émissions *sociologiques* comme Seize Millions De Jeunes qui deviendra Bouton Rouge. Où le rock sera cadré et relégué. Des ghettos, donc.
Et dans l'inconscient des jeunes français, les choses sont claires.
Ou on fait du rock en groupe. Et on galères de tremplins du Golf Drouot en tournées épuisantes, comme les Problèmes.
Ou on est chanteur solo. Et même si on s'appelle Dutronc ou Polnareff, on fait de la variété. Ou on est condamné à en faire un jour. Ronnie Bird, Antoine... Tous le ressentent ainsi et en deviennent schizo. A cause de cela, Polnareff finira par fuir, dans un mirage américain. Antoine passe de "Madame Laure Messenger, Claude, Jérémie Et L'Existence De Dieu" à "Dédé" et "Le Match De Football". En moins d'un an... Pendant ce temps, les Italiens ou les Hollandais qui n'ont pas ces complexes ou cette dichotomie multiplient les succès. Souvent en groupe. Et, alors que tout explose, les musiciens rock français, eux, ne sont bientôt bons qu'à offrir un vernis rock ou pop aux chanteurs. Ainsi Charles Trenet s'offre, très tôt, le service des Jelly Roll. Très bientôt, les groupes Zoo ou Magma, fleurons de l'explosion pop française, se retrouvent à accompagner un peu tout le monde. D'Eddy Mitchell ("Métro Boulot Dodo" avec Zoo), de Léo Ferré ("The Nana", l'album "Amour Amitié"), à Nicoletta. Magma joue dans le "Zig Zag" d'Eddy Mitchell. Dynastie Crisis accompagne Polnareff...

Mais rien ne change. Il faut être en groupe pour faire du rock et l'insulte *variété* fuse dès qu'un artiste s'essaye à la ballade. Les Stones ont le droit de faire "Angie" ou "Lady Jane" et Lennon son "Imagine"... Mais "Tous Les Bateaux Tous Les Oiseaux", non ! Halte-là ! C'est de la variété.
Tout cela n'a évidemment pas de sens. Tous ces gens sont d'une même génération et nourris d'un même rock en pleine mutation mais... Eric Charden, par exemple, a beau avoir osé tous les styles issus d'Angleterre, personne ne s'attarderait à considérer Stone et Charden. Ce qui est permis à Abba ou T Rex est interdit aux Français. Et pourtant Charden enregistre chez Estardy (les fameux studios CBE) des fleurons pop aux orchestrations osées. Abstraction faite des paroles, son "Made In Normandie" est par exemple — j'en suis désolé — un joyau mélodiques aux fines orchestrations et, quand il s'amuse au boogie façon Top Of The Tops ("La Musique De Camionneurs", face B de "L'Avventura"), il ne craint personne. On dirait du Bolan, mâtiné d'early Status Quo. Sans charge. Je persiste et signe.
Un peu plus tard Balavoine, ancien du groupe Présence, hurle à qui veut l'entendre qu'il fait du rock... Julien Clerc aussi d'ailleurs. Mais personne ne les croit. Ils appartiennent à un autre monde. En revanche, personne ne refuse le label sacré à Bashung ou aux Rita Mitsouko. Question d'attitude, avant tout.
Et Téléphone vend plus alors que n'importe quel Delpech.
Le rock, donc, est sauvé ?
Non. Là encore, les ayatollahs veillent. Quand Aubert compose au piano son "Imagine" avec "Le Jour S'Est Levé", Corine hurle et claque la porte : *"Moi je fais du rock ! pas de la variété."* Oui, cocotte. Tu as raison. Et donc...
Si on avait appelé les choses par leur nom...
Chanson Française ! plutôt que variété. *Chanson française* ! De Vian à Gainsbourg jusqu'à Brel ou Brassens. Tout aurait été différent. La chanson française a raté le coche. La France fait des chefs-d'œuvre quand son identité de chanson rencontre les courants nouveaux. Là est son génie. Du jazz jusqu'au rap. Mais ce pays a préféré se complexer en inventant ce concept infamant de *variétés*.
Et la photo la plus connue de Rock&Folk reste celle de la rencontre en 1969 et immortalisée par Leloir, de Brel, Brassens et Ferré. Il faut y voir un puissant symbole. Non ? ★

Cinquante ans, jour pour jour



Neil Young

"PEACE TRAIL"

REPRISE/ WARNER

Pendant toute sa carrière, Neil Young ne s'est jamais privé de partir à l'aventure, d'oser explorer tous les genres qui le tentaient. Il a été, et il est encore, rock, country, folk, hard, soul, grunge et parfois même electro ou rockabilly. Il lui arrive bien sûr de se répéter et de patauger, mais c'est ce qui permet aussi de réserver de belles surprises de temps en temps. Et, cinquante ans presque jour pour jour après la sortie du premier album de Buffalo Springfield, "Peace Trail" est justement une de ces surprises, le disque qui débarque de nulle part et qui rappelle, après plusieurs projets décevants, qu'il ne faut jamais enterrer Neil Young. C'est en apparence un album plutôt acoustique et dépouillé, enregistré en vitesse en septembre pour coller à l'actualité américaine : conflits écolos, violences policières, montée des idées racistes pendant la campagne présidentielle. Les titres les plus directement politiques ont d'ailleurs été joués au Desert Trip, Neil Young voulant sans doute profiter de la tribune pour faire entendre son message. Ces chansons sont en tout cas inspirées : "Terrorist Suicide Hang Gliders" est une satire de la paranoïa sur les migrants et les attentats, celle dont Donald Trump fait son terreau, "Indian Givers" évoque le combat en cours d'une tribu indienne pour arrêter la construction d'un pipeline dans sa réserve. Et il y a surtout "John Oaks", récit méthodique et détaillé de ce qui se révèle être une énième bavure policière envers un noir. Ici, la forme assez vieillotte du talking blues met en lumière à quel point cette violence imprègne la société américaine.
En fait, sur l'ensemble des titres de "Peace Trail", Neil Young prend le risque de dynamiter son style électroacoustique devenu ces derniers temps un peu pépère. On peut ainsi repérer pas mal d'overdubs et même des traces d'Auto-Tune, certes pas aussi appuyées que le vocodeur de "Trans" mais tout de même assez inattendues. La guitare s'efface souvent devant des riffs joués à l'orgue ou à l'harmonica — le goût du Loner pour le style de Jimmy Reed débouche ici sur quelque chose de frais — et surtout une section rythmique bien plus active que de coutume. Young semble avoir demandé à Jim Keltner, le grand batteur américain de studio de ces dernières décennies, et à Paul Bushnell, auquel on pardonnera d'accompagner Mylène Farmer, de monter à l'assaut face à lui, de briser ses schémas habituels en autant de fragments scintillants. Et un disque de Neil Young où on *remarque* la basse, ça n'est pas ordinaire. Il n'y a donc pas ici de grandes envolées de guitares, de morceaux à rallonge, mais une tension permanente pour le contrôle du mix, qui porte toute une inquiétude et livre en réponse un blues moderne et dépouillé, rendant une voix aux laissés-pour-compte. Toutes les idées ne marchent certes pas. L'album se termine ainsi de façon complètement incongrue par l'histoire du déballage d'un robot commandé chez Amazon, et le contre-chant traité à l'Auto-Tune sur "My Pledge" a surtout pour effet de faire penser à Cher ou à Maître Gims. Mais quand Neil Young se lance dans la chevauchée nerveuse du morceau-titre qui ouvre l'album et qu'il lutte pour y imposer sa guitare et sa voix, on retrouve ainsi une fragilité et une vulnérabilité dont il n'avait plus forcément l'habitude. *"Quelque chose de neuf est en train de pousser"*, chante-t-il. En bien, en mal ? En tout cas quelque chose qui le travaille au corps et l'amène encore à se réinventer. ✪✪✪✪

FRANCOIS KAHN

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Madness
"Can't Touch Us Now"
MCA/ UNIVERSAL

Alors que le monde de la musique en est réduit à utiliser le micro-ondes pour réchauffer les souvenirs d'anciens combattants de la cause malheureusement stockés trop longtemps dans la partie cold wave de leurs cerveaux déjà abîmés par les drogues, le quartier londonien de Camden Town, quant à lui, ne se prive pas pour fêter tous les jours que Dieu fait cette année bénie 1976 où quelques amis, fans d'un rythme jamaïcain, décidèrent d'aller à contre-courant de la mode afin d'offrir au monde les prémices d'un groupe qui allait devenir au fil des années le symbole absolu de la musique jouée par et pour des potes. Avec le passage obligatoire du temps, même si les membres de Madness possèdent



toujours la même force scénique, les derniers albums studio sont nettement plus posés. A cause de l'âge, évidemment, le ska à cent à l'heure a tranquillement cédé la place à une forme de rocksteady teinté de chansons traditionnelles anglaises. Madness est devenu une sorte de mémoire chantante de la vie quotidienne de Monsieur et Madame tout le monde. Dans un monde moderne où la success story fait loi, un groupe qui considère que son public est la première de ses valeurs ne peut que rencontrer le succès. Comme d'habitude depuis 2009, cette petite merveille de seize pépites sociales a été concoctée au studio Toe Rag de Liam Watson, génie analogique de Hackney et mentor éternel de Jack White depuis l'album "Elephant". Avec cet infernal moment d'humour nostalgique que sont la chanson "Good Times" et son refrain tout en clins d'œil, non, définitivement non, rien ne peut plus atteindre Madness. Pour le reste, "Mr Apples", "I Believe", "Herbert", le choix va être dur pour les singles à venir. ✪✪✪✪
GEANT VERT

Kings Of Leon
"Walls"
RCA/ SONY MUSIC

Originaires de Nashville, dotés d'une biographie trop belle pour être vraie et d'une image évoquant les grandes heures du southern rock, les Kings Of Leon ont su atteindre le statut de stars se produisant dans les stades. Cette évolution professionnelle s'accompagne de changements stylistiques qui chagrinent les premiers fans. A leur intention, chaque nouvel album de la famille Followill — Caleb (chant, guitare), Matthew (guitare), Jared (excellent bassiste) et Nathan (batterie) — est annoncé comme un retour aux sources. Mais quelles sources ? Plus encore que la pochette laiteuse — qui n'a pas son *Album Blanc* ? — le choix du producteur est révélateur, Markus Dravs a travaillé avec Björk, Coldplay, Arcade Fire... L'appellation générale "Walls" serait l'acronyme de *We Are Like Love Songs*, respectant ainsi la tradition Followill qui consiste à attribuer à chaque disque un titre de cinq syllabes. Comme précédemment, les KOL proposent leur vision du pop-rock des années 2000 avec des guitares trop linéaires mais aussi l'honorable volonté d'écrire de vrais refrains. Ils sont efficaces sur tempo alerte ("Eyes On You", "Waste A Moment", "Find Me", "Over"), à l'instar des Strokes, contemporains auxquels ils sont



souvent comparés. Ils ajoutent parfois une louche d'emphase U2esque, très utile dans les stades, mais peuvent s'épanouir dans la retenue, réussissant "Muchacho" (un peu d'exotisme de pacotille fait toujours plaisir) ; le très pop "Wild" ; le romantique "Conversation Piece" ; ou "Walls", la chanson, qui lorgne vers le dépouillement tristounet à la Springsteen. Là, à l'évidence, le chant de Caleb s'avère déterminant dans la séduction exercée par le groupe. ✪✪✪
JEAN-WILLIAM THOURY

Howe Gelb
"Future Standards"
FIRE

Ce disque n'a rien à faire dans ces colonnes. A priori. C'est du jazz. Enfin genre. Mais comme la rubrique consacrée à ce style n'existe plus depuis quelques dizaines d'années, on en parle quand même. C'est ça qui est bien. C'est ça qui réunit Howe Gelb et Rock&Folk : ce sont des gens qui font ce qu'ils veulent. Qu'a-t-il donc voulu faire, le leader de Giant Sand ? Comme le titre l'indique : écrire de futurs standards ! Rien que ça. *"Une tentative pour écrire un lot de chansons qui pourraient traverser les époques avec la structure de ce qu'on appelle des* standards. *Du genre de ceux de Cole Porter et Hoagy Carmichael chantés par Frank Sinatra et Billie Holiday*, nous dit Howe, en toute modestie, ajoutant : *ça a beaucoup à voir avec Julie London."* Un peu casse-



gueule, comme projet. Et sacrément ambitieux. Il faut assurer derrière. Eh bien voilà, Howe Gelb assure. Dans un style épuré, sans filet ni trucs de production pour cacher d'éventuelles faiblesses d'écriture, en trio : lui-même au piano, formidable, une contrebasse, une batterie, et de temps en temps une voix féminine assez superbe (Lonna Kelley) ou un solo de guitare à la Joe Pass de Naim Amor (cocorico, même si le Parisien vit à Tucson depuis 1997 !). Et le résultat est assez superbe. Intemporel dans son classicisme, porté par un son moelleux, et surtout par la voix tuante de Howe, véritable crooner du désert... Et on se dit que ces chansons sont effectivement de futurs standards. Alors oui, on est loin du rock de Giant Sand, de Calexico, du folk, ou de l'alt-country si chère aux hipsters dépressifs. On est ailleurs. Au pays de Frankie et de Billie. Au pays de l'émotion vraie et de la classe absolue. ✪✪✪
STAN CUESTA

Toy
"Clear Shot"
HEAVENLY/ PIAS

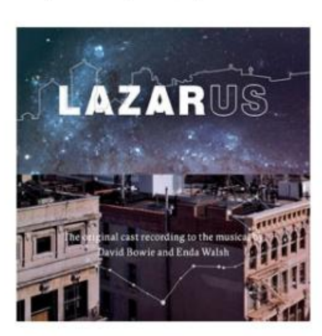
Après leur deuxième album, "Join The Dots", la voie semblait toute tracée pour les attachants Toy : ce quintette d'enfants anglais du Velvet aux velléités louables (un peu shoegaze, un peu psychédélique) pouvait continuer pépère à concevoir de bons petits disques tout en remplissant des salles de taille modeste. Et puis au moment du troisième, la bête se réveille. Est-ce dû au départ de la claviériste Alejandra Diez (remplacée au pied levé par Max Oscarnold, vieux pote et colocataire de certains des musiciens) ? Quoi qu'il en soit, le quintette briton joue libéré comme jamais. Comme si un déclic était intervenu. Tom Dougall et ses amis ont faim (au propre comme au figuré d'ailleurs) et retrouvent des plaisirs simples, évidents. Les morceaux hypnotisants aux tempos assez lents, une spécialité, sont ici passionnants, habités, tendus. La dynamique de groupe, indéniablement, porte ses titres aux doubles rythmiques de guitares ("Fast Silver", "Another Dimension") vers des sommets. Selon ses créateurs, l'un des sésames de ce disque serait Big Star, dont l'un des albums (le troisième évidemment) aurait obsédé le groupe ces derniers temps. Il semble en tout cas évident que le groupe, moins mal en point que ses héros de Memphis, joue ici comme si sa vie en dépendait.



La force collective fait que cette formation dont le chanteur n'est pas le plus grand des vocalistes et où l'on n'a pas décelé un Ray Davies à la composition, accomplit des miracles. "Jungle Games" la joue sauvage,"Dream Orchestrator" lâche la bride et "Cloud That Cover The Sun", une splendeur en trois temps, part dans des méandres à la Syd Barrett. Bravo. ✪✪✪✪
BASILE FARKAS

"Lazarus"
"The Original Cast Recording..."
COLUMBIA/ SONY MUSIC

Joint pour cette chronique, Henry Hey, orchestrateur de la comédie musicale de David Bowie, émanation testamentaire de "The Man Who Fell To Earth", écrite avec Enda Walsh, mise en scène par Ivo Van Hove et jouée off à Broadway l'hiver dernier, puis à Londres en ce moment, est formel : pour Bowie, ces versions de ses chansons devaient coller à l'œuvre théâtrale et ne peuvent en aucun cas être considérées comme une compilation de reprises. La plupart des titres réunis ici sont impeccablement et pudiquement revus par les acteurs, interprètes doués aussi, qui font de ce projet un ravissement. Michael C Hall, TJ Newton dans la pièce, qui s'attaque aux monumentaux "Lazarus", "Love Is Lost" ou "Heroes", n'est pas le seul à faire preuve d'aplomb, Sophia Anne



Caruso ("This Is Not America", "Life On Mars?"...) et Cristin Milioti ("Changes", "Always Crashing In The Same Car"...) déployant leur gorge ou feutrant leurs mots avec autant de caractère. Echappant à l'humeur rock, "The Man Who Sold The World" (Charlie Pollack) recycle les arrangements drum & bass des mid-nineties tandis que "All The Young Dudes" est propulsée là sans son riff emblématique. Le hasard du calendrier a fait que les voix de cet album ont été enregistrées le lendemain de la mort de son instigateur et l'émotion y est palpable. Elle imbibe également le second CD, de quatre titres seulement, qui propose trois inédits de "Blackstar" (coproduits avec Tony Visconti) dont l'explicite "No Plan", ultime mélodie vertigineuse de David Bowie donc, composée au service d'un texte que la fatalité rend lisible sans nécessité d'y fouiller derrière les mots : *"Ici, il n'y a pas de musique ici."*

JEROME SOLIGNY

Sting
"57th & 9th"
A&M/ UNIVERSAL

Naturellement, lorsque Sting annonce un album plus enlevé, plus brut, on se surprend à rêver à un retour aux sources, à une fraîcheur digne des premiers titres de Police, période "Outlandos D'Amour". Evidemment, on est là dans le pur fantasme. L'explication est tout autre. Ces dernières années, l'artiste s'est offert quelques errements dont une longue parenthèse *classique* (avec plusieurs albums publiés chez Deutsche Grammophon) et ce "57th & 9th" n'est en fait qu'un retour à son univers pop habituel. Rien de révolutionnaire donc mais rien d'inintéressant contrairement à ce que pourrait laisser penser le premier extrait dévoilé à la fin de l'été, le sans grande surprise "I Can't Stop Thinking About You". Ce nouveau Sting ne manque pourtant pas de bonnes chansons, à commencer par "50 000", belle réflexion sur la mort, inspirée entre autres par les disparitions de Lemmy, Bowie et Prince *("Rock Stars don't ever die, they only fade away")* ou plus loin, "One Fine Day" où l'on redécouvre l'artiste militant, écolo, citoyen responsable, un rien sarcastique sur le changement climatique. Et puis, il y a ce "Petrol Head" qui secoue l'ensemble avec ses guitares nerveuses, hurleuses, musclées et un Sting qui se lâche pour de bon.



Une belle surtension, un moment salvateur et un goût de trop peu qui ferait presque regretter qu'il n'ait pas eu l'idée au mieux d'enregistrer un album exclusivement rock, au pire quelques titres de cette trempe. Heureusement, l'artiste, qui sait jouer sur les contrastes, livre en fin de parcours un "Inshallah" délicieusement atmosphérique et envoûtant qui sauve la mise de ce "57th & 9th" que l'on aurait pu trouver un peu trop *classique.*

ERIC DECAUX

Disques pop rock

Sleigh Bells

"Jessica Rabbit"

TOM CLEAN

A l'image de la plantureuse rousse à tendance zoophile qui sert d'égérie à Sleigh Bells, celle du duo peut faire rêver : un des groupes les plus branchés de la scène new-yorkaise, deux musiciens en pleine possession de leurs moyens, beaux, les deux, une liberté absolue qu'elle soit musicale ou contractuelle puisque ce disque inaugure le label de Sleigh Bells et une créativité aussi débordante que sa folie. Le problème c'est que le débordement finit toujours par créer une inondation. On sent de bonnes idées et une volonté constante de proposer quelque chose de différent mais une certaine tendance quasi obsessionnelle à ne pas aller à l'essentiel ruine un peu les efforts d'Alexis et Derek. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué est clairement la devise de ce quatrième album. Les rythmiques changent en plein milieu des chansons, on passe du rock à l'electro puis à de la petite pop en moins de deux minutes. "Jessica Rabbit" manque d'un fil conducteur, une idée générale qui aurait donné du corps. Là on se retrouve avec une superposition d'instruments qui donnent au bouton *mute* un côté très attirant, presque racoleur. C'est dommage parce que quand Sleigh Bells glisse vers des choses plus minimalistes, simplement guitare/ batterie/ voix, la sainte trinité de l'efficacité, on se retrouve avec de vrais bons morceaux tels "It's Just Us Now" en ouverture, ou "Rule Number One", rageur comme l'interceptor de Mad Max à un feu rouge. Le reste ressemble à une sorte de Charlie XCX pour gens branchés. Ce disque aurait fait une bonne fable de La Fontaine : Le lapin qui voulait se faire aussi rugissant que le tigre. ✪✪

SACHA ROSENBERG



Purling Hiss

"High Bias"

DRAG CITY /MODULOR

Mike Polizze n'est pas le nom le plus fameux de l'underground américain mais laboure consciencieusement son sillon depuis une dizaine d'années. Figure de la scène de Philadelphie au sein des Birds Of Maya, pote de Kurt Vile, Polizze est connu comme étant un extraordinaire guitariste, au son abrasif, capable de sculpter la distorsion avec une dextérité quasi hendrixienne. Purling Hiss, fondé en 2009 comme un projet solo, offrait des disques plutôt lo-fi, noise rock, rappelant souvent Dinosaur Jr. Depuis l'excellent "Water On Mars" en 2013, il semblerait que notre homme Mike tente réellement de quitter sa confidentielle ornière, clarifiant très nettement ses enregistrements et affinant considérablement ses compositions. Gravé en formation power trio, ce "High Bias" vient confirmer cette tendance. La puissance du jeu de Polizze y est toujours aussi impressionnante, dantesque serpent crachant ses décibels, et sa voix prend ici des intonations rappelant John Lydon, insolente, gouailleuse. La rythmique est explosive et les morceaux, ultra-frénétiques, peuvent lorgner vers le krautrock ("Teddy's Servo Motors", "Ostinato Musik") ou le punk ("Notion Sickness", "Pulsations"). Par moments, ils dégainent de superbes recoins mélodiques, comme l'hymne acoustique "Follow You Around" ou "Get Your Way". La sulfureuse affaire s'achève sur un brûlot définitif de plus de onze minutes totalement stoogiennes, "Everybody In The USA", suintant l'angoisse diffuse qui gagne les citoyens outre-Atlantique. Un rave-up monstrueux culminant par un solo aussi imprévisible que rétamant. Ce ne serait donc que justice si cet étincelant "High Bias" permettait à Polizze, outsider méconnu, de gagner enfin un peu plus de lumière. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT



Frank Iero And The Patience

"Parachutes"
FULL TIME HOBBY

Quand on a été dans un groupe qui a été le symbole d'un mouvement comme l'a été My Chemical Romance, surtout quand celui-ci a permis aux revendeurs de coloration capillaire noir corbeau de subsister, c'est difficile, voire complètement impossible de s'en défaire. Mais comme le disaient Zidane, Blanc et Diomède en 1998, *impossible is nothing* ! Et c'est bien ce que démontre Frank Iero avec l'album "Parachutes". Nous sommes en 2016 et cet album est la preuve qu'on peut encore sortir des produits bruts, sans 50 pistes de guitares, sans machines pour arrondir les angles, sans producteurs spécialistes du joli, juste une grosse dose de son et de franchise dans la tronche. Et franchement, ça fait



du bien. On a l'impression que "Parachute" a été enregistré en 585 minutes comme a pu l'être "Please Please Me" des Beatles. Aucune réflexion trop longue, aucun *"Attends en fait"*, tout doit être livré vite. Cette urgence se sent dans la production qui nous ramène à la fin des années 80, début de l'explosion du rock alternatif avec en chef de file les Pixies ! "Parachute" pue "Surfer Rosa" avec des guitares distordues, des structures anti-pop et un Frank Iero plein de faussetés maîtrisées et magnifiques. La bonne idée de cet album, c'est le mix de l'univers frankblackien avec celui du début de la scène hardcore américaine, ce qui apporte une touche sombre bienvenue puisque l'album parle de dépression, de grosse dépression mais avec une touche d'espoir. Alors oui, le thème est plus qu'éculé, des titres de chansons comme "I'll Let You Down", "I'm A Mess" ou "Miss Me" sont peut-être clichés mais on sent une telle franchise qu'on a envie d'y croire, parce qu'après tout, on peut vraiment aller pas bien parfois ! Cette thérapie est en tout cas une belle réussite. Et ça ne coûte pas 72 euros de l'heure ! ✪✪✪✪

SACHA ROSENBERG

Salem's Pot

"Pronounce This!"
RIDING EASY

Sans crier gare, la Suède est devenue l'autre pays du stoner et le principal pourvoyeur de rétro rock. Les groupes poussent par grappes entières et les plus originaux commencent à faire leur chemin, comme par exemple Ghost, GOAT ou Blues Pills. Comme les deux premiers cités, Salem's Pot mise sur l'anonymat et se présente ainsi masqué ou grimé, à la fois sur scène et sur la pochette de ce second album qui fait suite au joliment nommé "Lurar Ut Dig Pa Prarien" (auquel "Pronounce This!" fait écho de façon ironique). Musicalement, ce collectif mixte n'a cependant pas grand-chose en commun avec ses compatriotes, puisqu'il œuvre dans un style particulier, sorte de Black Sabbath dopé aux douze mesures et ne lésinant pas sur les passages space rock, avec orgues et oscillateurs. Les riffs sont tantôt pesants, tantôt enlevés, les voix rappellent Ozzy Osbourne, on peut également penser à Uncle Acid And The Deadbeats, en plus aventureux, imprévisible. L'ambiance est donc sombre, poisseuse, les textes évidemment gothiques mais dotés d'un certain second degré. L'affaire démarre sur une série de trois morceaux passionnants, entre sept et huit minutes chacun : "Tranny Takes A Trip", l'excellente et très blues "Just For Kicks" et le



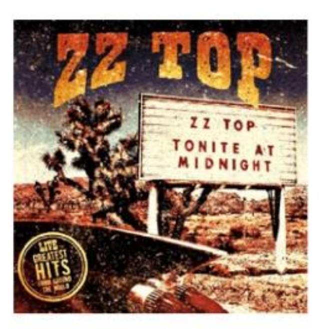
boogie cosmique "The Vampire Strikes Back", qui décolle vers les galaxies de Hawkwind. Brillamment éclectique, Salem's Pot surprend ensuite avec une respiration irrésistiblement country ("So Gone, So Dead") avant un grand final aux lugubres méandres. Le talent d'écriture est réel et c'est ce qui distingue Salem's Pot de ses nombreux concurrents : pour peu que l'on affectionne les guitares et les seventies, "Pronounce This!" est probablement l'une des plus affriolantes galettes du moment. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

Disques metal

ZZ Top
"Live Greatest Hits From Around The World"
WEA

Depuis 1970, Billy Gibbons (guitare), Dusty Hill (basse) et Frank Beard (batterie) ne se sont pas quittés. Pourquoi le feraient-ils alors que tout leur réussit : jouer la musique qu'ils aiment (un rock solide issu du blues) ; concilier racines (beaucoup) et modernité (un peu) ; imposer un son et une image (les barbes !) ; se faire respecter par leurs pairs tout en séduisant le plus grand nombre. Jusqu'à maintenant, le trio de Houston n'aimait pas les disques en public, glissant seulement quelques titres dans des albums mixtes, "Fandango !" (1975), "XXX" (1999). Voici donc, dans une discographie démarrée il y a 45 ans, le premier album entièrement en concert. Il comprend les morceaux les plus



célèbres. De "Eliminator" (1983) qui a décuplé la popularité du groupe, sont retenus "Got Me Under Pressure", "Gimme All Your Loving", "Legs" et "Sharp Dressed Man". Les entendre, c'est revoir les fameux clips avec la Ford Coupé 1933 ! Les captations ont été réalisées *autour du monde*, aux Etats-Unis mais aussi à Vancouver, Sao Paulo, Berlin, Paris ("Cheap Sunglasses"), Rome. A Londres, Billy Gibbons est rejoint par un autre dingue de voitures, Jeff Beck, pour "Rough Boy" et une reprise de "Sixteen Tons" (Merle Travis, Ernie Ford). De l'époque "Tres Hombres" (1973), le boogie "La Grange", ode à la Chicken Range, maison close texane, est devenu l'hymne de ZZ Top, l'un des deux morceaux (avec "Tush") exécutés quand Keith Richards a intronisé le groupe au Rock And Roll Hall Of Fame en 2004. Patiné par les années, le chant se fait rocailleux tandis que, sur la rythmique assurée, les guitares de Billy Gibbons atteignent leur cible. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Metallica
"Hardwired... To Self-Destruct"
MERCURY/ BLECKENED

Qu'est-ce qui pousse aujourd'hui un groupe comme Metallica à revenir, encore, avec un nouvel album ? Si l'on en croit la durée record de "Hardwired...To Self-Destruct", c'est l'envie de partager le fruit d'une vraie poussée créative. Et ces morceaux, qu'est-ce qui nous incite, nous, à les écouter ? Metallica, comme Iron Maiden ou feu Motörhead, sont-ils vraiment en mesure de surprendre à nouveau ? Eh bien c'est un plaisir de découvrir que la réponse est *oui*. "Hardwired... To Self-Destruct" est un bon album de Metallica, parfois il touche même au meilleur de ce que le groupe est capable d'offrir. D'entrée, le quatuor livre une salve aussi vive que tranchante avec "Hardwired". Riff affuté, pulsations rythmiques galvanisantes, et le chant unique de James Hetfield, portant dans son timbre l'histoire d'un genre musical à lui tout seul, finit d'apposer au titre cette identité unique qui manquait tant à un album comme "St Anger". Les quelques titres suivants confirment la tendance d'une fougue renouvelée, tels "Atlas, Rise !" avec ses accents Iron Maiden période "Powerslave" ou le surprenant détour glam "Now That We're Dead". Quelques bémols viennent toutefois briser l'idylle : certains morceaux traînent en longueur, comme s'ils avaient été assemblés



sans souci de cohérence. L'inévitable conséquence est un ventre mou d'une bonne vingtaine de minutes dont les beaux moments ne nous épargnent pas une certaine lassitude. Les quatre de l'Apocalypse reprennent, cela dit, les choses en main en fin d'album et avec la manière : "Spit Out The Bone", cavalcade thrash de sept minutes dont chaque seconde est un coup de massue. Le titre clôt le débat avec fermeté et nous conforte dans l'idée que Metallica a encore toute raison d'être. ✪✪✪✪

JONATHAN HUME

Helmet
"Dead To The World"
VERYCORDS/ WARNER

À la manière d'un Cure, Helmet a traversé plusieurs décennies en échappant à toute étiquette. Heavy metal pour les uns, pop barbelée pour les autres, il séduisait autant qu'il interpellait. Son leader, Page Hamilton, a offert à la planète un classique, "Meantime", en 1992, un chef-d'œuvre de violence sonique. Et avec de vrais tubes dedans ! C'est bien là le problème avec Helmet : après ce monolithe, le groupe a vu ses fans fondre sous le soleil de l'innovation. Hamilton, incapable de se soumettre au succès, a toujours préféré creuser ailleurs, à côté, pas là où il aurait fallu. Ce "Dead To The World", huitième album studio et après six ans d'absence, ne devrait pas ressusciter les hordes d'excités d'antan. Les mélodies



travaillées au scalpel sont toujours de la partie mais c'est désormais la voix de Hamilton qui dicte les débats, un phare dans un océan d'électricité sauvage. *"La voix avant les riffs"*, disait un connaisseur du groupe après une première écoute. C'est exactement ça. De "Life Or Death", qui ouvre, qui ne perd pas son temps avec l'apéritif, pieds dans le plat direct, batterie martiale, guitares hurlantes, refrain martelé comme un mantra narquois, solo hirsute à "I Love My Guru", "Bad News", où l'on sent aussi cette ironie qui ne dit jamais son nom et qui a toujours infiltré le répertoire de Helmet, jusqu'à "Die Alone" ou "Look Alive". Le décalage, permanent sur ce disque, entre cette voix claire, audible, détachée, et le tourbillon des guitares, la cavalcade rythmique, parvient finalement à convaincre. Hamilton a peut-être réussi, à lui tout seul, à marier Metallica et Costello, dont il reprend d'ailleurs le "Green Shirt". Peut-être... ✪✪✪

JEROME REIJASSE

Glenn Hughes
"Resonate"
FRONTIERS/ HARMONIA MUNDI

Glenn Hughes, chanteur/ bassiste blanc à la voix toujours aussi noire, ne ménage pas ses efforts pour ramener le fan égaré à bon port... Celui, notamment, qui avait décroché dans la foulée de "Hughes/ Thrall" (1982), objet de bien curieuses dithyrambes dans les bilans anthologiques rock. Première raison d'élan enamouré : une triplette d'albums de Black Country Communion, zeppelinienne en diable, dont on attend la suite en 2017 à la première disponibilité du guitariste stakhanoviste Joe Bonamassa. Puis une prestation impeccable en power trio au Hellfest 2016, dopée par la reprise de trois morceaux du Deep Purple Mk III. Enfin : "Resonate", 13e opus solo introduit par le bien nommé "Heavy", martelé par Chad Smith. Si l'on retrouve l'agressivité d' "Addiction" (1996), écrit sur les cendres d'une cocaïnomanie mortifère, le ton n'est plus exclusivement metal. Hard FM ad nauseam, "Steady" a pourtant la fulgurance émotionnelle de "Love Will Set You Free" (2011) du frère de son David Coverdale. "How Long" permet au jeune *"Hendrix du Hammond"* (sic) Lachy Doley de violenter son C3 comme la figure tutélaire Jon Lord... Glenn, à travers ses verres fumés, n'envisagerait-il plus la vie qu'en *pourpre profond* ? Petit détail amusant :



le conclusif "Long Time Gone" sur lequel les cordes vocales du sexagénaire non-fumeur font encore forte impression est construit sur la même série d'accords que "Trinity Part II" de Count Indigo, disponible au rayon Tricatel ! Cette pépite du catalogue Frontiers 2016, qu'on aurait aimé voir défendue live aux quatre coins de l'Hexagone (rires), n'est contre toute attente assortie que d'une unique date française à Vauréal, le 8 décembre. ✪✪✪

JEAN-CHRISTOPHE BAUGE

Disques français

Johnny Hallyday
"Rester Vivant Tour"
WARNER

Le 22 mars, Bruxelles est frappée par trois attentats. Quatre jours plus tard, avant son concert au Palais 12, Johnny Hallyday se recueille place de la Bourse. Le soir, dans la salle, le climat est électrique : le nom de la tournée, *Rester Vivant*, résonnant de manière singulière, la troupe ne peut que se surpasser. La captation supervisée par Yarol Poupaud, confiée à des poids-lourds, Bob Clearmountain (mixage), Bob Ludwig (gravure), se révèle gorgée d'émotion. Sur un rythme souvent rapide, Johnny insuffle une force nouvelle à quelques-uns de ses classiques, entre rock ("O Carole", "Nadine"), country ("J'Ai Pleuré Sur Ma Guitare", "Quelque Chose De Tennessee"), R&B ("Noir C'Est Noir"),



tragédie ("Requiem Pour Un Fou", "Ma Gueule", "Que Je T'Aime") et toutes les nuances intermédiaires. L'orchestre est d'une efficacité terrible. De façon révélatrice, certains passages se font à quatre guitares avec Yarol Poupaud (premier ministre idéal), Philippe Almosnino (chez qui la culture et le sentiment s'appuient sur une technique sûre), Robin Le Mesurier (fidèle complice) et bien sûr Johnny. Le public est parfait, enthousiaste, reprenant en chœur "Je Te Promets", "Fils De Personne", etc. Outre "De L'Amour", d'excellent augure pour le prochain album en studio, des œuvres récentes se font une place : "Rester Vivant", "Au Café De L'Avenir", "Mon Cœur Qui Bat", "Seul". Pour clore ses spectacles, Johnny choisit un standard de la chanson qu'il interprète avec le piano pour seul soutien, optant cette fois pour "Quand On N'A Que L'Amour" de son ami Jacques Brel. *"Quand on n'a que l'amour/ Pour parler aux canons"*… ✪✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Julien Gasc
"Kiss Me You Fool !"
BORN BAD

"Kiss Me You Fool !" serait un graffiti aperçu dans des toilettes femmes dans un pub de Londres. Ce sera le dernier contact avec la réalité. Julien Gasc, magicien des ombres, touche-à-tout glouton, faiseur sans attache, ni obligation de rendement, poursuit avec ce nouvel album solo extraordinaire sa quête de la chanson idéale, celle capable d'ouvrir une faille spatiotemporelle et d'avaler les frayeurs humaines. "Fait Divers", premier chapitre de cette odyssée autant planante qu'intérieure, est un conte avec roi, palais, vengeance et châtiment où Gasc chante comme un ménestrel sous substance. C'est joli, attirant, captivant même. "Mandrax" a la basse hypnotique, les baleines aériennes et prolonge "Fait Divers", toujours avec cette volonté d'inviter à une chute de coton, que Lewis Carroll validerait sans le moindre doute. "Pas", c'est l'amour qui ne se dit pas tout de suite, sorte de pop dépouillée qui avance avec la force et la peur de celui qui va déclarer sa flamme. "Circle Bar" est un instrumental cosmique, de jungle, vaudou, aussi bien proie que chasseur. Il annonce impeccablement la suite également. "Les Pages Anonymes" est un superbe hymne à notre époque, les corps désincarnés, les âmes qui errent dans un centre commercial. "Luke Howard"



ressuscite *"le parrain des nuages"*, l'homme qui a quasiment inventé la météorologie. On y est. Gasc décolle, quitte le tumulte et laisse les stratus, les cumulus et tous les autres lui caresser son visage désormais à moustache. Encore ! "Kiss Me You Fool !", "L'Eté Anglais" ou bien encore "L'Œil" complètent ce disque terriblement vivant, diablement adorable, où Gasc, accompagné d'ami(e)s, nous indique que la réalité n'a plus son mot à dire. Bravo ! ✪✪✪✪

JEROME REIJASSE

The Angry Cats
"Outmonster The Monster"
NIDSTÅND

Power trio élevé dans le terreau de la scène montreuilloise, région de la banlieue parisienne justement réputée pour sa production de pêches naturellement juteuses et riche d'une énergie aussi précoce qu'éternellement teenage nonsense, The Angry Cats se veulent un concentré d'émeutes sociales uniquement réglementés par la bipolarité du temps fort et du temps faible de leur batterie. Après une belle paire d'EP par moments bien gonflés d'une certaine inspiration stoner, le groupe s'est enfermé un bout de temps entre les murs du studio Garage, lieu naguère dévolu aux exploits sonores d'Oberkampf, afin d'y enregistrer dans les meilleures conditions possible le mur de son apocalyptique nécessaire à sa stabilité mentale. Groupe à influences



multiples depuis ses tout débuts dont les membres pouvaient aussi bien passer du rockabilly au gothique via l'indus et la chanson avec une facilité qui n'aidait pas vraiment pour étiqueter la bestiole. C'est bien ça le problème avec les punks qui n'en font qu'à leur tête… Heureusement, c'était sans compter la production de François-Maxime Boutault qui a bien su canaliser les ardeurs du trio afin de donner une belle unité à l'ensemble des titres. Le résultat est une sorte de déflagration aussi puissante que claire, servant de support au chant incantatoire, voire gothique, de Fred Alpi. Mais que les futurs auditeurs se rassurent tout de suite, même si l'écoute peut paraître surprenante lors de la découverte du disque, sa logique de production s'impose très rapidement . Meilleurs titres : "The Invisible Hand", "Everyone I know" et "A Piece Of Steak". Sinon, à voir pour de vrai sur scène avec le sang, la sueur et les larmes non inclus sur disque. ✪✪✪

GEANT VERT

Catfish
"Dohyo"
TROLL'S PRODUCTION/ MUSICAST

En cinq ans, ce duo mixte d'origine jurassienne (déjà remarqué dans ce magazine à l'occasion d'un premier autoproduit) s'est acquis une petite notoriété en multipliant les concerts en France et à l'international. Ce deuxième album illustre une maturité et un savoir-faire au service d'un répertoire viscéralement rock et anglophone. Catfish attaque bille en tête avec "Landmarks" qui instaure un son brut très roots, au rythme d'un martellement tribal qui met en valeur la voix féminine sensuelle et le refrain incantatoire. La suite tient les promesses de cette entrée en matière et reste fidèle à ce parti pris artisanal et vintage revendiqué qui apparente plusieurs morceaux à du rock garage. Mais les deux musiciens poly-instrumentistes savent également varier les plaisirs : "Rebirth" évoque la pop new wave des années quatre-vingt, "The Feather" renoue avec l'énergie punk à l'occasion d'une accélération de tempo et d'un refrain lancinant, "What If" pencherait plutôt du rock héroïque alors que "No Reason" cultive son impact dansant en tournant en boucle. Ils font aussi des prouesses du côté de la ballade, tantôt dépouillée et accompagnée d'une guitare cristalline ("The Tree"), tantôt caverneuse et habitée ("Lost And Found"), mais toujours propice à révéler les



soubassements bluesy d'une voix rauque qui prend parfois les accents d'une Janis Joplin. Si quelques essais se montrent moins convaincants vers la fin du disque, l'ensemble impressionne par la capacité du duo à composer des chansons qui s'appuient sur des refrains malins, et par la complicité qui unit les deux protagonistes et leur confère une redoutable efficacité. ✪✪✪

H.M.


20 YEARS OF
PLACEBO
18.11.16 - LILLE, L
COMPLET
26.11.16 - AMNÉVILLE, LE GALAXIE
28.11.16 - NANTES, LE ZÉNITH
29.11.16 - PARIS, ACCORHOTELS ARENA
PLACEBO A PLACE FOR US TO DREAM
20 YEARS OF PLACEBO
ALBUM RÉTROSPECTIF DES
20 ANS DE PLACEBO
DÉJÀ DISPONIBLE
LOC. : FNAC.COM ET POINTS DE VENTE HABITUELS
(LIC.144109) I RENS. : RADICAL-PRODUCTION.FR
RADICAL
PRODUCTION
20
minutes
RTL2
LE SON POP-ROCK

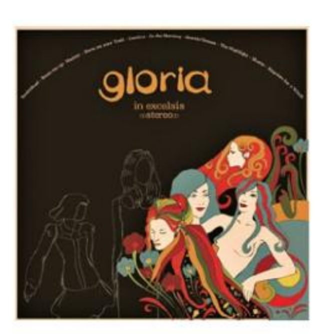
Disques français

Gloria

"In Excelsis Stereo"

HOWLIN BANANA

Le mystère a du bon. De même qu'on sera toujours plus attiré par une fille dont on ne sait rien que par, au hasard, Afida Turner, le groupe Gloria a choisi de ne rien dévoiler. Pas de Facebook, nulle foutaise internet narcissique, même pas encore la moindre photo. Tout juste sait-on que ce sextette s'est enfermé dans un manoir breton pour peaufiner son premier album. Emballé sous pochette Art nouveau, comme Gene Clark ou les Kinks en leur temps, "In Excelsis Stereo" est publié par un label dont on sait le goût pour les belles choses (Volage, Madcaps, Kaviar Special, Sapin, Norvins). Dès pression de la touche *lecture*, une chose ne fait pas le moindre doute sur cette entité secrète menée par le dénommé Kid Victrola : il est diablement bon.



Au chant, un chœur de voix féminines, sirènes modernes qui harmonisent telles des Grace Slick débarrassées de leurs colifichets hippies. Derrière, des instrumentistes excellents : un batteur fabuleux, un bassiste agile au son sixties, de l'orgue réverbéré et un guitariste qui manie la fuzz ou la 12-cordes avec goût. Le single "Beam Me Up" est un choc, une rêverie qui téléporte un girl group dans un monde psychédélique. "Show Me" mélange tension et mélancolie, "Howlin' Stones" donne une idée de comment sonneraient les Stones avec trois donzelles au micro, "Shame" est ténanisante de beauté... Ainsi va l'album, sans presque le moindre temps faible parmi ces dix titres en anglais captés avec la plus belle des prises de son. Qu'espérer de mieux ? Un groupe local, brillant, beau mais jamais ennuyeux, mélancolique mais clairement rock, et paritaire avec ça. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Alister

"Mouvement Perpétuel"

2909 MUSIC

Des Français âgés de moins de 70 ans qui comptent, dans la chanson, le rock ou ce qu'on voudra, il n'y en n'a pas des masses. Alister est l'un des meilleurs, même si c'est un secret encore bien gardé. Trop doué, il fait feu de tout bois : revue, livres, émission de radio, à tel point qu'on a pu croire qu'il oubliait l'essentiel. Car ce garçon est avant tout un vrai musicien (on ne rigole pas, c'est rare), excellent pianiste, compositeur et arrangeur, comme l'ont prouvé "Aucun Mal Ne Vous Sera Fait" (2008) et "Double Détente" (2011). Voici enfin la pièce manquante de ce qui semble bien être une trilogie. Il y a chez lui deux veines. D'abord, le dandy rock glam désabusé du tube "Qu'Est-Ce Qu'On Va Faire De Toi ?". Dans ce style, on a ici droit à "Je Travaille Pour Un Con" ou au jouissif "Fils De". L'autre Alister, c'est l'auteur de ballades qui tuent, avec une pointe d'humour désespéré et une classe rare, qui le rapprochent d'un génie comme David McNeil. Il n'est jamais aussi bon que quand il écrit des trucs à se pendre comme "Quelque Chose Dans Mon Verre", "7 h Du Matin" ou "Tu Peux Dormir Ici", les trois meilleures chansons de ses deux premiers albums. Ici, il offre "Elizabeth", très touchante, dont on craint qu'elle ne soit autobiographique, et surtout "Cathédrale", morceau



incroyable, un pur chef-d'œuvre digne des plus grands titres seventies de Manset ou Christophe. Pas rien, donc. Sur toutes les chansons, le son est formidable : batteries mates, synthés robotiques et basse en caoutchouc constituent une cathédrale sonore bâtie par de fidèles musiciens au service d'une vraie vision. De la musique comme on a cru qu'on n'en ferait plus au 21e siècle. Merci Alister. ✪✪✪✪

STAN CUESTA

Jacques Duvall

"Hantises"

FREAKSVILLE

S'appeler Wervilghen et choisir pour nom de plume Duvall peut passer pour une plaisanterie quand on ne perçoit pas la référence au film "L'Homme Aux Bras D'Or" dans lequel Frank Sinatra incarne un musicien qui rêve d'un pseudonyme vraiment classe... Jacques Duvall. Belge et parolier, Wervilghen/ Duvall a signé de belles choses pour un aréopage prestigieux, Marie France, Lio, Chamfort, Birkin, etc. Il connaît un petit succès en adaptant "Ti Amo" (Umberto Tozzi, 1977) qu'il transforme en "Je Te Hais" (1983). Sans disposition vocale particulière mais avec une voix d'auteur pleine d'intelligence, il interprète ici neuf de ses œuvres accompagné par un chouette *"groupe d'intervention musical"* (sic), Phantom que mène



le multi-instrumentiste, Benjamin Schoos. Auto-proclamé expert en désespoir, Jacques Duvall manie le détachement protecteur. Il apprécie une dose de dérision mais fuit le dérisoire, maniant un humour wallon personnel. Son attitude a quelque chose de gainsbourgien, impression que renforce l'adoption du mode parlé ("L'Amour Aigre-Doux", "Bloody Mary"). En général, ses histoires d'amour ne finissent pas bien ("C'Est Toi"). Il taquine le gore ("Ta Main") et s'affirme comme un punk sentimental ("J'Ai Fait Sauter Le Monde"). Sa belgitude lui inspire une pépite, "John-Cloude" dont le sujet est évidemment Jean-Claude Van Damme, mythe national, un peu comme Tintin mais en plus énergique. *"J'ai perdu l'accent de Bruxelles/ Depuis que sur grand écran j'excelle."* Les rimes sont délectables ! *"Chiquenaude/ Ma nuit chez Maud"*... Qui d'autre écrit comme ça ? La vie de Jacques Duvall n'est qu'une "Histoire Belge" dont *"Il n'y a guère que Belzébuth/ Qui connaisse déjà la chute"*. Lui sait l'écrire en saynètes au charme trouble et pénétrant. ✪✪✪

JEAN-WILLIAM THOURY

Nico Duportal
& His Rhythm Dudes

"Dealing With My Blues"

DIXIEFROG/ HARMONIA MUNDI

Elle a aujourd'hui la quarantaine, cette génération qui a décongestionné le blues français dans les années 90 (blues français qui se déduisait, comme partout ailleurs, du style de Chicago), lui donnant l'éclat plus précis des terroirs américains. Duportal a commencé par le jump texan. Depuis trois albums, il s'est rapproché de Louis Jordan avec un groupe à gifles, les Rhythm Dudes : contrebasse, batterie, claviers, deux saxos, un ténor, un baryton, meilleurs en maths que les Tympany Five, lesquels ne furent jamais 5 ! Toujours éclairé par le passé, Duportal fait partie de ces stylistes qui voient l'avenir dans le rétroviseur. C'est vrai qu'à l'heure du bitcoin, il remet en circulation d'anciennes devises n'ayant plus cours, et c'est vrai qu'il tire quelques lignes de crédit sur Jimmy McCracklin, Chuck Berry, les Champs ou, bien sûr, Louis Jordan, mais on n'a jamais l'impression qu'il récite ou pontifie. Déjà, parce que cet album est fait de compos, que ce vintage bluffant est le véhicule d'une grosse personnalité et la certitude d'une longue expérience devenue souveraine au fil des années et des kilomètres d'asphalte. Duportal chante comme un ange gominé, avec le delay qui va bien et des aigus qui s'allument par moments. Sur "Guitar Player",



l'album précédent, c'était un guitariste qui avait un groupe ; avec "Dealing", les Dudes sont un groupe qui a un guitariste. Soliste de première force, Duportal joue collectif, soudé à la chanson. C'est le genre de cambrioleur qui fracture les coffres pour y ajouter des valeurs. C'est toujours comme ça que les *choses* se passent d'ailleurs. ✪✪✪✪

CHRISTIAN CASONI



Rééditions

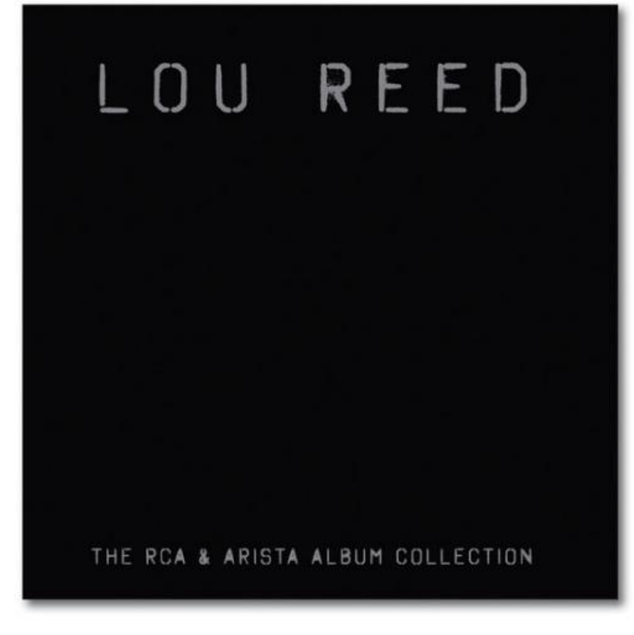
PAR NICOLAS UNGEMUTH

Rêve d'audiophile

Lou Reed

"THE RCA & ARISTA ALBUM COLLECTION"

Sony Music



D'abord, le plus important. Droit au but ! Depuis qu'on tient ces pages, on n'a jamais entendu un truc pareil : tant de différences entre les nouvelles éditions et les anciennes. C'est proprement magique : on découvre ces albums connus par cœur plus qu'on ne les redécouvre. Ici, on entend pour la première fois des chuchotements, là un cuivre, ailleurs une guitare, ailleurs encore des chœurs. On savait que Lou Reed, maniaque du son, avait personnellement assisté à ces remasterisations, qu'il avait les larmes aux yeux en écoutant le résultat, mais ce qu'on ignorait, c'est qu'il était possible d'améliorer une discographie à ce point, même par rapport aux récentes rééditions qui n'étaient déjà pas mal du tout. Pourtant, le constat est brutal, violent : tout sonne mieux — tellement mieux ! — ici. C'est un rêve d'audiophile, le nouveau mètre étalon de la réédition. Voici donc les catalogues RCA et Arista du grand misanthrope. Quatorze albums studio et deux live — le vieux revanchard a refusé de rééditer "Lou Reed Live", le pendant de "Rock & Roll Animal", et "Live In Italy", sortis en leur temps contre sa volonté — de "Lou Reed" (1972) à "Mistrial" (1986). Un très beau livret (plutôt un livre à couverture dure au format 33 tours) offre une belle iconographie et des textes amusants comme ces conversations privées avec le génial Danny Fields, et les albums sont simplement glissés dans des vinyl replicas toutes simples. Pas de bonus, pas de paroles, pas de gatefold comme sur les éditions originales de "Berlin" ou de "Take No Prisoners". Uniquement l'essentiel.
L'odyssée commence avec un premier album pas vraiment nul, mais franchement médiocre, entaché de versions ratées de chansons alors inédites du Velvet Underground qu'on connaît plus réussies dans leur habillage original finalement sorti dans les années 80 : "I Can't Stand It", "Lisa Says", "Ride Into The Sun", "Ocean" sont envoyées à la va-comme-je-te-pousse par un Lou clairement en pleine entreprise de recyclage. Pour le reste, "Wild Child" est sympathique, comme "Walk And Talk It" mais, après les albums classiques du Velvet, on ne peut pas dire que c'était la manière la plus convaincante de démarrer une carrière en solo.
Arrivent ensuite ses deux uniques chefs-d'œuvre au sens *classique* du terme. Deux disques parfaits, sans une chanson ratée, parfaitement produits, arrangés, écrits et exécutés. "Transformer" et "Berlin" sont à part dans l'œuvre de Lou Reed. C'est la seule fois, sur ces deux merveilles, qu'il cherche des suites d'accords élaborées, c'est la seule fois qu'il bénéficie de l'aide de professionnels comme Bowie ou Ezrin. C'est également la seule fois qu'il chantera de cette manière, aussi merveilleusement limpide ("Perfect Day", "Satellite Of Love", "Men Of Good Fortune", "The Kids"). Après quoi, il se contentera de son semi-rap ultra cool et des accords de *ré*, *sol* et *la*, dans la grande tradition fifties qu'il ne cessera de labourer et d'honorer, un peu à la manière de Keith Richards qui renoncera à la joliesse baroque de "She's A Rainbow", "Ruby Tuesday" et autres, après son enfermement volontaire dans le cachot de l'open de *sol*. Après cela aussi, la discographie de Lou Reed sera plus chaotique. A l'exception de "Street Hassle" et de "The Blue Mask", on prendra désormais l'habitude de se contenter d'espérer trouver quatre ou cinq bons morceaux sur chacun de ses nouveaux albums, mais plus rien ne sera aussi jamais travaillé et peaufiné que "Transformer" et "Berlin", qui sonnent merveilleusement sur ces nouvelles éditions. Après l'échec commercial et critique de "Berlin", Lou Reed devient ce râleur atrabilaire et junkie qui commence à prendre les journalistes et le public pour de parfaits abrutis indignes de son génie. Il lâche "Sally Can't Dance", petit disque qui lui offre un tube inattendu (le morceau-titre) et qui surnage grâce à quelques paresseuses compositions agréables ("Billy", "Ennui", "Kill Your Sons"). L'homme commence aussi à avoir une hygiène de vie de plus en plus tendue et, d'après les témoignages de ses musiciens, il n'était quasiment jamais dans le studio pour l'enregistrement de ce disque correct voyant le musicien enfiler ses vêtements décadents, ceux du Lou Reed seventies classique défoncé avec Ray-Ban Pilote et cheveux peroxydés bientôt stylistiquement rasés pour afficher une croix de Malte de chaque côté. Un encart promotionnel affiche le programme : *"Lou Reed : Wanted dead or alive (what's the difference) for transforming a whole generation of young Americans into faggot junkies."* Quelques mois après la sortie de "Sally Can't Dance", Lou cartonne avec un live à tendance heavy metal dont il s'est régulièrement moqué depuis. "Rock & Roll Animal" et sa pochette iconique, les lourdingues solos de Dick Wagner et Steve Hunter séduisent les *kids*, comme on dit alors, même si son contenu est l'anti-thèse parfaite de l'art loureedien : less is more. Toujours imprévisible, il règle ce malentendu en publiant "Metal Machine Music", sa symphonie de larsens. Lester Bangs affirmait que le disque maudit faisait danser son crabe domestique, nous avions pour habitude de l'écouter les lendemains de cuite il y a 25 ans, mais n'avons pas réitéré l'expérience. La remasterisation pour ce coffret offre un festival d'harmoniques furieuses fusant en tous sens, rendant l'album encore plus violent que dans sa très rare édition vinyle. Après cela, Lou sort en pleine explosion punk deux albums très conventionnels, "Coney Island Baby" et "Rock And Roll Heart", fifties dans l'esprit, pleins de textes hilarants *("I'm just a gift to the women of this world"* alors qu'il est en couple avec son travelo Rachel, et surjoue un nouveau rôle de blue collar pour camionneurs, *"I don't like opera and I don't like ballet, and new wave french movies they just drive me away. I guess I'm just dumb 'cause I know I ain't smart, but deep down inside I got a rock and roll heart"*). Derrière ces albums de moins en moins écoutés ou achetés par un public las de ses bricolages hâtifs, c'est un Lou Reed en pleine perdition qui tente d'exister. Défoncé aux amphétamines ou plein de Jack Daniel's, il fonce droit dans le mur et sort deux albums extrêmes : "Street Hassle", mélange de live bidouillé et de studio chaotique qui, miraculeusement, en devient une sorte de chef-d'œuvre trash déliquescent *("You're a pig of a person, you're just cheap, cheap, cheap, cheap uptown dirt")*, suivi du double live "Take No Prisoners" durant lequel Lou insulte tout le monde tel un Lenny Bruce fielleux *("You give me an issue, I'll give you a tissue and you can wipe my ass with it")*, le tout soigneusement emballé dans une pochette gay super cheap et dégueu. Nous sommes en 1978, le punk a fait du bruit, le chanteur sort un nouvel album qui semble totalement hors sujet, mais qui mérite d'être réévalué. Loin d'être aussi bon que "Street Hassle", "The Bells" contient plusieurs merveilles mineures comme "All Through The Night" (où il refait le coup des conversations de fin de soirée enregistrées, comme il l'avait déjà fait avec "Kicks", sur "Coney Island Baby" : peu importe, avec sa voix, cela fonctionne à chaque fois), "I Want To Boogie With You" (prononcé *"I want to boogie widjiou"*), "Families" ou "The Bells", sur lequel son héros Don Cherry est mixé tellement bas qu'on se demande pourquoi il n'a pas enrôlé Fausto Papetti ou Jean-Claude Borelli dans la mesure où personne n'aurait fait la différence.
La fin est proche et atteinte avec "Growing Up In Public" (1980), probablement l'un des très rares disques de Lou Reed sur lesquels il n'y a absolument rien à sauver. La déchéance y est absolue : tous les morceaux sont coécrits avec son clavier lourdingue Michael Fonfara... Puis, c'est la renaissance. Alcooliques Anonymes, Narcotiques Anonymes et un nouvel amour, l'ancienne groupie tromblonesque et très peu sympathique Sylvia Morales (qui deviendra sa manageuse pénible, il n'y a pas de petits profits). Tout ce programme sera chanté sur de nouveaux albums positifs, optimistes, romantiques et rayonnants — un genre jamais abordé sur ses précédents albums depuis le Velvet. Il embauche Robert Quine, ex-Voidoids, mais aussi, hélas, le bassiste fretless Fernando Saunders (très pénible à écouter) et sort "The Blue Mask" (1982), excellent album introspectif sur lequel les guitares cristallines ("The Day John Kennedy Died", "My House", "Heavenly Arms") ou complètement saturées ("Waves Of Fear", "The Blue Mask") font des miracles — en particulier dans cette nouvelle édition faramineuse — tandis que ses compositions retrouvent l'ambition des années "Transformer" ou "Berlin". Un an plus tard,

"Legendary Hearts" reprend la même formule avec des résultats moins concluants (le mix est raté) malgré quelques belles chansons ("Rooftop Garden", "Betrayed", "Legendary Hearts"). En 1984, alors que plus personne n'achète ses disques, il a un petit tube avec "I Love You Suzanne", extrait de "New Sensations" (au titre très AA), l'un des disques sur lesquels il chante le mieux ("Turn To Me", "New Sensations", "Fly Into The Sun", "Doin' The Things That We Want To" — lorsqu'il a cette voix, il pourrait déclamer 3 giga-octets de Wikileaks et tout le monde serait à genoux) des textes parfaits, mais hélas ruiné par une production années 80 massacrant irrémédiablement les prises de batterie. En 1986, "Mistrial", dernier album de ce coffret, le revoit au fond du trou. Il n'y a pas grand-chose à sauver dans ce disque sans inspiration si ce n'est deux ou trois bricoles nostalgiques des années 50 ("I Remember You", "Mama's Got A Lover") mais encore abîmé par la production typique des années MTV. Il faudra attendre trois ans pour assister à une énième consécration via un retour aussi triomphal qu'inespéré, lorsque sortira "New York" en 1989. Sur un autre label...

Bob Dylan

"THE 1966 LIVE RECORDINGS"
Columbia/ Sony Music

On se souvient avec tendresse des dylanologues rencontrés dans les années 80 ou 90. Ils entassaient dans leurs discothèques les bootlegs de leur maître, qu'ils sortaient à l'occasion en affichant des airs de conspirateurs inoffensifs. Déjà, l'offre officieuse était très vaste, plus que pour tout autre artiste, y compris les Stones. Se doutaient-ils, ces transis, qu'un jour, leur paradis serait en vente libre, nettoyé, restauré, et surtout, dix ou vingt fois plus vaste qu'ils ne l'auraient jamais imaginé ? En 2015, Sony avait publié un coffret de 18 CD reprenant tout ce que Bob avait enregistré en 1965 et 1966. Déjà, c'était pour les fans, le Graal absolu, sans parler des autres volumes de la collection *Bootleg Series*. Un an plus tard, c'est un coffret de 36 CD qui sort cette fois-ci, réunissant l'intégralité des concerts donnés par Dylan durant cette année cruciale que fut 1966, à l'exception du mythique show de Manchester qui a déjà fait à lui seul l'objet du volume 4 des fameuses *Bootleg Series*... Rien qu'en deux ans, ce sont donc près de 54 heures de musique inédite qui ont fait leur apparition.



On ne peut pas être rationnel à propos d'un objet qui n'est pas raisonnable, et qui s'adresse à des gens déraisonnés. Que ce genre de coffret existe est un miracle, et seuls les dingues se le procureront (à 100 €, cela revient à moins de 3 euros par CD, ce qui reste très raisonnable). Mais à ceux-là, on peut dire qu'une grande majorité des enregistrements ici réunis ont été

enregistrés soit par CBS, soit sur la console, une petite minorité provenant d'enregistrements amateurs. Globalement, le son est très bon, et les performances extraordinaires — il n'avait pas encore joué ces chansons des milliers de fois — que Dylan soit seul avec sa guitare et son harmonica ou avec Robbie Robertson, Rick Danko, Richard Manuel, Garth Hudson et Mickey Jones (donc la quasi-intégralité du Band). Les fans extrêmes savent désormais quoi demander pour Noël.

Otis Redding

"THE OTIS REDDING DICTIONARY OF SOUL COMPLETE & UNBELIEVABLE 50TH ANNIVERSARY EDITION"
Atco/ Rhino/ Warner

Bien qu'on puisse lui préférer "Otis Blue" ou "The Soul Album", "Dictionary Of Soul", sorti en 1966, est un grand album d'Otis réunissant certains de ses plus gros tubes ("Fa-Fa-Fa-Fa-Fa...", "Try A Little Tenderness") et quelques reprises amusantes ("Day Tripper", "Tennessee Waltz"). Le voici réédité en versions mono et stéréo avec quelques bonus très valables, dont une belle version de "You Left The Water Running".



Peter Case

"PETER CASE"
Omnivore/ Geffen (import Gibert Joseph)

Pour son premier album solo après les Nerves et les Plimsouls, Peter Case, qui bénéficiait à juste titre d'une réputation de grand songwriter, se retrouvait en 1986 entouré d'un aréopage de stars eighties pour ce qui devait être son entrée de plain-pied dans le merveilleux royaume du rock mainstream. Autour de lui se massèrent donc Jim Keltner, Roger McGuinn, Mike Campbell (des Heartbreakers de Tom Petty), John Hiatt, Van Dyke Parks, tandis que l'emballage



du disque était assuré par l'incontournable T-Bone Burnett et le jeune Mitchell Froom. Autant dire que la production est très datée, même si la voix, plus lennonienne que jamais, fait des miracles, et que les compositions se tiennent plutôt bien. Ecœuré par l'échec de cette entreprise, Peter Case se transformera en chanteur folk pour l'album suivant au titre assez ironique ("The Man With The Blue Post-Modern Fragmented Neo-Traditionalist Guitar").

"This Is Radio Punk"

"1977-1980"
Universal

Le titre n'est pas forcément très heureux — on trouve ici aussi bien les Clash, les Damned, Richard Hell, Stiff Little Fingers, les UK Subs et Sham 69 que Madness, OMD, XTC, Grace Jones, The Beat, Robert Palmer (!),



Squeeze ou les Teardrop Explodes, et inversement, comme souvent sur ce genre de compilations, aucun titre des Sex Pistols pour de probables raisons contractuelles — mais ce coffret de 4 CD est un panorama réjouissant de ce qui s'est fait de mieux durant trois années exceptionnellement riches : de Wire aux B-52's, des Dexy's aux Jam, de Magazine aux Talking Heads, des Cramps à Joe Jackson, des Buzzcocks aux Cure en passant par les Banshees, (presque) tout y est.

Lou Rawls

"SOULIN' "

Capitol (import Gibert Joseph)

Star de la télévision américaine, chanteur distingué admiré par Sinatra, Lou Rawls a vendu de son vivant plus de 40 millions d'albums. Très marqué par Sam Cooke qu'il avait



rencontré tout jeune à Chicago, Rawls pratiquait comme son maître cette soul suave, jamais débridée mais toujours impeccablement élégante, les cuivres sur ce bel album de 1966 sonnant plus comme ceux d'un big band façon Sinatra que comme ce qu'on pouvait entendre chez Stax ou Atlantic. Parfaitement remasterisé, "Soulin' " est un monument de soul chic et mainstream — Rawls y reprend "Les Feuilles Mortes", "What Now My Love" (soit "Et Maintenant"de Gilbert Bécaud) ou "Don't Explain" de Billie Holiday.



JJ Cale

"NATURALLY"

Mercury (import Gibert Joseph)

Il en aura fallu, des années et de l'abnégation, pour comprendre que JJ Cale n'était pas de la crotte réservée aux babas pseudo cool (qui l'appelaient invariablement *"Dji Dji Cale"*), fans de Bernard Lavilliers et d'Eric Clapton (qui a contribué à le rendre célèbre en massacrant "After Midnight" et "Cocaine"). Un jour, nos oreilles se sont ouvertes et nous nous sommes rendu compte que cet Okie était en réalité une sorte d'aquarelliste du dimanche signant des vignettes légères, véritables éloges de la paresse, aux antipodes du country-rock ou du rock sudiste — Lynyrd Skynyrd a également repris "Call Me The Breeze", présent sur ce premier album — le tout gentiment bricolé avec très peu d'effets et une batterie sonnant presque comme une boîte à rythmes ancestrale. Les premiers disques de JJ sont tous excellents, mais celui-ci, fabuleusement remasterisé — SHM-CD oblige, dans cet import japonais — nous est plus cher que les autres dans la mesure où il contient l'une des plus belles chansons du monde, l'insurpassable "Magnolia", digne des plus grandes ballades de Tony Joe White. Il faut l'entendre pour le croire... ❏



THE MOVE

Pour ceux qui vénèrent cette période charnière, entre 1969 et 1972, où le heavy psych se transmutait en hard rock, la récente compilation éditée par Grape Fruit, la bien nommée "I'm A Freak Baby" (hommage à Wicked Lady), dévoile un panorama passionnant de ce qui se tramait alors en Angleterre. Parmi tous ces essentiels précurseurs, elle rétablit The Move, ancêtre fréquemment oublié du genre.

Nous voilà au cœur du Swinging London, donc, au mitan des sixties. Les cinq garnements de The Move prennent part en 1967 à une tournée dantesque qui rassemble Jimi Hendrix Experience, Pink Floyd de Syd Barrett et Amen Corner. Une série de singles fantastiques ("I Can Hear The Grass Grow", "Flowers In The Rain", "Fire Brigade") les ont déjà établis comme une vraie valeur montante, chose que confirme l'album "Move" (n° 15 des tops anglais) en avril 1968, sorti un brin trop tard pour réellement marquer son époque. L'élan est prometteur, mais le torchon brûle en coulisses. Le mercuriel bassiste Ace Kefford, gueule d'ange bipolaire, s'envole déjà vers de nouveaux horizons (il sera à l'origine du futur Bedlam). Une question se pose : quelle direction musicale adopter ? Le prolixe Roy Wood hésite, Trevor Burton pousse, ami fidèle du *Voodoo Child* (il partage un appartement avec Noel Redding), pour prendre le train du heavy rock naissant, ce qui se traduit par un nouveau single nettement plus agressif, "Wild Tiger Woman". Hélas, c'est un échec, qui est très vite réparé par la dernière pépite de Wood, "Blackberry Way", dont la démo a été enregistrée avec l'aide de Jeff Lynne, alors leader des excellents The Idle Race. Ce petit monument de pop baroque n'est pas au goût de Burton, qui s'en va à son tour. Lynne décline la place, qui est attribuée à Rick Price, solide moustachu de Birmingham. La schizophrénie des Move ne s'arrange cependant pas : lors de sessions radio pour la BBC, ils reprennent aussi bien "California Girls" (Beach Boys) que "Christian Life" (Louvin Brothers via les Byrds), "Open My Eyes" (The Nazz), "Sound Of Silence" (Simon & Garfunkel) ou "Evil Woman" dans l'arrangement plombé des Spooky Tooth. Malgré tout, ils se lancent aux trousses de Led Zeppelin aux Etats-Unis, où ils investissent certaines des plus emblématiques salles (Fillmore West, Whisky A Go Go, Grande Ballroom) et étendent leurs morceaux à la manière des groupes californiens. Preuve de leur qualité, la foule de Detroit, où ils assurent la première partie des Stooges, leur réserve un excellent accueil. Le très attendu deuxième opus, "Shazam", est un véritable chef-d'œuvre (sous-estimé). The Move y aborde plusieurs genres : pop baroque, raga-rock ("Field Of People") ou folk-rock avec les douze-cordes carillonnantes de "The Last Thing On My Mind". Mais, surtout, The Move a l'intuition du hard rock avec la rugissante "Don't Make My Baby Blue" et la fière "Hello Susie", lourde cavalcade au refrain glam (signée Wood, déjà enregistrée en 1969 par Amen Corner). Lorsque "Shazam" arrive dans les bacs, sans vraie promotion, les tensions ont repris de plus belle. Carl Wayne propose de réintégrer Trevor Burton et Ace Kefford, ce que les autres refusent, puis quitte le navire. Cette fois, Jeff Lynne accepte l'offre de Wood : les deux complices ont dans le viseur un nouveau projet, le futur Electric Light Orchestra, et vont dès lors utiliser The Move comme une sorte de laboratoire pour leurs expérimentations musicales. Etonnamment, si le nouvel arrivant au casque frisé est un songwriter soyeux sous haute influence Beatles, le son de The Move se muscle considérablement. En avril 1970, le riff lent, pachydermique, de "Brontosaurus" va faire date puisqu'il s'agit du premier simple qu'on pourrait qualifier de hard rock à côtoyer les cimes des classements, précédant "Black Night" de Deep Purple et "Paranoid" de Black Sabbath. Huit mois plus tard paraît "Looking On", troisième album particulièrement costaud. Les voix rugissent et les guitares s'embrasent sur les excellentes "Turkish Tram Conductor Blues" et "When Alice Comes Back To The Farm" sur laquelle Roy Wood plaque une partie de slide de haut vol, totalement zeppelinienne. Trop virtuoses, les Move ne peuvent s'empêcher d'innover avec des extravagances qui n'appartiennent qu'à eux : ruades de piano, bruissement de cordes, shuffle cuivré, clarinette vrombissante. Las, dès la sortie de "Looking On", Lynne et Wood dévoilent avec enthousiasme ELO, puis Rick Price s'en va rejoindre Mike Sheridan, et Bev Bevan ouvre une boutique de disques. The Move cisèle en 1971 une ultime offrande, "Message From The Country", entre pop élégiaque et pastiches fifties. Mais on trouvera encore une dernière trace de leur visage hard rock sur une face B appelée à devenir un petit succès en 1972, la fameuse "Do Ya" : avec son riff à retardement, sa cowbell et le chant guttural de Lynne, elle parvient à conquérir l'Angleterre et sera même reprise par ELO un peu plus tard (ainsi que par Todd Rundgren ou Ace Frehley).



SAVE THE DATE

ROCK THE PISTES FESTIVAL

— 7E ÉDITION —

19 AU 25 MARS 2017



WWW.ROCKTHEPISTES.COM

pamplemousse.com - Crédit photos : Les Portes du Soleil - JF Vuarand, Matthieu Vitré, Fotolia.

Partenaires officiels












Partenaires institutionnels





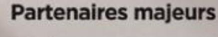




Partenaire média

ROCK&FOLK

Partenaires majeurs




LE SON POP-ROCK

Kronenbourg SAS

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE, LES GETS, MONTRIOND, MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN



Pétage de plombs monumental

Rééditions, nouveautés et 45 tours :
le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

The Move
"Move"
Music On Vinyl

Un peu oublié mais en passe d'être nettement reconsidéré aujourd'hui, The Move était un des groupes anglais les plus populaires de la fin des années 60 en Grande-Bretagne avec ses singles fabuleux ("I Can Hear The Grass Grow", "Flowers In The Rain", "Fire Brigade"), mais n'a malheureusement jamais produit d'album à la hauteur de son immense talent. Son premier, qui revient en mono chez Music On Vinyl, atteste d'un immense gâchis : que ce soit sur l'écriture ou l'énergie, The Move avait peu de rivaux en 1968. Dommage que le groupe ait truffé son premier album de quelques aberrations ("Zing ! Went The Strings Of My Heart") sinon le groupe tenait là un classique absolu ("Cherry Blossom Clinic", "The Lemon Tree") et sa place dans l'Histoire aurait sans doute été différente.

Pink Floyd
"Atom Heart Mother"
"Meddle"
"Obscured By Clouds"
Pink Floyd

Suite de la campagne de réédition de Pink Floyd avec les albums de la période Pompéi du groupe. Les pochettes, si emblématiques chez Pink Floyd, sont reproduites de façon magnifique — les puristes seront heureux de voir "Obscured By Clouds" retrouver ses bords arrondis — et le son remasterisé à partir des bandes d'origine est idéal. "Obscured By Clouds" (BO du film "La Vallée") alterne bons et mauvais moments, un peu à l'image de "Atom Heart Mother" dont la face symphonique reste toujours aussi indigeste sur la durée. Plus équilibré et bien meilleur côté chansons ("Echoes", "Fearless", "One Of These Days"), "Meddle" reste avec les années l'album le plus attachant de Pink Floyd. Un joyau trop souvent oublié entre les disques multimillionnaires du groupe.

Serge Gainsbourg
"Bonnie & Clyde"
"Histoire De Melody Nelson"
"Vu De L'Extérieur"
"Aux Armes Et Cætera"
"Mauvaise Nouvelle Des Etoiles"
"Love On The Beat"
Mercury

Mercury continue de rééditer le catalogue Gainsbourg de façon anachronique (où sont "L'Homme A Tête De Chou" et "Rock Around The Bunker" ?). Le gros morceau ici est évidemment "Histoire De Melody Nelson" qu'on trouve dans deux versions (classique, et avec un disque bonus pas indispensable) et qui bénéficie le plus de la nouvelle remasterisation effectuée à partir des bandes originales. Des visuels à l'épaisse pochette cartonnée, c'est indiscutablement la meilleure version disponible sur le marché de ce chef-d'œuvre insurpassable. Les autres albums, de qualité et d'importance historique moindres, bénéficient également du même traitement.

Oasis
"Be Here Now"
Big Brother

L'album honni des frères Gallagher, extrêmement rare (et hors de prix) en vinyle, revient enfin sous ce format près de vingt ans après sa sortie initiale. "Be Here Now" est à l'image de sa pochette confuse : surchargé, incohérent, et empli d'idées saugrenues. Un pétage de plombs monumental dont la réputation désastreuse ne doit pas faire oublier quelques grandes chansons ("Stand By Me", "All Around The World"). Avantage du vinyle : chaque face durant vingt minutes, on n'écoute jamais plus que trois chansons à la fois.

Françoise hardy
"Ma Jeunesse Fout Le Camp", "Comment Te Dire Adieu"
Parlophone

Après une première salve en début d'année, c'est au tour des albums de la fin des années 60 de Françoise Hardy de revenir en vinyle. Portés par des arrangements délicats (de John Paul Jones et Charles Blackwell sur l'un, Serge Gainsbourg sur l'autre) et les textes poignants de leur interprète, les albums ici réédités demeurent ce que la chanteuse a accompli de plus marquant. Entre les nombreuses reprises ("Il N'Y A Pas D'Amour Heureux" de Georges Brassens, "Suzanne" de Leonard Cohen, "Comment Te Dire Adieu" adapté d'Arnold Goland et Jack Gold, etc) et les titres originaux déchirants, il règne sur ces disques une mélancolie saisissante.

Alternative TV
"The Image Has Cracked"
Radiation

Mark Perry est resté à la postérité pour avoir créé Sniffin' Glue, le premier fanzine punk. Pour le dernier numéro de ce magazine à la courte vie (une année seulement, de juillet 1976 à août 1977), le rédacteur enregistra un single avec son groupe Alternative TV, le reggae mutant "Love Lies Limp", offert en flexi-disc avec le magazine. C'est un morceau qu'on peut enfin réécouter (en bonus) grâce à la réédition du premier album du groupe. Une étrangeté post-punk (sur laquelle on trouve Jools Holland comme guest improbable) qui mêle enregistrements live, pépites polies en studio ("Action Time Vision") et collages avant-gardistes.

Nouveautés

Dan Rico
"Endless Love"
Shit In Can

Leader du groupe punk noisy Ego (de Chicago), le chanteur moustachu Dan Rico publie son premier album solo sur un label français. Versé dans la power pop la plus pure ("Endless Love", très Big Star, "Kinda Wanna", digne des Nerves), Rico séduit tout au long de cet album au romantisme échevelé. Véritable dur au cœur tendre, il n'hésite d'ailleurs pas à se lancer dans des ballades affectées ("Cool Cold Heart") entre deux morceaux punk. Dan Rico, un nom à retenir.

Sleaford Mods
"T.C.R."
Rough Trade

Pour fêter sa signature sur Rough Trade, le duo minimaliste de Nottingham propose, sur un EP cinq-titres, un condensé de ce qu'il sait faire le mieux : balancer des textes cinglants sur des beats arides. Le chanteur James Williamson, en grande forme, assume avec délectation son statut de quadra rageur sur "T.C.R." (ode aux circuits électriques de son enfance) et allume la jeunesse locale. Le meilleur groupe anglais du moment, assurément.

Qúetzal Snåkes
"Cult Of Deafstruction"
Transfuges

C'est une bonne habitude : les Marseillais Qúetzal Snåkes sortent leur troisième EP en trois ans (avec 6 titres, comme à chaque fois). Le dernier en date est sans doute le plus sombre et le plus violent, entre garage noisy ("Longwàr") et shoegaze déviant façon Cosmonauts ("Lava Mount"). Un sommet de psychédélisme noir.

The Above
"There Is A Reason"
Hidden Volume

Les fans des Kinks devraient avoir du mal à s'en remettre. En David Horowitz, le quatuor The Above, venu de Brooklyn, possède un chanteur au timbre si proche de celui de Ray Davies que c'en est louche. Mieux, ce dernier s'avère capable d'écrire des chansons pop qui sonnent comme des inédits du groupe de Muswell Hill ("I Wanna Take Her Home", fabuleuse) et est épaulé d'un groupe d'une sophistication rare. Un trip rétro accompagné de mélodies superbes, que demander de mieux ?

45 tours

The Embrooks
"Nightmare"
State

Après une décennie d'absence, le trio freakbeat a effectué un retour remarqué qui se concrétise enfin par une publication vinyle. Le single "Nightmare" témoigne que les Anglais n'ont rien perdu de leur furia. La face B, "Helen", nouvel enregistrement d'un de leurs classiques, annonce des concerts magnifiques.

The Beginner's Mynd
"Singing Man"
Hidden Volume

Trio venu de Washington DC, The Beginner's Mynd est le genre de groupe à porter chemises Paisley en toute saison et à prétendre que les années 70 (et leurs suivantes) n'ont jamais eu lieu. Si son single est excellent, c'est la face B qui emporte ici l'adhésion : "Waiting For You", envolée psychédélique au clavecin intriguant.

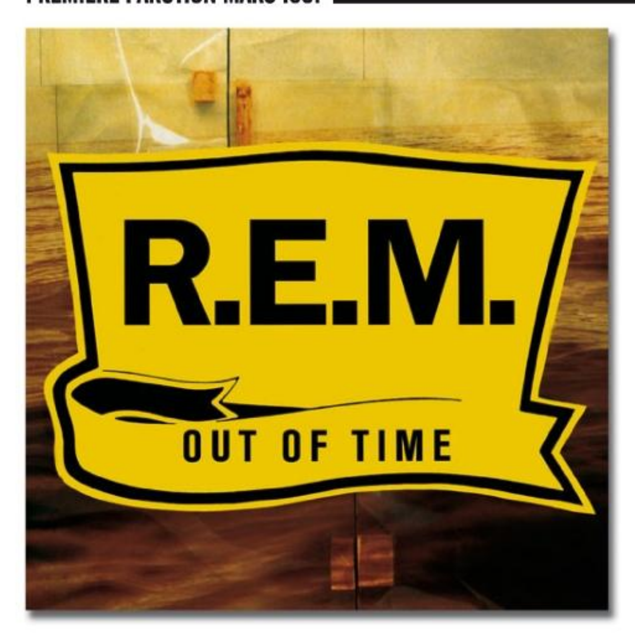
Photo Bruno Berbessou

Solo de mandoline



“Out Of Time” *Warner*

PREMIERE PARUTION MARS 1991



“We had something to say, not something to sell”
A l’aune de la révolution grunge, il fallut tout réévaluer. En se basant sur quelques interviews de Kurt Cobain et en relisant le livre de Naomi Klein, “No Logo”, on aura une bonne promenade dans la tête des étudiants des années 1990. Non contente de révérer un grand ancien, Neil Young, la *Generation X* se tourne peu à peu vers Michael Stipe qui devient une sorte de saint personnage, limite gourou, le seul à raison garder face à MTV, à faire preuve d’un peu d’intégrité dans un fatras metal d’époque d’où peu de bonnes nouvelles émergent. Oui, REM, le petit groupe studieux de la petite ville d’Athens, offrait une vision résistante dans un monde fou (“Country Feedback”). Sa musique sentait toujours bon les instruments vintage. Le guitariste Peter Buck était le dernier défenseur de la Rickenbacker et la lente progression de REM entamée en 1983 avec un single mythique (“Radio Free Europe”) finit ici par aboutir à cet album numéro un des ventes. *“Oh bon sang c’est étrange, je crois que je vais m’asseoir”*, aurait déclaré le batteur en apprenant la nouvelle. “Out Of Time”, septième album de REM, avait été commencé en janvier 1990 par Michael Stipe (voix), Peter Buck (guitares), Mike Mills (basse) et Bill Berry (batterie). En signant chez Warner, les REM avaient demandé à jouer hors des Etats-Unis. Ils reviennent de neuf mois de tournée à promouvoir “Green” et sont quelque peu fatigués de la guitare électrique. *“Peter Buck voulait explorer un aspect musical plus acoustique”*, confirmera Stipe. Buck empoigne une mandoline pour plusieurs chansons. Mike Mills opte pour les claviers, Bill Berry passe alors de la batterie à la basse. REM a dix ans et fait ce qui lui plaît. Pour complémenter la sauce, REM embauche divers musiciens, un ancien dB’s, un saxophone, des cordes. Clou du spectacle, Stipe demande au rappeur KRS 1 (de Boogie Down Productions) de venir poser une voix sur “Radio Song” qui ouvre l’album. Kate Pierson des B-52’s est passée en voisine (elle aussi habite Athens).

La bête noire de REM tient alors en un mot : *format*. C’est l’époque où l’industrie du disque (et les radios et télés qui vont avec) tente de tout classifier et ranger dans des niches commerciales. REM réagit. Le groupe rock invite un rappeur et joue acoustique. Le rock, c’est la liberté totale. Ce cauchemar des programmateurs envisagé par REM se terminera bien évidemment à la satisfaction générale. Mais n’anticipons pas.
Tout le disque “Out Of Time” repose sur la force d’un single homérique, le génial “Losing My Religion”. On ne reprochera pas à Stipe l’inconséquence. Depuis ses débuts, le chanteur est obsédé par la radio. Ce qui y passe ou pas. Tout à fait capable de réaliser des clips d’anthologie, REM ne s’en laisse pas promettre et revient à ce fondamental avec une rigueur rustique : *il faut passer à la radio*.
On peut parler des heures avec Stipe de ce qui l’excite en ce domaine, il faut l’entendre décortiquer les refrains de Def Leppard et analyser la puissance des hameçons et gimmicks des autres. Très concentré, Michael Stipe réussit avec “Losing My Religion” un coup d’éclat, un titre totalement obsédant (un termite vous ronge le cervelet dès la première écoute). Et en même temps, cette chanson raconte une génération glande, portée sur l’ellipse, obnubilée par la discrétion *“that’s me in the corner”*. “Losing My Religion” est une chanson qui traite de l’obsession (un peu comme “Every Breath You Take” de The Police). Elle joue merveilleusement avec les mots, les symboles. Les intentions de l’auteur sont abstraites, un sentiment mystique diffus se dégage de l’ensemble. La chanson sera interdite de diffusion en Irlande. C’est également un rare numéro un des singles offrant un solo de mandoline.
Avec ce disque, les REM s’évertuent à jouer avec la tentation du groupe studio. Et ils vont tout faire pour s’amuser dans ce rôle.
Le disque est commencé chez eux, à Athens. Terminé à Bearsville, dans les fameux studios de Woodstock, il est mixé à Paisley Park, dans les studios princiers de Minneapolis.
L’album précédent avait très bien marché, il s’était vendu à plus d’un million d’exemplaires. REM se sent des envies. Et au lieu de revenir à la sempiternelle formule guitare/ basse/ batterie, tente de pousser l’exploration en direction des Beach Boys de “Pet Sounds”.
Ce qui conduit à l’autre grand moment de l’album : “Shiny Happy People”. Un titre tellement évident que Michael Stipe s’est juré de ne jamais chanter en public, un peu comme Radiohead avec “Creep”. Sur un riff de guitare quasi irrésistible de Peter Buck, Kate Pierson et Stipe nous envoient une affolante histoire de pilule du bonheur instantané, un vrai scénario de film pour John Waters, dans une Amérique banlieusarde, avec une petite foule ravie de son bonheur d’être en vie. Stipe marche là sur une ligne de brisure ouverte, entre Teletubbies et George Orwell.
Et puis par instants, on retrouve le rassurant REM d’antan, avec “Belong” et tout est bien, dans un Sud lyrique et délimité par les guitares carillons, basses graciles et batterie lointaine. Tout l’art de REM, son parfum de magnolias retrouvé, intact. REM ne tournera pas pour promouvoir ce disque mais les radios mondiales se chargeront de porter le message.
“Out Of Time” s’est énormément vendu, 18 millions planète. Et REM s’est offert le luxe ultime d’être numéro un *à sa guise* et de pouvoir remettre plein de choses en question, effectuant une mini-tournée européenne acoustique puis repartant vaquer à ses simples occupations humaines comme écrire un film ou suivre la tournée Patti Smith en prenant des photos. Numéro un, mais avec une intégrité intacte et ça n’a pas changé depuis. REM sera toujours *“le groupe de rock qui joue assis”* (Peter Buck). Pour avoir le dernier mot, les gens de marketing ont collé sur REM une étiquette flambant neuve : *alternatif*. ❏

Qualité France

PAR H.M.

Aplomb tout en légèreté

Plus étoffé que l'aventure solo, le duo semble être une formule qui a le vent en poupe, réunissant en général deux multi-instrumentistes, dont un chanteur qui est souvent le concepteur du projet (encore deux cas ce mois-ci sur les huit sélectionnés



Originaire de Nantes, **Vagina Town** aime surprendre : après un démarrage sous forme d'hymne psyché ("We've Got The Magic"), le quartette s'ébroue dans diverses directions, tâtant au passage du blues mutant dépouillé et caverneux. Mais il se délecte surtout d'un rock vintage qui ne recule devant aucune fantaisie ou effet inattendu et ne cherche jamais à diluer son impact, puisque ce second album condense onze titres en trente minutes *("11 Love Songs", Kythibong Records ✆ 06.88.63.43.10, distribution L'Autre Distribution).*



Pour son troisième album en solo, la Nantaise **Yasmine Kyd** poursuit avec brio son voyage au pays de la coolitude en brassant allègrement soul, pop et jazz à l'occasion d'un mélange de genres qui semble couler de source. Secondée par une belle brochette de musiciens, elle peut ainsi mettre en valeur sa voix élégante et sophistiquée qui surprend par son aisance, sa décontraction et son aplomb tout en légèreté *("Privacy Settings", Ben Rando ✆ 06.64.70.09.77, distribution L'Autre Distribution).*



Venu du Pas-de-Calais, **Meilue** continue d'entretenir la flamme originelle quatorze ans après ses débuts. Avec son rock fiévreux, ses refrains accrocheurs, son chanteur expressionniste et ses textes francophones qui tentent de poétiser la révolte, le trio durcit le ton avec ce second album qui se situe dans la lignée de Noir Désir période "Tostaky". Quand il ne sacrifie pas à certaines facilités énervées, Meilue offre ainsi de beaux moments d'excitation comme "Quand Est-Ce" *("Ivre", Nomade Productions ✆ 06.13.70.90.38).*

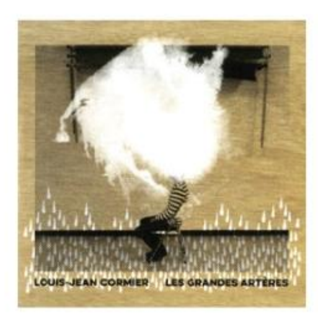


Duo musical originaire de Lyon, **Tangram** est également un trio scénique si l'on ajoute son partenaire brésilien aux images et effets visuels. Pour le troisième album, l'homme/ machines a délaissé les ordinateurs pour des engins analogiques et cette volonté vintage colle bien avec les volubiles textes en français du chanteur/ guitariste (issu de MacZ de Carpate). On oscille entre la chanson electro ("Coma"), les tourneries dansantes ("Eclipse") et les échappées rock ("Rodéo") avec une guitare nerveuse *("Imago", Tangramusic ✆ 06.20.77.18.30).*

parmi les quarante-trois arrivages à la rédaction). En ce qui concerne la case studio, on ne perçoit pas souvent la différence avec un véritable groupe grâce aux avancées technologiques, et pour la scène, le duo peut faire appel à des renforts musicaux.



Dès l'attaque incisive ("Shades") du second album de **Death Or Glory**, la cause est entendue : ce trio rennais formé en 2010 renoue avec un punk rock anglophone et anglophile qui remonte au début des eighties (Ruts, Jam et consorts) : tempos rapides et souci mélodique, refrains chantés en chœur, enchaînement de morceaux concis et énergiques. Et, loin de l'hommage appliqué, il propose une sorte de revival totalement crédible *("Fearless", Lionel Scud Prod ✆ 06.77.76.46.60).*



Basé à Montréal, **Louis-Jean Cormier** défend un second album solo assez remarquable. Doté d'une voix singulière qui illumine ses morceaux francophones, il a conservé de son passage dans un groupe le goût des envolées de guitares et de climats tour à tour apaisés et fougueux ou dépouillés et lyriques, tant et si bien qu'après un début très chanson française on se retrouve plutôt du côté d'Arcade Fire, Calexico ou Radiohead *("Les Grandes Artères", Yotanca ✆ 06.64.21.28.75, distribution Pias).*



Quatuor marseillais fondé il y a six ans, **The Host** a peaufiné son second album (anglophone) et évolue entre les deux pôles qui correspondent à ses influences majeures : un folk-rock mélodique à la Crosby, Stills, Nash & Young ("Stones From The Storm") et un rock bien assuré et touffu, dans la lignée de Pearl Jam ("L'Aiglon"), les morceaux les plus réussis (tel "Why Should I") étant ceux où ces deux tendances se rejoignent (*"Sound The Charge", The Factory ✆ 06.22.04.36.20, distribution Modulor).*



Conçu au départ comme un projet solo, **Yellow Town** devient un duo en 2014 avec l'arrivée, aux côtés du chanteur/ guitariste/ multi-instrumentiste, d'un percussionniste qui fut l'un des fondateurs des Tambours Du Bronx. Ce premier album (anglophone) défend un folk-rock harmonieux où les voix très travaillées s'appuient sur des mélodies attachantes et des ambiances musicales qui sont à la fois épurées et intenses *("Hidden In The Mountain", ✆ 06.80.32.14.59).* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

SUNNYLAND SLIM

ALBERT LUANDREW

1907 (Mississippi)-1995 (Illinois)

Slim le pianiste les a tous accompagnés au seuil de la gloire, Muddy Waters, JB Lenoir, ou vers une déveine qui prendrait de la valeur bien des années plus tard (Floyd Jones). On peut dire qu'il en a cabossé, des enregistrements avec sa paluche de barrelhouse. Ces appels de la main droite, appogiatures obstinées, puis ces accords rigides qui plombent le tempo et bousculent le chant... La plupart du temps, Slim n'est qu'une mention dans une liste, un line-up, et encore une liste, celle des futurs Chicagoans de Helena, de Memphis, de St Louis, ceux qui portaient le cercueil de Broonzy, les amis de Memphis Minnie, ceux de la bande à Muddy Waters, la liste des obscurs fabricants de South Side, ceux de l'AFBF 64. Juste une fourmi. Slim est surtout connu pour avoir livré Muddy Waters aux frères Chess, qui démarraient Aristocrat avec une associée. Le label porterait bientôt leur nom. Episode maintes fois relaté : Slim a rendez-vous avec Len Chess pour enregistrer un disque. Il lui faut un guitariste, si possible cet inconnu qu'on surnomme Muddy Waters et qui ravage les clubs de la zone avec son ampli pourri. Muddy bosse dans une boîte de stores vénitiens. Slim le chope au retour d'une livraison et le traîne en studio. Len : *"Ton copain, là, il chante aussi ?*
— Comme un pinson." Muddy s'exécute. Len : *"Qu'est-ce qu'il raconte ? Je pige pas un broque de ce qu'il raconte !"*
Au-delà de cette anecdote, que sait-on de lui ? Il est grand, débrouillard, limite chelou et, comme Broonzy ou Memphis Minnie, excellent placier pour qui veut se faire un peu de gratte dans un *trou dans le mur*. Et comme il sait se pousser dans ce petit monde, plus encore que Jimmy Rogers, il marie la génération d'avant l'armistice à celle d'après. Slim sous-loue un galetas au fond du ghetto, mais il s'est dégoté un sous-sol sur 26th et South Prairie qu'il a aménagé en clandé : deux tables de craps, un piano, des sandwichs et de quoi s'imbiber. Il graisse la paume des condés. Un flic blanc vient jouer les videurs dans cette cave pendant ses patrouilles. C'est un coin vraiment dangereux. Des habitués ont prétendu que Sonny Boy avait été assassiné par un type qu'il avait repassé dans le tripot de Slim, et qui était venu l'attendre devant le Plantation Club pour tenter de récupérer ses mises. Slim fait partie de ces ombres tombées dans un coma administratif, que Willie Dixon a un mal de chien à extraire du pays pour les tournées européennes, ne sachant plus dans quel coin du Mississippi elles ont pris corps ni, pour Homesick James, quel nom ses parents lui avaient donné. Slim sort du néant américain en 1964 et peut embarquer dans la troupe de l'American Folk Blues. Cette année-là, la caravane se glisse sous le rideau de fer, en RDA, Tchécoslovaquie, Pologne où le public, qui se rend au concert sur des charrettes tirées par des chevaux, aperçoit des Noirs pour la première fois... Quand on survole l'archipel des mini-labels que Slim a accostés, Club 51, JOB ou Shorty, lui qui semble manquer de tact quand il joue pour les autres, on s'étonne du caractère qu'il réussit à donner à ce fracas des bas-quartiers quand il joue pour lui, cette présomption de vérité qui fait la moelle d'un blues. Sa voix élancée qui perche haut très vite, son chant profilé à grands coups de diaphragme, racontent sa course contre le servage agricole, et son pétrin honky tonk lourdement charpenté, dont il a taillé l'acajou dans les joints et les clubs, moins poétique que celui de Memphis Slim, moins enveloppant que celui d'Otis Spann, ne dit pas autre chose.
Slim a accompagné tous les stylistes et les tâcherons d'après-guerre, et enregistré une somme considérable de singles et d'albums.
Il commence sans doute à fileter la gomme en 1947 chez Hy-Tone avec ses Sunny Boys (Lonnie Johnson à la guitare, Andrew Harris à la contrebasse). "Jivin' Boogie". Le *real deal* est en ville. Il se fait appeler *Doctor Clayton's Buddy* chez Vic, *Peetie Wheatstraw's Buddy* de retour chez Hy-Tone, et *Delta Joe* chez Opera. Sa discographie aux contours nébuleux compte peut-être 140 titres, hors albums, pour une trentaine d'étiquettes différentes, du boogie-woogie, du R&B, un jazz frelaté tendance *bluebird*, mais surtout du blues South Side. Là-dessus, Chicago est son débiteur. Et même quelques rocks sortis de la fosse à vidange, comme chez Cobra ("It's You Baby"). Ensuite, à partir de 1960 sans doute et jusqu'à sa mort, il signe une grosse fournée d'albums couvrant 3 décennies et demie et 2 revivals, pour toutes sortes de labels et de compilateurs. Au hasard : le disque qu'il partage avec Little Brother Montgomery chez 77 Records, ou "Slim's Shout" chez Prestige/ Bluesville, ou "Be Careful How You Vote" chez Airway/ Earwig ou, chez Liberty ("Slim's Got Thing Goin' On") en 1969, avec Alan Wilson, Henry Vestine, Larry Taylor, Mick Taylor ou Luther Allison. Personne n'est *l'âme de Chicago* à lui tout seul, mais Slim a sûrement provoqué une bonne partie de cette distillation. ◆



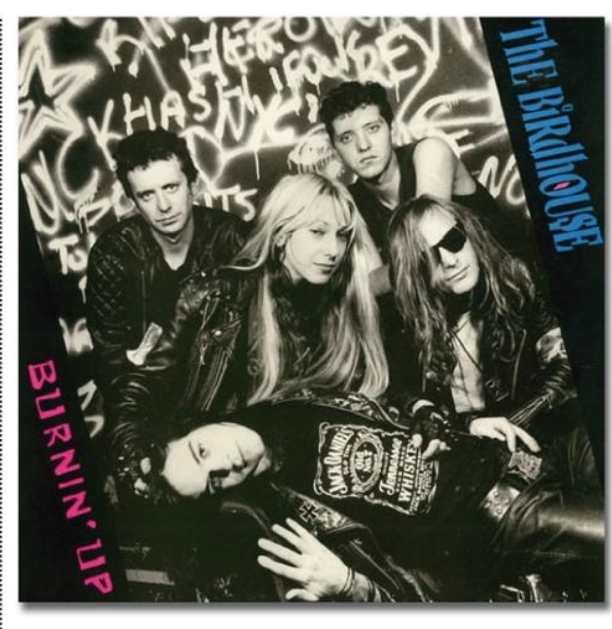
Erudit rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Lors de l'édition 2016 du Hellfest, j'ai pris une claque colossale devant le set surpuissant des Californiens de FU MANCHU. Pourriez-vous m'en dire plus sur l'histoire et la discographie de ce groupe qui sent bon le V8 et la gomme en surchauffe ?

■ MAXENCE *(courriel)*

Entre stoner, hardcore et punk, **Fu Manchu** a su s'imposer sur la scène américaine et, après trente années de shows vitaminés, perdurer jusqu'à nos jours sans rien perdre de son énergie malgré des changements de personnel. Comme le proclame le guitariste chanteur Scott Hill, dernier membre fondateur : *"Pas de propagande religieuse, ni de prise de position politique ou sociale, uniquement des bagnoles, du skate, du surf, de la science-fiction et des gros sons de guitares fuzz."* Originaires de San Clemente en Californie du Sud, Scott Hill, le chanteur Ken Pucci, les bassistes Mark Abshire, puis Greg McCaughey et le batteur Ruben Romano forment, en 1985, Virulence, proposant un rock punk hardcore sous les influences conjuguées de Black Flag et de Blue Cheer : "If This Isn't A Dream" (Alchemy US 89). Ken Pucci est remplacé par Glenn Chivens. Sous le nom de Fu Manchu, ils sortent un premier single en 1990, "Kept Between Trees" sur Slap A Ham Records. Retour de Mark Abshire à la basse, départ de Chivens, Scott Hill au chant, et arrivée d'un second guitariste, Scott Votaw : un single, "Senioritis", sur Zuma et deux autres sur Elastic, "Pick-Up Summer" et "Don't Bother Knockin' (If This Van Rockin')". L'ancien batteur d'Olivelawn, Eddie Glass prend la place de Votaw à la guitare lead pour le premier album : "No One Rides For Free", produit par Brant Bjork et Fu Manchu (Bong Load US 94). Brad Davis à la basse : "Daredevil" (Bong Load US 95) ; "In Search Of ..." (Mammoth US 96). Départ de Glass et de Romano pour former Nebula avec Mark Abshire. Ils sont remplacés par Brant Bjork, de Kyuss, à la batterie, et par Bob Balch à la guitare : "The Action Is Go" (Mammoth US 97) ; "(Godzilla's) Eatin' Dust", "Godzilla" est un morceau de Blue Öyster Cult (Man's Ruin US 99) ; "King Of The Road" (Mammoth US 2000) ; "California Crossing" (Mammoth US 01). En provenance du groupe Smile, Scott Reeder, un homonyme du bassiste de Kyuss, à la batterie : "Go For It... Live !" (Steamhammer D 03) ; "Start The Machine" (DRT US 04) ; "We Must Obey" (Century Media US 07) ; "Signs Of Infinite Power" (Century Media US 09) ; "Gigantoid" (At The Dojo US 014). **Compilation :** "Return To Earth 91-93" (Elastic US 98).



Cher Erudit, à la fin des années 80, j'ai fait l'acquisition d'un album du groupe THE BIRDHOUSE, "Burnin' Up", paru sur le label Bondage International. J'aimerais savoir s'il a publié d'autres albums. De même, j'aimerais avoir des renseignements sur Playn Jayn dont je ne connais que le maxi, "I Love You Like I Love Myself" datant de 1985.

■ BENOIT, Charleroi (Belgique)

Birdhouse est un groupe londonien formé au milieu des années 80. Après un premier single en 1986, la formation change complètement. Seul demeure le guitariste et chanteur Mark Nicol qui s'entoure de la guitariste Kathy Freeman, auparavant dans les Accelerators, du bassiste Billy Scarr, du batteur Max Cantara et du chanteur Johnny Rev. Adepte d'un rock virulent entre garage et punk, sous l'égide des Stooges, MC5 et de Radio Birdman, Birdhouse sort "Burnin' Up" (Vinyl Solution UK 87), mini-album de six titres sur Vinyl Solution. Ce label indépendant a été créé par Saul Kane, Alain de La Motta et Yves Guillemot, ancien disquaire du Havre qui avait précédemment fondé la boutique du même nom. Lorsqu'en France, toujours en 1987, Bondage International distribue à son tour l'album, y sont ajoutés quatre titres, les trois du EP "Rev It Up" ainsi que l'inédit "Suck This Bitch". L'année suivante paraît un deuxième album, l'ancien Fallen Angels Mark Duncan ayant remplacé Billy Scarr à la basse : "Meglamania", produit par Vic Maile (Vinyl Solution/ Bondage International UK/F 88), ainsi qu'un 25 cm live en Allemagne, "Raw & Alive !" (Glitterhouse D 88). Après la séparation du groupe, Mark Ducan rejoindra les Vibrators et les Inmates. Max Cantara formera Joyide où il retrouve Kathy Freeman. De son côté, celle-ci se lance dans le psychobilly avec les Death Valley Surfers et Kathy X avant de sortir deux albums solo. Outre le maxi cité, trois singles et deux albums constituent la discographie de cette autre formation londonienne trop méconnue, **Playn Jayn**. Fonctionnant avec deux chanteurs solistes, elle est créée au début des années 80 par les frères Jones, originaires de Bournemouth, Mike, client assidu de la boutique Vinyl Solution, au chant et Nick à la guitare lead, avec Graig Lindsey (chant), Erol Suleyman (basse) et Clive Francis (batterie). Leur premier album, "Friday The 13th At The Marquee Club" (A&M UK 84) est également produit par Vic Maile réputé pour son travail avec Dr Feelgood, Eddie And The Hot Rods, Vibrators, Inmates, Motörhead, etc. Annonciateur de la britpop, c'est un superbe live dopé par l'énergie des deux chanteurs, entre les influences mod et le garage rock des Seeds. Playn Jayn a plusieurs fois partagé l'affiche avec les Stone Roses, notamment à la Haçienda de Manchester. Réputés gros consommateurs de LSD, surtout Mike Jones, les cinq musiciens



Fu Manchu

Photo Alex Soca/ Archives Rock&Folk-DR

réalisent un deuxième album dans la continuité du maxi "I Love You Like I Love Myself" : "Five Good Evils" (ABC UK 85), onze titres de psyché pop-rock du meilleur goût dans la lignée du Paisley underground, bien que les musiciens aient regretté que le son de batterie soit trop marqué années 80 à leur goût. Steve Marriott avait été sollicité pour produire, mais avait décliné lors d'une rencontre dans un pub, sans doute pas un choix judicieux pour discuter boulot avec Marriott. "Five Good Evils" n'a pas eu le succès qu'il aurait mérité d'autant moins qu'on ne peut pas dire que le label ait fait preuve d'un grand intérêt pour Playn Jayn. En effet, sur une bonne partie des disques distribués, contrairement à ce qui est indiqué sur les pochettes, la face 2 contient en réalité celle (mal gravée) du "Songs The Lord Taught Us" des Cramps, pourtant paru en 1979. Le groupe se sépare peu après.

Cher Erudit, pourriez-vous me donner des informations ainsi que la discographie sur ce fabuleux groupe qu'est SLOWDIVE ?

■ DAVID, Mondelange (57)

Après dix-neuf années de hiatus, **Slowdive** s'est reformé en 2014 pour une série de concerts dans des festivals, Comme les Smiths, le Velvet Underground, Pink Floyd/ Syd Barrett, Cure et The Jesus & Mary Chain, Siouxsie est une de leurs influences majeures. Estampillé shoegazing par les sonorités fuzz et distordues des guitares, le style éthéré des voix et l'atmosphère onirique les apparentent plutôt à des formations telles que Cocteau Twins. Cette fois, les démos trouvent une oreille attentive chez Alan McGee et Creation Records, sortant un premier maxi EP, "Slowdive" en 1990 (Creation UK 90). Auparavant dans les Charlottes, Simon Scott (né le 3 mars 1971 à Cambridge) remplace Neil Carter à la batterie : deuxième maxi EP, "Morningrise" (Creation UK 91) et un troisième en juin, "Holding Our Breath", incluant une reprise de "Golden Hair" de Syd Barrett (Creation UK 91), peu avant la sortie de l'album : "Just For A Day", leur seul petit succès commercial (Creation UK 91) ; "Souvlaki", avec la participation de Brian Eno (Creation UK 93), la version US comprend quatre morceaux supplémentaires dont une reprise de "Some Velvet Morning". Départ de Simon Scott remplacé par Ian McCutcheon : "Pygmalion", tournant vers un style plus minimaliste, plus ambient (Creation UK 95). Viré par Creation et régulièrement éreinté par des critiques féroces, Slowdive s'arrête.



Slowdive

Photo DR

Primavera en premier. Depuis, il a prolongé l'expérience et un nouvel album est attendu dans les prochains mois. Se connaissant depuis l'enfance, les guitaristes et chanteurs Neil Halstead (né le 7 octobre 1970 à Wokingham) et Rachel Goswell (née le 16 mai 1971 à Fareham) forment, en 1988 à Reading, un premier groupe appelé Pumpkin Fairies avec le bassiste Nick Chaplin (né le 23 décembre 1970 à Slough) et le batteur Adrian Sell. Ils enregistrent, en janvier 1989, sept titres sur une cassette démo vendue lors de leurs rares concerts. En octobre 1989, le groupe se transforme en Slowdive remplaçant très vite Adrian Sell par Neil Carter et ajoutant un troisième guitariste, Christian Savill (né le 6 décembre 1970 à Bury). "Slowdive" est le titre d'un morceau de Siouxsie & The Banshees paru en 1982 sur l'album "A Kiss In The Dreamhouse".

Compilations : "Blue Day", compilation des singles et EP (Creation UK 92) ; "Catch The Breeze", remasterisé (Sanctuary UK 04) ; "The Shining Breeze : The Slowdive Anthology" (Cherry Red UK 010). Neil Halstead, Rachel Goswell et Ian McCutcheon, récupérés par 4AD, mettent sur pied **Mojave 3**, suite logique à Slowdive dans une version folk-rock encore plus atmosphérique et éthérée, réalisant cinq excellents albums entre 1995 et 2006 : "Ask Me Tomorrow" (4AD UK 95) ; "Out Of Tune" (4AD UK 98) ; "Excuses For Travellers" (4AD UK 00) ; "Spoon & Rafter" (4AD UK 03) et "Puzzles Like You" (4AD UK 06). Par ailleurs, Neil Halstead a sorti trois albums solo, "Sleeping On Roads" (4AD UK 01), "Oh ! Mighty Engine" (Brushfire UK 08) et "Palindrome Hunches" (Brushfire UK 012), et Rachel Goswell un seul, "Waves Are Universal" (4AD UK 04). ❑



Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Au cœur de l'action !

Tu Ne Tueras Point

DE MEL GIBSON

Sympa, psychopathe, blagueur, bipolaire, alcoolo, cool, nerveux, à fleur de peau... Mel Gibson est tout cela à la fois. L'une des plus grandes stars des années 80-90 via trois "Mad Max" et quatre "Arme Fatale" s'est donc grillé à Hollywood il y a dix ans, après avoir proféré quelques insultes racistes à un flic. Depuis, l'acteur ultra rentable s'est confiné aux rôles de méchant de service dans de gros films d'action sympatico-beaufisant ("Machete Kills", "Expendables 3") ou a continué de jouer les héros psychopathes dans des séries B à peine sortie en salles ("Kill The Gringo" et le tout récent "Blood Father"). Même la Marvel ne semble pas vouloir lui faire endosser un costard de superhéros à la con... On en oublierait presque que Mel Gibson est également réalisateur. Et plutôt un bon ! Si son premier film derrière la caméra, le mélodrame "L'Homme Sans Visage", n'avait pas marqué son monde, son "Braveheart" est vite venu remettre les pendules à l'heure. Avec cette épopée guerrière retraçant le parcours de William Wallace, héros de l'indépendance écossaise qui affronta les Anglais au 13e siècle, Gibson tapait fort avec d'impressionnantes séquences de bataille où l'on sentait déjà poindre sa fascination pour la barbarie humaine. Malgré ses cinq Oscar remportés pour le film, Mel Gibson attend neuf ans pour remettre le couvert avec son très décrié "La Passion Du Christ", ou les 12 dernières heures de la vie du petit barbu avant qu'il n'aille faire le guignolo sur sa croix. Avec cette épopée catho, Gibson suscite une controverse infernale. Surtout pour son antisémitisme primaire quasi caricatural mais aussi pour sa fascination pour des scènes violentes (notamment la crucifixion) dignes d'un film d'horreur italien des années 80. Mais c'est surtout avec "Apocalypto", épopée aventureuse et naturaliste au cœur (saignant) de la civilisation maya, que l'acteur/ réalisateur signe son meilleur film. Comme le signale justement un collègue journaliste : il réinvente une forme de cinéma primitif et viscéral. Gibson, une fois encore, n'élude jamais la violence barbare devenue visiblement sa vraie marque de fabrique. Celle-là même que l'on retrouve dans "Tu Ne Tueras Point", un des films de guerre les plus frontalement violents de l'histoire du cinéma avec le "Croix De Fer" de Sam Peckinpah et la première partie de "Il Faut Sauver Le Soldat Ryan" de Steven Spielberg. On y suit le parcours d'un jeune appelé (Desmond Doss, qui a réellement existé) qui, en pleine Guerre mondiale, refuse catégoriquement de porter les armes en raison de sa religion. Tenace, il réussit à braver ses camarades troufions mais également ses supérieurs (via quelques brimades à la "Full Metal Jacket" suivies d'un procès militaire) avant de se retrouver sur le front de la bataille d'Okinawa comme infirmier. Au beau milieu de cette immense boucherie, il va alors faire acte de foi en sauvant tous ceux qu'il peut sauver. En slalomant entre les intestins, en évitant les geysers de sang et en enjambant les membres éparpillés de ses camarades dans un déluge d'explosions, de tirs et de folie carabinée. Mel Gibson, catholique pratiquant, pousse même le bouchon en montrant son héros comme une métaphore du Christ. Rôle tenu par un acteur magnifique (Andrew Garfield, le "Spiderman" de Sam Raimi) dont les épaules frêles et l'entêtement à la non-violence attirent la compassion constante du spectateur. "Tu Ne Tueras Point" a aussi le look d'un vieux film de guerre à la Warner — on peut penser à "Aventures En Birmanie" de Raoul Walsh — mais avec la propagande en moins et la couleur rouge sang en plus. Gibson montre donc ses réels talents de metteur en scène avec quelques séquences très impressionnantes. Dont celle, magnifique, où des centaines de soldats américains, après avoir escaladé une falaise, avancent lentement dans un brouillard fantomatique en enjambant des cadavres et en essayant de repérer les soldats japonais dont on n'aperçoit que très rarement les visages. Impossible alors de dériver les yeux de l'écran ne fut-ce que d'un millimètre. On est au cœur de l'action *(actuellement en salles)* !

Blaxploitation version dom-tom



Mr Wolff

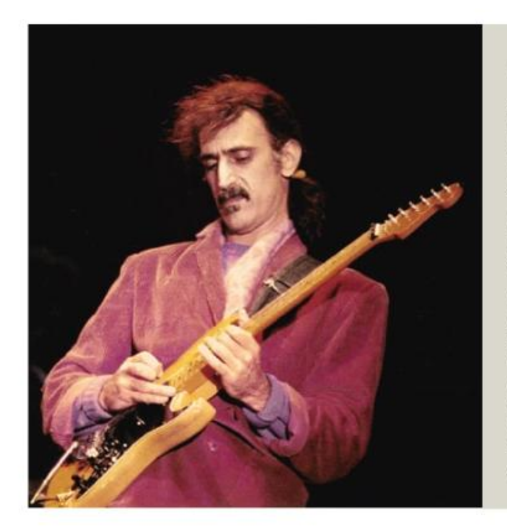


Mr Wolff

Curieux film que "Mr Wolff" de Gavin O' Connor qui navigue entre les thrillers paranos des années 70 (genre "Les Trois Jours Du Condor") et les films d'action contemporains plus musclés (genre "Jason Bourne"). Le *droopyesque* Ben Affleck y joue un comptable hors pair (il peut multiplier trois nombres à 12 chiffres en deux secondes), également autiste... et également tueur à gages ! Sur une intrigue ultra complexe (ne pas éternuer pour ne pas être largué) à base de détournement de fonds, d'escroqueries et de rapports filiaux compliqués, l'acteur jongle avec les chiffres, joue avec les poings et tire avec les flingues tout en essayant de réduire à néant son meilleur ennemi qui n'est autre que son frère bien aimé. Dur à suivre mais efficace *(actuellement en salles)*.



Sully



7e Festival de La Roche-Sur-Yon

Si le festival de la Roche-Sur-Yon devient incontournable, c'est qu'à l'instar des plus gros festivals, il y en a pour tous les goûts au niveau programmation. Et même côté rock avec **"Eat That Question"**, docu de Thomas Schütte sur Frank Zappa, sa vie, son œuvre (et ses moustaches), le tout bardé d'images d'archives inédites (comme sa rencontre avec Vaclav Havel) ou rares (des images de lui tout jeunot au Steve Allen Show). Côté docs, le passionnant portrait **"David Lynch : The Art Of Life"** de Jon Nguyen voit le réalisateur excentrique se confier sur sa période pré-"Eraserhead" (son premier long métrage) à travers ses peintures et autres travaux de jeunesse où l'on découvre les prémices de son univers cinématographique à venir. Autre doc encore avec l'excellent **"De Palma"** de Noah Baumbach et Jake Paltrow, où l'auteur de "Phantom Of The Paradise" revient sur absolument tous ses films, y compris ses courts métrages de jeunesse, du temps où il faisait la bringue avec Robert De Niro. Coté fiction, une section consacrée à des films barrés (donc rock !) nous a permis de découvrir **"Under The Shadow"** de Babak Anvari, film d'épouvante iranien où une entité maléfique représente la métaphore d'un pays en guerre. Comme une version politisée de "Paranormal Activity" ! Petit mot aussi sur le génial **"Jeeg Robot"** de Gabriele Mainetti, film de superhéros anti-*marvelesque* au possible, cru et mélancolique dont on reviendra en détails lors de sa sortie au printemps prochain.


Le Gang Des Antillais

Sully

Dès qu'apparaissent en début de film le sigle *Malpaso* (la boîte de prod' d'Eatswood depuis des lustres) et la musique jazzy qui l'accompagne, on se sent tout de suite dans ses chaussons. Même s'il ne réalise plus depuis longtemps des films dignes de ses chefs-d'œuvre d'antan ("L'Epreuve De Force", "Pale Rider", "Impitoyable"), Eastwood fait toujours preuve d'un ultra classicisme permettant au mot *cinéma* de garder ses lettres de noblesse. En retraçant de façon quasi clinique un fait divers survenu en janvier 2009 (l'atterrissage en catastrophe d'un avion de ligne dans la baie de l'Hudson), notre cher Dirty Harry se focalise sur l'aspect psychologique du pilote qui doute sans cesse de son statut de héros. A savoir : aurait-il pu se poser quand même sur le bitume malgré deux moteurs foutus ? Impérial, Tom Hanks fait passer tous les questionnements et angoisses de son personnage de commandant Sully Sullenberg (dont le vrai a participé à la promo du film aux Etats-Unis), héros américain en butte au système de son pays. Tout comme, d'ailleurs "L'Inspecteur Harry", "Le Maître De Guerre", "American Sniper". Et même le très réactionnaire "Firefox". Une autre histoire d'avion *(en salles le 30 novembre)*...

Le Gang Des Antillais

On peut parler à la fois de fétichisme de vêtements et de genre avec le sympathique "Gang Des Antillais" de Jean-Claude Flamand-Barny. Une descente mi-réaliste (inspiré d'évènements authentiques), mi-groovy dans le Paris des années 70, lorsqu'une bande d'Antillais se met à faire des braquages pour survivre. Fétichisme donc sur le look des costards et des coiffures (blouson de cuir beige, pattes d'éph', etc) et sur l'aspect blaxploitation version dom-tom. Car, entre quelques rares séquences d'action (beaucoup moins que dans "Shaft" tout de même), "Le Gang Des Antillais" insiste sur son aspect social engagé (quasi Black Panther) ou les Noirs n'ont d'autres choix que de se révolter pour s'imposer dans une société raciste *(en salles 30 novembre).* ❑

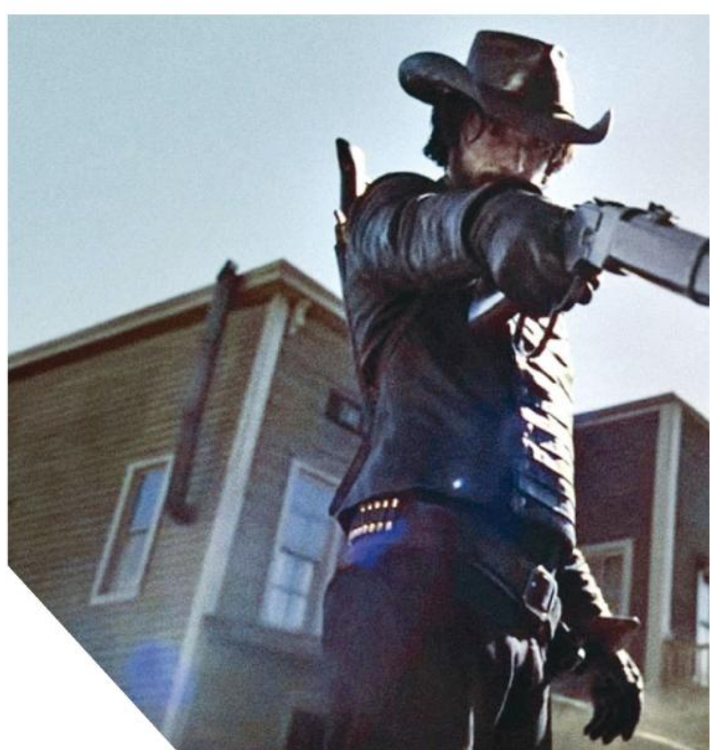
6e Paris International Film Fantastic Festival

Après le Gaumont Opéra et le Rex, le PIFFF émigre pour sa 6e édition (du 6 au 11 décembre) au Max Linder, une des plus belles salles de Paris. Au programme, le top des films barrés/ fous/ gores/ psychotroniques du moment dont le très attendu "Grave" de Julia Ducournau (revisitation du cannibale movie à la sauce auteur) ; le très graisseux "The Greasy Strangler" de Jim Hosking qui pourrait bien être le John Waters du 21e siècle ; le flippant "The Priests" de Jang Jae-Hyun ou "L'Exorciste" revu à la sauce coréenne et le délirant "The Mermaid" de Stephen Chow et sa sirène sexy errant sur le bitume dans un vrai compromis entre le cinéma de Tsui Hark et les gags surréalistes post-Marx Brothers ! Sans oublier "31", dernier film d'horreur du rocker mastoc Rob Zombie avec, entre autres séquences ultra gores, une bataille à coups de tronçonneuses bien moins suggérée que dans le classique de Tobe Hooper (plus de renseignements : http://www.pifff.fr).

Série du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

En mode Nostradamus



Westworld

Il fut un temps – heureux, convenons-en – où le cinéma de science-fiction était adulte et impliqué. "2001..." de Kubrick et la série séminale "Twilight Zone" ayant ouvert la voie dès les années 60 sur la physique quantique, les mondes parallèles et le devenir sensoriel de l'être humain. Avant que les maudits "Star Wars" et les horribles productions Marvel ne viennent tout gâcher en réduisant le genre à une simple confrontation entre le bien et le mal, le cinéma de science-fiction de la première moitié des années 70 parlait aussi, en mode Nostradamus, d'une société nihiliste en devenir. Les manifestants ramassés à la pelleteuse ("Soleil Vert" de Richard Fleischer), les maladies transmissibles et la zombification des masses ("Le Survivant" de Boris Sagal), l'appel suppliant à l'écologie salvatrice ("Silent Running" de Douglas Trumbull), la téléréalité guerrière ("Rollerball" de Norman Jewison) et même le droit à la différence (petite pensée nostalgique pour l'extraterrestre David Bowie dans "L'Homme Qui Venait D'Ailleurs" de Nicolas Roeg). Et les robots dans tout ça ? L'écrivain/ réalisateur



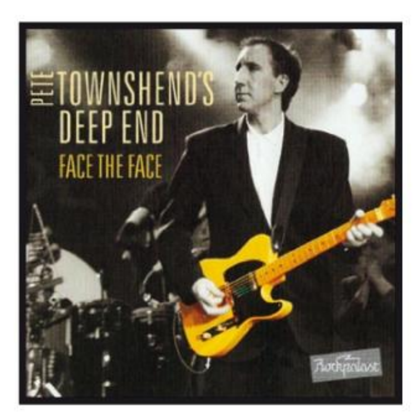
Les Idoles *Luna Park Film*

En 1968, au moment pile où les pavés volaient dans la capitale, Marc'O, dramaturge, théâtreux et cinéaste expérimental, réalise "Les Idoles", attaque satirique contre le showbiz musical période yé-yé. Entre les tubes à deux balles fabriqués à la va-vite, les mariages programmés et les chanteurs aux voix douteuses, le film, totalement pop, décalé et volontairement foutraque, donne le ton d'un milieu cynique huit ans avant le "Phantom Of The Paradise" de Brian De Palma. Les chanteurs, joués par Bulle Ogier, Jean Pierre Kalfon et Pierre Clémenti, pouvant se voir comme des clones extrêmement caricaturés de Dick, Johnny et Sylvie.



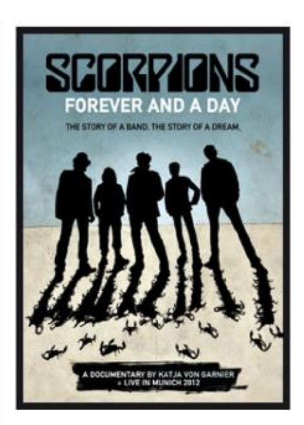
Michael Crichton (à l'origine du roman "Jurassic Park" qui a inspiré le film de Spielberg) les modernise dangereusement en 1973 dans son cultissime "Mondwest". Ou "Westworld" en VO. Avec un parc d'attraction très particulier où les visiteurs d'un village/ western reconstitué façon Ermenonville peuvent facilement tuer les bounty killers qui les provoquent ou coucher avec les plus jolies filles qui les aguichent. Et pour cause puisque ce sont tous de parfaits androïdes. Sauf que l'un d'eux se met à tuer la clientèle en bravant la première des *"trois lois de la robotique"* inventées en 1942 par le grand romancier de science-fiction Isaac Asimov *("un robot ne peut porter atteinte à un être humain, ni permettre qu'un être humain ne soit exposé au danger)*. Rôle tenu par Yul Brynner qui, pour l'occasion, remettait son costard noir des "Sept Mercenaires" avant de périr par les flammes. James Cameron s'en souviendra largement pour son premier "Terminator"... "Mondwest" a tellement marqué qu'il a donné lieu à une suite ("Les Rescapés Du Futur") et à une première (et mauvaise) série télé oubliée au tout début des années 80 ("Beyond Westworld"). Pour enfin renaître aujourd'hui grâce à HBO qui mise sur un succès aussi mondial que leurs sept saisons (plus la huitième à venir) de "Game Of Thrones". "Westworld" suit donc le même postulat que le film de Crichton... Dans une sorte de Disneyland futuriste pour adultes, de riches visiteurs paient 40 000 dollars par jour pour vivre l'aventure Westworld. Soit une reconstitution parfaite du vieil Ouest avec shérif lâche, bounty killers vicelards et putes au grand cœur. Et tout est permis ! On tue, on baise et on galope. Mieux que John Wayne et Gary Cooper réunis ! Sachant évidemment que les plus jolies filles et les plus teigneux des bad guys sont des humanoïdes ressemblant traits pour traits à l'être humain. Exceptés qu'ils ont des boulons à la place des intestins. Jusqu'au jour où quelques-uns de ces hôtes (on les appelle comme ça) commencent à dérailler sévère. Et c'est là où la série, vu son nombre d'épisodes (10) se permet d'aller beaucoup plus loin que le film via diverses couches de lecture quasi existentielles. Ainsi certains visiteurs, faits de chair et d'os, s'avèrent êtres plus inhumains que certains robots qui, eux, finissent par s'humaniser. A force d'être fignolés par leurs créateurs, les hôtes commencent par avoir une perception de conscience mais sans pouvoir autant la définir. La mise en abyme est d'autant plus tripale que, épisodes défilants, on se pose la question du pourquoi de notre propre existence. A savoir sommes-nous des créatures de Dieu ou avons nous été créés par une intelligence supérieure ? La réponse ne sera probablement pas dans l'épisode 10 vu qu'une deuxième saison est déjà programmée *("Westworld" saison 1, diffusion sur OCS City)*... ❑

Ça pique



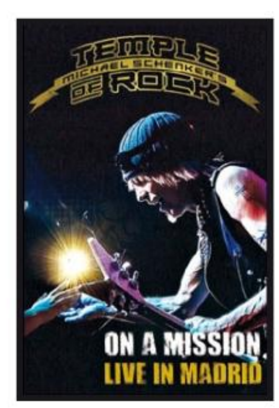
Pete Townshend's Deep End
"FACE THE FACE"
Eagle

Un psychanalyste y perdrait son latin. Un mauvais journaliste expliquerait ça mieux que personne. Même dans son autobiographie de 2012, malgré son titre ("Who I Am"), Pete Townshend peine à se définir. A se situer. A formuler avec des mots ce qu'il a ressenti lorsque les Who se sont séparés au début des années 80. A analyser les divers traumatismes à partir desquels il s'est construit pour devenir, purement et simplement, un des rares vrais génies du rock. Pas facile de s'y retrouver entre les démons bien réels et ceux qu'il a inventés, de développer à propos de l'effet loupe que l'alcool et la drogue (tant qu'à faire...) ont eu sur sa vie d'homme et sa carrière, si intimement et artistiquement liés. Dans 95 % des chansons des Who, Pete Townshend parle de lui. Et c'est Roger Daltrey qui chante. Jekyll et Hyde en mode moulinet. Bonjour les dégâts. Bonjour le talent et le mérite de s'en être sorti, d'être toujours là, un bon demi-siècle après "I Can't Explain" (tout petit déjà), à mettre le paquet sur scène avec les Who et l'idée qu'on s'en fait, eux et nous. Lorsqu'il démarre son projet "White City" en 1985, un film au départ, Townshend ne sait plus sur quel pied il danse. Pire, il lui arrive de douter d'avoir envie de le faire. Mais l'année précédente, il a vu "Purple Rain" de Prince. Qui l'a retourné, comme une crêpe (grande-)bretonne. Lui aussi a incorporé des éléments de son enfance, de son adolescence dans les divers projets qu'il a entrepris et pas toujours menés à leur terme. Lui aussi à des folies, des illusions, des grandeurs. Il voit large, en 3D. Initie des trucs compliqués. "White City", le film, est une chose. Qui ne l'emballera, au final, que moyennement. Il a fait des compromis, accepté des altérations à la demande du metteur en scène. Townshend voulait évoquer sa nouvelle vie, sa famille et ses amis, mais Richard Lowenstein en a décidé autrement. Pete est devenu narrateur : la rock star qui parle de son jeune copain Jimmy. Lowenstein va forcer le trait, jouer le pathos, racoler de la misère, morale le plus souvent. "White City" n'est pas raté, mais a été dévié. "White City : A Novel", l'album qui a accompagné le projet, et la pincée de concerts que Pete Townshend a donnés dans la foulée, seront autrement plus réussis. Celui que publie Eagle le montre sous un chapiteau ruisselant de pluie glaciale au Midem en janvier 1986, avec Deep End, une version très améliorée du groupe qui l'accompagnait sur le disque : des cuivres (Kick Horns) et des choristes en pagaille, mais surtout Simon Phillips à la batterie et rien moins que David Gilmour à la guitare. En son temps, le concert, filmé par la chaîne WDR, a été diffusé dans l'émission Rockpalast, mais le son n'était pas aussi bon. Responsable du remastering chez les Who depuis un bail, Jon Astley a, une fois encore, fait des miracles et mis en valeur un nouveau mixage (stéréo pour le CD et surround) d'une setlist agrémentée de titres du groupe ("Won't Get Fooled Again", "Pinball Wizard") d'une reprise de "I Put A Spell Of You" et d'une version de "After The Fire", écrite par Townshend pour Daltrey (parue, quelques mois plus tôt, sur "Under A Raging Moon", sixième album solo du chanteur). Quant à la voix de Townshend, elle est ici tout à fait décente. Le plus drôle, en fait, c'est que, tel un planeur au-dessus des troubles, il donne ici l'illusion de s'amuser comme un fou. En frontman aux jeux de l'esprit masqués, il était plutôt très bon. Le savait-il seulement ?



Scorpions
"FOREVER AND A DAY"
Eagle

Impayables, ces Teutons. Dans la série *"Stop ou encore ?"*, eux c'est *"Stop !"* et *"Encore !"* juste derrière. Ils avaient pourtant promis. Qu'il allait falloir mettre le holà. A la fin de la première décennie des années 2000, ils ont entrepris une tournée maousse. D'adieux, qu'ils disaient. Ils ont donc vu du pays : des continents avant l'incontinence, pendant près de trois ans. On parle là du groupe de hard détenteur du record de longévité. Dont le ramdam a commencé en 1965. OK, un seul membre, le guitariste Rudolf Schenker est d'origine. Mais Klaus Meine, le chanteur, hurle à ses côtés depuis 1970. Et Matthias, à la guitare lead, les a rejoints huit ans plus tard, ça fait un bail. Scorpions, ça pique. Devenue une institution un peu partout dans le monde, la formation avait choisi, pour en finir, de sortir le grand jeu. De se laisser filmer sur la route par la réalisatrice Katja Von Garnier. Documentaire, rétrospective, déluge d'images d'archives et d'extraits live toutes époques confondues, "Forever And A Day" (livré ici avec un concert donné à Munich en 2012) promettait de mettre les petits plats dans les grands. C'est le cas. Qu'on les vénère ou les abhorre, les Scorpions sont des types attachants comme tout et les cent minutes de ce reportage, dont la valeur tient aussi à celle de ses intervenants extérieurs (dont le rédacteur en chef de ce magazine), font plaisir à avaler. Mais alors qu'on croyait les gaules pliées, MTV a proposé au groupe de se la jouer unplugged. De là à enquiller un disque derrière, il n'y avait qu'un Rubicon à franchir et "Return To Forever", dix-huitième album studio, est sorti en 2015. L'annonce récente du remplacement du batteur James Kottack par l'ex-Motörhead Mikkey Dee laisse à penser que le groupe et son public entendent bien vivre encore de bruyantes heures.



Michael Schenker's Temple Of Rock
"ON A MISSION – LIVE IN MADRID"
Inak

Dans la famille Schenker, le petit frère fait également de la résistance. Cadet de Rudolf, il a passé l'âge de la retraite française mais ne donne pas l'impression de vouloir lever le pied. Entendue dans le documentaire "Forever And A Day" de Scorpions, la phrase *"Quand on vit son rêve, le reste ressemble à un cauchemar"* s'applique également à ce trublion archidoué du manche dont la carrière et la vie privée, souvent alcoolisées, ont longtemps ressemblé à un grand 8. S'il n'a fait que passer chez Scorpions (trois années tout de même, et pas les plus pourries), Michael s'est ensuite distingué au sein de UFO, le temps d'enregistrer, avec l'ex-Ten Years After Leo Lyons aux manettes, les meilleurs disques de cette rugueuse formation britannique qui a vu défiler dans ses rangs serrés de sacrés lascars (au hasard, Larry Wallis, Paul Gray et les épatants Aynsley Dunbar et Jason Bonham aux fûts). En 2011, le Michael Schenker Group, voué aux aspirations du guitariste, a laissé la place à Temple Of Rock dont le chant est désormais assuré par l'Ecossais Doogie White (qui a d'autres groupes à son arc dont le sien, La Paz, laissé en jachères pendant une vingtaine d'années, puis réactivé en 2009). Dire que Michael Schenker's Temple Of Rock fait dans la dentelle serait mentir, mais le quintette, filmé le 19 novembre 2015 au Joy Eslava (vieux théâtre de Madrid transformé en discothèque), y multiplie les variations de tempo et d'ambiance. Des extraits de "Spirit On A Mission", dernier opus studio, ponctuent un répertoire qui puise dans toute la discographie de Schenker (dont des titres de Scorpions) que le beau blond lacère de solos parfois longuets, mais qui comblent un public venu, en grande partie, pour eux.



Saxon
"LET ME FEEL YOUR POWER"
UDR

Dans le R&F 547, en 2013, on revenait en détails et dans cette rubrique sur la carrière de ce groupe dont le documentaire "Heavy Metal Thunder", réalisé par Craig Hopper et bardé de bonus à sa sortie, faisait écho. Saxon, comme son nom ne l'indique pas, est une formation hard anglaise montée en épingle (à nourrice) à la fin des années 70 et que, fait rare, les amateurs de punk rock aimaient plutôt bien. Membre, comme Iron Maiden et Def Leppard, de la new wave du heavy metal british, Saxon doit beaucoup à son chanteur Biff Byford et au guitariste Paul Quinn, qui n'ont jamais quitté le navire. L'autre ancien est le bassiste Nibbs Carter qui les a rejoints en 1989. Incapable de tenir en place, Saxon a fait le choix, un an après la sortie de son vingt et unième disque studio ("Battering Ram") de repartir en tournée (avec Motörhead et Girlschool pour certaines dates) et d'enregistrer, sur trois soirs (à Brighton, Munich et Chicago) un... dixième album live. Parce que Saxon en donne toujours pour leur argent à ses fans, le DVD comac "Let Me Feel The Power" est accompagné d'un double-CD des mêmes concerts. Noter que ce live est commercialisé en plusieurs éditions (DVD + 2 CD, Blu-ray + 2 CD) ainsi qu'en version vinyle deluxe limitée à mille cinq cents exemplaires. Sans images mais collector également, "The Vinyl Hoard", coffret de huit disques d'enregistrements live captés entre 1995 et 2016, uniquement disponibles jusqu'alors en DVD ou CD, sera également mis en vente fin octobre. Seule ombre à ce chouette tableau, "The Vinyl Hoard" ne serait commercialisé que par Amazon qui, comme chacun sait, personnifie l'agonie, lente mais programmée, des disquaires (et des libraires) humains.



Twisted Sister
"METAL MELTDOWN"
Rock Fuel

Derrière le cuir et l'arrogance bat souvent un cœur gros comme ça. Twisted Sister l'a prouvé en 2001 en se reformant pour un concert-hommage aux victimes du 11 septembre. Ce jour-là, à en croire le guitariste Jay Jay French, ses acolytes et lui étaient émus aux larmes. Un peu comme durant ce show donné fin mai 2015 à Las Vegas, lorsque des images d'AJ Pedro, batteur de la formation décédé deux mois plus tôt, sont apparues sur l'écran derrière eux. Mais pour le groupe heavy glam américain, sur le pont depuis 1972 (avec une pause significative entre 1989 et 2003, entrecoupée de quelques reunion gigs), il était hors de question de ne pas jouer en l'honneur de leur collègue disparu. Chose promise, due et immortalisée par "Metal Meltdown", un DVD proposé dans un digipak avec ses Blu-ray et CD équivalents. Force est de constater que Mike Portnoy (Dream Theater, Winery Dogs) a joliment et rapidement succédé à Pedro. N'empêche, le groupe, actuellement en tournée, a annoncé que c'était la der des ders. A la différence de Scorpions, Twisted Sister ne donne pas l'impression de vouloir revenir sur sa décision. Le concert est accompagné d'un documentaire rétrospectif — ce n'est pas le premier, mais peut-être le dernier — dont le passage sur les bâtons mis par la censure américaine dans les roues des groupes et musiciens dont les propos (et les vidéo-clips) sont jugés inappropriés, est particulièrement intéressant. Une poignée de musicologues improvisés ne regretteront certainement pas le départ de la scène de groupes comme Scorpions, Saxon et Twisted Sister, mais leur public s'était fait à l'idée que le show, coûte que coûte et quoi qu'il arrive, devait continuer. Ce n'était, évidemment, qu'une illusion. ❏

PAR HUGUES CORNIERE



Un *Black Stallion* en cuir de cheval, hommage aux J-21, J-22 et J-24 fabriqué à 28 exemplaires par Schott (numéroté 2008-15/28)

Le plus cool

Buco Rider's jackets

CHAQUE MOIS, NOTRE SPECIALISTE EVOQUE L'HISTOIRE D'UN APPAREIL, VETEMENT, INSTRUMENT OU BIBELOT DE LEGENDE...

La Rolls des blousons de bikers américains apparaît à Detroit à la fin des années 1940 et disparaît environ vingt ans plus tard. C'est aujourd'hui la marque la plus recherchée pour ses modèles authentiques.

Joseph Buegeleisen (1892-1971) crée en 1933 au cœur de la Motor City, à Detroit (Michigan), berceau de l'industrie automobile américaine, une compagnie à son nom qui produit des accessoires et des sacoches en cuir pour motos. Entre 1942 et 1945, la société participe à l'effort de guerre et fabrique des casques de pilote en cuir pour l'Air Force.
Après la Seconde Guerre mondiale, Buegeleisen va consacrer plusieurs mois à chercher les meilleures machines et les meilleures usines pour fabriquer ses produits et passer à la vitesse supérieure en développant son offre de produits destinés aux motocyclistes. Désormais, il commercialise des blousons de moto, principalement en cuir de cheval, et aussi des bottes, casquettes, gants, et même des lignes d'échappement sous la marque Buco. Buegeleisen embauche des ouvriers expérimentés, choisit les meilleurs cuirs et les meilleurs jerseys de laine pour les doublures, produisant le nec plus ultra de ce qui se fait aux Etats-Unis à l'époque. La société va également fabriquer pour les catalogues de vente par correspondance Sears des blousons de cuir pour motards vendus sous la marque Hercules.
Le premier modèle est le JH-1, modèle à double rabat sur la poitrine fermé par un zipper Conmar, trois poches et une demi-ceinture cousue sur les hanches qui se ferme avec des pressions. Vers 1949, la marque revient au design des *D-Pockets* sur le rabat gauche de la poitrine, que les frères Schott avaient lancé en 1928 (*cf* R&F 534), avec le modèle J-21. Il est doté d'épaulettes ornées d'un clou (*stud*) rectangulaire, de quatre passants pour une ceinture optionnelle, d'une poche à monnaie fermée par un pression, d'une doublure en drap de laine rouge à carreaux noirs, et équipé d'un passant à l'intérieur du bas du dos permettant d'y attacher la ceinture de pantalon pour maintenir le blouson sur la taille. Ce modèle va évoluer tout au long des années 1950 en J-22, J-23 et enfin J-24. Les numéros de référence des blousons ne correspondent pas toujours à une différence de patron.
Par exemple, le J-22 est un *D-Pocket* doublé en drap de laine, et le J-23 est exactement identique, mais doublé en nylon piqué noir. Au début des années 1950, Buco habille aussi bien les membres des Motorcycle Clubs que la police, avec des modèles différents, certes, mais tout de même... Le blouson dédié aux *Highway Patrols* est le PJ-27, reconnaissable à son unique et large poche horizontale sur le côté gauche de la poitrine, fermée par deux pressions et comportant deux œillets sur le rabat pour y attacher l'insigne. La spécificité des blousons Buco est leur coupe cintrée, qui augmente le nombre de pièces de cuir et de coutures nécessaires à sa fabrication. Les J-22 et J-23 Buco sont vendus aussi cher que les *Cycle Champs* de Harley-Davidson ou les *Rangers* d'Indian, qui représentent le haut de gamme de la spécialité. Enfin, tous ces blousons sont prévus pour être pourvus d'un col de fourrure optionnel. Les séries J-12 et J-13 désignent les modèles pour femmes, qui sont encore un peu plus cintrés à la taille et qui ont une demi-ceinture fixée aux hanches. En 1953 apparaît le modèle J-24, évolution du modèle J-23, avec une doublure en nylon noir piquée doublée en laine ; à partir de 1958, le passant intérieur du bas du dos sera remplacé par le *sta-down-back*, légère extension arrondie du bas du blouson. Selon Rin Tanaka, *le* spécialiste mondial en ce domaine, le J-24 est le blouson de moto le plus cool jamais produit au monde. Mais vers le milieu des années 1960, la fabrication des blousons s'arrête et la marque ne fabrique plus que des casques et des accessoires pour finalement disparaître à la fin des années 1970. Objets d'un véritable culte au Japon, les blousons de Joseph Buegeleisen ont retrouvé une seconde vie grâce à Hiroshi Okamoto, qui crée The Real McCoy's à Tokyo dans les années 1990 et commercialise, entre autres, des copies parfaites des Buco originaux dont chaque détail est minutieusement reproduit, de la qualité du grain du cuir aux marques des zippers et aux étiquettes. Aux Etats-Unis, la marque Lost Worlds, basée à Woodhaven (Etat de New York), fabrique également des reproductions de modèles mythiques de Buco. En 2004 et 2008, le site de vente en ligne Legendary USA lance le *Black Stallion* (un *hommage* au J-21) en quantité très limitée, fabriqué par le concurrent historique de la firme de Detroit, Schott NYC... ❑

Pour en savoir plus : www.whatgoesaroundnyc.com/blog/8716

Photo Hugues Cornière

Video games

PAR JEROME REIJASSE



Dédié à la mort

De la guerre totale, des sociétés secrètes agressives, de la vengeance acérée et encore de la guerre mais en shorts. 2016 s'apprête à tirer sa révérence et le rythme s'accélère...

"BATTLEFIELD 1", chez EA, pour PC, PS4 et XboxOne, marque le grand retour d'une franchise dédiée à la mort. Délaissant l'actualité ou les conflits modernes, les créateurs ont choisi ici de plonger dans la première boucherie mondiale, celle de 14-18. Peut-être le carnage le moins traité en mode virtuel, ce qui était plutôt étonnant vu la démesure de la chose. En solo et surtout en multijoueurs, cette campagne de sang et de tripes, pas mal motorisée, est sans le moindre doute le meilleur volet de la saga EA. Tragédie en cinq actes, le jeu offre la possibilité de découvrir différents lieux d'affrontements et différents types de combattants. Un tankiste vers Amiens, un mitrailleur transalpin, un corps franc australien, un Yankee des Harlem Hellfighters. Il y a même l'esprit de Lawrence d'Arabie qui flotte... Les inconditionnels des poilus et des armées russes devront attendre encore un peu avant de pouvoir sortir des tranchées, lors d'un prochain contenu téléchargeable. Peu importe. Ce titre est tout simplement formidable. Des cartes proposées aux armes disponibles, des actions toujours innovantes à la grande fluidité des mouvements, on est au cœur de l'Histoire et on tremble avant de foncer sur l'ennemi. Le meilleur FPS de ces dernières années.

"MAFIA III", lui, chez 2K Games, pour PS4, XboxOne et PC, dévoile une autre sorte de violence humaine, moins massive mais tout aussi définitive. 1968, à Nouveau-Bordeaux. Là, un jeune homme, Lincoln Clay, rentre d'une autre horreur : celle du Vietnam. Père WASP, mère portoricaine, le garçon incarne à lui seul le cauchemar de l'Amérique raciste. Son but ? Rejoindre la mafia afro pour dézinguer tout ce qui bouge. Le scénario est politiquement très incorrect et l'esprit de ce jeu hardcore, résolument sombre. On navigue entre un film de Scorsese (quand on roule dans les rues avec "Paint It Black" à fond) et de Singleton, on regarde en direct un antihéros construire sa légende damnée, entrecoupée de témoignages post-carnage. C'est ambitieux, sans compromis, c'est aussi une reconstitution des États-Unis sudistes tout à fait renversante. À ne pas mettre cependant entre toutes les mains tant cette aventure urbaine assume sa rage.

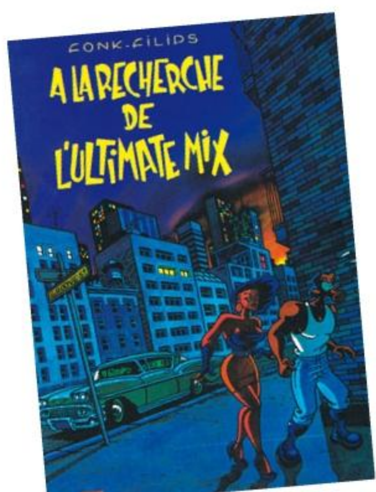
"XCOM2", chez 2K et Firaxis Games, pour PS4 et XboxOne, avait déjà séduit les amateurs d'invasion extraterrestre début 2016 avec sa version PC. Aujourd'hui enfin disponible sur consoles, ce titre apocalyptique propose de sauver l'Humanité en rejoignant la résistance pour dégager les méchants aliens colonisateurs. Une histoire entendue mille fois depuis Orson Welles et David Vincent mais qui n'en finit pas d'obséder les amateurs de complot intergalactique. Et pourtant, ce deuxième volet est extraordinaire, d'une richesse démente, angoissant et palpitant comme il faut. Un sans-faute.

Dans la catégorie des suites attendues au tournant, voici **"DISHONORED2"**, chez Bethesda, pour PC, PS4 et XboxOne. En 2012, le premier épisode avait mis tout le monde d'accord et avait été élu plus de cent fois jeu de l'année. En toute modestie... Quatre ans plus tard, on retrouve cet univers fantastique dans la peau de Corvo Attano, protagoniste du premier numéro, mais aussi dans celle d'Emily Kaldwin, héroïne inédite et fille de Corvo. Tout se passe à Karnaca, une cité à la fois somptueuse et inquiétante, admirablement animée, elle semble respirer, et à Dunwall, lieu de l'action passée... C'est une terrible affaire de reconquête et de vengeance qui se joue ici. Le joueur a le choix, toujours, et donc décide lui-même de sa destinée. Ce blockbuster irréprochable est à mettre à l'actif d'un studio hexagonal, Arkane Studios Lyon. On s'incline.

Enfin, comme chaque année, ils sont des millions à l'attendre, des millions à avoir des fourmis dans les crampons. **"FIFA 17"**, chez EA, pour tous supports, débarque et, avant même d'avoir livré ses secrets, les louanges pleuvent. C'est ainsi : une marque qui respecte ses fans n'a même plus besoin de faire ses preuves... Là, pourtant, un changement de taille. Le jeu dédié au ballon rond s'est doté d'un nouveau moteur, le Frosbite. Un pari risqué mais un pari tenu. Toujours plus réaliste, toujours plus au cœur du jeu, Fifa ne creuse même plus l'écart, il termine son entreprise d'éradication de la concurrence. Seul au monde, il règne mais avec une générosité et un savoir-faire hallucinant. Certes, l'attaque est encore privilégiée par rapport à la défense mais qui s'en plaindra à part les éternels haters, les sempiternels frustrés ? C'est également un ultime hommage rendu à Franck Passi, l'entraîneur de l'OM, remercié par ses nouveaux dirigeants américains... ❑

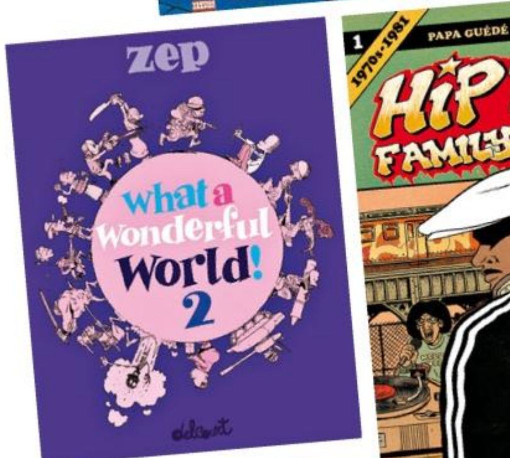
PAR GEANT VERT

Sujet tabou



En un demi-siècle d'existence au service de la musique sous toutes ses formes, Rock&Folk a toujours été un soutien ferme et définitif à la cause de la BD. De Cabu à Jampur Fraize en passant par Serge Clerc, Druillet, Mezzo et Thierry Guitard, nombreux auront été les forçats de la planche à dessins à honorer ces pages. Un anniversaire en cachant toujours un autre, saluons ici la réédition de **"A La Recherche De L'Ultimate Mix"** (Vertige Graphic) de Fonk et Filips, histoire aussi funkadélique que prenante précédemment éditée en épisodes dans ce magazine en 1986. Première BD entièrement réalisée en ligne claire nocturne à lire sous un réverbère, cette quête du mix définitif est surtout et avant tout un des plus beaux hommages rendus au New York groovy des années 80.

Chez les rockers, le vieillissement du corps est un sujet tabou. Heureusement, il n'en est pas de même chez les dessinateurs qui peuvent ainsi exprimer leurs angoisses auprès d'un lectorat qui saura leur faire économiser les services de coûteux psychiatres grâce au courrier des lecteurs. Ce mois-ci, c'est Zep qui y va de sa suite avec **"What A Wonderful World 2"** (Delcourt) où nous sommes bien heureux d'apprendre qu'il a besoin de lunettes pour lire une interview de Lemmy dans un canard quinquagénaire. Mais qu'il se rassure, le frontman de Motörhead faisait exactement la même chose dès qu'il avait un livre en main. Pour le reste, une bien belle collection de gags courts qui passent en revue la plupart des problèmes petits ou grands qui emmouscaillent la vie des éternels teenagers.



Collaborateur ultime et jusqu'à la mort de Harvey Pekar, le génie de Cleveland, le dessinateur Ed Piskor est également fan inconditionnel du hip-hop considéré par beaucoup, et à commencer par le Clash de Joe Strummer, comme le mouvement musical le plus important depuis le rock and roll. Afin de bien faire comprendre aux foules l'importance de sa passion, Piskor s'est attelé à l'élaboration d'une sorte de bible du hip-hop qui explique la genèse, le développement, les artistes, les albums, tout ce que le grand public doit retenir de cette musique qui a changé la vie du dessinateur. L'engin grand format s'intitule **"Hip Hop Family Tree"** et a été amoureusement fabriqué par Papa Guédé, étonnante maison d'éditions fermement barrée par un duo de jeunes pousses amateurs de beaux livres.

Alors que les années 80 commencent à tourner à la guimauve new wave, le duo anglais Grant Morrison (scénario) et Steve Yeowell (dessin) explose le monde des comics avec la nouvelle série **"Zénith"** qui passe joyeusement à la moulinette l'époque dissolue qui l'a vue naître. Fils de deux super héros contestataires des années soixante, Zénith, en digne rejeton faisant tout le contraire de ses géniteurs, est une pop star pour teenagers uniquement intéressée par la sainte trilogie qui est, dans l'ordre, le sexe, la drogue et le rock and roll. Pour le reste, quand ses vieux viennent interrompre le tournage de son nouveau clip pour lui annoncer qu'il doit combattre un autre super héros nazi pour sauver le monde, sa réaction n'est pas vraiment celle de Batman. C'est juste génial et c'est chez Urban Comics.



Alors qu'il vient d'apprendre le cancer terminal de son père, le scénariste Kieron Gillen répond de la manière la plus incroyable qui soit en écrivant le plus grand scénario capable de concurrencer "The Walking Dead" tout en étant un magnifique éloge à profiter de cette vie qui passe trop vite. Aussi rock and roll que complètement transgenre pour ce qui est de sortir des chemins battus des comics, l'engin s'intitule **"The Wicked + The Divine"** (Glénat) et le dessin est assuré par Jamie McKelvie, comparse habituel depuis "Young Avengers". Derrière une trame simple à comprendre : tous les quatre-vingt-dix ans, douze divinités prennent l'apparence d'autant de teenagers pour une nouvelle vie pied au plancher où tout est permis. Règle numéro un : au bout de deux ans, l'heureux élu meurt brutalement mais sans regret. Enorme. ❏

Ted Benoit



Discret, certes, mais omniprésent dès qu'il s'agissait d'être dans tous les bons coups, Ted Benoit aura été un des responsables de l'explosion de la nouvelle BD française au confins des années soixante-dix. Les planches de ce partisan inconditionnel de Hergé et Jacobs prendront d'assaut et sans faire de quartier toutes les forteresses de l'éditions du papier comme Métal Hurlant, l'Echo des Savanes ou encore (A Suivre). Chantre d'une ligne claire moderne à la Joost Swarte, Benoit aura su adapter le genre à une époque plus portée sur les débordements du rock and roll sans pour autant dénaturer le style. De Ray Banana à Bingo Bongo, de l'hôpital vers la Camera Obscura, si Ted Benoit avait été un troène, il y a désormais un énorme trou dans la haie de la BD française.


rock&folk
Attention, hors-séries collector !
PRINCE
UNE ICÔNE RÉVOLUTIONNAIRE
LES SECRETS DE PAISLEY PARK
PURPLE RÈGNE
1958 - 2016
HOMMAGE
5,99 € + PORT
HS Spécial Prince
rock&folk
DAVID BOWIE
SUPERSTAR
LES ARCHIVES ROCK&FOLK
7,90 € + PORT
HS Spécial David Bowie
ROCK&FOLK
hors-série n°31
Psychedelic Sh
9,50 € + PORT
HS Psychédélic Sh&t
ROCK&FOLK
555 DISQUES
1954-2014
soixante ans de rock'n'roll
9,90 € + PORT
HS 555 disques
BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex
Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00



PAR AGNES LEGLISE

"Let's Roll"

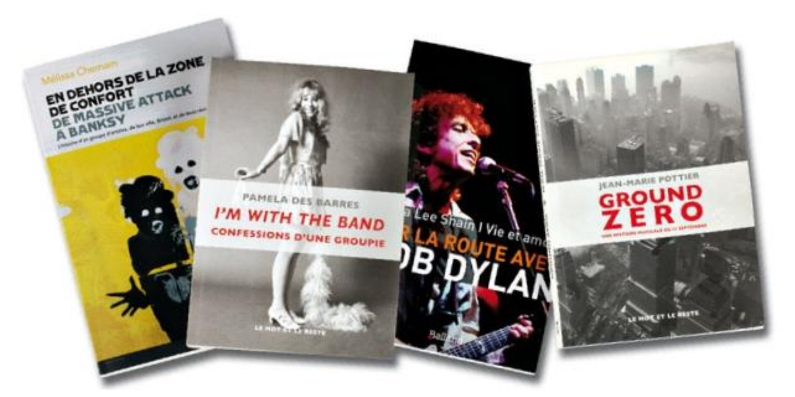
Ground Zero
JEAN-MARIE POTTIER
Le Mot Et Le Reste

Alors que la remémoration du terrifiant 11 septembre est devenu un classique, pour ne pas dire un marronnier du journalisme ou du documentaire avec des milliers de sujets, reportages ou films qui lui sont très régulièrement consacrés, l'aspect musical du paysage de ces jours-là, hormis les vus et revus Springsteen et Ryan Adams, est notoirement négligé. L'exhaustif "Ground Zero, Une Histoire Musicale Du 11 Septembre" de JM Pottier répare abondamment cette insuffisance et le tableau qu'il dresse par le seul angle de la musique et des musiciens, devient sous sa plume érudite un fidèle et vivant état des lieux du 11 septembre, son avant et ses après. Bien sûr, ici nous savons tous depuis longtemps que la musique est un parfait fil rouge pour explorer une époque et une société et cette grille de lecture s'applique d'autant plus à la tragédie du 11 septembre que l'attentat, tout comme ceux du 13 novembre en France, s'attaquait à notre société tout autant qu'à notre culture et faisait de fait, des arts — au premier rang desquels la musique particulièrement haïe — et des artistes, les symboles et les premiers hérauts de nos valeurs et vertus. Du coup, hop, tous les musiciens, new-yorkais ou pas, américains ou pas, rock ou classiques, directement touchés ou pas mais tous accablés, devinrent, avec plus ou moins de bonheur et de recul, les ambassadeurs de cette cause-là, faisant d'une certaine façon d'Oussama ben Laden *"l'artiste rock le plus influent de 2002"*. Certains y puisèrent une inspiration, comme Springsteen ou Neil Young et son "Let's Roll" en écho à la formule fatidique prononcée par un otage dans un des avions, d'autres comme Jay Z ou Biggie changèrent discretos des paroles embarrassantes *("Time to get paid, blow like the world trade")* tandis que, déjà, Kanye West étalait son goût tapageur et que le titre de Cohen repris par Buckley, "Hallelujah", devenait un spiritual repris en boucle. Sans oublier bien sûr notre Nobel Dylan en indiscuté voyant prophétique qui réussit le prodige de sortir le 11 septembre même un album visionnaire — *"incroyable il a publié un album à propos de ce qui se passe aujourd'hui et on ne sait comment, il l'a fait aujourd'hui !"* — album que ses fans les plus hardcore, c'est à ça qu'on les reconnaît, se précipitèrent malgré tout acheter le jour même dans la ville paralysée. Si, comme nous le dit Pottier, chaque œuvre d'art et donc chaque titre et chaque chanson deviennent alors une *"victoire, même minime, même dérisoire, remportée par l'art (et qui) équivaut arithmétiquement à une blessure pour le camp adverse"*, la foisonnante moisson de quinze ans de musique qu'il relève et décrit dans ces pages n'a pourtant pas conjuré le sombre *"blood sutra"* de ce sale rendez-vous d'automne. Le mot de la fin et le seul enseignement de l'histoire reviennent peut-être à Sonic Youth qui dut littéralement épousseter son studio au pied des tours pour finir d'y enregistrer le pourtant serein "Murray Street" dont seules quelques lignes de "Tin Man" trahissent quand même l'expérience traumatisante du groupe : *"Gather friends, gather fear, gather again"*.

I'm With The Band
PAMELA DES BARRES
Le Mot Et Le Reste

Sur La Route Avec Bob Dylan
BRITTA LEE SHAIN
Balland

Aussi vieilles sans doute que la musique même, le grand Liszt déjà en subissait les assauts énamourés, les groupies enchantent les musiciens et leurs silhouettes légères illuminent les backstage rock depuis la naissance du genre (et font beaucoup pour son attractivité parmi les jeunes musiciens). Certaines ont déjà marqué l'histoire du rock, comme Sable Starr, Cynthia Plaster Caster la mouleuse d'engin à chaud ou la grande Pamela Des Barres dont l'énorme tableau de chasse est célébré dans ses fameux mémoires "I'm With The Band" justement réédités ces jours-ci. Pour celles-ci, le marché était clair, elles étaient jolies, parfois nunuches, hippies à une époque où ça rimait avec libération sexuelle, adoraient la musique, en idolâtraient les stars et trouvaient absolument normal de passer, voire d'être passées, de l'un à l'autre en récompense des bons moments de musiques et de rock'n'roll way of life. Le livre de Des Barres est un festival de name-dropping rock inégalé, entre ses nombreux amants prestigieux, Jimmy Page, Mick Jagger, Keith Moon, ses potes tout aussi célèbres, Jim Morrison, Frank Zappa ou Robert Plant sans qu'il n'y ait jamais aucun doute sur le fait qu'elle s'amuse autant qu'eux et qu'ils partagent réellement ses histoires ou ses amitiés. Ça n'est pas tout à fait le cas de Britta Lee Shain et de son "Vie Et Amour, Sur La Route Avec Bob Dylan". Jeune future auteur/ scénariste/ journaliste/ agent immobilier/ fan de Dylan, elle le rencontre dans les années 80 en partageant la vie de son ami et road manager Gary Shafner, Ernie dans le livre. Frappée de groupisme ultime, elle passe des mois et des années dans l'entourage de la star et finalement fera tout pour se glisser dans son lit. C'est donc cette longue séduction (200 pages avant les premiers attouchements sexuels) et la très brève liaison — si vraie liaison il y a eu vu le nombre d'euphémismes vagues qui laissent entendre qu'il n'y a peut-être jamais eu pénétration — de quelques semaines qui s'ensuivit qu'elle raconte dans ce livre finalement pas très flatteur pour les deux protagonistes. Loin du récit palpitant qu'on pouvait espérer sur les tournées et l'entourage d'une telle rock star, sa description est toujours un peu circonscrite à des broutilles : détails vestimentaires — et qui peut sérieusement raconter 40 ans plus tard comme il était habillé chaque jour ? — ou anecdotes minuscules et on pèse ces mots, comme quand par exemple, elle raconte qu'un journaliste rock vaguement connu, auteur du livre "Des Cornflakes Avec Lennon" lui a offert une, tenez-vous bien, attention le cadeau qu'on n'oublie pas et qui mérite amplement une page d'un livre : une savonnette ! Du gros niveau, on vous dit ! Ajoutez-y des historiettes parfois glauques sur Dylan qui ne sort guère grandi de l'étalage des relations complexes qu'il semble entretenir avec ses proches, sans parler de la multitude de détails sur lui qu'on aurait préféré ignorer, les orteils noueux, les bottes à talons avec en plus des talonnettes inside, sa mauvaise haleine du matin ou ses indélicatesses de don Juan torturé et vous comprendrez pourquoi seuls les fans les plus passionnés apprécieront vraiment ce livre par ailleurs plein de coquilles. Les autres trouveront matière à réflexion sur la vie de ces immenses stars dont le moindre geste est susceptible d'être noté et de leur valoir 300 pages trente ans plus tard.



En Dehors De La Zone De Confort, De Massive Attack A Banksy
MELISSA CHEMAM
Anne Carrière

Bristol n'a jamais été une capitale du rock comme d'autres plus grandes villes anglaises et il a fallu attendre les années 80 pour que le slow sound de la multiculturelle Bristol envahisse les ondes et la fasse connaître comme le berceau d'un rafraîchissant renouveau culturel. Graffeurs, DJ, rappeurs, musiciens y mélangèrent racines et influences, hip-hop et reggae, post-punk et soul et avec un petit coup de pouce de Neneh Cherry, en sortirent le monument qu'est toujours Massive Attack, sans oublier ses petits frères Portishead et Roni Size. Issu de la même lignée locale, le mystérieux Banksy a depuis lui aussi drôlement élargi son champ d'action et ses œuvres politiquement engagées lui valent une célébrité mondiale et le respect unanime de ses pairs et des galeristes qui arrivent à mettre la main sur une de ses œuvres. La journaliste Mélissa Chemam dresse dans son livre "En Dehors De La Zone De Confort, De Massive Attack A Banksy" une généalogie complète et une cartographie exhaustive de tous les mouvements qui sous-tendent cette saga artistique et sociale et son très complet et épatant livre ravira les amateurs et sortira les ignorants de leur zone de confort, mais par l'exit du gift shop, bien sûr. ❑

Top Ten livres musique *(source Fnac)*

01 "Born To Run" BRUCE SPRINGSTEEN (Albin Michel)
02 "Comme Un Enfant Perdu" RENAUD SECHAN (XO)
03 "Flaner Entre Les Intervalles" JACQUES HIGELIN (Fayard)
04 "Not Dead Yet" PHIL COLLINS (Michel Lafon)
05 "Prince Sa Vie En Images 1958-2016" MOBEEN AZHAR (Gallimard)
06 "Jean-Louis Aubert Intime" CHRISTIAN EUDELINE (Prisma)
07 "Renaud Chansons D'Enfer" BAPTISTE VIGNOL (Gründ)
08 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
09 "Avis Non Autorisés" FRANCOISE HARDY (Equateurs)
10 "Les Rolling Stones La Totale... " P. MARGOTIN & JM. GUESDON (EPA)

Photo Bruno Berbessou



Radiohead, Austin City Limits



Photo Gaëlle Béri

Le concert le plus improbable

Adam Green

5 OCTOBRE, MISSISSIPPI STUDIOS (PORTLAND, OREGON, USA)

Adam Green est un vrai poète urbain un peu fou. Ce qui fait son charme. En première partie, il offre la projection de son nouveau film "Aladdin". 80 minutes délirantes et jubilatoires dont il est bien sûr le héros aux côtés de Macaulay Culkin, Har Mar Superstar et Rodrigo Amarante. Ça parle de sexe, ça plaisante pipi-caca et ça se moque de la société américaine contemporaine. Musicalement, c'est parfait et visuellement, c'est génial. Couleurs fabuleuses, décors en papier mâché et effets spéciaux ridicules. Peu après Adam monte sur scène, habillé comme dans le film et accompagné d'un groupe fantastique. Son set est un *best of* de sa carrière, des années antifolk avec les Moldy Peaches, en passant par ses plus grandes réussites, "Emily", "Buddy Bradley", "Jessica", et finissant triomphalement avec "Dance With Me". A trois reprises, il se jette sans réfléchir dans la foule pour surfer de plaisir. Un (grand) artiste pas comme les autres.
DANNY BOY

La Souris Déglinguée

6 OCTOBRE, CORCORAN'S (PARIS)

Organisé par l'intrépide éditeur Serious Publishing pour récompenser les premiers acheteurs du beau livre de photos lysergiques "Week-Ends Sauvages", ce concert rassemblait une grosse centaine de spectateurs dans un pub parisien. Dès l'instrumental de départ, le fameux "Sortie De Garage", la soirée bascule dans le rock and roll vintage tendance Link Wray/ Dick Dale grâce au nouveau guitariste, l'excellent Matthieu Drapeau Blanc. Tai Luc l'avait annoncé : ce soir LSD privilégiera les vieux morceaux. Le Grand Timonier punk n'a pas menti : on a droit à un festival de classiques enchaînés à cent à l'heure et exécutés avec une cohésion implacable et inédite : "Jeunes Cons", "Yasmina", "Aujourd'hui Et Demain" (rare), "Putain De Zone", "Rock'n'Roll Vengeance" (immense), "Saint-Sauveur" sont régénérés et paraissent avoir été écrits hier (le son est excellent). C'est pourtant une superbe version de "Bangkok" qui constitue le clou de ce concert grandiose au cours duquel La Souris a prouvé que, quarante ans après ses débuts, elle connaît une seconde jeunesse.
OLIVIER RICHARD

Suzanne Vega

7 OCTOBRE, FLOW (PARIS)

Lieu atypique : une salle d'environ 300 places sur un bateau amarré près du pont Alexandre III avec un bar en terrasse disposant d'une magnifique vue sur le Grand Palais et la tour Eiffel. La belle s'apprête à sortir un album, "Songs From An Evening With Carson McCullers", dont elle jouera quelques titres de très bonne facture en avant-première, toujours accompagnée par son fidèle guitariste Gerry Leonard (un ancien du David Bowie Band), Suzanne n'en oubliera pas pour autant ses classiques ("Tom's Diner", "Luka", "Marlene"...), comme quoi nul besoin d'un orchestre symphonique pour sublimer des compositions de qualité.
A peine l'ajout d'un pianiste dont les interventions resteront discrètes viendra-t-il étoffer le son sur quelques titres. Un concert intimiste qui a ravi les inconditionnels de la New-Yorkaise, à raison.
PATRICE GUINO

Austin City Limits

13 AU 15 OCTOBRE, ZILKER PARK (AUSTIN)

Victime de son succès, le festival Austin City Limits au Texas est de nos jours à milles lieues du tremplin folk-rock et country alternative qu'il était il y a quinze ans. Autoproclamée capitale mondiale de la musique, la ville d'Austin accueille cette année sous un soleil de plomb quelque 130 groupes tous genres confondus et 450 000 spectateurs. Deux week-ends de festivités où l'on retrouve **LCD SOUNDSYSTEM**, **MUMFORD AND SONS** et **RADIOHEAD** en têtes d'affiche. La voix de Nina Simone accompagne l'entrée en scène de ces derniers (*"I'll tell you what freedom is to me : no fear"*), à laquelle s'enchaîne le titre le plus accrocheur du nouvel opus, "Burn The Witch". Plus tard, Thom Yorke prend sa guitare acoustique pour "Exit Music". Un problème de son rend le groupe muet quelques secondes mais le public chante et sauve le titre. "Paranoid Android", "Creep" et "Karma Police" concluent ce set hypnotisant. Meilleur groupe rock and roll du samedi : **CAGE THE ELEPHANT**. Le chanteur a la carrure et les pas de danse d'un jeune Mick Jagger. Performance d'une faramineuse intensité où le groupe alterne titres dynamiques ("In One Ear", "Ain't No Rest For The Wicked") et émouvants ("Too Late to Say Goodbye", "Cigarette Daydreams"). Le dimanche, la majorité des folkeux (**MUMFORD AND SONS**, **MARGO PRICE**, **NATHANIEL RATELIFF & THE NIGHT SWEATS**) rejoignent **WILLIE NELSON** sur scène pour "Roll Me Up And Smoke Me When I Die". On quitte le site un tantinet nostalgique sur le dernier titre de LCD Soundsystem, "All My Friends".
GAELLE BERI

The Red Hot Chili Peppers

16 OCTOBRE, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)

On ne fera pas l'insulte de parler de l'escroquerie qu'est La Femme qui assurait la première partie pour ces trois concerts pleins à craquer dans ce nouveau Bercy. La scène est minimaliste : quelques amplis, un écran au fond et un light-show réduit à de simples poursuites. L'idée de génie c'est ce ciel d'ampoules colorées qui s'avancent jusqu'à la moitié de la fosse et descendent du plafond en formant des vagues ou des formes géométriques, l'effet visuel est magnifique. Musicalement ça se gâte, cinq titres de leur insipide nouvel album et de longues jams — sans queue ni tête — entre les morceaux qui cassent le rythme de ce court concert (pas plus de 90 minutes). Heureusement Josh, le nouveau guitariste, a fait une reprise du "Je Suis Venu Te Dire Que Je M'En Vais" de Gainsbourg et les quelques tubes ("Under The Bridge", "Give It Away") joués ce soir sauvent un peu ce concert plus que moyen.
PATRICE GUINO

Margo Price

17 OCTOBRE, MISSISSIPPI STUDIOS (PORTLAND, OREGON, USA)

Tout est allé très vite pour Margo Price depuis que Jack White l'a signé sur son label. Apparitions répétées à la télé, duos avec des légendes (Willie Nelson, Kris Kristofferson, Emmylou Harris) et une tournée qui n'en finit plus et qui l'amène ici, ce soir à Portlandia où on aperçoit Carrie Brownstein dans la foule. Margo Price est en passe de devenir une star de la country traditionnelle. Déjà, on la compare aux plus grandes : Tammy Wynette, Dolly Parton et bien sûr Loretta Lynn. D'entrée, Margo attaque avec "Black Rose" de Billy Joe Shaver et enchaîne avec le classique "Me And Bobby McGee". Puis, elle offre la presque totalité de son album "Midwest Farmer's Daughter" en toute simplicité et avec cette satanée voix qui semble sortir tout droit des

archives du Ryman Auditorium. "Hurtin' (On The Bottle)", "Weekender", "Hands Of Time", "This Town Gets Around", des chansons en forme de doigt d'honneur pointé à tous ceux qui à Nashville la trouvent "*trop country pour la country*". En rappel, géographie oblige, "Portland, Oregon" de Lynn et White et enfin "Ain't Living Long Like This" de Waylon Jennings. La jeune fille a bon goût.
DANNY BOY

PJ Harvey
21 OCTOBRE, ZENITH (PARIS)

L'icône anglaise fait littéralement une entrée en fanfare sur scène, en seconde ligne avec ses neuf musiciens, équipés de cuivres et tambours. Sans aucune première partie, il est un peu âpre de se jeter dans son très politique nouvel album, "The Hope Six Community Project". Mais, armée de son charisme et de son saxophone, PJ Harvey envoûte rapidement la salle. Des frissons rôdent à chaque dénonciation à l'unisson du gouvernement américain. Dans ce décor minimaliste, l'ambiance frise le jazz et certains fans dans la fosse s'impatientent. L'héroïne à la cape noire consent alors à sortir de sa gestuelle très étudiée pour un "The Words That Maketh Murder" strident, véritable tournant du concert. L'intensité va crescendo, jusqu'au bouleversant "The Devil", interprété à la perfection. Pourtant, avec deux batteries synchronisées et des légendes telles que Mick Harvey, Jean-Marc Butty et John Parish, le Zénith était en droit d'attendre un peu plus de générosité de ce concert.
AGNES BAYOU



Brian Wilson, Al Jardine et Blondie Chaplin

Photo Patrice Guino

Les Insus
22 OCTOBRE, ACCORHOTELS ARENA (PARIS)

Les 18 000 spectateurs de l'Arena ne sont pas venus voir Les Insus, mais Téléphone. C'est clair dès le morceau d'intro, "Crache Ton Venin", et surligné dès le deuxième, "Hygiaphone", durant lequel Aubert hurle en fin de couplet *"décroche ton téléphone, téléphone !"* avec une jouissance non feinte. Deux heures à bloc avec un Bertignac ravi d'aligner les riffs en secouant sa crinière grisonnante et un Kolinka toujours adepte du jonglage de baguettes. Le répertoire est vintage, le son à gros volume et la satisfaction du public maximale. Le modèle de Téléphone a toujours été les Stones, auxquels hommage est rendu avec un extrait de "(I Can't Get No) Satisfaction" mélangé à "Ça (C'Est Vraiment Toi)" en rappel. Merci à eux de ne pas avoir raccroché.
OLIVIER CACHIN

Abel Ferrara
23 OCTOBRE, SILENCIO (PARIS)

Le réalisateur gonzo de "Bad Lieutenant" live avec en renfort Paul Hipp à la guitare (futur Gene Vincent dans un biopic à venir) et Joe Delia aux claviers, c'était insolite. Entre Tom Waits (pour la voix et la dégaine) et Statler & Waldorf du Muppet Show (car il râle souvent), Abel offre un show intime sur la petite scène du Silencio. Il nous emmène à New York avec un hommage à Dee Dee Ramone, une reprise de "Walk On The Wild Side" (avec Elliott Murphy en invité surprise) et du rap hardcore qu'il scande en remplacement de Schoolly D, rappeur mythique empêché de venir car sur la *"no flight list"* de la NSA aux USA. Le concert le plus improbable du mois, et une belle réussite.
OLIVIER CACHIN



Photo Marion Ruszniewski

Brian Wilson
30 OCTOBRE, SALLE PLEYEL (PARIS)

Ce soir, c'est fête. Brian Wilson est en ville, dans un temple de la musique classique, il va nous jouer l'intégrale de "Pet Sounds". Pour beaucoup, Dieu est venu lire l'Evangile, donc. En attendant, son manager amène Brian et le pose derrière un piano d'où il ne bougera plus. De fait, plein de bonnes surprises attendent les amateurs véritables : un son parfait, d'une précision remarquée. Ensuite, à la droite de Brian, on distingue le Beach Boys Al Jardine, équipé d'une guitare. Première partie retraçant la saga des Boys, avec plein de tubes qui défilent comme à la parade : "California Girl", puis "I Get Around" et "In My Room". Waow. Tel un bienveillant professeur, Brian surveille sa petite troupe (douze musiciens ! les Wondermints !) et laisse le rebelle Blondie Chaplin s'octroyer deux longs solos de guitare déjantés ("Wild Honey" et "Sail On Sailor") qui mettent un peu de nerf dans le concert. Entracte de vingt minutes, puis la célébration de "Pet Sounds" commence. Craignant désormais les notes hautes, Al Jardine fait venir son fils Matt au micro, le garçon est totalement à l'aise dans son rôle de fils prodige. L'album est donc réinterprété, dans l'ordre s'il vous plaît, avec démarrage "Wouldn't It Be Nice". Après "God Only Knows", Al Jardine prévient : *"Retournons le disque !"* et il chante "I Know There's An Answer". Dans la salle, on se tient aux accoudoirs des fauteuils... A l'image du concert, les cinq rappels furent généreux : citons "Good Vibrations", "Barbara Ann", "Fun, Fun, Fun". Et puis Brian nous chante une ultime chanson, et c'est "Love And Mercy", fabuleuse version. Les douze magnifiques reviennent saluer. C'était Noël en octobre, à Pleyel.
PHILIPPE MANŒUVRE

R.E.M.

Out Of Time - 25e Anniversaire

Disponible en :

3CD + Blu Ray / 2CD / 1CD / 3LP / 1LP / DL



LA FNAC AIME

R.E.M.

OUT OF TIME

* Service réservé aux adhérents Fnac pour les achats en magasin sur présentation de la carte adhérent et pour tous sur fnac.com. Éligibilité des produits non garantie. A vérifier sur la fiche article du produit sur www.fnac.com. Voir conditions du service sur www.fnacjukebox.com

fnac

CONCORD MUSIC GROUP UNIVERSAL ROCK&FOLK RTL2

ENCORE PLUS SUR FNAC.COM



Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

NOVEMBRE

18 NOVEMBRE
Casablanca Drivers et Vedett (Supersonic) ● **Dub FX** (Batofar) ● **Duchess Says et Housewives** (Petit Bain) ● **Frightened Rabbit** (Pop Up du Label) ● **Kindred Family Soul** (Bizz'Art) ● **Lescop, Paradis, Julie Armanet et Her** (Cigale) ● **Midnight Colors** (Zèbre de Belleville) ● **Youssou N'Dour** (Bataclan) ● **Palace, A Giant Dog et Goat Girl** (Boule Noire) ● **The Qemists** (Glazart) ● **The Shoes** (Elysée Montmartre) ● **Tristen et Eskimo** (Dame de Canton) ● **Wardruna** (Trabendo, *complet*)

19 NOVEMBRE
Ben L'Oncle Soul (Jazz Club Etoile) ● **Eskimo Callboy, Palisades et Her Name In Blood** (Backstage) ● **Flox** (Maroquinerie) ● **Jagwar Ma, Lost Under Heaven, Luh, Rat Boy et Let's Eat Grandma** (Cigale) ● **Liss, Shock Machine et Parcels** (Boule Noire) ● **Melanie Martinez** (Trianon) ● **Youssou N'Dour** (Bataclan) ● **Preoccupations et Girl Band** (Trabendo) ● **Rock & Girls** (7 Spirits) ● **Los Secretos** (Café de la Danse) ● **Hubert-Félix Thiéfaine** (Zénith)

20 NOVEMBRE
Ben L'Oncle Soul (Jazz Club Etoile) ● **Cassius et Formation** (Cigale) ● **Oathbreaker et Wife** (Petit Bain) ● **Pumarosa, Elf Kid et Lewis Del Mar** (Boule Noire) ● **Trombone Shorty and Orleans Avenue et Jacob Collier** (Pleyel)

21 NOVEMBRE
Tyler Bryant & the Shakedown (Divan du Monde) ● **Chance The Rapper** (Zénith) ● **Dan San** (Pop Up du Label) ● **Norah Jones** (Olympia, *complet*) ● **Opeth** (Trianon) ● **Seratones, The Lemon Twigs et Tinariwen** (Bataclan) ● **Weyes Blood** (Espace B)

22 NOVEMBRE
Arkan et Voron (Petit Bain) ● **Balkan Beat Box** (New Morning) ● **Catapult The Rhino et Shupa** (International) ● **Ihsahn** (Divan du Monde) ● **Minou** (Point Ephémère) ● **The Musical Box** (Pleyel) ● **Agnès Obel** (Casino de paris) ● **Opeth** (Trianon) ● **Yalta Club, Sophren et Ghostwriters** (Supersonic) ● **Zéro** (Espace B)

23 NOVEMBRE
Bazooka (Batofar) ● **Beach Slang** (Maroquinerie) ● **The Broadcast** (7 Spirits) ● **Gritt** (Supersonic) ● **Tony Hadley** (Alhambra) ● **Romain Humeau** (Elysée Montmartre) ● **Pixies** (Zénith) ● **Rhapsody Of Fire et Almanac** (Petit Bain) ● **Steve'n'Seagulls** (Divan du Monde) ● **Thy Arts Is Murder, Make Them Suffer, Whitechapel, Polar, Carnifex et Obey The Brave** (Trabendo) ● **Zombie Zombie** (Badaboum)

24 NOVEMBRE
Better Person, Club Passion et Princesse (Supersonic) ● **Cabaret Contemporain, Reich, Erwan Karavec et Heptatonia** (Gaîté Lyrique) ● **Catfish** (Divan du Monde) ● **Digable Planets** (New Morning) ● **Margaret Glaspy** (Pop Up du Label) ● **Holy Oysters** (Etoiles) ● **La Pantha du Prince, Flavien Berger et Romain Turzi** (Gaîté Lyrique) ● **Wax Taylor** (Trianon, *complet*)

25 NOVEMBRE
Black Devil Disco Club (Badaboum) ● **Marianne Faithfull** (Bataclan) ● **Anna Kova** (Maroquinerie) ● **Sampha et Kelsey Lu** (Café de la Danse) ● **DJ Snake** (Zénith) ● **Soom T** (Cabaret Sauvage) ● **TV Crime, Denim & Leather et MSS FRNCE** (Le Klub)

26 NOVEMBRE
Ambeyance, Wunderland et Xarah Dixon (Supersonic) ● **Michel Cloup** (Pan Piper) ● **Dee Nasty** (MMP) ● **Dub Inc** (Zénith) ● **Eden** (Etoiles) ● **Kevin Gates** (Maroquinerie) ● **LA Witch** (Espace B) ● **Ludwig Von 88** (Trianon) ● **Nachtmahr et Alien Vampires** (Gibus) ● **Rag N Bone Man** (Trabendo) ● **Rocky** (104) ● **Whyzdom, Greenroom et Apparition** (Boule Noire) ● **Winter Lyt** (Nouveau Casino)

27 NOVEMBRE
The Devil Wears Prada, Memphis May Fire et Silverstein (Machine du Moulin Rouge) ● **Talib Kweli** (Trabendo) ● **Seafret** (Etoiles) ● **Truckfighters, Deville et Dot Legacy** (Petit Bain) ● **Unzucht et All Hail The Yeti** (Le Klub)

28 NOVEMBRE
Sara Hartman (Pop Up du Label) ● **Kaleo** (Maroquinerie) ● **Sondre Lerche** (Sentier des Halles) ● **Lucky Chops** (Trianon) ● **M83** (Zénith) ● **The Telescopes, Blurry Mountain et The Dead Crow Conspiracy** (Supersonic)

29 NOVEMBRE
Archive (Pleyel, *complet*) ● **General Elektriks** (Olympia) ● **Hooton Tennis Club** (Supersonic) ● **Kvelertak** (Maroquinerie) ● **Maiden United** (Divan du Monde) ● **Tom Mish** (Badaboum) ● **Madeleine Peyroux** (Trianon) ● **Placebo et The Joy Formidable** (Bercy) ● **Schoolboy Q** (Zénith)

30 NOVEMBRE
Anvil (Divan du Monde) ● **Natacha Atlas** (Alhambra) ● **Cigarettes After Sex** (Badaboum) ● **Tim Dup** (Etoiles) ● **FFF** (Bataclan) ● **Howe Gelb** (Pop Up du label) ● **Nicolas Jaar** (Trianon) ● **Luciano** (Maroquinerie) ● **Tom Odell** (Elysée Montmartre) ● **Salut C'Est Cool** (Cabaret Sauvage) ● **Telegram et Johnny Montreuil** (Fleury Goutte d'Or) ● **Foy Vance** (Point Ephémère)

DECEMBRE

1er DECEMBRE
Airbourne (Trianon) ● **Anggun** (Café de la Danse) ● **Caliban et Suicide Silence** (Flèche d'Or) ● **Joan As Police Woman** (Flow) ● **The Julie Ruin** (Point Ephémère) ● **Simon McBride** (7 Spirits) ● **Mini Vague** (Pop Up du Label) ● **Real Friends, Knuckle Puck et With Confidence** (Backstage)

Prévisions Paris

Sabaton et Accept : 16/1/17 (Olympia), **The Temperance Movement :** 24/1 (Divan du Monde), **The Divine Comedy :** 24 et 25/1 (Folies Bergère), **La Femme :** 27/1 (Zénith), **Magma :** 2/2 (Olympia), **Skunk Anansie :** 6/2 (Bataclan), **Green Day :** 3/2 (Bercy), **Art Garfunkel :** 8/2 (Olympia), **Band Of Horses :** 27/2 (Elysée Montmartre), **Pet Shop Boys :** 28/2 (Olympia), **John Mayall :** 10/3 (Olympia), **The Beach Boys :** 1er/6 (Olympia), **Phil Collins :** 18 au 20, 22 et 23/6 (Bercy)

2 DECEMBRE

Airbourne (Trianon) ● **Anggun** (Café de la Danse) ● **Crystal Castles** (Elysée Montmartre) ● **De La Soul et Method Man & Redman** (Zénith) ● **Futuristic** (Bellevilloise) ● **Merge** (Flèche d'Or) ● **Mostly Autumn** (7 Spirits) ● **Moussu T e lei Jovents** (Maroquinerie) ● **Nada Surf** (Bataclan) ● **Michel Polnareff** (Pleyel) ● **Ry X** (Trabendo)

3 DECEMBRE

The Amity Affliction, Stray From The Path, Wage War et Northlane Node (Flèche d'Or) ● **Anggun** (Café de la Danse) ● **Max et Igor Cavalera** (Elysée Montmartre) ● **Kaskade** (Showcase) ● **King Crimson** (Pleyel) ● **She Keeps Bees** (Pop Up du Label) ● **Stranded Horse** (Gaîté Lyrique) ● **Union J** (Backstage)

4 DECEMBRE

Gallant (Etoiles) ● **François Hadji-Lazaro et Pigalle** (Maroquinerie) ● **King Crimson** (Pleyel) ● **LP** (Trianon) ● **Lutèce** (Le Klub) ● **Nova Twins** (Boule Noire) ● **Rise Of The Northstar** (Trabendo) ● **Status Quo** (Zénith)

5 DECEMBRE

Avatar (Trabendo) ● **The Jokers et Mardelplata** (Cigale) ● **Post Malone** (Yoyo) ● **Shining, Slegest et Taake** (Petit Bain)

6 DECEMBRE

A-Wa (Elysée Montmartre) ● **Barbagallo, Flamingods et Halo Maud** (Point Ephémère) ● **Meshuggah** (Bataclan) ● **Les Trois Accords** (Flow) ● **Cléa Vincent et Lenparrot** (Maroquinerie)

7 DECEMBRE

Jeanne Added (Elysée Montmartre) ● **Beartooth, Vanna et Trash Boat** (Boule Noire) ● **Chicago Blues Festival** (Jazz Club Etoile) ● **Lou Doillon & Friends** (Flèche d'Or) ● **Haute, Tourist et Daniel Alexander** (Gaîté Lyrique) ● **Iced Earth, Kataklysm, Unearth et Ensiferum** (Bataclan) ● **Last Train** (Trabendo) ● **Lisa Leblanc et The Blind Suns** (Maroquinerie) ● **Norma** (Point Ephémère) ● **Maissiat** (Café de la Danse) ● **Brisa Roché** (Flow)

8 DECEMBRE

Jeanne Added (Elysée Montmartre) ● **Julianna Barwick** (Pop Up du Label) ● **Chicago Blues Festival** (Jazz Club Etoile) ● **The Dead Daisies et The Answer** (Trabendo) ● **Piers Faccini et Yelli Yelli** (Café de la Danse) ● **Jumo et Weval** (Badaboum) ● **Lost Fingers, Bernard Adamus et Ludo Pin** (Divan du Monde) ● **Michael Nau, Clara Muciani et El Perro Del Mar** (Point Ephémère) ● **Jack Savoretti** (Flèche d'Or) ● **Siska, Straybird et Trumps** (Supersonic) ● **Toy** (Nouveau Casino)

9 DECEMBRE

Jeanne Added (Elysée Montmartre) ● **Brav, Tiers Monde et Beny Le Brownies** (Flèche d'Or) ● **Chicago Blues Festival** (Jazz Club Etoile) ● **Crayon et Makeness** (Point Ephémère) ● **Danakil et Volodia** (Trianon) ● **Juliette Gréco** (Pleyel) ● **Hypnose** (Maroquinerie) ● **Lydia Lunch Retrovirus et 7 Weeks** (Petit Bain) ● **Timeflies** (Etoiles) ● **Fred Wesley et Omar** (New Morning)

10 DECEMBRE

Colonel Reyel (Boule Noire) ● **Danakil et Volodia** (Trianon) ● **Grand Blanc** (Gaîté Lyrique) ● **Marillion** (Elysée Montmartre, *complet*) ● **Mofo Party Plan et Highs** (Supersonic) ● **Sub Luna City, Jesse James Salomon et Jamie Isaac** (Maroquinerie)

11 DECEMBRE

Above & Beyond (Elysée Montmartre) ● **Denzel Curry** (Bellevilloise)

12 DECEMBRE

Robert Charlebois (Bobino) ● **Gritt** (Supersonic) ● **Jean-Michel Jarre** (Bercy, *complet*) ● **The Julie Ruin** (Point Ephémère) ● **Rover** (Pleyel)

13 DECEMBRE

Bad Breeding (Supersonic) ● **Robert Charlebois** (Bobino) ● **Clutch** (Trianon) ● **Beth Hart** (Olympia) ● **Sister** (Le Klub)

14 DECEMBRE

Peter Kernel (Batofar) ● **Necrophagia et Schirenc Plays Pungent Stench** (Backstage) ● **Pone** (Gaîté Lyrique)

15 DECEMBRE

Las Aves (Maroquinerie) ● **Mayhem et Watain** (Trabendo) ● **Venice Bliss, Opium Dream Estate et The Scrap** (Supersonic)

16 DECEMBRE

Aloha Orchestra (Supersonic) ● **Hyphen Hyphen** (Elysée Montmartre) ● **New Model Army** (Divan du Monde)

Province

NOVEMBRE

Horace Andy, Alborosie, Ken Boothe et Jah9 : 18, Tournefeuille (Phare, avec Dub Inc) • 19, Melun (salle des fêtes) ● **The Animen :** 18, Orléans (Astrolabe) • 19, Charleville-Mézières (CC) ● **Keren Ann :** 18, Blois (Châto Do) • 19, Tourcoing (Grand Mix) ● **Arno :** 18, Bourgoin-Jallieu (Abattoirs) • 19, Le Chambon-Feugerolles (salle de la Forge) • 24, Montluçon (Athanor) • 25, Vals-les-Bains (théâtre) • 26, Châteaurenard (salle de l'Etoile) • 27, St-Maximin-la-Ste-Baume (Croisée des Arts) • 29, Nîmes (Paloma) ● **Benjamin Biolay :** 18, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) • 19, Montpellier (Rockstore, *complet*) • 25, Tours (centre des Congrès) • 26, Angers (théâtre Le Quai) ● **Chicago Blues Festival :** 18, Cléon (Traverse, avec Delgres) • 22, Vienne (salle des fêtes) • 24, Marseille (Cri du Port) • 25, Nîmes (Novotal Atria) • 26, St-Etienne (Fil) • 30, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) ● **Cigarettes After Sex :** 29, Amiens (Lune des Pirates) ● **Cocoon :** 18, Laval (6par4) • 22, Cenon (Rocher de Palmer) • 23, Biarritz (Atabal) • 24, Toulouse (Métronum) ● **The Cure et The Twilight Sad :** 18, Montpellier (Aréna, *complet*) ● **Danakil et Volodia :** 18, Rouen (106) • 19, Colmar (parc expo) • 25, Lyon (Transbordeur) • 26, Dole (Commanderie, avec L'Entourloop et Mystical Faya) ● **The Distance et Eths :** 19, Guyancourt (Batterie) ● **Peter Doherty :** 18, Ramonville (Bikini) •





Agenda concerts

19, Istres (Usine) ● 21, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) • 22, Lyon (Transbordeur) • 24, Caen (Cargo) • 25, Nantes (Stéréolux) ● **Duchess Says** 19, Metz (Chapelle) • 23, Lyon (Marché Gare) ● **Eths et The Distance :** 19, Guyancourt (Batterie) ● **FFF :** 24, Rouen (106) • 25, Reims (Cartonnerie) • 26, Boulogne-sur-Mer (Faïencerie) ● **Grand Blanc :** 18, Lausanne (CH, Romandie) • 19, Villefranche-sur-Saône (théâtre, avec The Shoes et Last Train) ● **Briec Guerveno et Klone :** 18, St-Brieuc (Citrouille) ● **Guitar Wolf et Uddu :** 28, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Beth Hart :** 28, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 30, Lille (Splendid) ● **Her, Paradis et Lescop :** 19, Nantes (Stéréolux, avec Juliette Armanet) • 21, Bordeaux (Rock School Barbey, sans Her et avec Juliette Armanet) ● **Heymoonshaker :** 19, Hérouville-St-Clair (BBC, avec Camp Claude) • 26, Annemasse (Brise-Glace, avec Mountain Men) ● **The Honeymen :** 22, Cléon (Traverse) ● **Hyphen Hyphen :** 18, Audincourt (Moloco) • 19, Bruxelles (B, Ancienne Belgique) • 24, Lieusaint (théâtre) • 25, Oignies (Métaphone) • 26, Vitry-le-François (Orange Bleue) ● **Iration Steppas, OBF et Manudigital :** 19, Marseille (Dock des Suds, avec Blackboard Jungle, Ben aka Alpha Steppa et Jumping Lion) • 25, Ramonville (Bikini, avec Joe Pilgrim) ● **Jagwar Ma, Lost Under Heaven, Ratboy et Let's Eat Grandma :** 18, Tourcoing (Grand Mix) • 20, Nantes (Stéréolux) ● 22, Bordeaux (Rock School Barbey, sans Let's Eat Grandma) ● **Jean-Michel Jarre :** 24, Lyon (Halle Tony-Garnier) • 25, Genève (CH, Aréna) • 26, Dijon (Zénith) • 28, Clermont-Ferrand (Zénith de Cournon) • 29, Nantes (Zénith) ● **Elton John :** 29, Clermont-Ferrand (Zénith de Cournon) ● **Michael Kiwanuka et Joseph :** 18, Bordeaux (Rock School Barbey) • 20, Feyzin (Epicerie Moderne) • 21, Strasbourg (Laiterie) ● **Kvelertak :** 30, Nantes (Ferrailleur) ● **LA Witch :** 24, Lille (Péniche) ● **Lacuna Coil :** 20, Cognac (West Rock) ● **Manu Lavin and the Devil Blues :** 25, Brest (Cabaret Vauban) ● **Lisa Leblanc :** 24, Le Havre (Tétris) • 25, Sotteville-lès-Rouen (Trianon Transatlantique) • 26, Callac (Bacardi) • 27, Châteaulin (Run Ar Puns) ● **Ludwig Von 88 :** 19, Strasbourg (Laiterie) ● **Mass Hysteria, Assassin, Takrust et Death Decline :** 18, St-Dizier (salle des Fuseaux) ● **Miossec :** 18, Nilvange (Gueulard) • 19, Vitry-le-François (Orange Bleue) • 20, Achères (Sax) • 24, Nantes (Stéréolux) • 25, Brest (Carène) ● **Nada Surf :** 21, Ramonville (Bikini) • 29, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) • 30, Hérouville-St-Clair (Big Band Café) ● **Agnes Obel :** 20, Lyon (Amphitéâtre) • 21, Nantes (Cité des Congrès) • 24, Lille (Colisée) ● **Odezenne et Equipe de Foot :** 19, Molenbeek (B, VK Concerts) • 24, Ramonville (Bikini) ● **Paradis :** 19, Nantes (Stéréolux) • 21, Bordeaux (Rock School Barbey) • 25, Rennes (Ubu) • 29, Nancy (Autre Canal, avec Portland) ● **Peaches :** 18, Lille (Aéronef) • 29, Feyzin (Epicerie Moderne) • 30, Ramonville (Bikini) ● **Peaches :** 18, Lille (Aéronef) • 29, Feyzin (Epicerie Moderne) • 30, Ramonville (Bikini) ● **Pégase et Lescop :** 24, Rennes (Lieu) ● **Pilah meets Joe Pilgrim et Manudigital :** 23, Montpellier (Rockstore) ● **Placebo et The Joy Formidable :** 18, Lille (Zénith, *complet*) • 26, Amnéville (Galaxie) • 28, Nantes (Zénith) ● **Michel Polnareff :** 18, Bruxelles (B, Forest National) • 20, Lille (Zénith) • 22, Nancy (Zénith) • 24, Rennes (Liberté) • 26, Amiens (Zénith) • 28, Toulouse (Zénith) • 29, Pau (Zénith) • 30, Bordeaux (Mériadeck) ● **Rise Of The Northstar :** 28, Bordeaux (I.Boat) • 29, Nantes (Ferrailleur) • 30, Rilleux-la-Pape (O Totem) ● **Royal Southern Brotherhood :** 23, Annecy (Arcadium) • 24, Cléon (Traverse) • 25, Massy (Paul B) • 26, St-Saulve (Athéna) ● **Seratones :** 18, Orléans (Astrolabe) • 19, Reims (Cartonnerie, avec Lewis Del Mar) ● **Severin :** 23, Joué-lès-Tours (Temps Machine) • 24, Nantes (Ferrailleur) ● **Joanne Shaw Taylor :** 18, Vauréal (Forum) • 19, Plœmeur (Océanis) • 20, St-Agathon (Grande Ourse) • 21, Callac (Bacardi) • 23, Les Pennes-Mirabeau (Jas Rod) • 24, Bourg-en-Bresse (Tanneries) • 25, Pagney-derrière-Barine (Chez Paulette) • 26, Auxerre (Silex) • 27, Cléon (Traverse) ● **Steve'n'Seagulls :** 24, Angers (Chabada) • 25, Agen (Florida) • 26, Toulouse (Métronum) • 27, Fraisses (Centre Social Dorian, avec Bernard Adamus) • 29, Blois (Châto Do, avec Dark Wooden Cell) • 30, Lyon (Ninkasi) ● **Superbus :** 18, Le Mans (Oasis) • 23, Nancy (Autre Canal) • 25, Marseille (espace Julien) • 26, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) • 29, Tinqueux (Kabaret Champagne) ● **Superpoze et Jacques :** 18, Montpellier (Rockstore) ● **Tokyo Sex Destruction :** 19, Mont-de-Marsan (Café Music', avec Fuzzy Vox et Go! Zilla) • 20, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Wax Taylor :** 18, Biarritz (Atabal) • 19, Cenon (Rocher de Palmer) • 22, Caen (Cargo) • 23, Brest (Carène) • 25, Alençon (Luciole, avec Kognitif) • 26, Reims (Cartonnerie) • 29, Nice (théâtre Lino-Ventura) • 30, Marseille (Silo) ● **The Wild Angels, Jackson Sloan & the Drew Davies Rhythm Combo, Joakim Tinderholt & his Band et The Cactus Candies Quintet :** 19, St-Rambert-d'Albon (salle polyvalente) ● **Zéro :** 24, Nancy (Autre Canal, avec Michel Cloup) • 26, La Souterraine (Centre Culurel Y.Furet)

DECEMBRE

Airbourne : 3, La Rochelle (Sirène, *complet*) • 10, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) • 11, Strasbourg (Laiterie, *complet*) • 12, Lille (Aéronef) ● **The Amity Affliction, Northlane Node et Stray From The Path :** 20, Villeurbanne (CCO) ● **Avatar :** 6, Strasbourg (Laiterie) ● **The Belmondos :** 1er, Nantes (L'Altercafé) • 2 Rennes (Tavarn Roazhon) • 10 Genève (Bouffon De La Taverne) ● **Benjamin Biolay :** 4, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) • 8, Reims (Cartonnerie) • 9, Rouen (106) • 10, Nantes (Cité des Congrès) • 15, Ramonville (Bikini) • 16, Mérignac (Pin Galant) • 17, Biarritz (Gare du Midi) ● **Black Box Revelation :** 2 et 4, Lille (Aéronef) ● **Caliban et Suicide Silence :** 2, Toulouse (Connexion Live) ● **Coroner, Fire Show By, Mad Pussy Gang et Bömbers :** 31, Nancy (Zénith) ● **Crayon et Owen Rabbit :** 8, Bordeaux (I.Boat) ● **Danakil et Volodia :** 2, Angoulême (Nef) • 3, Cenon (Rocher de Palmer) • 4, Ramonville (Bikini) ● **The Dead Daisies et The Answer :** 13, Toulon (Omega Live) • 14, Lyon (Transbordeur) ● **FFF :** 2, Castres (Bolegason) • 3, Nîmes (Paloma) • 4, Perpignan (El Mediator) ● **Grand Blanc et Her :** 13, Fontenay-sous-Bois (espace G.Philipe) ● **Briec Guerveno, Rhapsoldya et The Distance :** 10, Callac (Bacardi) ● **Beth Hart :** 2, Cléon (Traverse, *complet*) •

3, Bordeaux (théâtre Fémina) • 5, Clermont-Ferrand (Coopérative de Mai) • 7, Aix-en-Provence (Pasino) • 8, Châteaurenard (Etoile) • 10, Ris-Orangis (Plan, avec Laura Cox, *complet*) ● **Hyphen Hyphen :** 2, Montluçon (Embarcadère, avec Boys In Lilies) • 9, Alençon (Luciole) • 10, Langueux (Grand Pré, avec Colorado) ● **Kvelertak :** 1er, Tourcoing (Grand Mix) • 7, Molenbeck (B, Vk Concerts) ● **Manu Lanvin and the Devil Blues :** 3, Le Havre (Mac Daid's) ● **Lisa Leblanc :** 3, Chanteix (Boite en Zinc) • 9, St-Jean-de-la-Ruelle (salle des fêtes, avec Pomme) • 10, Le Mans (Les Saulnières) • 15, Alençon (Luciole) • 16, Luce (Magic Mirrors) • 17, Argenteuil (Cave Dimière) ● **Marillion :** 9, Lille (Aéronef) • 11, Caluire-et-Cuire (Radiant Bellevue) ● **Mayhem et Watain :** 13, Rennes (Etage) • 14, Rouen (106) ● **Miossec :** 1er, Sotteville (Trianon Transatlantique) • 2, Bobigny (Canal 93) • 8, Cenon (Rocher de Palmer) • 9, Tonneins (Manoque) • 10, Castres (Bolegason) • 15, Bruxelles (B, Orangerie) • 16, Le Havre (Tétris) • 17, Aubergenville (Nacelle) • 18, Lévignen (Musivales) • 25, Plougerneau (Armorica) ● **Michael Nau et El Perro Del Mar :** 7, Bordeaux (I.Boat) ● **Pégase et Fear Of Men :** 9, Fontenay-sous-Bois (espace G.Philipe) ● **Michel Polnareff :** 3, Nantes (Zénith) ● **Ana Popovic :** 16, Lillebonne (Juliobonna) • 17, Callac (Bacardi, avec Willy Bang Bang Jr) ● **Rise Of The Northstar :** 2, Nancy (Autre Canal) • 3, Annecy (Brise-Glace) ● **Soviet Suprem, Billy Ze Kick, Merzhin et Gaël Duro :** 19, Lesneven (Kerjezequel) ● **Steve'n'Seagulls :** 1er, Nevers (Café Charbon) • 2, Besançon (Rodia) • 3, Istres (Uisne) ● **Stranded Horse :** 2, Poitiers (auditorium St-Germain) • 8, Toulon (Hôtel des Arts) ● **Tourist et Daniel Alexander :** 8, Nancy (Autre Canal)

Festivals

■ **Issoudun Reggae Temple :** 18 au 20/11, Issoudun (parc expos, avec – le **18** : DJ Vadim feat. Big Red, Ackboo feat. Green Cross et Root's Future Hifi – le **19** : Taïro, Clinton Fearon, Broussaï et Tonton David – le **20** : The Sunvizors) www.issoudun-reggaetemple.com

■ **Impact Festival :** 26/11, Marseille (Parc Chanot, avec Miss KB, Sonja Moonear, Outsiders, Major 7, Shotu, Yamaga et D-Addiction)

■ **BBMix :** 26 et 27/11, Boulogne-Billancourt (Carré Belle Feuille, avec – le **26** : Goat, Electric Electric, Fantastic Mister Zguy, DJ Cambodian Knives et The Pop Group – le **27** : Boris, Fumaca Preta, Piotr Kurek et Dr Markus Detmer) www.bbmix.org

■ **Transmusicales :** 30/11 au 4/12, Rennes (divers lieux, avec – le **30** : Rouge Gorge et Fishbach, Go Dugong, Liev, Kondi Band et Tsushimamire – le **1er** : Rouge Gorge et Fishbach, Vagina Town, Octave Noire et The Madcaps, Garesud, Trad Attack !, Columbine, Rejjie Snow, Marta Ren & the Groovelvets, UVB 76, Not Waving, Gordon et Feynman, Il Est Vilaine, Stolen, Anna Meredith, Yusek et MA Beat!, The Mysterons, Pink Oculus et Weval – le **2** : Moon Gogo et Fishbach, Métro Verlaine, Grand Parc, Mouse DTC et Chouette, Cie Chute Libre : In Bloom, Anna Meredith, El Vidocq, Fai Baba, The Jacques, Nova Twins et Pwr Bttm, Khidja, Mushxxx, Das Mörtal et Owl Vision, Chepapusa, Niño De Elche, The Barberettes, Leska, Colorado et Rozzma, DJ Fly & DJ Netik, Con Brio, Tiggs Da Author, Ogris Debris, No ZU, Hraach et Møme, Mostla Soundsystem, Sarah Maison et Barbagallo, Hyperculte, Pyrit et Sandor – le **3** : Moon Gogo et Fishbach, Lysistrata, Volontiers, Sônge et Vyryl, Cie Chute Libre : In Bloom, Octave Noire, Amzo, Talmud Beach, Cabo San Roque, Super Parquet, Sauropod et Ngod, Ibaaku, DJ Yende, Empereur Renard et Garance, Kosmo Pilot, Bcuc, Lucky Chops, Reykjavikkurætur, Meute, Tropical Camel et Deena Abdelwahed, Ash Koosha, Aïsha Devi, Ann Clue, Comah, Mimetic et Contrefaçon, Mostla Soundsystem, Cliché et Aquaserge, The Barberettes – le **4** : Rouge Gorge, Moon Gogo et Fishbach, Mostla Soundsystem, Thérapie Taxi, Canari et Requin Chagrin, Malcolm, Blow, Nvdes, Dagga Domes et Rebeka Warrior) www.lestrans.com

■ **Heartbeats :** 2 et 4/12, Lille (Aéronef, avec – le **2** : Broken Back, Clément Bazin, The Geek X Vrv, The Black Box Revelation, Sarah W Papsun, Gordon et The Van Jets – le **4** : Broiken Back, Clément Bazin, Angel, The Geek X Vrv, The Black Box Revelation, Sarah W Papsun, Gordon, The Wolf Under The Moon et The Van Jets) www.heartbeatsfestival.eu

■ **Nantes Metal Fest :** 8 au 10/12, Nantes (Ferrailleur, avec – le **8** : Pitbulls In The Nursery, Svart Crown, Hentgarm, Clouds of Dementia et War Inside – le **9** : Loudblast, Yugal, Karma Zero, Respawn et Argue – le **10** : Klone, Enlightened, Crawling In Sludge, Deadlake et Jackhammer) www.nmf.kappatau.fr

■ **Week-End Sauvage :** 9 et 10/12, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **9** : Warum Joe, Panik LTDC, Producteurs de Porcs, Les Olivensteins et Les 3 Gnomes – le **10** : Les Phacois, Kidnap, Warrior Kids, RAS et Wunderbach) www.toutafond.com

■ **BAZR :** 9 au 11 et 16 au 18/12, Sète (Chai des Moulins, avec – du **9 au 11** : Flavien Berger, Acid Arab, Bagarre, Hot Chip et ESG – du **16 au 18** : Her et Michael Mayer) www.bazr-festival.com

■ **I Love Techno :** 10/12, Montpellier/Pérols (parc expo, avec Petit Biscuit, Laurent Garnier, Vitalic, Comah, Ben Klock, Recondite, Noisia, Dave Clarke, Black Sun Empire, Mind Against, Marcel Dettmann et Figure) www.ilovetechnofrance.fr

■ **Dantesk-Komunion :** 17/12, Lyon (Eurexpo, avec Petit Biscuit, Birdy Nam Nam, Comah, Nout, Rakoon, Electrobugz aka Beuns, DJ Samite aka Noisebuilder, DJ Loud, Signal Electrique, Minimum Syndicat, CLFT Militia, Split, Marc Houle, Paul Ritch, Captain Hook, Umek et Gaudium) www.dantesk.fr

***PS :** Les dates de concerts pour la période **20/12 au 31/1** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/11 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation*



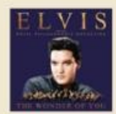
PAR YASMINE AOUDI



ALBUMS ETATS-UNIS
(source Billboard)

01	KINGS OF LEON	"Walls"	RCA
02	Drake	"Views"	Island
03	(various artists)	"Soundtrack - Suicide Squad The Album"	Atlantic
04	Game	"1992"	One Music
05	Twenty One Pilots	"Blurryface"	WEA
06	JoJo	"Mad Love"	Atlantic
07	(various artists)	"Original Broadway Cast : Hamilton..."	Atlantic
08	Ariana Grande	"Dangerous Woman"	Universal
09	Travis Scott	"Birds In The Trap Sing McKnight"	Epic
10	Green Day	"Revolution Radio"	Reprise

Classement au 5 novembre 2016



ALBUMS GRANDE-BRETAGNE
(source BBC)

01	ELVIS PRESLEY	"The Wonder Of You"	RCA
02	Michael Bublé	"Nobody But Me"	Warner
03	Lady Gaga	"Joanne"	Polydor
04	Leonard Cohen	"You Want It Darker"	Columbia
05	Kings Of Leon	"Walls"	RCA
06	Phil Collins	"The Singles"	Rhino
07	Status Quo	"Aquostic II That's A Fact"	Umod
08	Sia	"This Is Acting"	RCA
09	Korn	"The Serenity Of Suffering"	Roadrunner
10	(various artists)	"Lazarus (Original Cast Recording"	RCA

Classement au 28 octobre 2016



FNAC
Top Pop - Rock
Octobre 2016



01	LEONARD COHEN	"You Want It Darker"	Columbia
02	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	Pias
03	Pixies	"Head Carrier"	Pias
04	Bruce Springsteen	"Chapter And Verse"	Columbia
05	Imany	"The Wrong Kind Of War"	Universal
06	Archive	"The False Foundation"	Pias
07	Yann Tiersen	"Eusa"	Pias
08	Green Day	"Revolution Radio"	Reprise
09	Nick Cave	"Skeleton Tree"	Pias
10	Airbourne	"Breakin Outta Hell"	Universal

ROCK DIGITAL SONGS US
(source Billboard)

01	TWENTY ONE PILOTS	"Heathens"	WEA
02	Coldplay	"Hymn For The Weekend"	Parlophone
03	(various artists)	"Sucker For Pain"	Kara-Okie-Dokie
04	X Ambassadors	"Unsteady"	Interscope
05	Fitz And The Tantrums	"Handclap"	Elektra
06	Twenty One Pilots	"Ride"	WEA
07	Avenged Sevenfold	"The Stage"	Capitol
08	Disturbed	"The Sound Of Silence"	Reprise
09	Twenty One Pilots	"Stressed Out"	WEA
10	White Stripes	"Seven Nation Army"	Third Man

Classement au 5 novembre 2016



FNAC
Top Imports
Octobre 2016



01	BASTIAN BAKER	"Facing Canyons"
02	Ian Hunter	"Fingers Crossed"
03	Iron Maiden	"The Many Faces Of Iron Maiden"
04	Fantastic Negrito	"The Last Days Of Oakland"
05	Veils	"Total Depravity"
06	Beatles	"The Many Faces Of Beatles"
07	Chris De Burgh	"A Better World"
08	Talisco	"Run"
09	Tory Lanez	"I Told You"
10	Warlocks	"Songs From The Pale Eclipse"



STARTER 30
Top Pop Rock
Octobre 2016



01	LEONARD COHEN	"You Want It Darker"	Columbia
02	Agnes Obel	"Citizen Of Glass"	Pias
03	Norah Jones	"Day Breaks"	Universal
04	Vincent Delerm	"A Présent"	Wagram
05	Pixies	"Head Carrier"	Pias
06	Ibrahim Maalouf	"10 Ans De Live !"	Universal
07	Yann Tiersen	"Eusa"	Pias
08	Nirvana	"Nevermind"	Universal
09	Nick Cave	"Skeleton Tree"	Pias
10	Bruce Springsteen	"Chapter And Verse"	Columbia
11	Clash	"London Calling"	Sony
12	Jain	"Zanaka"	Columbia
13	Seasick Steve	"Keepin' The Horse Between Me..."	Universal
14	Imany	"The Wrong Kind Of War"	Universal
15	Amy Winehouse	"Back To Black"	Universal
16	Nirvana	"MTV Unplugged In New York"	Universal
17	Opeth	"Sorceress"	Pias
18	Airbourne	"Breakin' Outta Hell"	Universal
19	Jeff Buckley	"Grace"	Columbia
20	Archive	"The False Foudation"	Pias
21	Rage Against The Machine	"Rage Against The Machine"	Sony
22	Green Day	"Revolution Radio"	Reprise
23	Eric Clapton	"Live In San Diego"	Warner
24	Noir Désir	"Tostaky"	Universal
25	Tryö	"Vent Debout"	Columbia
26	Epica	"The Holographic Principle"	Pias
27	La Femme	"Mystère"	Universal
28	Bob Dylan	"The Times They Are A Changin' "	Columbia
29	Beth Hart	"Fire On The Floor"	Wagram
30	Bon Iver	"22, A Million"	Pias

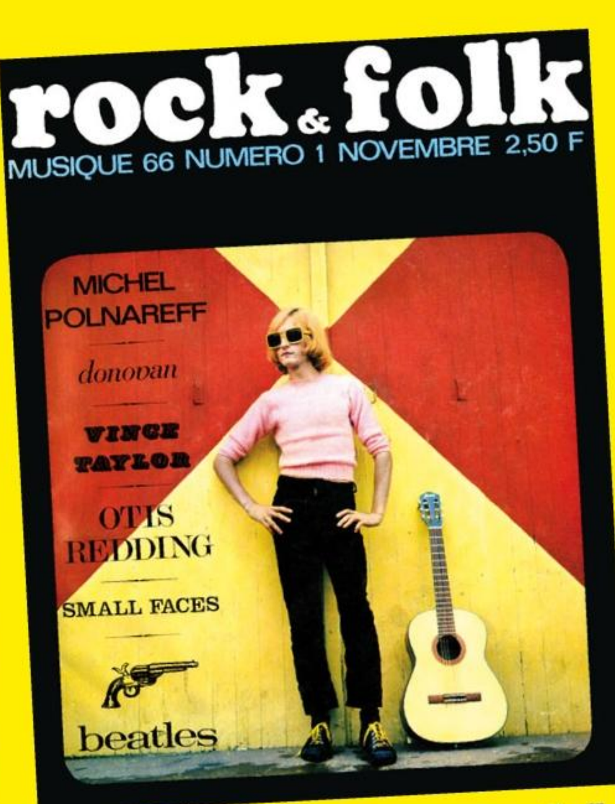


FNAC
Top Vinyles
Octobre 2016



01	NIRVANA	"Nevermind"	Geffen
02	Clash	"London Calling"	Sony
03	Portishead	"Dummy"	Go! Beat
04	Jeff Buckley	"Grace"	Columbia
05	Nirvana	"MTV Unplugged In New York"	Geffen
06	Nirvana	"Best Of"	Geffen
07	Supertramp	"Crime Of The Century"	Universal
08	Police	"Outlandos D'Amour"	A&M
09	Pixies	"Head Carrier"	Pias
10	Sex Pistols	"Never Mind The Bollocks"	Universal







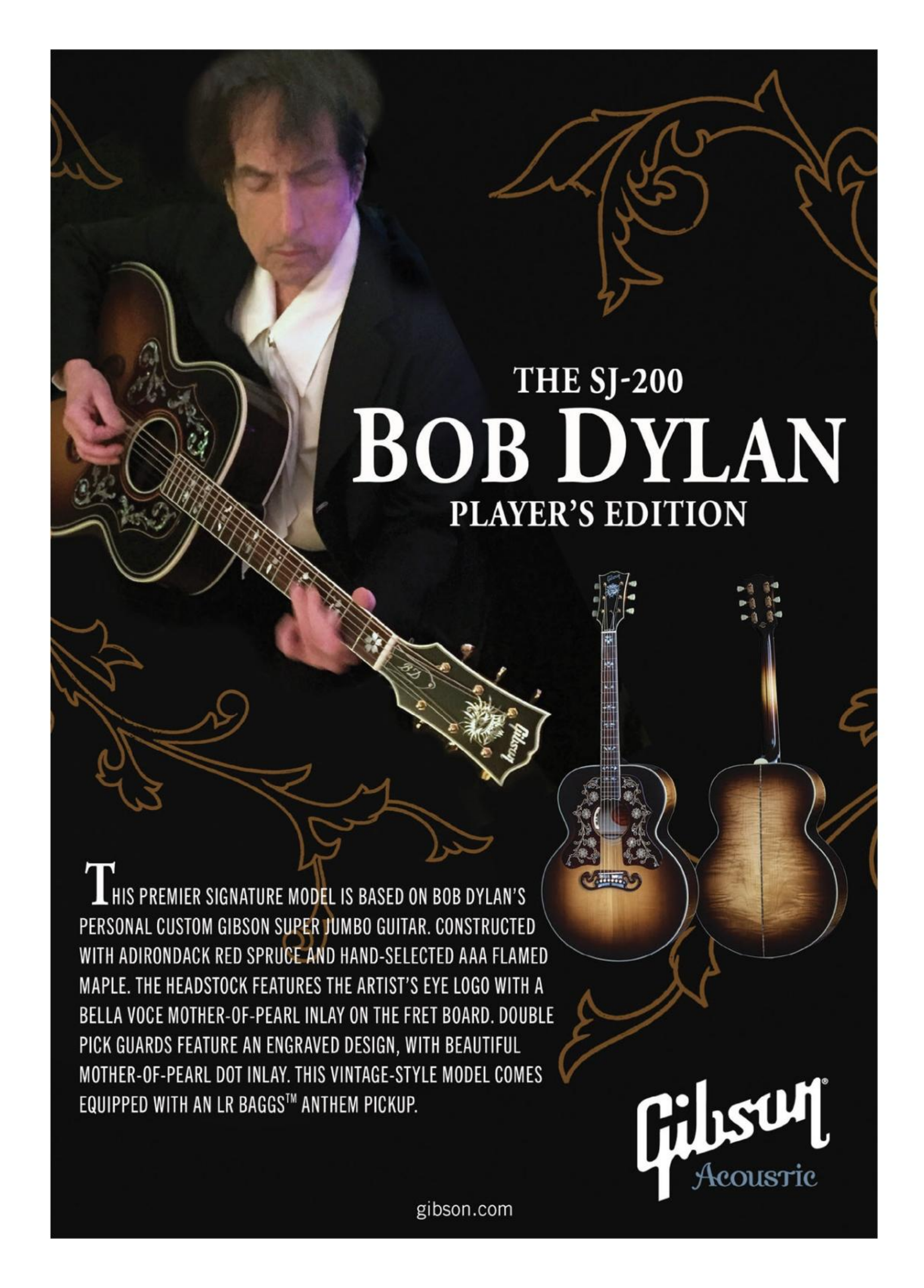
Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Novembre 1966 R&F 001

Pour le rocker de 2016, ce Rock&Folk est comme la Bible de Gutenberg pour
le pape François ou le premier numéro de France Football pour Pierre Ménès.
Pas moins. Feuilleter ce numéro, c'est compter en francs, être majeur à 21 ans
avec un militaire à la tête de l'Etat. C'est l'époque où les Beatles ont déjà renoncé
à la scène. Alain Juppé a 21 ans, deux ans de moins que Mick Jagger. L'Edito de
quatre lignes débute ainsi : *"Devant le succès remporté par le numéro spécial d'été*
Rock&Folk, nous avons décidé de publier chaque mois la revue que vous avez été
nombreux à nous réclamer, l'extrait du courrier le prouve." Effectivement, dès ce
numéro, la rubrique **Courrier des Lecteurs** est un espace de liberté, de coups de
gueule et d'exaspération. Parfois aussi de satisfaction. Violette d'Angers règle son
compte à **Eddy Mitchell**, qui a osé *"traiter Gene Vincent de fou"*. Elle s'insurge :
"Pour qui se prend-il donc, lui, pauvre copieur français ?" Jacques de Saint-Lô est
encore plus violent : *"Que vous foutiez la moitié de votre bouquin à parler de petits*
bourgeois émasculés comme Aufray, Dylan, Antoine, Ferrer, je ne vois pas le
rapport avec le R&B." Forcément plus modéré, le baron Armand de Montesquieu
de Neuilly qualifie les propos de **Joan Baez** de *"fariboles"*. Il suggère : *"Puisque*
cette demoiselle se trouve mal aux USA, pourquoi n'irait-elle pas chercher fortune
en Chine ou en URSS ?" Une lettre sans signature vient calmer tout le monde :
"Votre journal est très chouette, vraiment très très chouette." Dès ce premier
numéro, la rubrique **Télégrammes** existe. Rédigée par Jacques Barsamian, on y
apprend que *"**Elvis** aurait voulu rencontrer les Beatles lors de leur triomphale*
tournée aux Etats-Unis, mais en vain". Que les **Yardbirds** *"joueront à la*
Locomotive" et que les **Who** pensent ne pas tenir *"trois ans"*. On lit aussi que
*"**Johnny** a inauguré un parc d'attractions au Plessis-Robinson"* et que *"**Dick***
***Rivers** dit beaucoup de bien de Michel Polnareff"*. **Michel Polnareff**, justement.
En couverture de ce premier numéro, huit pages d'interview menée par Philippe
Adler lui sont consacrées. Le chanteur s'apprête à publier "Sous Quelle Etoile
Suis-Je Né ?" qui contient, il en est certain, *"cinq ou six titres qui sont des tubes"*.
A la critique : *"On a dit que 'Love Me Please Love Me' ressemblait à 'Georgia*
On My Mind' ", il rétorque : *"On a aussi dit que je ressemblais à Françoise Sagan.*
Aucune de ces comparaisons ne me fait plaisir." Il semble n'avoir qu'un seul
regret : *"Sur 'Time Will Tell', j'espérais avoir Jimmy Pledge* (sic), *mais il était*
aux Etats-Unis avec les Yardbirds." En Belgique, Jean-Noël Coghe accompagne
Vince Taylor pour une série de concerts mais, gros problème : *"La camionnette*
et les musiciens ne sont pas là. Ils ne viendront jamais. A Senlis, ils ont
été victimes d'un accident. Ils sont à l'hôpital. Camionnette et instruments
inutilisables." Rayons disques, 30 cm et 45 T sont mélangés et les chroniques,
très courtes ou sur plusieurs colonnes, s'enchaînent. "It's A Man's Man's Man's
World" de **James Brown** *("L'insolence au nième degré. Génial !")*, **Donovan** avec
"Sunshine Superman" *("file droit vers la première place du hit-parade")*, **François**
Fabrice (futur Fabrice de La Classe), les **5 Gentlemen** avec "Dis-Nous Dylan" et
Johnny Hallyday et son "Noir C'Est Noir". Mais aussi, rien moins que "Blonde On
Blonde" de **Bob Dylan** *("On voudrait éviter le mot génial. Et pourtant quel autre*
terme employer ? Oui, ce disque est génial !"), "Face To Face" des **Kinks**, les
Hollies, "Come See Me" des **Pretty Things**, les **Rolling Stones**, les **Shangri-Las**,
Alan Price Set, les **Small Faces** ! Ce numéro Un de Rock&Folk compte une dizaine
de pages de publicité (instruments, sortie de disques, classement) et se referme
avec, aux bouts des doigts, non seulement le galvaudé parfum de madeleine de
Proust mais, cinquante ans après, généralement une odeur de cave ou de grenier...



THE SJ-200
BOB DYLAN
PLAYER'S EDITION
THIS PREMIER SIGNATURE MODEL IS BASED ON BOB DYLAN'S PERSONAL CUSTOM GIBSON SUPER JUMBO GUITAR. CONSTRUCTED WITH ADIRONDACK RED SPRUCE AND HAND-SELECTED AAA FLAMED MAPLE. THE HEADSTOCK FEATURES THE ARTIST'S EYE LOGO WITH A BELLA VOCE MOTHER-OF-PEARL INLAY ON THE FRET BOARD. DOUBLE PICK GUARDS FEATURE AN ENGRAVED DESIGN, WITH BEAUTIFUL MOTHER-OF-PEARL DOT INLAY. THIS VINTAGE-STYLE MODEL COMES EQUIPPED WITH AN LR BAGGS™ ANTHEM PICKUP.
Gibson®
Acoustic
gibson.com


CHANEL